



HAL
open science

Dialectologie sociale quechua approche variationnelle du réseau dialectal sud bolivien : focus sur le Valle Alto de Cochabamba

Alexis Pierrard

► **To cite this version:**

Alexis Pierrard. Dialectologie sociale quechua approche variationnelle du réseau dialectal sud bolivien : focus sur le Valle Alto de Cochabamba. Linguistique. Université Sorbonne Paris Cité, 2018. Français. NNT : 2018USPCA111 . tel-02149392v2

HAL Id: tel-02149392

<https://theses.hal.science/tel-02149392v2>

Submitted on 6 Jun 2019

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



ÉCOLE DOCTORALE 268 « LANGAGE ET LANGUES : DESCRIPTION, THÉORISATION,
TRANSMISSION »

Laboratoire de phonétique et de phonologie UMR 7018

Alexis Pierrard

**DIALECTOLOGIE SOCIALE QUECHUA : APPROCHE
VARIATIONNELLE DU RÉSEAU DIALECTAL SUD BOLIVIEN**
focus sur le Valle Alto de Cochabamba

Thèse présentée et soutenue publiquement le 06/12/2018
en vue de l'obtention du Doctorat en Sciences du langage
de l'Université Sorbonne Nouvelle - Paris 3

sous la direction de M. Pierre Hallé et M. Jean Léo Léonard

Rapporteurs :

Mme Patience Epps, Full professor à l'Université du Texas à Austin, États-Unis
Mme Diane Passino, PR à l'Université de Nice

Membres du Jury :

Mme Diane Passino, PR à l'Université de Nice
Mme Ksenija Djordjevic Léonard, MCF HDR à l'Université Montpellier 3
M. Pierre Hallé, DR émérite au CNRS & Paris 3 - Sorbonne-Nouvelle
M. César Itier, PR à l'INALCO
M. Jean Léonard Léonard, PR à Sorbonne Université

À mes grands-parents,
Paulette Pierrard née Cherel & Robert Pierrard

RÉSUMÉ

Dialectologie sociale quechua : approche variationnelle du réseau dialectal sud bolivien
focus sur le Valle Alto de Cochabamba

Cette thèse porte sur le quechua bolivien méridional et ses aspects linguistiques, historiques et sociolinguistiques. Au niveau historique, j'y défends un modèle de diffusion centrifuge hiérarchique urbaine relativement tardive (17^{ème} et 18^{ème} siècles) et d'une hispanisation précoce de cette variété de quechua 2C, avec pour centre principal de diffusion la ville impériale minière de Potosí. L'articulation entre une approche émique (dialectologie perceptive) et étique (sociolinguistique variationniste) m'a par ailleurs mené à proposer une hiérarchisation sociolectale entre deux variétés de quechua bolivien reposant largement sur la perception d'une plus ou moins grande hispanisation. Deux variables linguistiques particulièrement saillantes de cette structuration ont été retenues pour l'étude de la région du Valle Alto de Cochabamba. Les variantes à voyelles basses du morphème du pluriel inclusif CHIK, [čɛχ], [čəχ], autrefois prestigieuses et en passe de s'imposer sur la variante haute [čis], associée à la ruralité, connaissent aujourd'hui un fort recul suite aux bouleversements socioéconomiques et migratoires des 80 dernières années. Dans le même temps, en production, la distribution des variantes rurales [ja] et des variantes urbaines [sqə], [sa] du morphème du progressif CHKA, demeure globalement stable. L'interprétation proposée est le manque de saillance de la variable dû à l'absence d'opposition entre sibilantes alvéolaire et post-alvéolaire en quechua 2C et à un phénomène de quasi fusion des allomorphes en perception.

Mots-clés : quechua - Bolivie - dialectologie - sociolinguistique - changement linguistique

ABSTRACT

Quechua Social Dialectology: Variational Approach to the South Bolivian Dialectal Network with a focus on the *Valle Alto, Cochabamba*

This dissertation deals with southern Bolivian Quechua and its linguistic, historical, and sociolinguistic aspects. At a historical level, I advance a model of relatively late (17th and 18th centuries) urban hierarchical centrifugal diffusion and an early Castilianization of the 2C Quechua variety, holding as the main center of diffusion the imperial mining city of Potosí. At the same time, the intersection between an emic (perceptive dialectology) and etic (variational sociolinguistic) approach results in the proposal of a sociolectal hierarchy between two varieties of Bolivian Quechua based largely on the perceived strength of Castilianization. As a result, this study of the Cochabamba *Valle Alto* involves two linguistic variables that are of particular relevance to the proposed structuring. The variants with low vowels from the plural inclusive morpheme CHIK, [čeχ], [čaχ], formerly considered prestigious and once on the verge of imposing themselves on the high vowel variant [čis], traditionally linked to rurality, are now experiencing a strong setback as a result of the profound socioeconomic and migratory transformation of the last eighty years. At the same time, in production, the distribution of the rural [ja] and urban [sqɑ], [sa] variants of the morpheme of the progressive CHKA remains globally stable. The proposed interpretation is that the lack of prominence of the variable stems from the lack of opposition between the alveolar and post-alveolar sibilants in Quechua 2C, as well as a phenomenon of near merger between the allomorphs in perception.

Keywords : Quechua - Bolivia - dialectology - sociolinguistics - linguistic change

RESUMEN

Dialectología social quechua : Acercamiento variacional de la red dialectal sud Boliviana con enfoque sobre el Valle Alto de Cochabamba

Esta tesis trata del quechua boliviano meridional y de sus aspectos lingüísticos, históricos y sociolingüísticos. A nivel histórico, se defiende un modelo de difusión centrífuga jerárquica urbana relativamente tardía (siglos 17 y 18) y una castellanización temprana de esta variedad de quechua 2C, teniendo como centro principal de difusión la ciudad imperial minera de Potosí. Por otra parte, la articulación entre un acercamiento émico (dialectología perceptiva) y ético (sociolingüística variacionista) me lleva a proponer la existencia de una jerarquización sociolectal entre dos variedades de quechua boliviano, basada ampliamente sobre la percepción de una castellanización más o menos fuerte. Dos variables lingüísticas particularmente relevantes en torno a esta estructuración han sido escogidas para el estudio del Valle Alto de Cochabamba. Las variantes con vocales bajas del morfema del plural inclusivo CHIK, [čex], [čax], antiguamente prestigiosas y alguna vez a punto de imponerse sobre la variante de vocal alta [čis], vinculada con la ruralidad, conocen hoy en día un fuerte retroceso debido a las profundas transformaciones socioeconómicas y migratorias de los últimos 80 años. Al mismo tiempo, en producción, la distribución de las variantes rurales [fa] y de las variantes urbanas [sqa], [sa] del morfema del progresivo CHKA, se mantiene globalmente estable. La interpretación propuesta es la falta de prominencia de la variable debida a la ausencia de oposición entre sibilantes alveolar y post-alveolar en quechua 2C y a un fenómeno de quasi fusión de los alomorfos en percepción.

Palabras claves : quechua - Bolivia - dialectología - sociolingüística - cambio lingüístico

REMERCIEMENTS

Il y a plus de cinq ans, en faisant le choix de reprendre des études de linguistique et de m'intéresser au quechua bolivien - langue que je côtoyais depuis plusieurs années mais dont j'ignorais presque tout - la rédaction d'une thèse de Doctorat n'était qu'un objectif vague et lointain. Mes premiers remerciements vont aux amis et amis d'amis quechuaphones qui ont accepté de jouer le jeu de mes toutes premières enquêtes de terrain et ont répondu avec patience à de longs questionnaires souvent ennuyeux et répétitifs : Doña Carmen Velasquez et Doña Rosario Velasquez, Don Siriaco Aranibar, Doña María Victoria Cruz Pardo et Doña Doria Pardo, Don Juan Zurita, Angélica Medrano, Tania Cahuasiri, Julio Mayta, Juan Alberto Choque, Marisol Díaz, Noemi Flores, Víctor Flores et Don Víctor Flores. J'ai dans le même temps reçu l'aide précieuse de Mme Inge Sichra, sociolinguiste, lors de mes premières recherches documentaires.

Grâce aux matériaux recueillis et à une bonne documentation, j'ai eu la chance d'intégrer le Master de Phonétique et de Phonologie à l'ILPGA de l'Université Paris 3 Sorbonne-Nouvelle et de réaliser ma première recherche en sociophonétique au sein du LPP, Laboratoire de Phonétique et de Phonologie. Je tiens à remercier les membres du labo pour leur accueil et leur soutien et tout particulièrement M. Pierre Hallé d'avoir accepté d'être mon directeur principal, dans le cadre d'un contrat doctoral (CD) de l'InSHS/CNRS de recherche. La réalisation de cette recherche n'aurait pas été possible sans l'obtention d'un contrat doctoral de mobilité internationale de l'InSHS/CNRS. Je remercie MM. César Itier et Gérard Borrás et plus généralement l'IFEA, Institut Français d'Études Andines, pour le soutien reçu. L'obtention de ce contrat m'a permis pendant toute la durée de ma thèse de me concentrer exclusivement à mes recherches et notamment de me rendre à plusieurs reprises en Bolivie afin de mener à bien le recueil de matériaux de première main sur une grande partie du territoire quechuaphone.

Je crois avoir appris au cours de ces années de formation qu'une qualité fondamentale du chercheur est d'être disponible et ouvert à la discussion et à toute forme d'échange. Je souhaite remercier les professeurs Bruce Mannheim, Gabriela Ramos, Salikoko Mufwene et César Itier qui ont sans doute oublié les quelques remarques ou aides qu'ils ont pu me

fournir mais qui ont été précieuses à certains moments de ma recherche. Je remercie également l'Université Vanderbilt de Nashville aux États-Unis qui m'a permis d'étudier dans ses locaux et donné accès à sa riche bibliothèque ainsi qu'au service de prêt interuniversitaire grâce auxquels j'ai pu consulter des documents rares et essentiels pour mes recherches. Cet échange n'aurait pas été possible sans l'aide précieuse des professeurs David Lewis, Beth Conklin et de Mme. Melissa Vandewater.

Sur un plan plus personnel, il y a bien sûr le soutien inconditionnel et d'une importance incommensurable des amis en France et en Bolivie ainsi que de la famille. Il est impossible de les nommer tous ici mais je pense à chacun d'eux. Merci à ceux qui ont mis la main à la pâte pour les derniers détails, corrections et autres, Émilie Chabert, Sebastián Meyer, Víctor Flores et David Jabin, mon premier guide en terres boliviennes et qui, en plus de son aide précieuse, fut le premier à me soutenir quand je décidai de reprendre mes études et de me lancer dans cette aventure, lui qui sait que le chemin est ardu. Mes parents, mes frères et ma sœur ont joué un rôle bien plus grand qu'ils ne peuvent l'imaginer. Cette courte mention sera suffisante. Je tiens par ailleurs à remercier tout particulièrement le professeur Jean Léo Léonard, mon directeur de recherche et plus encore. Sa compétence, son incroyable connaissance des langues et des réalités sociolinguistiques et sa disponibilité vont bien au-delà de ce qu'un jeune chercheur est en droit d'attendre. Mais plus encore que ces qualités professionnelles, je tiens à saluer cette confiance qu'il donne aux amoureux des langues et de ceux qui les font vivre, quel que soit leur parcours.

En Bolivie, je remercie tous les membres de la Comunidad Kurmi et tous les amis de Tiquipaya et du Valle Bajo à qui je dois en grande partie mon attachement et ma fascination pour ces montagnes et ces vallées. J'aimerais par ailleurs manifester mon respect et ma gratitude à Doña Andrea Antezana qui me fit la conversation en quechua durant plusieurs semaines lors de nos rencontres matinales. Je suis souvent reparti de son domicile avec un mal de tête tonitruant mais grâce à elle mes oreilles se sont un peu ouvertes aux phrases quechua.

Ce travail n'aurait par ailleurs pas été possible sans le concours des locuteurs qui ont accepté de participer à mes enquêtes. Derrière l'anonymat préservé et les codes assignés à chacun d'entre eux, il y a des individus qui vivent et font vivre la langue quechua. Je

les remercie chaleureusement de m'avoir donné un peu de leur temps. Les portes se sont ouvertes bien souvent grâce à l'intermédiaire de nombreuses personnes que je souhaite également remercier ici. Don Percy Osorio et Don José Luis Medrano pour la région d'Oruro. Clément Pivin et Don Justino Calcina pour la région du Sur Lípez. Aleyda Álvarez et Don Alan Fernández pour la région de Tupiza. Franklin Yerzi Román pour la région d'Aiquile. Humberto Guarayo à Tarabuco, Chuquisaca. Le Centre Juana Azurduy à Sucre. Pour la région du Valle Alto, je remercie tout particulièrement Sandro Ramiro Revollo à Tiraque, Gladys Camacho et José Daniel Ayaviri Correa à Anzaldo, et la Casa de la Cultura à Tarata.

Derrière tous ces noms et tous ces lieux, il y a presque toujours l'ombre de Daniela Osorio Michel. Daniela, rencontrée au tout début de mon Doctorat, a non seulement cru en ce projet mais m'a également accompagné tout du long par sa recherche de contacts, d'intermédiaires, sa présence sur le terrain et sa recherche patiente et souriante de volontaires rentrant dans les cases rigides de l'échantillonnage. Son soutien, sa patience et sa compréhension vont bien au-delà de ce travail puisque nous sommes devenus depuis peu mari et femme. C'est donc mon épouse que je remercie ici.

Je tenais à terminer cet exercice en remerciant du fond du cœur mes grands-parents qui sont malheureusement partis avant de voir l'aboutissement de cette humble contribution. Elle leur est dédiée.

CONVENTIONS D'ÉCRITURE

Les transcriptions phonétiques sont écrites entre crochets ([]) et les transcriptions phonologiques entre barres obliques (/ /). Pour les unes comme pour les autres, les signes employés sont ceux de l'API (Alphabet Phonétique International, voir figure 1) dont la charte est recopiée ci-dessous. Toutefois, le signe ç a été préféré à tʃ pour sa simplicité et son usage répandu en linguistique andine. La réalisation fricativisée de /r/ ou de /#r/ est noté [r̥]. Les chevrons simples (< >) sont employés pour reproduire la notation précise d'un auteur. Des informations concernant l'interprétation de la notation en question sont données si nécessaire.

Pour les exemples en quechua, l'écriture normalisée bolivienne est normalement respectée. Les points les plus importants en ce qui nous concerne sont la distinction claire et systématique entre les occlusives vélaires et uvulaires, respectivement notées <k> et <q>, l'emploi de <'> et <h> pour noter les occlusives éjectives et aspirées ainsi que l'emploi de la *jota* <j> pour la fricative glottale sourde initiale le plus souvent réalisée comme une uvulaire. Néanmoins, la norme qui se veut unificatrice, puriste et souvent étymologique, ne permet pas de rendre compte d'un certain nombre de détails discutés dans ce travail. C'est pourquoi les transcriptions issues de parole spontanée rendent compte de la non rephonémisation des emprunts à l'espagnol, des voyelles moyennes [e, o], de la dépalatalisation de /ñ/ le cas échéant et considèrent les anciennes occlusives en position coda comme des fricatives à la manière des locuteurs non formés à l'écriture étymologique normalisée. Enfin, il sera parfois nécessaire de distinguer entre les fricatives alvéolaires alvéolaire, [s], et post-alvéolaire, [ʃ], notées respectivement <s> et <sh>. Afin de ne pas alourdir l'ensemble, les différentes réalisations de l'occlusive uvulaire sont notées <q> et le voisement éventuel de l'occlusive vélaire en position postconsonantique n'est pas indiqué (voir 3.3.5.b). Les deux points (:) indiquent la durée. L'alternance codique et les emprunts d'origine espagnole sont le plus souvent notés par une alternance de casse, « *quechua* espagnol *quechua* », exception faite des morphèmes du pluriel (-s) et du diminutif (-it-) ainsi que des racines lexicales totalement intégrés au quechua bolivien : <parla->, « parler », <tata>, « père », <waka>, « vache ».

L'ensemble des figures, tableaux, cartes ou autres sont tous référencés comme des « figures », il suffira donc de se référer à une *Liste des figures* unique pour une recherche rapide.

Liste des abréviations:

√	Racine verbale
1, 2, 3	Personnes grammaticales
SG	Singulier
PL	Pluriel
INF	Infinitif
ACC	Accusatif
COM	Comitatif
ASSOC	Associatif
DEM	Démonstratif
LOC	Locatif
POSS	Possessif

SOMMAIRE

INTRODUCTION

PREMIÈRE PARTIE : THÉORIES & MÉTHODES

CHAPITRE 1 : THÉORIES & MÉTHODES EN DIALECTOLOGIE

CHAPITRE 2 : THÉORIES & MÉTHODES EN SOCIOLINGUISTIQUE

DEUXIÈME PARTIE : LANGUE(S) & SOCIÉTÉ(S)

CHAPITRE 3 : CARACTÉRISTIQUES TYPOLOGIQUES, PHYLOGÉNÉTIQUES ET DIALECTOLOGIQUES DU QUECHUA SUD BOLIVIEN

CHAPITRE 4 : SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE MODERNE DU QUECHUA EN BOLIVIE

CHAPITRE 5 : LE QUECHUA SUD BOLIVIEN COMME LANGUE COLONIALE

TROISIÈME PARTIE : VARIATION & PERCEPTION

CHAPITRE 6 : ENQUÊTES DE TERRAIN DANS LE VALLE ALTO DE COCHABAMBA

CHAPITRE 7 : DIALECTOLOGIE PERCEPTIVE : LA PAROLE EST AUX LOCUTEURS

CHAPITRE 8 : CHANGEMENT EN COURS ET REcul D'UNE ANCIENNE VARIANTE PRESTIGIEUSE : LE PLURIEL INCLUSIF CHIK

CHAPITRE 9 : MAINTIEN DE VARIATION SOCIOLECTALE FAIBLEMENT PERÇUE : LE PROGRESSIF CHKA

CONCLUSION

INTRODUCTION

Connaissons-nous l'origine de la ou des langues que nous parlons ou qui nous entourent ? Le plus souvent non, ou mal, mais les locuteurs n'en ont pas moins des discours et des idées qui structurent leur présent et leurs réalités sociales tout autant que le passé, tout particulièrement en contexte plurilingue. C'est en me mettant à interroger diverses personnes en Bolivie sur la langue quechua que j'ai commencé à m'y intéresser plus profondément. Les réponses, de fait, qu'elles soient loufoques ou qu'elles se contredisent entre elles, ne me satisfaisaient pas complètement. Le travail présenté ici est le résultat de cette curiosité six ans plus tard. Il m'aura fallu entre temps lire toute la littérature scientifique existante sur les langues quechuas, éplucher les méthodes de langue, me replonger dans l'histoire précoloniale et coloniale péruvienne, chercher dans des textes connus mais peu exploités et difficiles d'accès, le moindre indice concernant le statut et la pratique des langues dans ce territoire qui est devenu depuis la Bolivie. Il m'aura également fallu me rendre en de nombreuses régions de l'espace quechuaphone sud bolivien et réaliser des entretiens auprès de plus d'une centaine de locuteurs, confronter les observations aux discours et déconstruire les modèles explicatifs de diffusion du quechua ainsi que mes propres croyances.

Je tiens à préciser sans plus attendre que si je parle d'incohérences, de déconstruction de modèles explicatifs ou encore de décalage entre les discours et les pratiques, je ne dénigre

absolument pas les individus ni leurs discours. Je cherche simplement à les comprendre et à en comprendre les conséquences, notamment au niveau de l'usage de certains codes linguistiques et d'éventuels changements en cours. On pourrait sans problème étudier de la même façon les discours des Français sur leur passé et les langues de France. Il n'est qu'à voir les crispations actuelles et les polémiques sur nos supposées origines gauloises ou encore sur l'enseignement de l'écriture à l'école ou encore l'apprentissage des langues régionales. La réalité objective importe peu dans les discours et n'a pour ainsi dire aucune influence sur le présent. Que l'on pense par exemple à la production cinématographique qui fait parler une même langue française en tous lieux et en tous temps. Dans un film récent¹, Bernadette Soubirous, enfant pauvre d'une petite bourgade de Bigorre au milieu du 19^{ème} siècle, s'exprime dans un français impeccable et n'emploie (massacre) le gascon qu'à une seule reprise lorsqu'elle prononce la fameuse phrase : « *que sòl era Immaculada Concepcion*² ». Cette digression précoce est là pour insister sur le fait que l'auteur de ces lignes ne se permet aucun jugement de valeurs et ne cherche qu'à rendre cohérent l'ensemble des discours, des pratiques, des données linguistiques de première main et des indices laissés dans les textes anciens.

Le projet de recherche initial se voulait avant tout dialectologique. Peu de travaux proprement linguistiques existaient sur le quechua bolivien méridional et aucun n'était basé sur le recueil de données portant sur un maillage de l'ensemble du réseau dialectal. Très rapidement cependant, il est apparu que l'homogénéité l'emportait sur la variation et ce tant dans les discours que dans les pratiques. Selon le principe de Sapir (Chambers & Trudgill, 1980 : 93), « *linguistic variety increases as one gets closer to the original settlement*³ » et inversement « *dialect features tend to be shared over relatively great distances when the settlement history goes back only one or two centuries*⁴ ». Or, comme

¹ Le film s'appelle « Je m'appelle Bernadette ».

² « Je suis l'immaculée conception ».

³ « la variété linguistique augmente à mesure que l'on s'approche de l'implantation originelle ».

⁴ « des traits dialectaux tendent à être partagés sur des distances relativement grandes quand l'histoire de l'implantation ne remonte qu'à un ou deux siècles ».

nous le verrons, le modèle classique attribue la diffusion et l'implantation de la langue quechua en territoire aujourd'hui bolivien à l'expansion impériale inca précédant d'au moins un siècle la colonisation espagnole. Près de six siècles de présence et une fragmentation dialectale aussi faible semblait alors paradoxale. C'est ce paradoxe que j'ai cherché à comprendre dans un premier temps : certaines caractéristiques structurales (voir le chapitre 3) du quechua tendent-elles à la stabilité du système ? Le quechua est-il une *langue polynomique*⁵ (voir les chapitres 2 & 7) sans variété plus prestigieuse qu'une autre ?

Malgré cette grande homogénéité, les quelques variables mentionnées dans la littérature existante et leurs variantes respectives semblaient toutes présentes dans un microcosme qui allait devenir le cœur de mes nouvelles enquêtes de terrain : le Valle Alto de Cochabamba et ses alentours montagneux. Lors des enregistrements, il est apparu clairement que les locuteurs employaient des formes différentes mais sans qu'en ressorte à première vue une régularité claire et évidente. L'expression consacrée en l'absence d'ordre apparent est « variation libre », expression que l'on retrouve dans beaucoup de textes mais qui ne satisfait généralement pas les sociolinguistes. Toutefois, l'extraction et le traitement systématique des données ont fait apparaître non seulement de la régularité mais également dans un cas précis (voir le chapitre 8) un changement en cours. Dans le même temps, les discours des individus sur leurs propres pratiques et sur celles d'autrui ont rapidement infirmé l'hypothèse d'une langue polynomique sans jugements de valeurs.

Quand un modèle n'explique pas correctement les faits observés et qu'il s'en dégage des conséquences en désaccord avec ce que l'on observe le plus généralement dans les nombreuses études de cas sociolinguistiques et dialectologiques, il faut plutôt s'interroger sur la validité de celui-ci que de s'accrocher à l'idée d'un cas particulier exceptionnel. J'ai alors pris conscience que j'avais accepté le modèle classique de diffusion du quechua bolivien à l'instar de la plupart des linguistes sans même le questionner. Il a alors fallu retrouver les sources de ce modèle et en décortiquer les caractéristiques et les modes de diffusion afin de pouvoir le déconstruire. Mais abandonner un modèle dont on a compris

⁵ Les termes français en italique renvoient au glossaire.

les incohérences ne suffit pas et c'est à l'aide des travaux des historiens et des ethnohistoriens du Pérou colonial que j'ai cherché à reconstruire un modèle alternatif à mon humble avis plus satisfaisant. Ce travail n'apporte aucun document inédit qui viendrait bouleverser nos connaissances mais je me suis efforcé de les interroger systématiquement du point de vue des langues et de leur usage. Qui parle quoi, quand et où ? Ce que ne font pas toujours les historiens. Le manque de documents dans la région, particulièrement pour les 17^{ème} et 18^{ème} siècles rendent cette tentative difficile et il a parfois été nécessaire de fouiller dans des centaines de pages à la recherche de petits indices pouvant nous éclairer sur la diffusion et l'usage des langues dans le Haut Pérou et plus particulièrement dans la région de Cochabamba.

Le corps du texte est donc structuré en trois parties. La première - Théories & méthodes présente les principaux concepts opératoires et méthodes utilisés dans ce travail. Elle a pour objectif de donner les clés nécessaires à la bonne compréhension des questionnements auxquels nous essayons de répondre et, pour ce faire, des méthodes mises en œuvre. Cette partie est organisée en deux volets, le premier chapitre aborde les THÉORIES & MÉTHODES EN DIALECTOLOGIE, le second chapitre traite des THÉORIES & MÉTHODES EN SOCIOLINGUISTIQUE. La deuxième partie - Langue(s) et société(s) - présente tout d'abord les CARACTÉRISTIQUES TYPOLOGIQUES, PHYLOGÉNÉTIQUES ET DIALECTOLOGIQUES DU QUECHUA SUD BOLIVIEN. Ce troisième chapitre doit permettre au lecteur de situer le quechua sud bolivien dans l'ensemble des langues quechua. Il présente également les caractéristiques typologiques nécessaires à la bonne compréhension des variables sociolinguistiques et leurs variantes. Il y est finalement question de l'état de l'art sur le quechua bolivien méridional et dresse un tableau dialectal provisoire.

Le quatrième chapitre aborde la question de la SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE MODERNE DU QUECHUA EN BOLIVIE. On y traite des particularités géographiques de la région et de la distribution des deux langues principales hors espagnol que sont le quechua et l'aymara ainsi que des dynamiques sociolinguistiques du quechua du 20^{ème} siècle et jusqu'à nos jours à travers des données issues de recensement ou encore l'histoire sociale post-réforme agraire et ses conséquences migratoires. La question des politiques linguistiques

et éducatives ainsi que celle de la transmission et des perspectives d'avenir du quechua bolivien sont également abordées.

Le cinquième chapitre a pour objectif de clarifier et de déconstruire le modèle classique attribuant la diffusion du quechua bolivien à l'expansion de l'empire inca et faisant de cette langue une langue avant tout rurale, paysanne et « indienne » et de proposer un modèle considérant le quechua sud bolivien comme langue coloniale et donc de diffusion relativement récente et, du moins dans un premier temps, fondamentalement urbaine. Il y est fait une place importante aux témoignages du 19^{ème} siècle et à la notion encore aujourd'hui omniprésente chez les locuteurs de pureté ou au contraire d'hispanisation du quechua.

La troisième partie - Variation & Perception - repose intégralement sur les données de première main recueillies sur le terrain. Le chapitre 6 traite de ces ENQUÊTES DE TERRAIN DANS LE VALLE ALTO DE COCHABAMBA avec des descriptions géographiques et historiques plus ciblées de la région et explique le choix de cette région particulière. Il est ensuite question de l'élaboration du questionnaire, d'échantillonnage et des conditions d'enquêtes. Je clos ce chapitre sur une petite réflexion critique concernant les limites et les difficultés rencontrées sur le terrain.

Le chapitre 7, DIALECTOLOGIE PERCEPTIVE : LA PAROLE EST AUX LOCUTEURS, porte sur les discours des locuteurs sur leurs propres pratiques et sur celles d'autrui, comment ils perçoivent et, éventuellement, jugent les différentes variantes dialectales. L'attention portée aux discours des locuteurs n'est pas juste décorative si je puis dire et ne s'oppose pas au discours savant ou « objectif » du chercheur. Ces discours sont au contraire considérés comme très importants pour entrevoir les structures symboliques de la communauté linguistique et les manières dont elles peuvent influencer la structuration sociolectale elle-même et d'éventuels changements linguistiques.

Les deux derniers chapitres présentent les deux variables offrant le plus de variation dans le réseau dialectal bolivien et plus particulièrement dans la région de Cochabamba comme cela avait déjà été remarqué dans la littérature. Le chapitre 8, CHANGEMENT EN COURS ET REcul D'UNE ANCIENNE VARIANTE PRESTIGIEUSE : LE PLURIEL INCLUSIF CHIK, présente un

cas de changement en cours qui voit le recul d'une variante urbaine anciennement prestigieuse et l'expansion d'une variante rurale discriminée qui semblait sur le point de disparaître cinquante ans auparavant. Ce phénomène, pourtant rare, s'explique assez bien par le modèle proposé ainsi que par les changements sociétaux et discursifs discutés tout au long de ce travail. Le chapitre 9, MAINTIEN DE VARIATION SOCIOLECTALE FAIBLEMENT PERÇUE : LE PROGRESSIF CHKA, présente une variable dont la structuration sociolectale était identique à celle de la variable précédente mais qui ne semble pas être concernée par un changement en cours. L'absence de changement est interprétée ici comme une **quasi fusion** dialectale, c'est-à-dire à la neutralisation en perception de deux variantes dont les réalisations restent différentes. Dans la CONCLUSION je proposerai enfin une synthèse des sujets abordés et des résultats obtenus dans ce travail et discuterai des pistes de recherches ouvertes qui me semblent prometteuses.

**PREMIÈRE PARTIE : THÉORIES ET
MÉTHODES**

CHAPITRE 1 : THÉORIES ET MÉTHODES EN DIALECTOLOGIE

Une définition actuelle et concise de la dialectologie peut être la suivante « *the study of variation in the lexical and structural components of language*⁶ » (Malmkjær⁷, 2009 : 127). En effet, bien que se confondant à l'origine avec la géolinguistique, ou, autrement dit, la variation linguistique dans l'espace, et relativement hermétique aux avancées de la linguistique structurale, la dialectologie s'est depuis ouverte à d'autres modalités de variation et s'est imprégnée des méthodes et approches de la linguistique générale, structuraliste ou générative. Pionnière de l'étude de la variation **synchronique**⁸, « [à] la fin du 19^{ème} siècle, la dialectologie est apparue comme un nouvel horizon empirique pour un comparatisme qui s'était fondé, à ses débuts, sur l'étude philologique de textes anciens et de langues dites « mortes » » (Léonard, 2012 : 94) à travers les productions d'atlas linguistiques (par exemple Wenker, 1881) et de monographies dialectales⁹ (par exemple Winteler, 1876). Et comme le souligne Léonard, « [c]e n'est [...] pas un des moindres mérites historiques de la dialectologie que d'avoir fondamentalement contribué par la suite à l'émergence d'une méthodologie rigoureuse en linguistique de terrain » (*op. cit.*).

⁶ « l'étude de la variation dans les composants lexicaux et structuraux de la langue ».

⁷ L'article *Dialectology* est dû à David Britain.

⁸ Par opposition à *diachronique* selon la dichotomie classique de Ferdinand de Saussure (1989).

⁹ Pour une histoire des précurseurs de la dialectologie, voir la somme de Sever Pop (1950).

Comme le rappelle Britain (in Malmkjær, 2009 : *op. cit.*), la dialectologie a souvent été associée à l'étude de la variation lexicale dans les parlers ruraux de variétés non « standard » en prenant pour référence un type particulier de locuteurs : les NORM's (Chambers & Trudgill, 1980) ou *non-mobile old rural men*¹⁰ censés être les meilleurs représentants d'un dialecte local. Mais cette dernière, suite à l'article *Is a structural Dialectology possible?*¹¹ d'Uriel Weinreich (1954) d'une part et l'avènement de la sociolinguistique labovienne ou dialectologie urbaine (Labov, 1963, 1966, 1972) d'autre part, a vu son champs et ses prémisses théoriques et méthodologiques considérablement modifiés. Dans ce premier chapitre sur les méthodes et théories en dialectologie, j'aborderai les principaux concepts opératoires utilisés dans la suite de ce travail. Il sera question dans un premier temps de **continuum dialectal**, **réseau dialectal**, de **diasystème** et de **bassin de traits**. Dans un deuxième temps, nous aborderons différents aspects de la variation dialectale à travers les notions d'**idiolecte**, de **géolecte** et de **sociolecte**. Dans un troisième temps, il sera question de variation et synchronie dynamique qui concerne les méthodes d'observation du changement linguistique. Enfin, j'aborderai la question de la **dialectologie perceptive**, branche de la dialectologie qui s'intéresse non pas à la variation en elle-même mais plutôt à la perception qu'en ont les locuteurs.

1.1 Continuum dialectal, réseau dialectal, diasystème et bassin de traits

1.1.1 Continuum dialectal vs. réseau dialectal

Comme l'écrivait Pierre Encrevé (1972), « [l]a différenciation linguistique est une caractéristique générale des parlers humains : aucune langue n'est parfaitement homogène et, sous le nom commun d'anglais ou de français, se cachent, selon les usagers, de grandes différences dans tous les aspects de la langue – syntaxe, lexique et phonologie » et d'ajouter « [a]ussi la dialectalisation est-elle une tendance normale de toute langue

¹⁰ « hommes ruraux âgés non mobiles ».

¹¹ « Une dialectologie structurale est-elle possible ? »

vivante répandue sur un territoire assez vaste et parmi une population assez nombreuse ». Lorsque la profondeur historique est suffisante, les études dialectologiques ont pu montrer l'existence de **continuums dialectaux** que l'on peut illustrer de la façon suivante : « *If we travel from village to village, in a particular direction, we notice linguistic differences which distinguish one village from another. Sometimes these differences will be larger, sometimes smaller, but they will be CUMULATIVE. The further we get from our starting point, the larger the differences will become*¹² » (Chambers & Trudgill, 1980 : 5). Autrement dit, les innovations, qu'elles soient phonétiques, phonologiques, morphologiques, syntaxiques ou lexicales se diffusent à partir de centres sous forme de vagues (*wave theory* ou diffusion centrifuge) et forment des *isoglosses* ou frontières entre zones innovantes et zones conservatrices selon que la variable en question s'est imposée ou non. Cependant, les isoglosses ne se superposent que rarement pour former des faisceaux d'isoglosses et, plutôt que des ruptures nettes entre langues distinctes, l'on observe alors un continuum dans lequel la variation dialectale est trop faible de proche en proche pour gêner l'*intercompréhension* des locuteurs et définir clairement des dialectes distincts.

Dans le cas d'une diffusion relativement récente et rapide d'une langue, ce qui est, comme nous le verrons dans la deuxième partie de ce travail, le cas du quechua bolivien et plus généralement du quechua méridional, le continuum dialectal présente une proximité structurale forte entre les différentes variétés. Cela équivaut dans la modélisation de Léonard (2016) des différents « mondes » diasystémiques méso-américains au modèle de « nappage et expansion » dans lequel une expansion rapide et à échelle relativement étendue aboutit à un « nappage » unitaire avec faible fragmentation dialectale comme c'est le cas du totonac ou du russe par exemple. Une des modalités de ce modèle de diffusion est celui connu sous le nom de diffusion hiérarchique urbaine (pour de nombreuses références, voir Britain, 2010) selon lequel la diffusion s'opère depuis de

¹² « Si l'on voyage de village en village, dans une direction particulière, on remarque des différences linguistiques distinguant un village d'un autre. Parfois ces différences seront plus grandes, parfois plus petites, mais elles seront CUMULATIVES. Et plus on s'éloigne de notre point de départ, plus les différences deviennent importantes ».

grands centres urbains vers des villes de taille moyenne, puis s'étend aux petits villages et enfin aux zones rurales. Des arguments en faveur de ce modèle de diffusion du quechua bolivien moderne seront avancés au chapitre 5 *infra*.

Toutefois, la notion de continuum ne dit rien des échanges réels à un instant *t*, qu'ils soient économiques, culturels et, a fortiori, linguistiques entre les individus ou les communautés. Dans le cas du quechua, on peut sans doute parler de continuum dialectal entre les variétés parlées dans la région du Cuzco et du Collao au Pérou et celles parlées en Bolivie mais les indépendances de ces deux républiques ont créé une rupture communicationnelle et limité les échanges entre individus et communautés quechuaphones sans compter la diffusion progressive au cours du 20^{ème} siècle de l'espagnol comme **langue véhiculaire** à un large éventail de groupes sociaux¹³. C'est pourquoi, je préférerai tout au long de ce travail la notion de **réseau dialectal**. La notion de réseau contient en elle-même l'idée d'un ensemble formé « d'éléments qui communiquent ou s'entrecroisent¹⁴ ». En effet, concernant le quechua bolivien méridional, il existe une continuité géographique et sociale au sein d'un ensemble étatique plus large qui de ce fait n'interfère pas de manière rédhibitoire dans les échanges et donc la communication entre les individus quechuaphones de ce réseau. Autrement dit, tous les locuteurs sont, à des degrés divers, connectés à un ensemble cohérent et peuvent ainsi être en « contact » avec d'éventuelles innovations (voir le chapitre 2 pour la notion de contact de langues).

1.1.2 Dialectologie structurale et diasystème

L'on doit à Uriel Weinreich la première tentative d'établir une théorie unifiée du langage et la réconciliation de deux champs d'études qui communiquaient peu en son temps. Dans son fameux article de 1954 (*op. cit.* p.388), il écrivait : « *In linguistics today the abyss*

¹³ Cela ne veut pas dire bien entendu qu'il ne saurait y avoir d'échanges transfrontaliers. Il existe sans aucun doute des communications entre locuteurs de quechua nord bolivien et des quechuaphones du côté péruvien de la frontière. Toutefois, l'espace aymarophone empêche la communication à échelle micro entre communautés linguistiques sud boliviennes et sud péruviennes. A échelle macro, les grands mouvements de population qui ont été si importants pour la diffusion du quechua méridional et son homogénéisation ont quant à eux été bel et bien rompus avec la constitution d'états indépendants.

¹⁴ Définition du Larousse accessible en ligne : <https://www.larousse.fr/dictionnaires/francais/r%C3%A9seau/68585?q=r%C3%A9seau#67832>

*between structural and dialectological studies appears greater than it ever was*¹⁵ ». Il montre dans cette contribution que les données dialectales ne doivent pas être interprétées isolément mais plutôt replacées dans un système ou sous-système cohérent de la langue, son système phonologique ou ses paradigmes de flexion verbale par exemple. Weinreich relève l'incompatibilité existant entre la notion de dialecte en tant que parler propre à une communauté, un lieu ou une classe sociale et la linguistique structurale lorsqu'il écrit : « *« dialects » can be adjacent or distant, contemporary or non-contemporary, prestigious or lowly ; linguistic systems in a strictly structural view can only be identical or different*¹⁶ ». C'est pourquoi Weinreich introduit la notion de **diasystème**. Celui-ci, conçu comme un système de niveau supérieur ou macro-système, peut être construit sur la base de *n* systèmes partageant un certain nombre de similarités. Il redéfinit alors la dialectologie comme l'étude des diasystèmes plutôt que comme l'étude des dialectes. En conséquence « le système linguistique se présente sous forme d'hologramme qui décrit à partir d'inventaires coexistants [...] les variantes et les catégories d'ordre supérieur (les phonèmes et leurs propriétés distributionnelles) en un système hétérogène qui subsume la variation en fonction de principes d'organisation structurale tels que corrélations, oppositions, phonotypes » (Léonard, 2012 : 96). Dans cette perspective, deux sous-systèmes vocaliques, pour prendre un exemple qui concerne le quechua, l'un trivocalique /i, a, u/ et l'autre pentavocalique /i, e, a, o, u/ peuvent coexister et former à un niveau supérieur un diasystème.

1.1.3 Écologie linguistique et bassin de traits

L'écologie linguistique dépasse largement le cadre de la dialectologie et constituerait, plutôt qu'un champ, un « vaste paradigme », pour reprendre l'expression de Jean Léo Léonard, « qui, traitant de l'évolution et de la « vie et mort » des langues dans leur contexte social, voire écosocial, aborde des questions empiriques et théoriques aussi

¹⁵ « En linguistique aujourd'hui, l'abîme entre les études dialectologiques et structurales apparaît plus grand qu'il n'a jamais été ».

¹⁶ « les « dialectes » peuvent être adjacents ou distants, contemporains ou non, prestigieux ou modeste ; les systèmes linguistiques, d'un point de vue strictement structurel, ne peuvent être qu'identiques ou différents ».

diverses que les politiques linguistiques, l'aménagement linguistique, les pratiques langagières en situation plurilingue, la créologénèse [...], la sociolinguistique des contacts de langues [...] » (Léonard, 2017 : 267). Ce paradigme est issu de l'article programmatique de Einar Haugen (1971) qui déclinait alors « les grandes questions écologiques auxquelles étaient confrontés les linguistes : classification des langues, utilisateurs et domaines d'usage, pluralité des répertoires, variation interne des langues, relations écrit/oral ou seule oralité, degrés de codification et de standardisation, soutiens institutionnels, attitudes, typologie des situations et des relations langues/milieus humains et naturels » (Léonard¹⁷, *op. cit.* p. 268). Parmi les prémisses de toute approche écologique que sont la Diversité, la Variation, la Transmission, la Sélection & adaptation, les Niches et enfin le Rythme du changement (ou des mutations) (*op. cit.* p.270), c'est la focalisation de Salikoko Mufwene sur Sélection & adaptation (impliquant la nécessaire Variation) et son concept de *Feature Pool*¹⁸ qui vont nous intéresser ici. Dans un entretien accessible en ligne, Mufwene définit ce concept ainsi :

« En ce qui concerne les changements structurels, j'ai proposé d'aborder la question en termes de « feature pool » (« bassin de traits », comme le traduit Robert Nicolai), où des variantes disponibles pour une même fonction se retrouvent en compétition ; et les locuteurs opèrent une sélection selon leurs préférences ou leurs habitudes. La sélection est contrainte par l'écologie des interactions entre locuteurs. Ceci devrait nous conduire à reformuler l'interprétation des changements présentés jusqu'ici comme $A = B/C$ (A s'est transformé en B dans l'environnement C). Il me semble plus adéquat de dire plutôt que B s'est imposé sur A là où ils étaient en compétition dans l'environnement C, c'est-à-dire que l'environnement C a favorisé B par rapport à A. Cette reformulation me paraît plus correcte car elle saisit le fait qu'il y a eu un temps où A et B devaient être des variantes, peu importe si l'alternance était un phénomène de transition ou une pratique que les locuteurs venaient d'abandonner à cause de changements dans l'écologie de la pratique de leur langue¹⁹. »

¹⁷ L'auteur reprend cette liste d'éléments à Calvet (1999).

¹⁸ « bassin de traits ».

¹⁹ <http://fr.assimil.com/blog/entretien-avec-salikoko-mufwene/>.

Ainsi, dans un **réseau dialectal** coexistent différents « traits » ou **variantes** d'une même **variable**, pour employer des termes plus propres à la sociolinguistique covariationniste, formant autant de **(sous-)diasystèmes**. Ces variantes sont ici considérées comme étant en compétition ou en concurrence²⁰ et à « disposition » des locuteurs qui y sont confrontés par le biais des différents échanges au sein du réseau dialectal. Il va de soi que les locuteurs ne sont que très rarement conscients de leurs « choix » ou « sélections ». La notion d'écologie ou d'environnement devient importante dans la mesure où la sélection qui s'opère (ou non, d'ailleurs) n'est ni hasardeuse ni téléologique mais dépend au contraire des contextes internes (structuraux) et externes (démographiques, sociaux, économiques, etc.). C'est pourquoi une bonne compréhension préalable des caractéristiques typologiques, phylogénétiques et dialectologiques de la langue d'une part (chapitre 3 de cette thèse), et des contextes sociolinguistiques et historiques d'autre part (chapitres 4 & 5 *infra*) est indispensable à l'interprétation des phénomènes de changement en cours observés.

1.2 Variation et lectes : Idiolectes, géolectes et sociolectes

1.2.1 Idiolectes, géolectes et sociolectes

Une approche diasystémique ou, de fait, toute approche cherchant à observer ou du moins à prendre en compte la variation inhérente aux langues humaines et à leur actualisation doit pouvoir caractériser les différents types de variation. Comme le notait Danesi²¹ (1985 : 116): « *As linguistics attempts more and more to incorporate contextual parameters into its analytical modus operandi, it will need to look more closely at all kinds of lects, not just at « ideal idiolects²² »* ». Nous nous intéresserons ici plus particulièrement aux notions d'**idiolecte**, de **géolecte** et de **sociolecte**. Weinreich (1954 : 389) résumait la

²⁰ Je préfère personnellement le terme concurrence car celui de compétition renferme une certaine idée d'intentionnalité.

²¹ Cet article proposait au milieu des années 1980 de faire un point sur les termes et usages existants sous forme de glossaire. Voir également Gold (1981).

²² « Dans la mesure où la linguistique cherche de plus en plus à incorporer des paramètres contextuels dans ses modes opératoires analytiques, elle devra observer de plus près toutes sortes de lectes, et non pas uniquement des « idiolectes idéaux » ».

définition qui était faite du terme par la linguistique nord-américaine de son temps comme « *the total set of speech habits of a single individual at a given time*²³ » avant de souligner que le terme avait été critiqué notamment sur le fait qu'il existait de la variation intra-individuelle. L'**idiolecte** lui-même ne présente pas d'homogénéité parfaite, ce que l'on nomme communément style ou registre, ou, pour reprendre la terminologie d'Eugen Coseriu (1977), **variation diaphasique**.

Nous avons vu précédemment qu'Uriel Weinreich avait préféré éviter l'emploi du terme « dialecte » et qu'il avait voulu faire de la dialectologie l'étude des diasystèmes. Les premiers atlas linguistiques produit par les dialectologues permettaient une visualisation, ou une « mise à plat », de différentes variantes contemporaines d'une même variable (lexicale, phonétique ou encore morphologique) dans l'espace sous forme de cartes. L'existence de frontières, ou isoglosses, entre plusieurs variantes faisant alors apparaître des dialectes ou, plus précisément, des **géolectes**. Comme nous le verrons au chapitre 3, les variantes, palatale ou dépalatalisée, du pronom de première personne du singulier ÑUQA, /ñuqa/ et /nuqa/, « moi » ou du morphème du futur de première personne du pluriel exclusif, *-saqku* et *-sqayku* en quechua bolivien sont des variantes **géolectales** ou **diatopiques** du quechua bolivien méridional.

On sait toutefois depuis l'étude de Gauchat (1905) sur le parler de la commune de Charmey en Suisse que les membres d'une même communauté ne parlent pas nécessairement le même « dialecte ». Autrement dit, différentes variantes ou différents diasystèmes coexistent dans un même espace, voire dans une même famille. Il existe donc des variations en synchronie, qui ne peuvent être définies en termes géographiques. Pour prendre un exemple issu de l'espace francophone de France cette fois, certains locuteurs, le plus souvent assez âgés opposent deux voyelles basse /a / et /ɑ/ pour distinguer des mots comme <patte> et <pâte>, tandis que d'autres n'auront dans leur système vocalique qu'une seule voyelle basse et les considéreront comme parfaitement homonymes. Ces

²³ « l'ensemble des habitudes langagières d'un seul individu à un moment donné ».

deux sous-systèmes coexistants ne gênant aucunement la communication, ils forment un même diasystème.

On oppose souvent à la variation géolectale ou **diatopique** distribuée sur un axe horizontal, la variation sociolectale ou **diastratique**, distribuée sur un axe vertical. Dans ce cas c'est l'appartenance des locuteurs à une certaine catégorie sociale qui déterminera l'usage d'une variante plutôt qu'une autre. Il peut s'agir de variables discrètes, telles que l'emploi d'un mot plutôt qu'un autre, mais aussi de variables continues. Dans son étude à Martha's Vineyard, William Labov (1963) a montré que plus un locuteur s'identifiait à une communauté « autochtone » de l'île, plus il avait tendance à centraliser certaines voyelles. Il montrera ensuite la corrélation existant entre la fréquence d'emploi de la rhotique en position coda et le statut social dans l'anglais parlé à New York (Labov, 1966). Cette structuration hiérarchique entre variétés hautes (**acrolecte**) et basses (**basilecte**) mènera à la notion de diglossie qui sera abordée au chapitre suivant. D'autres variables encore peuvent se révéler pertinentes pour rendre compte de la variation dialectale, telles que l'âge, le sexe, l'ethnie, la religion, la profession ou, plus généralement, toute variable sur laquelle les individus peuvent fonder leur identité (Moreau, 1997 : 284). La stratification par classe d'âge revêt un caractère particulier dans la mesure où on y a souvent recouru pour observer un changement linguistique en cours. Cette méthode est connue comme *observation en temps apparent*, et fait l'objet de la section suivante.

1.2.2 Indicateurs, marqueurs et stéréotypes

Afin d'expliquer la stabilité ou au contraire la diffusion d'une variante en compétition avec d'autres menant à un changement linguistique, Labov (2001 : 196) distingue trois types de variables sociolinguistiques : les indicateurs, les marqueurs et les stéréotypes. Lorsqu'une variable présente une distribution sociolectale (variation diastratique) de ses variantes mais pas de variation diaphasique, on parlera d'indicateur sociolinguistique. L'absence de variation stylistique indique généralement que le seuil de conscience (« *awareness* ») n'est pas atteint et l'une des conséquences principale est la stabilité des variantes concernées. Au contraire, lorsqu'on observe en plus de la variation diastratique une variation diaphasique, c'est que les locuteurs présentent une certaine sensibilité à la

variable considérée. On parlera alors de marqueur sociolinguistique. Les marqueurs présentent généralement une stratification plus nette (« *sharp* ») et les variantes sont plus facilement identifiées par les locuteurs eux-mêmes comme étant le propre de tel ou tel groupe particulier et par là-même de se les approprier ou de les rejeter par effet de mimésis sociale. Les effets de prestige peuvent alors jouer un rôle important dans les changements par « en haut » (« *from above* ») mais l'inverse est également possible avec l'adoption de formes discriminées provoquant un changement par « en bas » (« *from below* »). Enfin, lorsqu'un marqueur devient consciemment perçu par les locuteurs et en vient à faire l'objet de commentaires, voire d'imitations, on parlera alors de stéréotype sociolinguistique. L'existence de variables sociolinguistiques pertinentes en quechua sud bolivien sera recherchée et discutée dans la littérature existante au chapitre 3, la perception qu'en ont les locuteurs fera quant à elle l'objet du chapitre 7 de dialectologie perceptive (voir le quatrième volet de ce chapitre). Enfin la stratification sociale et d'éventuels changements en cours feront l'objet des deux derniers chapitres de ce travail (chapitres 8 & 9 *infra*).

1.3 Variation et synchronie dynamique : observation du changement linguistique en temps apparent

Selon Labov, l'explication du changement dans la langue se décompose en trois questions séparées : « l'origine des variations linguistiques ; l'étendue et la propagation des changements ; leur régularité » (Labov, 1976 : 45). La méthode d'observation de changements linguistiques *en temps apparent* a été développée et appliquée en réaction à l'idée communément acceptée à l'époque que ces derniers seraient inobservables. Pour Weinreich, Labov, & Herzog (1968), cette idée est due à une distinction intenable entre *origine* et *propagation* du changement faite par le linguiste Hermann Paul, et adoptée par Saussure et Bloomfield. Hockett (1958), qui se focalisait sur l'idiolecte, considérait que le changement phonétique, ou *sound change*, est lent et continu, tandis que les changements phonémiques tels que les *splits*²⁴ ou les *mergers*²⁵ sont instantanés, et ne

²⁴ « scissions ».

²⁵ « fusions ».

peuvent donc ni l'un ni l'autre être observés. Le recours à l'observation de changements linguistiques en temps apparent (ou différences linguistiques générationnelles) est répandu depuis la fameuse étude de Labov (1963) sur les parlers de l'île de Martha's Vineyard, mais lui-même en attribue la paternité à la très belle étude qualitative de Gauchat (1905) sur le patois du village de Charmey en Suisse romande (Labov, 1994 : 19).

La méthode repose sur l'idée que le parler de chaque génération reflète la langue telle qu'elle existait à l'époque où ils l'ont apprise (Bailey, Wikle, Tillery, & Sand, 1991) ou autrement dit que le parler des quaranténaires actuels reflète le parler des jeunes de vingt ans plus tôt (Chambers & Trudgill, 1980 : 165). Il existe bien entendu la possibilité logique que les locuteurs modifient leur façon de parler avec l'âge de façon régulière, phénomène également appelé *age-grading* et défini par Labov (1994 : 46) comme « *a regular change of linguistic behavior with age that repeats in each generation*²⁶ ». Tandis que selon l'hypothèse du temps apparent, les locuteurs anciens emploient une forme dominante à l'époque où ils ont appris à parler, tandis que les jeunes ont adopté une forme plus récente indiquant un changement en cours.

En réalité, après avoir réalisé plusieurs *restudies*²⁷, Labov (*op. cit.*) a montré que les deux phénomènes ont souvent lieu en même temps, ce qui implique deux nouvelles possibilités : soit les plus âgés adoptent partiellement la nouvelle forme (renforcement du changement), soit les *middle aged*²⁸ abandonnent les formes moins « standards » une fois sur le « marché linguistique » (Sankoff, 2006 : 112). Depuis les premiers travaux de Labov, de nombreuses études sont venues confirmer la validité du temps apparent bien que certaines informations préexistantes soient parfois nécessaires afin de dissocier changement réel de l'*age-grading*. En effet, à partir des années 1990 de nombreuses études en temps réel de deuxième génération basées le plus souvent sur des *restudies* des

²⁶ « un changement régulier du comportement linguistique avec l'âge qui se répète à chaque génération ».

²⁷ Répétition d'une étude précédente, ou retour empirique et méthodologique sur une recherche réalisée par le passé.

²⁸ Personnes d'âge moyen.

années 60-70 ont pu être menées. Cela a permis de montrer que même si on trouve de l'*age-grading* on ne le trouve jamais seul, ce qui est un argument fort en faveur de la méthode du « temps apparent » et a fait dire à Sankoff (*op. cit.* p.113) que : « *a researcher who locates a gradient age distribution in a new community under study is virtually assured of having identified change, whether or not age grading is also involved* ²⁹ ».

Les études en temps réel, plus difficiles et plus coûteuses, ont permis de montrer que les adultes qui changent leur comportement linguistique sur une variable précise sont a) minoritaires b) concentrés parmi les plus jeunes des adultes (entre 20 et 30 ans, parfois jusqu'à 50 ans c) représentent des changements moins significatifs que la communauté prise dans son ensemble (Sankoff, *op. cit.*). L'existence de changements individuels chez des locuteurs adultes n'infirmes pas les hypothèses de changement en cours tirées d'une étude en temps apparent, et vont plutôt dans le sens de l'adoption des formes nouvelles (renforcement, accélération) que de leur rejet (Boberg, 2004). Il est vrai que certains travaux ont montré des changements spectaculaires de personnes connues tout au long de leur vie d'adulte telles que la reine d'Angleterre (Harrington, Palethorpe, & Watson, 2000) ou, plus récemment, Noam Chomsky (Kwon, 2014). Mais pour Labov (2006), cela montre certes la possibilité de changement individuel tout au long de la vie, mais en se focalisant exclusivement sur ce point plutôt que sur la stabilité individuelle qui est finalement plus importante. Selon Cukor-Avila & Bailey (2013), les données en temps apparent ne sont certes qu'un substitut (« *surrogate* ») de preuve en temps réel, mais un « excellent » substitut néanmoins. Ces derniers rappellent toutefois que la taille, et plus encore, la représentativité de l'échantillon, ont leur importance quant à la fiabilité des résultats obtenus, et que les « *researchers should be careful when making assumptions based on apparent-time data from adolescents and teenagers* ³⁰ » (*ibidem* p.258). À l'opposé de l'échelle, Labov (1994) signalait pour les locuteurs âgés de 70 ans et plus, la

²⁹ « un chercheur qui repère une distribution structurée par classes d'âge dans une communauté nouvellement étudiée est virtuellement assuré d'avoir identifié un changement même si l'*age grading* est également impliqué change ».

³⁰ « les chercheurs doivent être prudents quand ils font des hypothèses basées sur des données en temps apparent d'adolescents ».

possibilité de détérioration physique et/ou mentale. Cette méthode a été employée pour l'étude du quechua bolivien dans ce travail. Les questions relevant des conditions d'enquête de terrain et d'échantillonnage sont traitées au chapitre 6, la mise en application et les résultats font l'objet des chapitres 8 & 9.

1.4 Dialectologie perceptive

La dialectologie perceptive, ou perceptuelle³¹, peut-être définie comme une sous-branche de la *folk linguistics* qui étudie « *What people say about 1) What is said (a) 2) How it is done (a') 3) How they react to it (b) 4) Why they say what they say (b' & c')* »³² (Preston, 1999 : xxiv). Autrement dit, elle s'intéresse aux perceptions et attitudes (« *regards* » en anglais) des locuteurs vis-à-vis de la variation dialectale. Dans quelles mesures distinguent-ils consciemment³³ certains parlars, sur quels critères et quels jugements émettent-ils sur ces derniers ? Mais d'un intérêt sans doute bien plus grand est la question de savoir dans quelle mesure ces perceptions et attitudes correspondent à la variation réelle observée par le dialectologue et si elles exercent une influence sur les dynamiques de changement linguistique menant à plus de diversification ou au contraire à plus d'homogénéisation.

C'est une idée largement répandue que la géographie exerce une influence sur l'évolution des langues notamment à travers des éléments facilitant la diffusion et d'autres, au contraire, maintenant des populations isolées les unes des autres et menant à quelque chose de l'ordre de la division cellulaire. Cependant, Preston (2010 : 88) suggère que les individus jouent un rôle plus important dans la distribution spatiale du langage que les montagnes, routes, villes ou rivières. Bien sûr, la diffusion lexicale ou de tel ou tel trait phonologique suit les supports de communication et certaines isoglosses correspondent à

³¹ Pour une discussion sur la traduction de « *perceptual dialectology* » en français et plus largement sur les différences existantes entre notions de « *dialectology* » et « *dialectologie* » dans les traditions anglo-saxonne et française respectivement, voir Falkert (2012). On emploie parfois le terme « *épilinguistique* » en sociolinguistique française, voir par exemple (Léonard, 2002).

³² « Ce que les gens disent sur 1) ce qui est dit (a) 2) comment cela est dit (a') 3) comment ils réagissent à cela (b) 4) pourquoi ils disent ce qu'ils disent (b' & c') ».

³³ Cette notion de perception est en cela différente de celle utilisée en phonétique perceptive ou en psycholinguistique.

des frontières naturelles, comme cela apparaît dans les cartes de l'Atlas Linguistique de la France (Brun-Trigaud, Le Berre, & Le Dû, 2005) mais il a été montré que l'espace est avant tout construit socialement (Allen, Cochrane, Henry, Massey, & Sarre, 2012 : 138) (voir également Britain, 2010) et ce n'est que dans la mesure où telle ou telle « barrière » naturelle est interprétée socialement pour différencier un groupe d'un autre qu'elle peut devenir un moteur de différenciation linguistique tout comme peut-être interprété un type d'activité ou un mode vestimentaire. La variation dialectale peut d'ailleurs être rencontrée en des lieux qu'aucune rivière ou montagne ne traverse et possédant un réseau vicinal dense comme c'était le cas par exemple en gascon landais étudié par Lalanne (1949, cité dans Léonard, 2012 : 106).

À la suite de travaux pionniers en dialectologie néerlandaise (Rensink, [1955] 1999; Weijnen, 1946) et japonaise (Grootaers, [1959] 2000; Sibata, 1959), on doit à Dennis Preston d'avoir développé ce champ de recherche à partir des années 1980 et plus particulièrement avec la publication en deux volumes du *Handbook of Perceptual Dialectology* (Long & Preston, 2002; Preston, 1999). L'extrait suivant résume l'importance qu'il accorde à la perception dans le blocage ou la facilitation de la diffusion de traits linguistiques : « *I believe that studies of language regard are absolutely essential to our understanding of the relationship of language and space [...] in terms of facilitating (and impeding) conditions on variation in change that have special importance, some that may even allow us to explain* ³⁴ » (Preston, 2010 : 126).

Plusieurs techniques ont été développées pour mettre à jour la perception et les jugements des individus sur la variation dialectale, que l'on peut résumer en 5 points (d'après Preston, 2010) :

- 1) Cartes de perception
- 2) Degré de différence

³⁴ « Je crois que les études de perception et d'attitudes vis-à-vis des langues sont absolument essentielles à notre compréhension de la relation entre langue et espace [...] en termes de conditions de variation facilitant (et limitant) le changement qui ont une importance particulière, certaines nous permettant même de l'expliquer ».

- 3) Classement des régions en termes de « correct » et « agréable »
- 4) Identification de dialectes
- 5) Discussion libre sur la variation

La méthode des cartes de perception (1) a été développée par Preston & Howe (1987). Il s'agit de proposer la carte d'un pays ou d'une région sans plus d'informations et de demander à dessiner grosso modo des zones considérées comme ayant un parler, une langue ou un accent spécifique. Celle du degré-de-différence (2) consiste à interroger un individu sur la proximité ou l'éloignement dialectal de telle ou telle région en répondant par exemple sur une échelle à 4 niveaux : identique, un peu différent, très différent, incompréhensible. Le classement des régions en termes de « correct » et « agréable » (3) a plus spécifiquement trait au jugement et cherche à déterminer quels sont les parlers jouissant d'un certain prestige ou au contraire ceux subissant une forme de discrimination ou encore des notions telles que la sympathie (on peut considérer un accent comme étant plaisant sans lui attribuer le moindre prestige social par exemple). L'identification de dialectes (4) consiste à faire écouter des extraits de différents parlers et de demander à l'individu d'indiquer à quels lieux ils correspondent. Enfin, la discussion libre sur la variation (5) est avant tout qualitative et permet d'obtenir des informations plus fines sur qui parle comment et quels sont les jugements relatifs à tel ou tel parler à travers notamment les adjectifs qui y sont associés.

Certains chercheurs comme Pustka (2007 : 8-9) considèrent qu'il faut appréhender la variété dialectale non sur des critères linguistiques mais également comme « un profil linguistique perçu, associé à une origine (géographique ou sociale) [...] suscitant des émotions et des jugements ». Ce passage de la variation produite à la variation perçue a pu être jugé quelque peu radical mais selon Falkert (2012 : 112) « la construction de l'espace variationnel à partir de données provenant de tests de perception et d'enquêtes sur les représentations peut s'avérer une approche prometteuse, mais non pas sans difficultés ». L'une de ses difficultés peut être l'absence de métalangage disponible pour les non-spécialistes, qui ne trouvent pas nécessairement les mots pour décrire ce qu'ils perçoivent, alors que l'interprétation du chercheur peut être erronée. Les imitations ne

sont pas toujours plus fiables, les capacités individuelles dans ce domaine sont très diverses, et il n'est pas rare qu'un locuteur en essayant d'imiter ne produise autre chose que son propre idiolecte. Aussi l'une des conséquences de cette difficulté conduit à inciter les personnes interrogées à se focaliser d'avantage sur quelques variantes lexicales qui n'ont finalement que peu d'intérêt car n'ayant pas ou peu d'influence sur la structure. Plusieurs travaux proposent une approche plus diversifiée et incluent des tests de perception et d'imitation de plus en plus sophistiqués (voir par exemple Kuiper, 1999; Pinget, 2015) effectués en laboratoire. On connaît aujourd'hui les limites des tests de perception qui peuvent être influencés par la simple mention d'un détail concernant le locuteur (Niedzielski, 1999) voire par la présence visuelle d'un élément symbolique associé à une catégorie sociale ou à une nationalité (Hay & Drager, 2010). Ces travaux confirment ce qu'écrivait Preston (1996 : 72) : «*What details of language non-linguists are aware of appears to depend more on a considerable variety of sociocultural rather than strictly linguistic facts*³⁵».

En utilisant les méthodes de la dialectologie perceptive, on se donne finalement les moyens d'articuler ou de mettre en regard deux réalités construites grâce à deux approches, l'une émique, ou perception/catégorisation du réel par les membres d'un ensemble socioculturel, l'autre étique, ou interprétation/catégorisation du chercheur. Cette approche émique de la variation en quechua bolivien fait l'objet du chapitre 7 et précède l'analyse variationnelle de deux variables, l'une perçue et interprétée par les locuteurs, l'autre de façon beaucoup plus faible.

³⁵ « Les détails linguistiques dont les non-linguistes sont conscients semblent dépendre plus d'une variété considérable de faits socioculturels plutôt que strictement linguistiques ».

Chapitre 2 : Théories et méthodes en sociolinguistique

Les frontières entre sociolinguistique et dialectologie sont poreuses, tant au niveau de leurs méthodes – fortement basées sur l’observation et le recueil de données empiriques – que de leur objet - l’étude de la variation linguistique -, et le lecteur aura certes pu s’étonner de voir les travaux de William Labov présentés au chapitre précédent plutôt qu’ici. S’il est vrai que les deux champs de recherche sont nés dans des contextes temporels, institutionnels et théoriques différents, ils ont néanmoins partiellement fusionné. On appelle parfois la sociolinguistique labovienne, « dialectologie urbaine », et l’on ne peut guère se permettre aujourd’hui de faire de la dialectologie qui ne prendrait pas en compte un certain nombre de critères contextuels extralinguistiques, comme cela a été suggéré par la sociolinguistique. Le choix qui est fait ici se limite à se focaliser sur une sociolinguistique plus qualitative que quantitative et ses concepts fondamentaux particulièrement importants pour décrire et comprendre la situation sociolinguistique du quechua sud bolivien qui nous intéresse, dans la stricte mesure où ces concepts permettent de décrire les situations sociolinguistiques, du niveau macro au niveau micro-sociolinguistique.

Le premier volet de ce chapitre abordera la question du **bilinguisme** (ou plurilinguisme) qui sera distingué et articulé dans le deuxième volet avec la notion de *diglossie*, ce qui nous mènera brièvement par extension aux questions d’éducation bilingue, d’*assimilation* et d’*intégration*. Il sera question dans un troisième volet de **contact de langues**, dans les conséquences de ce contact sur les codes linguistiques eux-mêmes, à travers les questions d’emprunts et d’interférences. Cela nous mènera de plus à aborder le paradigme des

langues en voie de miscégenation (ou *mélange, intrication, interpénétration*). Enfin, le quatrième volet de ce chapitre traitera du concept de langue **polynomique** (ou langue à plusieurs *normes légitimes*) qui sera par la suite discuté de façon plus concrète en 7.6.

Bilinguisme et *diglossie* font l'objet de deux volets distincts car, bien qu'équivalents quant aux racines dont ils sont dérivés – latines pour « bilinguisme », et grecques pour « diglossie » – ces deux concepts revêtent en sociolinguistique des acceptions différentes. On se réfère par *bilinguisme* (ou plurilinguisme) à l'emploi de deux ou de plusieurs codes linguistiques différents chez un même individu. La *diglossie* quant à elle fait référence à la coexistence de plusieurs codes ou langues au sein d'un même ensemble humain, communauté, ville, région ou encore pays. Plusieurs individus bilingues peuvent former une communauté ou un groupe social bilingue. Les pratiques, ainsi que les attitudes et le poids démographique de telles communautés ne sont pas sans conséquence.

2.1 La notion de bilinguisme

2.1.1 L'individu bilingue

Parmi les travaux pionniers sur le bilinguisme, nous retrouvons Weinreich ([1953] 1979) et son ouvrage *Language in Contact : Findings and Problems*, dans lequel la notion est abordée principalement pour répondre à des questions sur les interférences en situation de contact de langues dont le lieu ultime est l'individu bilingue. Cette question du contact de langues, essentielle à la compréhension de la variation et du changement linguistiques, fera l'objet du second volet de ce chapitre. Comme nous le verrons plus en détail en 4.2, le bilinguisme, individuel donc, est un phénomène massif aujourd'hui en Bolivie, et tout particulièrement parmi les locuteurs de quechua. C'est pourquoi il s'avère nécessaire de caractériser différents *types de bilinguismes*, et de nous interroger sur les facteurs susceptibles de les faire varier.

William F. Mackey insiste sur le fait que le bilinguisme n'est guère homogène d'un individu à l'autre : « Il peut y avoir en divers contextes sociaux de grandes différences de

compétences et de comportement dans chacune des langues³⁶ » (*in* Moreau, 1997 : 62). Selon lui, plus que la *distance interlinguistique*³⁷, ce sont les conditions d'acquisition des deux (ou *n*) langues qui sont importantes, et doivent être définies. Pour chaque individu bilingue, on se posera les questions suivantes, qui touchent au niveau de compétence ainsi qu'au type de comportement de l'individu bilingue dans chacune de ses langues :

« Où l'a-t-il apprise : dans la famille, dans la rue, à l'école ? Quand l'a-t-il apprise : comme adulte ou comme enfant (*bilinguisme infantin*), en même temps que l'autre langue (*bilinguisme simultané*) ou après (*bilinguisme consécutif*) ? Comment l'a-t-il apprise : par contact, par attribution (*bilinguisme primaire*), par instruction, par induction (*bilinguisme secondaire*) ? Pourquoi l'a-t-il apprise : par besoin d'intégration sociale (motivation intégrative), pour fins utilitaires (motivation instrumentale) ? Enfin, pendant combien de temps a-t-il maintenu le contact avec chacune des langues ? » (*op. cit.* p.63)

Typiquement, en ce qui concerne la situation du quechua bolivien, les individus bilingues ayant aujourd'hui entre 50 et 65 ans ont été élevés et ont grandi dans un environnement familial exclusivement quechuaphone et n'ont appris l'espagnol qu'à partir de leur scolarisation. Il n'est pas rare chez des individus plus jeunes que les deux langues aient été apprises de façon quasi simultanée dans un contexte familial où l'alternance codique est la règle. Certains témoignages indiquent également que le quechua est associé à la pratique de la mère, tandis que l'espagnol est associé à la pratique du père. Enfin, sans que cela ait de valeur absolue, on trouvera chez les plus jeunes (moins de 30 ans) de nombreux cas où la transmission du quechua ne se fait plus que par l'intermédiaire des grands-parents.

En conséquence, la *compétence* des sujets bilingues n'est pas toujours, voire rarement, parfaitement équilibrée. Lorsque les *niveaux de compétence* sont équivalents, on parlera alors d'équilinguisme ou de « bilinguisme maximal » (ou « équilibré », quoique cet équilibre soit difficile à évaluer de manière certaine) lorsqu'un individu possède une

³⁶ Il s'agit de l'article « Bilinguisme ».

³⁷ Phylogénétique, typologique etc.

maîtrise quasiment native des deux langues³⁸. Lorsqu'un individu présente des compétences asymétriques entre les deux langues, on parlera alors de « bilinguisme dominant ». Aux extrémités du continuum de compétences où un individu ne maîtrise que quelques mots et quelques phrases dans l'une des deux langues, on parlera de « bilinguisme minimal ». La *diglossie* revient à une forme de « bilinguisme soustractif », dans lequel l'une des deux langues, bien moins avantagée et avantageuse sur le « marché linguistique », est vouée à une assimilation progressive, à terme. Dans le cadre de cette étude, les individus avec lesquels j'ai travaillé étaient majoritairement équilibrés ou présentaient une légère dominance soit en espagnol (particulièrement les plus jeunes), soit en quechua (particulièrement les plus âgés). Bien entendu, l'équilinguisme n'empêche en aucun cas l'usage préférentiel d'une langue plutôt qu'une autre, selon des critères discursifs et pragmatiques tels que le *topique* (ce dont on parle) ou la *situation* (avec qui parle-t-on ? Qui peut nous entendre ?) mais cette question des *domaines d'usage* relève également de la **diglossie**, qui fait l'objet d'une prochaine section du présent chapitre. Dans certains cas, les individus rencontrés lors de nos enquêtes sociolinguistiques n'avaient qu'une compétence minimale en espagnol. L'explication de l'objectif de l'entretien ainsi que les questions principales devaient être exposées en quechua, mais l'élicitation de termes à traduire de l'espagnol vers le quechua ne posait généralement pas de problèmes notables. S'agissant d'une étude portant sur le quechua, aucun entretien n'a été réalisé auprès de locuteurs dont la compétence en quechua était minimale. La gamme de compétence bilingue de nos sujets est donc, dans les faits, assez variée, mais reste limitée à une zone entre l'équibilinguisme et le bilinguisme déséquilibré, en faveur des répertoires les plus consolidés en quechua, dans le cadre d'un bilinguisme à tendance soustractive – avec *diglossie de Fishman*.

La compétence bilingue ne détermine par ailleurs pas toujours le comportement langagier. On distingue l'*alternance bilingue*, passage d'une langue à l'autre sans confusion des codes, et l'*interférence bilingue*, lorsque lors d'un discours dans une langue, le locuteur insère des éléments provenant de l'autre langue. Il faut toutefois prendre garde à ne pas

³⁸ Voir Cavalli (2005) pour un tableau détaillé des différentes définitions du bilinguisme.

interpréter comme de l'interférence des éléments déjà intégrés au code linguistique par généralisation en diachronie de ces interférences. En quechua bolivien, ou du moins dans l'une de ses variétés sociolectales, on trouvera par exemple un grand nombre d'embrayeurs issus de l'espagnol tels que « *pero* », « *entonces* », « *al contrario*³⁹ » faisant partie intégrante du code quechua. Ils sont d'ailleurs employés par des locuteurs monolingues. Par ailleurs, comme le mentionnait Weinreich (*op. cit.* p.2), il n'existe pas sur le plan diaphasique de différence essentielle entre un bilinguisme impliquant deux langues phylogénétiquement et/ou typologiquement différentes (diglossie de Fishman), et un autre impliquant deux variétés ou lectes proches tels que deux sociolectes par exemple (diglossie de Ferguson). On peut en ce sens rapprocher la variation diaphasique de la notion du bilinguisme telle qu'elle a été définie ici. Un locuteur francophone n'emploiera par exemple pas le même code selon qu'il se trouve à la maison en famille, au café ou à une activité sportive ou, au contraire, à l'université ou au tribunal. Autrement dit, la situation de contact existe au sein même d'un réseau dialectal « monolingue » par la coprésence de variantes formant un bassin de traits accessibles aux locuteurs. Alors que personne ne mettrait en doute l'existence de sociolectes espagnols au sein de l'espace bolivien et plus particulièrement *cochabambino*⁴⁰, le quechua n'est le plus souvent abordé que dans sa relation avec l'espagnol sans que l'existence de sociolectes quechuas ne soit évoquée.

2.1.2 La communauté bilingue

Le cas théorique où deux langues sont parlées dans un même espace uniquement par des individus monolingues dans l'une ou l'autre langue n'est à ma connaissance pas avéré. Il est néanmoins parfaitement possible que seul un petit nombre d'individus aient une compétence bilingue et que la grande majorité des locuteurs de langue A ne communiquent pratiquement pas avec les locuteurs de langue B. En ce cas, les individus bilingues forment souvent une catégorie sociale aux fonctions très précises. Cela est en

³⁹ « mais », « alors », « au contraire ».

⁴⁰ Le terme « *cochabambino* » est le gentilé de Cochabamba et de manière générale l'adjectif pour tout ce qui se rapporte à Cochabamba (ville ou région). En l'absence de francisation du terme, il est utilisé dans ce travail comme équivalent de « de Cochabamba » (« *cochabambina* » au féminin).

général le cas dans les premiers temps d'une conquête où une minorité numérique dominante s'impose sur une majorité numérique dominée. Dans le cas des premiers temps de la colonisation espagnole du Pérou, on pensera notamment au statut particulier des traducteurs officiels et à leur rôle d'intermédiaire (Ramos, 2011). Mais bien souvent ce sont des pans entiers de la société qui sont composés d'individus bilingues. Selon Mackey (*in* Moreau, *op. cit.* p.62), une « communauté bilingue se caractérise par sa répartition démolinguistique et par la position sociolinguistique des langues en présence ». Alors que le second point concerne directement la notion de diglossie traitée ci-après, le premier point ne saurait être négligé. On s'interrogera donc au chapitre 4 *infra* sur le nombre de locuteurs quechuaphones, et sur le poids relatif des locuteurs bilingues quechua/espagnol par rapport à l'ensemble de la société bolivienne et plus particulièrement dans les espaces nettement quechuaphones ainsi que l'évolution du bilinguisme et des monolinguismes quechua et espagnols du début du 20^{ème} siècle jusqu'à nos jours. En effet, « [u]ne description purement synchronique de la répartition fonctionnelle [...] des langues dans une société est souvent trompeuse si elle ne tient pas compte de la dynamique de chacune des langues en contact et de leur vitalité respective dans la communauté » (*ibid.*). Différents travaux dans le cadre de la théorie des systèmes complexes ont proposé divers modèles de simulation de l'évolution de sociétés plurilingues en fonction du poids relatif des individus monolingues et bilingues ainsi que du prestige assigné à l'une ou l'autre langue entre autres. En fonction de ces différents critères, les modèles tendent soit vers la disparition totale d'une des deux langues, soit, dans quelques configurations bien précises, à un état de stabilité du bilinguisme (Heinsalu, Patriarca, & Léonard, 2014).

2.2 La notion de diglossie

Pour reprendre la définition de Beniamino (*in* Moreau, *op. cit.* p.125), « [d]ans sa plus grande extension, le concept de diglossie est utilisé pour la description de situations où deux systèmes linguistiques coexistent pour les communications internes à cette communauté ». Le terme qui a été introduit en sociolinguistique par Ferguson (1959) servait à comprendre dans un même concept l'opposition entre variétés superposées, hautes et basses, de langues apparentées phylogénétiquement telles que l'arabe littéraire face aux différentes variétés d'arabe vernaculaire, l'allemand standard face au suisse

alémanique ou encore le français standard face au créole haïtien. D'où le nom de « diglossie de Ferguson » pour le bilinguisme étagé sur un continuum dialectal. Toujours d'après Beniamino, le « mérite de Ferguson a été de montrer que l'égalité entre les langues est impossible » (ibid.). En effet, les notions de variété haute vs. variété basse (ou acrolecte vs. basilecte) sous-entendent une différence de statut entre une variété plus ou moins prestigieuse et une autre plus ou moins stigmatisée et l'un des corollaires de l'inégalité de statut est la complémentarité fonctionnelle des variétés, ou, pour reprendre les termes de Ferguson : « *two varieties of a language exist side by side throughout the community, with each having a definite role to play*⁴¹ » (op. cit. p.325).

2.2.1 Pluralité des situations diglossiques

Le concept de diglossie a été longuement discuté et fortement enrichi et affiné⁴² de sorte qu'il serait difficile de résumer ici la littérature sociolinguistique sur le sujet. Rappelons toutefois que Fishman (1967), tout en reprenant les critères de Ferguson, a élargi le concept à toutes les situations où deux langues sont en situation de complémentarité fonctionnelle sans retenir le critère de « parenté » linguistique jugé non nécessaire (on parle en ce cas de « diglossie de Fishman »). Le deuxième apport fondamental de Fishman est d'avoir proposé une typologie quadripartite liée à l'articulation du concept de diglossie avec celui de bilinguisme : diglossie avec ou sans bilinguisme et bilinguisme avec ou sans diglossie, ou bien ni l'un, ni l'autre. En ce sens, l'espagnol et le quechua forment aujourd'hui un cas typique de diglossie fishmanienne dans la mesure où les individus bilingues ont recours à l'une ou l'autre des deux langues qu'ils pratiquent en fonction du topique et de la situation : le lieu, l'environnement, le moment (Fishman, 1965). Notons d'ailleurs que dans une dynamique de « conflit » linguistique, la réappropriation de lieux et/ou de fonctions est un enjeu fondamental pour la vitalité d'une langue stigmatisée. On assiste par exemple à Cochabamba depuis plusieurs années à certaines avancées comme la diffusion d'un journal télévisé en quechua sur plusieurs chaînes ou l'obligation légale

⁴¹ « deux variétés d'une langue existent côte à côte à travers la communauté, chacune ayant un rôle bien défini à jouer ».

⁴² Pour une critique de la multiplication des définitions de la diglossie et de l'emploi des termes variétés hautes et basse, voir Tabouret-Keller (2006).

théorique pour certains fonctionnaires de pouvoir recevoir les citoyens en langue quechua⁴³.

Lorsqu'on aborde la question de la diglossie fishmanienne, on pense souvent aux contextes coloniaux et à la domination des anciennes puissances coloniales européennes, voire à la Russie soviétique ou post-soviétique⁴⁴ ou encore à la Chine dans des régions telles que le Xinjiang entre le chinois et le ouïghour. Mais il va sans dire que la hiérarchisation diglossique des langues en contact ne se limite pas à ces cas particuliers. En contexte amérindien par exemple, plusieurs langues indigènes prestigieuses ont « dominé » ou « dominant » encore, menant parfois à la relégation de la langue stigmatisée à la sphère privée ou, dans le pire des cas, au déplacement linguistique menant à la disparition complète de la langue⁴⁵. Dans un contexte mésoaméricain, ce genre de situation a pu être montré par exemple pour le mazatec en contact avec le nahuatl (Galindo Paredes, 2009; Léonard, 2014). Ces conflits linguistiques ou situations diglossiques entre langues amérindiennes sont souvent ignorés, surtout dès lors que l'on s'intéresse à la période coloniale ou républicaine, comme si seule la langue dominante européenne exerçait une pression sur les langues autochtones. Dans le modèle de diffusion proposé ici⁴⁶, le phénomène de quechuisation de l'actuel territoire quechuaphone bolivien sera étroitement associé à un phénomène de désaymarisation (déplacement de la langue aymara).

Un second apport essentiel au concept de *diglossie* a été apporté par Gumperz pour qui celui-ci s'applique également aux sociétés unilingues bi- ou multidialectales (cité par

⁴³ Voir plus bas le volet « Éducation bilingue, assimilation et intégration » et surtout le chapitre 4 de cette thèse pour les questions de statut légal des langues minoritaires en Bolivie.

⁴⁴ Pour un aperçu actuel de différentes situations de contacts ou conflits de langues en contexte postcommuniste et postcolonial, voir (Djordjević & Garin, 2016).

⁴⁵ J'évite ici le recours au terme « mort », pratique et évocateur mais abusif, les langues n'étant pas des organismes. Sur les forces et les faiblesses du recours à la métaphore en linguistique voir (Léonard, 2012, 2017).

⁴⁶ Voir le Chapitre 5 de cette thèse.

Fishman, 1967⁴⁷). Rappelons que le concept tel que défini par Ferguson était initialement lié à la notion de standardisation ou du moins à l'usage d'une langue littéraire et que les variétés en situation de diglossie avait un nom (un **glottonyme**), c'est-à-dire qu'elles sont facilement identifiables par les locuteurs comme des entités indépendantes. Mais au sein même d'un continuum dialectal que les locuteurs identifient comme une seule et même réalité au sein d'une unique langue de référence, il existe une hiérarchisation. En simplifiant quelque peu, cela s'apparente aux registres des dictionnaires de langue française tels que « populaire », « usuel », « soutenu », etc. Au niveau idiolectal, les locuteurs disposent de différents répertoires leur permettant de s'adapter et de signifier en contexte d'interaction (Gumperz, 1989) à l'origine de la variation diaphasique. On associe généralement la hiérarchisation interne aux langues fortement standardisées et l'étude des langues minoritaires passe souvent outre ces questions. Je propose dans ce travail de regarder de plus près l'éventualité d'une hiérarchisation diglossique interne au quechua bolivien méridional.

Dans le cas qui nous intéresse ici, il existe par ailleurs une autre variété qui, aux côtés du quechua bolivien méridional, pourrait être considérée comme partie prenante d'une situation diglossique. Il s'agit de la variété littéraire et supposée originelle défendue dans la plupart des manuels et par les académies régionales. Afin de discuter ce point, je cite intégralement la définition de Ferguson :

« DIGLOSSIA is a relatively stable language situation in which, in addition to the primary dialects of the language [...], there is a very divergent, highly codified (often grammatically more complex) superposed variety, the vehicle of a large and respected body of written literature, either of an earlier period or in another speech community, which is learned largely by formal education and is used for most written and formal spoken purposes but is not used by any sector of the community for ordinary conversation⁴⁸ » (Ferguson, 1959)

⁴⁷ Pour une critique sur ce point et sur la version fishmanienne de la diglossie et l'imprécision du concept en général, voir (Timm, 1981).

⁴⁸ « La DIGLOSSIE est une situation linguistique relativement stable dans laquelle, en plus des dialectes primaires de la langue [...], il existe une variété superposée très divergente, hautement codifiée (souvent grammaticalement plus complexe), qui est le véhicule d'un corpus large et respecté de littérature écrite, d'une période antérieure ou d'une autre communauté linguistique, le plus souvent apprise dans un contexte

Cette définition s'applique presque point par point au quechua « *puro*⁴⁹ » défendu et enseigné par une certaine élite culturelle régionale⁵⁰. Celui-ci est effectivement divergent dans la mesure où il cherche à « épurer » la langue de ses emprunts (à l'espagnol et non pas à l'aymara) et donc à les remplacer par des termes anciens piochés dans des textes anciens ou d'autres variétés ou par des néologismes que les locuteurs de la variété vernaculaire ne comprennent pas le plus souvent. Il est également codifié et normatif (au moins au niveau orthographique) et la plupart des auteurs chercheront à écrire leurs textes dans cette variété plutôt que dans la variété basse. Enfin, cette variété haute est effectivement apprise en contexte scolaire et n'est en pratique employée par personne dans les interactions quotidiennes. Il ne manque finalement que le critère de complémentarité fonctionnelle, dans la mesure où cette variété n'a pas à proprement parler de fonction dans l'espace sociolinguistique quechua. Elle est au mieux en situation de **variation diamésique**⁵¹. Les motivations suggérées par Ferguson pour les défenseurs d'une variété haute étant qu'elle doit être adoptée « *because it connects the community with its glorious past [...] and because it is a naturally unifying factor as opposed to the divisive nature of the L dialects*⁵² ». Nous voyons que le « purisme » peut être conçu comme une forme particulière de diglossie fergusonienne qui demande à être mieux

d'éducation formelle et est employée principalement à l'écrit ou en contexte formel mais n'est employée par aucun secteur de la communauté pour les conversations ordinaires ».

⁴⁹ « pur ».

⁵⁰ Je ne prends pas partie sur cette question mais d'éventuels effets contre-productifs tels que la création d'une forme d'insécurité linguistique ne sont pas à écarter.

⁵¹ Cette variété littéraire est de plus en plus présente notamment dans les parcs ou autres espaces publics et lors d'actes officiels tels que l'inauguration de l'Institut de langue et culture quechuas (<http://www.comunicacion.gob.bo/?q=20130809/instituto-ling%C3%BCista-recuperar%C3%A1-la-identidad-de-la-naci%C3%B3n-quechua>). J'ai eu plusieurs fois l'occasion d'entendre des critiques virulentes de la part de locuteurs non formés à cette norme comme c'est le cas de cli_f_42 : « *de otro lado traen que ni siquiera está bien escrito. Por ejemplo en la plaza para tirar basura debería de decir basurá wijch'unapaj pero es otra palabra que han puesto, de dónde habrán traído pues ese quechua?* », tr. « Il l'ont ramené de je-ne-sais-où [ce quechua] qui n'est même pas écrit correctement. Par exemple sur la place pour jeter les déchets, il devrait être écrit *basurá wijch'unapaj* mais c'est un autre mot qu'ils ont mis, d'où ont-ils bien pu ramener ce quechua! ».

⁵² « car elle connecte la communauté avec son passé glorieux [...] et car elle est un facteur d'unification naturel en opposition avec la nature clivante des variétés basses ».

étudiée et comparée à d'autres cas similaires. On pensera par exemple au cas du purisme nahuatl en contexte mexicain (Flores Farfán, 2009).

2.2.2 Diglossies enchâssées

Depuis l'apparition du concept, de nombreuses études de cas et discussions théoriques sont venues enrichir et complexifier une notion qui a pu être critiquée parfois pour son côté binaire ou simpliste ne pouvant pas toujours rendre compte de réalités plus subtiles et multipolaires. Nous avons suggéré ici que le quechua bolivien se trouve certes en situation de diglossie fishmanienne vis-à-vis de l'espagnol mais qu'il existait la possibilité théorique, et qui sera défendue ici, d'une hiérarchisation sociolectale interne au quechua à laquelle vient s'ajouter un mouvement puriste s'apparentant à une diglossie fergusonienne. Enfin, s'il est vrai que l'espagnol est devenu dominant en pratique en Bolivie au cours du 20^{ème} siècle, son statut de langue de culture, d'administration et de domination des classes dominantes n'en a pas pour autant toujours fait la langue véhiculaire dominante, et il faudra garder cela à l'esprit pour comprendre la hiérarchisation diglossique qui a pu exister entre langues amérindiennes durant la période coloniale. Nous parlerons donc de diglossies enchâssées ou juxtaposées pour nous référer à l'emboîtement de hiérarchisations linguistiques. Un des objectifs de cette thèse sera de démêler cette réalité complexe en clarifiant les temps, les lieux et les tenants de ces situations.

2.2.3 Éducation bilingue, assimilation et intégration

Comme le souligne Mackey « l'une des institutions les plus importantes en matière de langue est bien l'école. Elle peut avoir comme objectif de perpétuer le bilinguisme d'une population (bilinguisme de maintien) ou l'assimilation progressive des populations qui utilisent au foyer une langue autre que celle de l'État (bilinguisme de transfert) » (*in* Moreau, *op. cit.* p.61). Comme nous le verrons au chapitre 4 de cette thèse, l'école a effectivement été l'un des moteurs de l'expansion de la langue espagnole dans la société bolivienne et joué grandement sur la généralisation du bilinguisme chez une grande partie de la population quechuaphone comme étape vers un monolinguisme castillan. C'est en partie en réaction à cet état de fait que s'est développée une demande forte pour une **éducation bilingue interculturelle** (EBI) prenant en compte les réalités socioculturelles

des élèves et intégrant un enseignement en langue maternelle pour contrecarrer les effets d'assimilation linguistique et culturelle. Pour Mackey « l'effet positif d'une éducation bilingue peut dépendre de la famille, des objectifs que les parents assignent à l'avenir linguistique de leurs enfants, des politiques ou stratégies familiales, qui sont elles-mêmes fonction de l'apport du milieu ou de la communauté culturelle en faveur du maintien de l'une ou de l'autre des langues » (*op. cit.* p.62). Ces effets positifs sont un élément indispensable à l'apparition d'un bilinguisme additif que l'on peut définir comme « un bilinguisme ou une situation dans lesquels les deux langues en présence sont toutes deux valorisées. De ce fait leur emploi ou leur apprentissage ne s'accompagne d'aucun sentiment d'insécurité » (Dubois et al., 2002). Bien que ces questions d'EBI, de **glottopolitique** et de planification linguistique soient abordées dans ce travail, elles ne forment pas le cœur de la recherche. Il s'agit en effet des questions les mieux traitées actuellement par la recherche sociolinguistique en Bolivie et le lecteur intéressé par ces questions pourra se référer aux travaux du Proeib Andes⁵³.

2.3 Contact de langues et grammaires polylectales

2.3.1 La notion de contact de langues

Bien que Weinreich (1979) situait le locus du contact de langue au niveau de l'individu, il n'en a pas moins insisté sur le fait que les conséquences éventuelles du phénomène de contact étaient potentiellement plus importantes dans la mesure où existait une communauté bilingue numériquement élevée. Ces conséquences sont ce que l'on appelle communément des emprunts mais que Weinreich préfère appeler **interférence** qu'il définit comme les déviations vis à vis de la norme d'une ou des deux langues maîtrisées par l'individu bilingue dues à sa familiarité avec plusieurs codes. Pour cet auteur, les interférences et leur impact sur un des systèmes est ce qui intéresse directement le linguiste. Cette préférence pour le terme interférence plutôt que celui d'emprunt est due à sa conception systémique de la langue et au fait que l'introduction d'éléments

⁵³ <http://www.proeibandes.org/>

« étrangers » dans un système implique la nécessité d'en réorganiser l'ensemble. Il considère par ailleurs que les mécanismes des interférences sont les mêmes entre deux langues totalement différentes et deux variantes dialectales très proches. Autrement dit, bien que les interférences entre deux codes radicalement différents soient plus facilement détectables par l'observateur, et dans une certaine mesure par les locuteurs eux-mêmes (comme le quechua et l'espagnol), il n'existe pas de différence essentielle avec celles intervenant entre deux variétés dialectales proches (différents sociolectes quechuas par exemple).

2.3.2 Grammaire polylectale

Afin de clarifier les notions de système et de norme employées ici et comment elles s'articulent, nous introduirons ici celle de grammaire polylectale développée par Berrendonner, Le Guern, & Puech (1983). Les principes fondateurs d'une grammaire polylectale sont (1) une renonciation méthodologique à l'idée d'une conception immédiatement globalisante de la langue comme système au bénéfice d'une conception « modulaire » comme « système de systèmes », (2) une langue est une polyhiérarchie de sous-systèmes et certains de ces sous-systèmes offrent des choix entre diverses variantes nommées lectes (Soutet, 1990). Pour reprendre les termes de Bernard Py, « [u]ne langue est polylectale dans la mesure où elle admet en son sein la coexistence de formes concurrentes » (Lüdi et al., 1995 : 120). Dans cette perspective « la variation est un trait d'organisation pertinent des systèmes linguistiques » (Berrendonner, Le Guern, & Puech, *op. cit.* p.21). Ce qui va motiver la fréquence, le choix, voire l'élimination de certaines variantes au profit d'une autre n'est pas lié au système lui-même qui permet la variation, mais aux forces externes en lien notamment avec la norme. En d'autres termes : « [o]n ne peut certes pas ignorer le fait que certaines variantes sont socialement mieux acceptées ou plus fréquentes que d'autres. Mais il ne faut pas confondre la nature du système linguistique lui-même - qui est polylectal et ne propose aucun classement axiologique des formes concurrentes qu'il génère - et les interventions sociales qui légitiment certaines d'entre elles et en censurent d'autres. » (Lüdi *et al.*, *op. cit.* p.121). Py reprend ici une distinction d'Eugen Coseriu (1967) pour qui norme et système sont deux composantes

essentielles de la langue où la « norme procède à une réduction de la variation par attribution sociale de valeurs emblématiques à certains usages linguistiques » (ibid.).

2.3.3 La notion de norme en sociolinguistique

On distinguera en suivant Daniel Baggioni et Marie-Louise Moreau (*in* Moreau 1997 : 218-223) cinq types de normes. (1) Les normes dites objectives ou de fonctionnement, (2) les normes descriptives qui ne sont autres que les normes objectives décrites et comprises, (3) les normes prescriptives diffusées par les grammaires normatives, l'éducation formelle ou encore tous les discours prenant une variété haute pour la seule légitime en contexte diglossique, (4) subjectives ou évaluatives, pouvant présenter un écart avec la pratique, (5) enfin les normes fantasmées (pratiques non réelles). La norme comme composante de la langue ayant une influence sur la variation correspond aux normes dites objectives (1). L'objectif du linguiste travaillant sur la variation étant de les comprendre et de les décrire (2). Ces questions seront discutées sur une base bibliographique principalement dans la deuxième partie de ce travail et sur une base empirique en troisième partie. Les normes prescriptives (3) ont relativement peu d'importance dans le cas qui nous concerne. En revanche, les normes subjectives (4) et fantasmées (5) et la manière elles s'articulent avec la réalité des pratiques sont particulièrement intéressantes et relèvent de la dialectologie perceptive (voir chapitre 1 *supra*). Elles seront abordées au chapitre 7 de cette thèse.

2.3.4 Interférences et langues en voie de miscégenation

On connaît aujourd'hui assez bien un grand nombre de cas plus ou moins radicaux d'interférences, notamment à travers l'étude des créoles ou autres langues mixtes. La part considérable de lexique d'origine franco-normande dans les langues anglaises ou l'anglicisation galopante dans de nombreuses langues du monde sont des faits connus. Des études ont été menées sur le cas extrême de la *media lengua* en Equateur qui pour schématiser à l'extrême possède un lexique castillan et une grammaire quechua (Gómez Rendón, 2005; Gómez Rendón & Jarrín Paredes, 2018; Muysken, 1997). Plus proche de notre terrain d'étude, un travail a cherché à montrer l'influence du quechua sur l'espagnol parlé à Cochabamba (Pfänder, 2009) et le terme *quechuañol* formé sur la contraction de « *quechua* » et « *español* », de la même façon qu'on parle de *portuñol* (par exemple

Lipski, 2006) ou de spanglish (entre autres Ardila, 2005), fait partie du langage courant dans la société cochabambina. Le terme, sans préjuger de sa charge évaluative, fait référence aux nombreux emprunts à l'espagnol en quechua. Cette recherche ne traite pas à proprement parler de ces interférences même si, ce qui pourrait paraître contradictoire, il sera sans cesse fait référence à l' « hispanisation » du quechua bolivien.

Selon la définition de Weinreich le locus du contact de langue est le sujet bilingue et c'est uniquement chez ce dernier que l'interférence peut avoir lieu. Néanmoins, dès lors qu'un nombre suffisant de sujets bilingues emploient de manière suffisamment régulière une variante issue d'une interférence, cette dernière est automatiquement intégrée au bassin de traits et susceptible d'être intégrée au répertoire d'individus non nécessairement bilingues. En d'autres termes, il ne faut pas confondre le phénomène d'interférence avec la diffusion de son résultat. Il ne fait aucun doute qu'on retrouve en espagnol de Cochabamba un grand nombre de traits empruntés au quechua : du lexique et avec lui des consonnes éjectives, des morphèmes, des structures syntaxiques et même certaines formes d'évidentialité. Il n'est cependant pas nécessaire de présupposer que tous les locuteurs employant ces formes sont des locuteurs bilingues. De la même façon, les nombreuses « interférences » qui apparaîtront dans les nombreuses citations, seront considérées comme faisant partie intégrante du quechua de ces locuteurs et non pas comme de l'**alternance codique** (*code-switching*). Le fait que la plupart d'entre eux soient de fait bilingues est une autre question.

2.4 Les langues polynomiques

Le concept de langue polynomique a été proposé et défini par Jean-Baptiste Marcellesi (1984 : 314) comme les « langues dont l'unité est abstraite et résulte d'un mouvement dialectique et non de la simple ossification d'une norme unique, et dont l'existence est fondée sur la décision massive de ceux qui la parlent de lui donner un nom particulier et de la déclarer autonome des autres langues reconnues ». Bien que ce concept ait été développé dans le cadre d'un questionnement sur l'individuation linguistique dans le contexte de l'espace linguistique roman et plus spécifiquement sur le cas du corse, celui-

ci a été largement repris et élargi à des réalités sociolinguistiques très différentes comme le démontrent les actes du colloque de Corti (Chiorboli, 1990). Face à ce qu'il a pu considérer comme une certaine dérive, Marcellesi a, à cette même occasion, souligné que toute variation n'infère pas l'existence de la polynomie car celle-ci implique toujours l'intertolérance (ibid.⁵⁴). Tabouret-Keller précise la notion en l'opposant à celle de « variété » en relation de subordination à une forme officielle, dominante. Le terme polynomie étant réservé « pour les cas où cette subordination n'existe pas et où une certaine légitimité est reconnue à toutes les variétés » (Tabouret-Keller, 2004 : 133). Autrement dit, on retiendra les deux points essentiels du concept de langue polynomique : (1) « la décision massive de ceux qui la parlent de lui donner un nom particulier », (2) la non-hiérarchisation des variantes quelles qu'elles soient. Finalement, nous pouvons dire que le deuxième terme de la notion de polynomie est le contre-point de la diglossie interne qui précisément hiérarchise les variantes dialectales. La question de savoir si l'on peut définir le quechua comme une langue polynomique sera transversale tout au long de notre recherche.

⁵⁴ Les pages ne sont pas numérotées. L'intervention est retranscrite dans le compte-rendu de la séance intitulée « Polynomies, polynomisations ».

**DEUXIÈME PARTIE : LANGUE(S) &
SOCIÉTÉ(S)**

CHAPITRE 3 : CARACTÉRISTIQUES TYPOLOGIQUES,
PHYLOGÉNÉTIQUES ET DIALECTOLOGIQUES DU QUECHUA SUD
BOLIVIEN

Ce chapitre présente les caractéristiques typologiques, phylogénétiques et dialectologiques du quechua sud bolivien nécessaires à la compréhension des variables étudiées dans la troisième partie, ainsi qu’au propos général de ce travail qui concerne la diffusion puis le recul du quechua dans l’espace bolivien et de ses variantes sociolectales. Dans un premier temps, le quechua sud bolivien est replacé dans son contexte phylogénétique afin de le situer à une échelle macro-régionale. Je présente ensuite ses caractéristiques typologiques avec un accent tout particulier sur son système phonologique et certains aspects phonétiques. Ce chapitre se termine avec la description des sources et de la littérature concernant le quechua bolivien et plus particulièrement la variété dite de Cochabamba et aborde la question de son homogénéité, de sa proximité et de ses différences avec le quechua *cuzqueño* et des principales variantes dialectales.

3.1 Le quechua sud bolivien dans l’ensemble des langues quechua

Le quechua est aujourd’hui considéré comme une famille de langues parlées depuis la région de Putumayo en Colombie jusqu’à la province de Santiago del Estero en Argentine et sans apparemment prouvé avec d’autres familles linguistiques malgré de fortes similitudes typologiques et un lexique partiellement partagé avec les langues aymaras (voir à ce sujet Cerrón-Palomino, 1994). En plus de sa très grande expansion territoriale,

cet ensemble est celui qui compte le plus grand nombre de locuteurs parmi les langues d'origine précolombienne parlées actuellement en Amérique du Sud⁵⁵. Le prestige de l'ancienne capitale impériale inca a longtemps fait du quechua parlé à Cuzco le quechua de référence à l'aune duquel toute variante linguistique était considérée comme authentique et légitime ou au contraire impure et corrompue. Ce n'est que dans les années 1960 que les méthodes issues de la linguistique comparative indo-européenne ont été appliquées à différentes langues ou dialectes quechuas afin de proposer une classification de ces derniers et la reconstruction d'un hypothétique proto-quechua. Ces travaux fondateurs de la dialectologie (ou linguistique historique) quechua sont l'œuvre de Gary Parker (1963, 1969) et d'Alfredo Torero (1964, [1974] 2007) qui par des recherches indépendantes, ainsi que des matériaux et des méthodes quelque peu différentes, sont arrivés à des conclusions similaires : la division en deux groupes dont un groupe central d'extension géographique limitée mais à forte fragmentation dialectale et un groupe périphérique de grande extension et de forte homogénéité dialectale. La nomenclature de Torero (QI/QII) a eu plus de succès et est largement reprise actuellement tant dans les travaux de linguistes que dans différents sites de vulgarisation sur internet⁵⁶. L'ouvrage de référence présentant systématiquement les données et raisonnements menant à cette classification est la *Lingüística quechua* de Cerrón-Palomino (1987) duquel est tiré le schéma simplifié de la figure 2 et mis en carte dans la figure 3.

⁵⁵ Le site ethnologue estime le nombre de locuteurs pour l'ensemble des langues quechua à 7 734 620 (<https://www.ethnologue.com/language/que>).

⁵⁶ C'est le cas par exemple de la fiche wikipedia : https://en.wikipedia.org/wiki/Quechuan_languages.

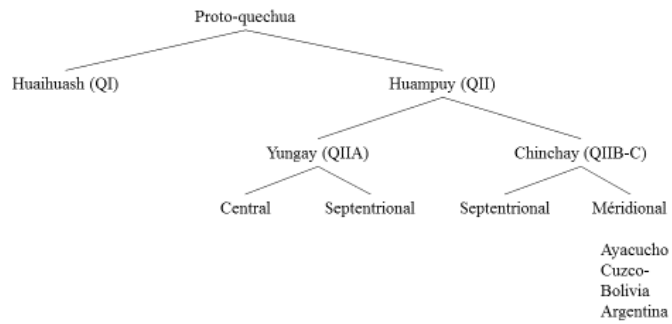


Figure 2 Principales branches des différentes langues quechua (d'après Cerrón-Palomino, 1987)

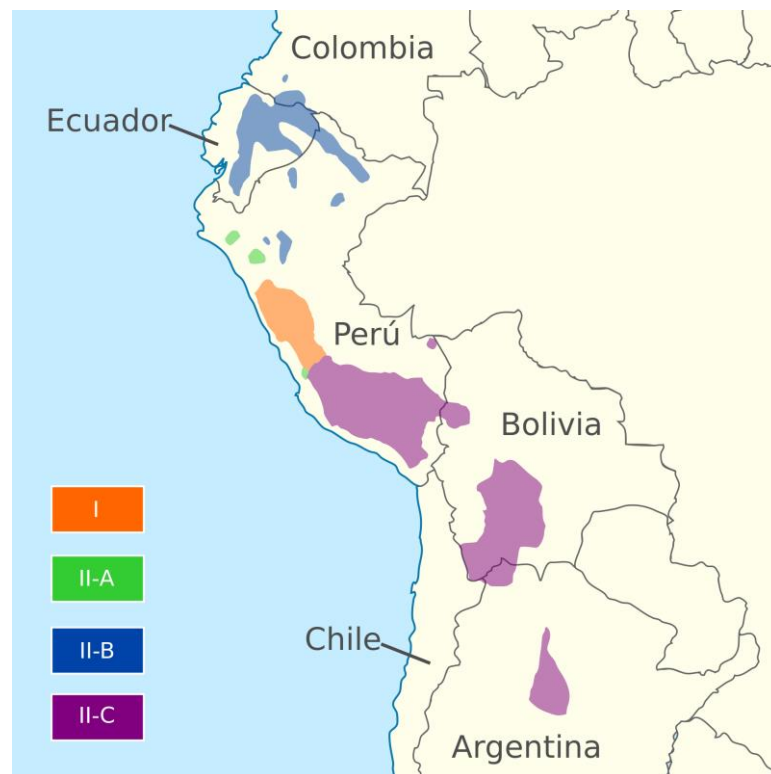


Figure 3 Répartition géographique des langues quechua⁵⁷

⁵⁷ Sous licence CC BY-SA 2.5 via Wikimedia Commons - <http://commons.wikimedia.org/Huhsunqu>.

Cette classification, sur le modèle de l'arbre généalogique ou *Stammbaum*, forme d'idéalisation de séparations et scissions successives de langues mères en langues filles, a toutefois été remise en question comme l'ont rappelé (Pearce & Heggarty, 2011a). Gerald Taylor (1984, 1987) a par exemple montré l'existence de parlars quechuas présentant des caractères mixtes QI/QII dans la région de Yauyos au Pérou. Plus récemment, César (César Itier, 2016) a même émis l'hypothèse que le quechua *ayacucheño*, classé comme étant une langue QIIC, était issu d'un processus d'homogénéisation linguistique relativement récent (expansion incasique et contexte colonial) sur une base substratique QI. L'avancée des connaissances tant dialectologiques qu'archéologiques ont mené Beresford-Jones & Heggarty (2010:74) à considérer que « *[a]ll of these consistently favour a view of Quechua not as a branching tree at all, but as a 'network' or 'web' of cross-cutting linguistic relationships— the signal typical of a dialect continuum*⁵⁸. ». Dans la continuité de cette recherche de modèles plus proches des réalités socio-historiques des populations (Pearce & Heggarty, 2011a) défendent une vision en termes de vagues de diffusion (*wave theory*) et de cohérence des communautés linguistiques⁵⁹.

Sans nous plonger plus avant dans ces débats complexes de spécialistes qui ne nous concernent pas directement ici, remarquons que la plupart de ces travaux sont basés sur des comparaisons de dialectes contemporains et que l'absence de témoignages écrits antérieurs à la colonisation espagnole complique considérablement l'entreprise de modélisation de la diffusion et dialectalisation des langues quechuas. En revanche, bien que difficiles, des études diachroniques sont rendues possibles par l'existence de textes quechuas dès les débuts de l'époque coloniale. L'interprétation de ces textes est parfois difficile car il n'est guère aisé de savoir dans quelle mesure ils représentent des états de

⁵⁸ « tout cela favorise avec consistance une vision du quechua non pas comme un arbre avec ses ramifications, mais comme un « réseau » ou une « toile » de relations linguistiques transversales — le signal typique d'un continuum dialectal ».

⁵⁹ Pour un aperçu de la permanence de ce vieux débat entre *Stammbaum* et *Wave Theory*, voir par exemple les articles récents de Jacques & List (à paraître, manuscrit accessible en ligne: <http://lingulist.de/documents/papers/jacques-list-2018-save-the-trees-draft.pdf>) et François (2017). Voir également dans le glossaire les différents modèles de *vagues de diffusion*, *arborescent*, de *diffusion hiérarchique urbaine* et de *chaînage linguistique*.

langue réellement parlés ou de construits artificiels à visée évangélisatrice (Durston, 2007) de la part de locuteurs non natifs. Cependant et bien que rares, certains textes non destinés à la publication écrits en quechua de la part de locuteurs natifs existent bel et bien (César Itier, 1991). Malgré l'important travail de reconstruction d'évolutions historiques de Bruce Mannheim (1991), Durston (2014 : 226) rappelle que « *[w]ith very few exceptions, the literature employs the Quechua of the southern Peruvian highlands; the varieties of central and northern Peru, Ecuador, and Bolivia are barely represented, if at all. In the absence of a large and diverse vernacular literature, the colonial dialectology of Quechua is very difficult to reconstruct*⁶⁰ ». Toutefois, César Itier (2011) défend l'existence d'une *lengua general*⁶¹ coloniale source de l'ensemble QIC parlée par les populations indigènes et suit en cela Taylor (1985) pour qui son usage par les populations et l'administration se fit sous l'influence du regroupement multi-ethnique des *reducciones*⁶². Il considère qu'une forme de quechua aux caractéristiques propres est apparue aux 16^{ème} et 17^{ème} siècles sous forme de *koiné* créée en contexte urbain (Potosí, Huamanga, Huancavelica) avec de nombreux calques espagnols. L'importance du centre minier de Potosí pour la formation et la diffusion du quechua bolivien, classé dans cet ensemble méridional QIC et intégré au sous-ensemble *cuzqueño-boliviano* sera abordée au chapitre 3.

3.2 Caractéristiques typologiques du quechua sud bolivien

3.2.1 Remarques générales

Le quechua est une langue casuelle de type nominatif-accusatif à tendance préférentiellement SOV :

⁶⁰ « à quelques exceptions près, la littérature emploie le quechua des hautes terres du Pérou méridional ; les variétés du Pérou central et septentrional, d'Equateur et de Bolivie sont à peine représentées voire pas du tout. En l'absence d'une littérature vernaculaire ample et variée, la dialectologie coloniale du quechua est très difficile à reconstruire »

⁶¹ « Langues générale », nom donné aux grandes langues véhiculaires autochtones.

⁶² Bourgs formés sur la base du regroupement forcé de populations indigènes éparses permettant un meilleur contrôle des dites populations.

Ñuqa⁶³ taki-y-ta muna-ni jaqay fiesta-pi
 1SG √chanter-INF-ACC √vouloir-1SG DEM fête-LOC
Moi, je veux chanter à cette fête

Les constructions nominales comme verbales se font par concaténation de suffixes. L'accent d'intensité qui est non phonologique est presque exclusivement un *paroxyton* et se déplace donc en fonction du nombre de suffixes :

- | | |
|----------------------------|---------------------------|
| (1) /wáwa/ | « enfant » |
| (2) /wawá-jki/ | « ton enfant » |
| (3) /wawa-jkí-wan/ | « avec ton enfant » |
| (4) /wawa-jki-wán-pis/ | « avec ton enfant aussi » |
| √enfant-POSS.2SG-COM-ASSOC | |

La structure syllabique hors emprunts lexicaux à l'espagnol est de type CV(C) sans attaques complexes. Les racines lexicales sont le plus souvent mono- ou dissyllabiques et plus rarement trissyllabiques. Les racines verbales n'ont jamais de coda finale.

- | | |
|-------|---|
| CV | /ni-/ « dire », /ri-/ « aller » |
| CVC | /qan/ « toi », /paj/ « lui/elle » |
| CVCV | /maqa-/ « frapper », /hamu-/ « venir » |
| CVCCV | /lant'a/ « bois de chauffage », /siNqa/ « nez » |

Tout comme pour le système phonologique discuté plus bas, la question de savoir si les emprunts à l'espagnol doivent être inclus dans la description de la structure syllabique est délicate. S'il est vrai que les emprunts anciens et ceux employés par les locuteurs monolingues sont normalement rephonémisés et adaptés à ces schèmes syllabiques, il

⁶³ Je respecte ici l'écriture normalisée du quechua bolivien bien que dans la région de Cochabamba la nasale de <ñuqa> soit dépalatalisée et que la plupart des locuteurs non formés à cette dernière emploieraient le graphème <o> : <noqa>. Voir plus bas la question du vocalisme.

n'en reste pas moins que pour la grande majorité des locuteurs actuels, les schèmes issus du castillan sont parfaitement intégrés à leur phonologie. Dans sa description du quechua de Cochabamba, Yolanda Lastra (1968) a par exemple inclus l'ensemble des groupes consonantiques issus d'emprunts. Ce choix me paraît parfaitement justifié, du moins en ce qui concerne la grande majorité des locuteurs de la région de Cochabamba. La thèse défendue ici est que l'intégration d'emprunts espagnols non rephonémisés est antérieure à la généralisation du bilinguisme quechua/espagnol et probablement un signe distinctif sociolectal fort de type marqueur voire stéréotype⁶⁴.

	Labiales	Dentales	Palatales	Vélares	Uvulaires	Laryngales
Occlusives	p	t	č ⁶⁵	k	q	ʔ
Fricatives		s	(ʃ)			h
Nasales	m	n	ɲ			
Latérales		l	ʎ			
Vibrantes		r				
Semi-consonnes	w		j			
						Racine lexicale : [constricted glottis] [spread glottis]

Figure 4 Inventaire phonologique restreint du QSB

3.2.2 Consonantisme

Avant même d'aborder le problème du statut des phonèmes issus d'emprunts, l'inventaire phonologique « idéal », si l'on peut dire, demande déjà un certain nombre de

⁶⁴ Voir la classification labovienne des variables sociophonologiques au chapitre 1.

⁶⁵ « č » est employé pour l'affriquée palatale plutôt que « tʃ », qui est le symbole normal en API, pour sa plus grande lisibilité et car c'est le symbole le plus employé en linguistique andine.

commentaires nécessaires à la compréhension de la langue ainsi qu'aux discussions qui seront menées au cours de ce travail. À la vue de la figure 4, quiconque a une connaissance même sommaire du quechua risque par exemple d'être interpellé par l'absence de la triple série d'occlusives (simples, aspirées et éjectives) et la présence d'une occlusive laryngale si tant est qu'il ne l'a pas déjà été par l'absence de syllabe de type V précédemment. J'expose donc à présent les points posant problème.

a) *Occlusives en position coda*

Hormis dans quelques cas d'*hypercorrection* dans des enregistrements à visée pédagogique⁶⁶, les occlusives sont spirantisées en position coda : /p, t, č, k, q/ devraient donner en surface [ϕ, s, ʃ, x, χ]. Ce phénomène est issu d'un long processus s'étant étendu d'un lieu d'articulation, probablement uvulaire, aux autres avant de se généraliser peu à peu aux cinq lieux d'articulation en *cuzqueño-boliviano*⁶⁷. Mannheim (1991 : 56) estime que cette lénition des occlusives en position coda est une des conséquences de l'introduction des glottales dans l'ensemble *cuzqueño-boliviano* très probablement due à un substrat aymara ou de langue apparentée. Dans les faits, le changement $p \rightarrow \phi$ ⁶⁸ s'est le plus souvent poursuivi avec $\phi \rightarrow x/\chi$ et bien que les normes orthographiques adoptées tant au Pérou qu'en Bolivie ont fait le choix de noter ces consonnes étymologiques, il est peu probable que les locuteurs les perçoivent encore comme des allophones contextuels⁶⁹. Celles-ci sont semble-t-il réinterprétées comme des fricatives /s, h/ avec des réalisations [s, ʃ, x, χ] principalement.

b) *Triple série d'occlusives*

La plupart des inventaires phonologiques relatifs au quechua bolivien ou plus généralement *cuzqueño-boliviano* mentionne la richesse de son consonantisme et plus

⁶⁶ Voir par exemple : <https://www.youtube.com/watch?v=3XXG1zxTDiE>.

⁶⁷ César Itier, communication personnelle.

⁶⁸ Mais au moins pour le cas de <tipray>, « retourner », plusieurs « solutions » coexistent. On peut entendre [tixraj], [tiϕraj] ou encore [tix^wraj] avec labialité résiduelle.

⁶⁹ Voir par exemple l'article d'Albó (1987) sur les problèmes relatifs à l'adoption d'un alphabet quechua bolivien ainsi que son compte-rendu de l'ouvrage de Lastra, *Cochabamba Quechua Syntax* (Albó, 1971).

particulièrement la triple série complète (*i.e.* pour les cinq lieux d’articulation de labial à uvulaire) d’occlusives simples (ou modales), éjectives et aspirées. Le fait est que ces dernières sont soumises à de très fortes contraintes phonotactiques qu’il serait trop long de détailler ici mais qui ont attiré l’attention de nombreux chercheurs (Bennett, 2013; Carenko, 1975; Gallagher, 2011; Mannheim, 1991; Orr & Longacre, 1968; S. Parker & Weber, 1996; Rowe, 1950). Je souscris personnellement à l’analyse de S. Parker & Weber (1996) qui considèrent que les occlusives éjectives et aspirées sont la manifestation de surface d’un auto-segment (Goldsmith, 1976) de type [*α glottis*] appartenant à l’ensemble de la racine lexicale et n’ont par conséquent pas de valeur phonologique au niveau segmental⁷⁰.

c) Occlusive laryngale

Phonétiquement, l’occlusive laryngale n’est pas nécessairement réalisée, mais sa réalité phonologique découle de l’analyse des contraintes et des effets des auto-segments glottaux mentionnés ci-dessus (Pierrard, 2014). Une forte contrainte OCP (*Obligatory Contour Principle*⁷¹) (Leben, 1978; McCarthy, 1986; Odden, 1986) interdisant la succession de deux traits [*α glottis*] (*spread glottis*⁷² ou *constricted glottis*⁷³) de même valeur est à l’origine des phénomènes de dissimilation bien connus du *cuzqueño-boliviano* à l’initiale absolue suite à l’introduction d’un autosegment glottal comme dans les exemples suivants :

/hurqu-/ → /ʔurq ^h u-/ ⁷⁴	variantes de « retirer »
/ʔisqun/ → /hisq’un/	variantes de « neuf »

⁷⁰ Raison pour laquelle la figure 4 n’inclut pas la triple série.

⁷¹ En français « principe du contour obligatoire ».

⁷² « glotte ouverte ».

⁷³ « glotte fermée ».

⁷⁴ Il s’agit là de processus diachroniques et non pas de surface. Pour être plus précis, la glottalité devrait être représentée hors de la chaîne segmentale mais ce raccourci me semble acceptable dans la mesure où le branchement de l’autosegment est parfaitement prédictible.

Il apparaît en conséquence qu'il n'y a pas en quechua bolivien de syllabes démunies d'attaque consonantique et que le gabarit minimal est de type CV.

d) *Fricative laryngale*

Pour les mêmes raisons que pour l'occlusive, cette fricative est incontestablement laryngale phonologiquement, c'est-à-dire sans spécification de lieu d'articulation et portant le trait [*spread glottis*] par défaut. En revanche, son articulation phonétique est plutôt uvulaire tout comme l'est la *jota* en espagnol de la région et tend à se confondre avec la fricative uvulaire issue de la spirantisation de l'occlusive uvulaire en position coda. Ce phénomène n'est pas nouveau et a été relevé par Gumucio (1880 : 650) : « *El sonido que el padre Mossi representa por cc*⁷⁵, *si no es nuestra misma jota castellana, es algo que se le parece muchísimo. Otro tanto digo de la h aspirada. Así las palabras sumacc, bueno ; hamuy, ven : se pronuncian mas o ménos súmaj, jamuy*⁷⁶ ». Notons d'ailleurs que l'alphabet officiel bolivien emploie le graphème <j> là où l'alphabet officiel péruvien emploie <h>.

e) *Vibrantes*

Les langues quechua ne connaissent pas d'opposition entre vibrante simple et multiple (*flap* et *trill*). Toutefois, en quechua bolivien la vibrante simple devient multiple à l'initiale absolue : $r \rightarrow r / \#_$. Le même Gumucio (*op. cit.*), lecteur de Garcilaso de la Vega⁷⁷, a remarqué ce phénomène : « *Tambien se encuentra la erre, v. g. en la voz rumi, piedra ; que se pronuncia rumi*⁷⁸ », c'est à dire avec une vibrante multiple comme c'est systématiquement le cas en espagnol à l'initiale de mot. Soit [řumi] et non [rumi] comme

⁷⁵ Toutes les citations sont données en respectant strictement la graphie de l'auteur, l'usage de majuscules ou non, la ponctuation ou encore les italiques. Il en va de même des traductions qui en sont faites.

⁷⁶ « Le son que le père Mossi représente par cc, s'il ne s'agit pas exactement de notre *jota* espagnole, c'est quelque chose qui y ressemble énormément. Je dirais de même du h aspiré. Ainsi les mots *sumacc*, bon ; *hamuy*, viens : se prononcent plus ou moins *súmaj*, *jamuy* ».

⁷⁷ Garcilaso note dans ses « *Advertencias acerca de la lengua general de los indios del Perú* » que « no hay pronunciación de *rr* duplicada en principio de parte ni en medio de dicción, sino que siempre se ha de pronunciar sencilla », « Il n'y a pas de prononciation de *rr* doublé ni en début de mot ni au milieu, il doit toujours être prononcé comme un *r* simple ».

⁷⁸ « On trouve aussi le double r, par exemple dans le mot *rumi, piedra* ; qui se prononce *rumi* ».

dans d'autres variantes de quechua. En revanche, la vibrante reste simple en position postconsonantique contrairement à l'espagnol. Tout comme en espagnol de la région, cette vibrante initiale est fricativisée et réalisée comme une alvéolaire ou une post-alvéolaire, soit quelque chose d'approchant un [z] ou un [ʒ]. Lastra (1968 : 14) décrit ce son comme une « *voiced lamino-alveolar fricative*⁷⁹ » et a recours au symbole [ř] sur le modèle du tchèque. Le même symbole est employé par Cerrón-Palomino (1987 : 19) qu'il décrit comme « *vibrante asibilada*⁸⁰ ».

f) *Sibilantes*

Il semble acquis aujourd'hui que le proto-quechua distinguait deux sibilantes, une alvéolaire /s/ et une palatale ou post-alvéolaire /ʃ/ (Cerrón-Palomino, 1987 : 111). Cette distinction qui est encore détectable dans les documents du 16^{ème} siècle, devient irrégulière dans les textes au 17^{ème} avant de disparaître complètement au 18^{ème} siècle. Cela se complique avec la spirantisation des occlusives /t, č/ en [s, ʃ] en position coda sans doute réinterprétées comme un seul phonème /s/ ou comme un archiphonème sibilant /S/. Malgré le maintien de différentes réalisations et en anticipant quelque peu les chapitres suivants, il semble que les locuteurs ne perçoivent pas, du moins consciemment, de distinction entre [s] et [ʃ]⁸¹. Le cas du morphème du progressif rend ce problème encore plus critique et sera traité au chapitre 9.

g) *Emprunts consonantiques à l'espagnol*

L'influence de l'espagnol sur le quechua bolivien, comme je chercherai à le montrer dans ce travail, est très ancienne bien qu'elle touche à des degrés divers différents géolectes ou sociolectes. Certains emprunts, les plus anciens ont été complètement rephonémisés et peuvent le plus souvent passer inaperçus. Toutefois, pour ne prendre que le cas du quechua *cochabambino* actuel, la grande majorité des locuteurs est bilingue et un grand

⁷⁹ « fricative lamino-alvéolaire voisée ».

⁸⁰ « vibrante assibilée ».

⁸¹ Rappelons que l'espagnol actuel n'a pas non plus de fricative post-alvéolaire phonologique /ʃ/. Les emprunts récents et de plus en plus nombreux à l'anglais pourraient avoir à terme des conséquences. La prononciation de mots tels que *flash* peuvent prêter à moquerie quand ils sont prononcés avec un [s] final.

nombre d'emprunts sont parfaitement intégrés à la langue et non rephonémisés. Le tableau phonémique (figure 4) ci-dessus, ne représente guère plus aujourd'hui qu'une idéalisation d'un quechua non « contaminé » et éventuellement la phonologie idiolectale de certains locuteurs monolingues âgés et de plus en plus rares. Il paraît plus correct, plus proche de la réalité d'y intégrer l'ensemble des phonèmes de l'espagnol de la région comme dans la figure 5 suivante :

	Labiales	Dentales	Palatales	Vélares	Uvulaires	Laryngales
Occ. sourdes	p	t	č	k	q	ʔ
Occ. voisées	b	d		g		
Fricatives	f	s	(ʃ)			h
Nasales	m	n	ɲ			
Latérales		l	ʎ			
Vibrantes		r r				
Semi-consonnes	w		j			
						Racine lexicale : [constricted glottis] [spread glottis]

Figure 5 Inventaire phonologique étendu du QSB

3.2.3 Vocalisme

Le système vocalique proto-quechua était un système à trois oppositions /a, i, u/ (Cerrón-Palomino, 1987:116) qui s'est maintenu dans la grande majorité des langues quechuas contemporaines. À cela s'ajoute un effet coarticulatoire en contexte uvulaire bien connu et que l'on retrouve dans plusieurs langues à uvulaires (voir par exemple Gallagher,

2016). La plupart des travaux ou remarques générales sur cette question ne mentionnent que l'abaissement des voyelles hautes /i, u/ réalisées de façon plus ou moins approximative [e, o]. Molina-Vital a montré que la voyelle basse subissait également l'effet du contexte uvulaire (Molina-Vital, n.d.). Cela est à l'origine d'un vieux débat sans fin autour de la question de savoir si le quechua, ou plus exactement les variantes à uvulaires, doit s'écrire avec 3 ou 5 voyelles⁸². Tout le monde - linguistes, professeurs, simples locuteurs - a son mot à dire. On pourrait balayer cette question d'un revers de main et statuer de façon péremptoire qu'il n'existe pas d'oppositions phonologiques entre voyelles hautes et voyelles moyennes et que par conséquent le quechua reste une langue à système trivocalique contrairement au castillan qui est pentavocalique. Pourtant, de nombreux locuteurs y tiennent beaucoup⁸³ et il n'est pas impossible que le poids social du vocalisme et les fortes discriminations qui y sont associées tant au Pérou qu'en Bolivie aient eu des conséquences sur son évolution (O'Rourke, 2010; Pérez-Silva, Palma, & Araujo, 2008).

Plusieurs études ont par ailleurs été menées récemment qui vont également dans le sens d'une opposition catégorielle malgré l'absence de paires minimales (Fabian, 2011; Gallagher, 2016; Holliday, 2014; Molina-Vital, n.d.; Pasquale, 2001, 2009). Les voyelles médianes semblent stables dès le début de l'émission du noyau vocalique et ne présentent pas ou peu de chevauchement avec les voyelles hautes. Bien entendu, ces résultats ne sont certainement pas indépendants des catégories sociales des locuteurs avec lesquels ces études sont réalisées et on peut s'attendre à des résultats très différents auprès de locuteurs monolingues de régions rurales plus ou moins isolées.

À cela s'ajoutent d'autres phénomènes sur lesquels je n'ai pas travaillé formellement mais que j'ai pu observer qualitativement et qui méritent d'être mentionnés. En position tonique, la voyelle est réalisée plus tendue que dans les autres positions. En position post-

⁸² Certains mots sans uvulaire présentent d'ailleurs clairement une voyelle moyenne dans la région de Cochabamba, tels que <koka>, « coca » et <kosa> « bien ».

⁸³ Lors d'un entretien préparatoire, un informateur dit au sujet de l'écriture des voyelles : « quiénes saben mejor ? nosotros que hablamos o los investigadores ? », « qui sait le mieux ? Nous, les locuteurs, ou bien les chercheurs ? ».

tonique, et surtout en position post-tonique finale la voyelle est le plus souvent dévoisée (voir Delforge, 2011, pour une étude acoustique en quechua *cuzqueño*), ce qui a pour effet de rendre difficile la perception du timbre. L'élision complète n'est pas rare non plus et a pour effet, du moins en surface, de produire un oxyton. En résumé, on peut poser deux types de systèmes vocaliques : 1) l'un trivocalique de type *lax*⁸⁴ avec tension en position tonique (voir figure 6), dévoisement en position finale et abaissement coarticulatoire en contexte uvulaire 2) l'autre pentavocalique de type *tense*⁸⁵ avec allophonie catégorielle en contexte uvulaire.

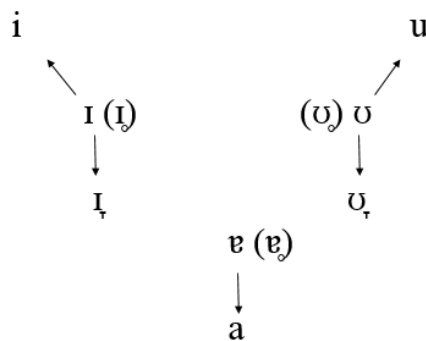


Figure 6 Système vocalique de type lax

Il s'agit bien entendu de types idéaux correspondant plus ou moins aux grammaires idiolectales réelles. Une étude à grande échelle contrôlant différents critères sociaux, géographiques et linguistiques (degrés de bilinguisme) serait nécessaire à une meilleure compréhension des dynamiques actuelles. Le point important en ce qui nous concerne étant que les catégories /e, o/ existent pour la plupart des locuteurs comme nous le verrons au chapitre 7. Un dernier point important au sujet du vocalisme est qu'il ne faut pas en conclure pour autant qu'il existe une équation parfaite trivocalisme = monolinguisme ou pentavocalisme = bilinguisme. Cela est sans doute globalement le cas à l'heure actuelle

⁸⁴ « relâché ».

⁸⁵ « tendu ».

mais ne l'a probablement pas toujours été. En effet, comme nous le verrons plus tard, il est probable que le pentavocalisme ait été un marqueur sociolectal fort antérieur à la généralisation du bilinguisme tout comme, de manière plus générale, la non rephonémisation des emprunts à l'espagnol. Je conclurai donc en disant que le noyau dur du système vocalique quechua est sans doute trivocalique mais qu'un deuxième cercle concentrique incluant quelques hapax et le *xénolexique* est pentavocalique, pour une partie des locuteurs au moins.

3.3 Variation dialectale dans la littérature

Très peu de travaux se sont directement penchés sur la question de la variation dialectale ou sociolinguistique au sein du réseau dialectal quechua sud bolivien. Son homogénéité est au contraire souvent signalée. On trouve néanmoins mention d'une certaine variabilité de-ci de-là dans les différents textes dédiés au quechua bolivien qui nous ont donné des pistes à l'heure de commencer ce travail. Le problème étant le plus souvent que les différentes variantes notées ne sont pas explicitement rattachées à tel ou tel sociolecte ou géolecte dans ces sources de seconde main. Il n'est en effet pas toujours possible de déterminer qui sont les locuteurs à l'origine de l'analyse, leur profil sociolinguistique ou encore leur âge ou leur sexe. Cette sous-partie a pour objectif de recenser la variation dialectale telle qu'elle est décrite dans la littérature et cherche à partir de cet état de l'art à broser un tableau cohérent et structuré du *diasystème* bolivien. L'ensemble des informations ayant pu être extraites peut se structurer de la façon suivante : homogénéité du réseau dialectal sud bolivien, influence de l'espagnol et variables internes, elles-mêmes divisées en variables lexicales, syntaxiques, morphologiques et phonétiques/phonologiques.

3.3.1 Les sources anciennes

Le texte le plus ancien écrit en quechua « bolivien » ou du moins par un auteur parlant quotidiennement une variété *charqueña*⁸⁶ est celui de Dávila Morales (1739) prêtre de

⁸⁶ C'est-à-dire de Charcas, ce qui correspond *grosso modo* à la partie montagneuse de l'actuelle Bolivie.

Yotala (à environ 26 km de La Plata, actuelle Sucre), et date de la première moitié du 18^{ème} siècle. Selon Durston (2014 : 232) il s'agit d'une « *form of Quechua similar to that spoken today in the Sucre (Chuquisaca) area*⁸⁷ ». L'interprétation de ces catéchismes comme il y en aura beaucoup par la suite est rendue difficile non seulement par le manque de clarté « orthographique⁸⁸ » mais par le fait que leurs auteurs ont connaissance des textes de référence des siècles précédents. Il est donc le plus souvent impossible de savoir quand tel ou tel auteur a consciemment ou inconsciemment remplacé telle ou telle idiosyncrasie dialectale par ce qu'il considère comme plus correct.

Concernant Cochabamba, la plus ancienne trace écrite de quechua, bien que cela soit quelque peu anecdotique, se trouve à ma connaissance dans un pasquin datant de 1780 où au milieu d'un appel à la révolte écrit en espagnol, l'auteur s'exclame « *maichica aucaichos*⁸⁹ ». Montenegro ([1943] 2016 : 57) qui reproduit intégralement le texte a voulu y voir un « *sello autóctono*⁹⁰ ». Mais le premier texte d'une grande importance pour le quechua bolivien moderne et plus particulièrement *cochabambino* est la *Proclama del mas perseguido Americano, á sus paysanos de la noble, leal y valerosa ciudad de Cochabamba* (texte en fac-similé reproduit intégralement dans Rivet & Créqui-Montfort, 1951⁹¹) datée de 1810. Ce texte écrit sur deux colonnes en espagnol et en quechua a pour objectif d'être compris du plus grand nombre et ne vise pas la « pureté » de la langue. Il s'agit donc très certainement d'un quechua beaucoup plus proche de la langue parlée à cette époque dans la ville de Cochabamba. L'article de Schuller (1936) mentionne l'existence de documents rares publiés en Bolivie tels que « *Explicación de las cuatro*

⁸⁷ « forme de quechua semblable à celui parlé aujourd'hui dans la région de Sucre (Chuquisaca) ».

⁸⁸ Bien que souvent accompagnés de plusieurs pages concernant l' « orthologie ». C'est le plus souvent dans ces pages que l'on trouve les détails les plus intéressants concernant la prononciation réelle.

⁸⁹ Soit en graphie moderne <may chika awqaychus> que Coaguila Calvimontes (2017) traduit par « *cuanta maldad* ». Le terme *awqa* ne semble cependant pas d'un usage courant mais plutôt tiré de la connaissance d'un quechua littéraire écrit.

⁹⁰ « sceau autochtone ».

⁹¹ Le texte ainsi que sa translittération moderne est actuellement accessible en ligne sur le site du projet Langas : http://www.langas.cnrs.fr/#/consulter_document/extraits/55. Le document étant assez peu connu en Bolivie, il est reproduit en Annexe 3.

partes de la doctrina cristiana en el idioma quichua, para la instrucción de los fieles en las parroquias rurales » de Montaña⁹² (1854) et « *Cartilla ilustrada en quichua : con doctrina Cristiana y otras oraciones utiles al Indio* » de Montero (1878). Dans le premier, l'auteur admet avoir opté pour un compromis entre la langue parlée et celle *originaria*⁹³ étant donné que les gens ne la comprendraient pas. Cela étant dû selon Montaña au grand nombre de vocables espagnols quechuisés. Notons que Montaña considère qu'il en va de même pour l'archevêché de Charcas où l'on parle le même « *lenguaje provincial* »⁹⁴ (op. cit. p.2). On découvre l'existence d'une dispute ouverte⁹⁵ entre Montero et Beltrán sur des questions de correction grammaticale mais également de réception des textes religieux de la part des *indios*. Au tout début du 20^{ème} siècle, le franciscain Santiago Raurich (1901) publie à Sucre un ouvrage intitulé « *Elementos de gramática quechua, ó del idioma de los Incas* » qui est, comme les précédents, typiquement de ceux où il est difficile de distinguer la reproduction de travaux anciens considérés comme le quechua correct, des traits propres au dialecte auquel l'auteur a pu être confronté. De fait, Raurich ne maîtrise clairement pas la langue parlée en Bolivie car il plagie pratiquement le chapitre de Santo Tomás ([1560] 1995) sur le système accentuel complexe qui correspond à la *lengua general* inca tandis que les langues QII modernes ont un système accentuel simplifié, et il plagie également le texte de Montero. Certains passages apportent néanmoins des informations sur telle ou telle prononciation spécifique à telle ou telle région. Il en va de même pour la traduction de l'évangile selon Saint-Jean publiée par Allan et al. (1907) pourtant censée être « *al uso cochabambino* »⁹⁶. Même les

⁹² Montaña a également publié un *Compendio de la gramática quichua comparada con la latina* à Cochabamba en 1864, voir figure 14 (Montaña, 1864).

⁹³ i.e. « originelle ».

⁹⁴ « langage provincial ».

⁹⁵ Voir l'introduction des censeurs Simon Vargas et Antonino Suarez au texte de Montero, la défense de Montero au début de la *Cartilla* et enfin le texte de Beltrán intitulé *Ligera contestación a las apreciaciones equivocadas y caprichosas del Sr. Prebendado Dr. Dn. José María Montero, sobre la quichua en su cartilla ilustrada* et accessible en ligne : <http://bdigital.bnp.gob.pe/Bvirtual/FlippingBook?URL=http://bdigital.bnp.gob.pe/bnp/recursos/2/flipping-book/1000090198/index.html>.

⁹⁶ « à l'usage de Cochabamba ».

nombreux écrits de Beltrán (1891), quechuiste réputé s'il en est, sont souvent difficilement interprétables tellement l'auteur connaît les textes anciens et il faut souvent se limiter aux quelques assertions explicites sur l'usage qui est fait de la langue par « ceux qui ne savent pas », c'est-à-dire la prononciation réelle de la langue employée.

Je ne mentionnerai ici que rapidement le petit livre de Eugen von Boeck von Bannwarth (2007) publié à l'origine en anglais en 1881 et en vente en édition bilingue allemand/espagnol à Cochabamba pour signaler qu'il ne présente aucun intérêt pour l'étude du quechua bolivien dans la mesure où l'auteur ne fait qu'un résumé de ses lectures et ne donne aucune information sur la langue parlée à Cochabamba si ce n'est une petite phrase sur qui parle la langue. Je mentionne également un texte malheureusement introuvable jusqu'à présent. Il s'agit du volume numéro 5 (et probablement 6) des feuillets publiés par José Fernández en exil à Paraná en 1902 et 1903 (Fernández C., 1902). À la toute fin du numéro 4⁹⁷, l'auteur déclare « *En los números siguientes nos ocuparemos del idioma Quichua*⁹⁸ ». Espérons que ce document sera retrouvé et rendu accessible à tous dans un futur proche.

D'autres textes tels que des récits de voyages ou des descriptions de la région nous donnent quelques pistes précieuses pour dater ou localiser certaines variantes dialectales. J'en citerai trois pour le 19^{ème} siècle : « *Voyage dans le nord de la Bolivie et dans les parties voisines du Pérou: ou, Visite au district aurifère de Tipuani* » de Weddell (1853), « *Etnología filológica americana: apuntes de don Rafael B. Gumucio sobre el idioma quichua* » (Gumucio, 1880) et « *Monografía del Departamento de Potosi (bolivia) por el Centro de Estudios* » de Potosí » (Anonyme, 1892).

Selon Fernando Garcés, la plus ancienne tentative de description exhaustive d'un type de quechua bolivien est *Elementos de gramática de la lengua qheshua* de José David Berríos ([1904] 2011) récemment republié en Bolivie. Nous savons d'après une lettre de l'auteur recensée par Rivet & Créqui-Montfort (1951 : 431) que ce dernier « connaissait surtout

⁹⁷ Accessible en ligne sur le site de l'université de Cornell : <http://reader.library.cornell.edu/docviewer/digital?id=bol:0470#page/41/mode/1up>

⁹⁸ « Dans les numéros suivants nous nous occuperons de la langue quechua ».

le dialecte kičua⁹⁹ bolivien du Département de Potosí et avait également des notions du Kičua parlé par les indigènes de Chayanta et de la province de Chichas ». On y trouve quelques variantes sans plus d'explication mais qui permettent tout de même de dater certaines évolutions. Ce texte doit cependant être manipulé avec précaution en raison des intentions normatives de son auteur, de sa connaissance des grammaires anciennes et d'un purisme propre à son époque (voir l'étude introductive de Garcés). Par exemple, l'absence de pluriels en /-s/ ne doit pas nous amener à conclure que son introduction en quechua bolivien date du 20^{ème} siècle. Ils ont sans aucun doute été éliminés consciemment par l'auteur conscient de leur origine espagnole et ce contrairement à d'autres emprunts tels que <tata> pour « père », encore aujourd'hui considéré par beaucoup comme d'origine quechua¹⁰⁰.

3.3.2 Les textes récents

Dans la seconde moitié du 20^{ème} siècle, plusieurs grammaires, dictionnaires ou manuels d'apprentissage ont été publiés tels que *Gramática de la lengua quechua y vocabulario quechua-castellano, castellano-quechua de las voces más usuales* (Urioste & Herrero, 1955), *El quechua a su alcance* (Albó, 1964), *Cochabamba Quechua Syntax* (Lastra, 1968), *An Introduction to Spoken Bolivian Quechua* (Bills, Vallejo, & Troike, 1969), *Método de quechua: Runa simi* (Grondin, 1980), *Diccionario quechua: estructura semántica del quechua cochabambino contemporáneo* (Herrero & de Lozada, 1983), *Bolivian Quechua reader and grammar-dictionary* (Crapo & Aitken, 1986), *Método fácil para el aprendizaje del idioma quechua* (Gómez, Condori, & Humérez, 1987) ou encore *Diccionario Bilingüe, Iskay Simipi Yuyayk'ancha: Quechua–Castellano Castellano–Quechua* (Laimé, 2007). Beaucoup de manuels d'enseignement du quechua bolivien ne sont d'aucun intérêt en ce qui nous concerne car plutôt puristes et normatifs (voir par

⁹⁹ Cette façon de nommer la langue se retrouve pour la région dans les textes du 19^{ème} siècle. Lors d'une tentative infructueuse d'enquêtes dans la région de Tupiza, j'ai pu entendre le nom de la langue en espagnol prononcé [kičwa] et employé au féminin. L'usage le plus commun actuellement, toujours en espagnol, est [kečwa] et toujours au masculin.

¹⁰⁰ Le terme proprement quechua *yaya*, /jaja/, est semble-t-il inconnu sur l'ensemble du réseau dialectal sud bolivien.

exemple Flores Chumacero, 2009; Villarroel, 2000). Ce choix, par ailleurs parfaitement défendable, a pour conséquence de décrire le quechua bolivien comme une langue parfaitement homogène, sans aucune influence espagnole quelle qu'elle soit et emploie une graphie plus étymologique que phonologique.

Les principaux travaux académiques avec une approche sociolinguistique sont ceux de Xavier Albó, *Social Constraints on Cochabamba Quechua* (Albó, 1970), *Los mil rostros del quechua* (Albó, 1974), *Bolivia plurilingüe* (Albó, 1995) et de Inge Sichra (2003), *La vitalidad del quechua* ou encore Hosokawa (1980), *Diagnóstico sociolingüístico de la región norte de Potosí*. On peut trouver indirectement quelques informations dans *Affix order and interpretation in Bolivian Quechua* (van de Kerke, 1996). Plus récemment, des travaux ont été réalisés en phonétique et phonologie du quechua de Cochabamba mais sans approche variationniste (Gallagher, 2010, 2011, 2016; Holliday, 2014).

3.3.3 Homogénéité du réseau dialectal sud bolivien

Le caractère extrêmement homogène du quechua sud bolivien a été souligné dans la plupart des travaux, notamment Bills, Vallejo, & Troike (1969 : xvi) qui déclarent : « *[t]he Quechua spoken in Bolivia is fairly homogeneous and may justifiably be considered a single dialect*¹⁰¹ » bien qu'ils ajoutent aussitôt : « *[t]here are, nonetheless, important regional variations*¹⁰² ». Sichra (2003 : 105) considère cette affirmation justifiée et reprend la comparaison du rapport du projet *Proyecto de Educación Bilingüe* d'USAID (Estudio Rivera Ltda., 1980) pour qui la variation dialectale est beaucoup plus prononcée entre différents espagnols régionaux boliviens qu'en quechua. Albó (1995 : 117) pose le même diagnostic sur la base de l'intercompréhension des locuteurs sur l'ensemble du réseau dialectal : « *La unidad dialectal básica, dentro de Bolivia, permite un cómodo entendimiento mutuo entre los quechua hablantes de cualquier zona del país*¹⁰³ ».

¹⁰¹ « le quechua parlé en Bolivie est plutôt homogène et peut légitimement être considéré comme un seul dialecte »

¹⁰² « il y a néanmoins d'importantes variations régionales ».

¹⁰³ « L'unité dialectale basique, au sein de la Bolivie, permet une intercompréhension pratique entre les quechuaphones de n'importe quelle région du pays ».

Toutefois, l'intercompréhension s'étend au-delà de l'ensemble quechua bolivien méridional et ne saurait être à elle-seule le critère définitoire d'un dialecte à part entière. Comme nous l'avons vu précédemment, le quechua bolivien est classé dans le même sous-ensemble que le quechua *cuzqueño* et l'intercompréhension est sans aucun doute encore très bonne avec des locuteurs de quechua *ayacuchano* (région d'Ayacucho au Pérou) ou *santiagoño* (région de Santiago del Estero en Argentine) et dans une moindre mesure avec des locuteurs de kichua équatorien (pour une étude sur l'intercompréhension entre langues quechua au Pérou, voir Torero, [1974] 2007). Quels sont donc les caractéristiques définitoires, les isoglosses pourrait-on dire, du quechua bolivien méridional vis-à-vis du quechua *cuzqueño* ? Sans prétendre à l'exhaustivité et afin d'éviter de devoir énumérer nombre de petites exceptions, je ne citerai que six aspects suffisant à distinguer très rapidement le quechua bolivien à l'écoute (voir figure 7).

		Bolivien méridional	Cuzqueño
Phonétique/phonologique	Rhotique	$r \rightarrow \check{r} / \# _$	r
Lexical	« parler »	/parla-/	/rima-/
Lexical	« faire »	/ruwa-/	/rura-/
Morphologique	Evidentiels	non	oui
Morphologique	Diminutif	/-it-/	/-ča-/
Morphologique	Pluriel	/-s/ & /-kuna/	/-kuna/

Figure 7 Principales « isoglosses » entre quechua bolivien méridional et quechua *cuzqueño*

1) La rhotique à l'initiale de mot est assibilée et équivaut à un *trill* (voir 3.2.2.e). 2) La racine /rima-/ signifiant « parler » a été substituée par la racine d'origine espagnole /parla-/. 3) La racine verbale /ruwa-/ versus /rura-/. 4) Les marqueurs morphologiques

d' *évidentialité* ne sont plus productifs et ne persistent que dans certaines formes figées¹⁰⁴. 5) Le diminutif /-ča-/ quechua a été substitué par le diminutif espagnol /-it-/. 6) Enfin, le pluriel des noms est marqué par deux allophones en distribution complémentaire, la forme originale quechua /-kuna/ après consonne et la forme /-s/ d'origine espagnole après voyelle.

En réalité, ces « caractéristiques » sont à prendre avec précaution car les frontières sont poreuses et il faut faire attention à ne pas projeter les frontières d'aujourd'hui sur ce qui formait un ensemble intégré où les échanges et les mouvements de population étaient fréquents au moins jusqu'aux indépendances dans la première moitié du 19^{ème} siècle. L'isolement du quechua bolivien, coupé par l'ensemble ayamarophone n'est en fait que très récent. La fricativisation de la rhotique initiale n'est par exemple pas inconnue des hautes terres du Pérou méridionale tandis que le pronom de première personne <ñuqa> sous sa forme dépalatalisée /noqa/ ou /nuqa/ souvent considéré comme propre au dialecte *cochabambino* est également la norme dans les provinces de Quispicanchis et d'Abancay. Le quechua parlé dans le Nor Lípez emploie exclusivement le terme <unu> pour « eau », typiquement *cuzqueño*, et non <yaku> comme dans le reste de la Bolivie et dans les autres langues quechua. Ce dialecte n'a pas non plus adopté le changement semble-t-il postérieur aux indépendances ayant touché les deux termes /hurqu-/ « retirer » et /huqari-/ « lever, ramasser » devenus dans le reste du réseau dialectal /ʔurq^hu-/ et /ʔuq^hari-/. La perte complète des évidentiels ainsi que le changement /rura-/ → /ruwa-/, « faire », sont des phénomènes datant semble-t-il de la fin du 19^{ème} ou du début du 20^{ème} siècle.

3.3.4 Influence espagnole sur la langue

On remarque que pratiquement toutes ces « isoglosses » sont liées à une influence espagnole sur le quechua bolivien en situation de contact de langues. Nous verrons plus loin (voir chapitre 5) que cette interpénétration des codes quechua et espagnols a été remarqué par plusieurs auteurs du 19^{ème} siècle qui attribuaient cette « bâtardise » ou «

¹⁰⁴ On trouve encore des évidentiels dans les textes du 19^{ème} siècle mais il est difficile de savoir s'il s'agit de purisme ou d'un usage réel. Leur usage est limité dans la *Proclama del mas perseguido* datant de 1810 et absent de la grammaire de Berríos ([1904] 2011).

corruption » à l'indien ou au métis par opposition à la pure et expressive « langue de l'Inca » et dont les vrais héritiers seraient les élites créoles¹⁰⁵ cultivées elles-mêmes, capables de préserver la pureté de chacun des deux codes aux fonctions par ailleurs distinctes¹⁰⁶. Cette vision, encore présente chez Lara est en quelque sorte renversée par les universitaires des années 60. Pour Bills et al. (1969 : xix) « *Spanish loans are adapted to the native system of sounds in direct relation to the individual's knowledge of Spanish*¹⁰⁷ ». Albó (1995 : 117) divisera plus tard le réseau dialectal quechua bolivien méridional sur la base de la plus ou moins grande influence de l'espagnol. D'une part le quechua de Chuquisaca et de Potosí où, malgré une influence plus importante de l'espagnol qu'en *cuzqueño*, dans « *las partes más tradicionales de estos departamentos se encuentran a los mejores hablantes de esta variante*¹⁰⁸ »¹⁰⁹. D'autre part le quechua « *qhochala* » ou de Cochabamba (parlé à Cochabamba mais aussi Santa Cruz, Oruro et les centres miniers du Norte Potosí) pour lequel « *lo más típico es el fuerte influjo de castellano en todos los ámbitos de la gramática y el vocabulario*¹¹⁰ ». Michenot (1983), dans sa thèse, parle de continuum entre un extrême plus hispanisé lié au bilinguisme, à la vallée et à la ville et un autre extrême plus « pur » et originel plutôt que de deux dialectes séparés. Ce qui est intéressant ici, c'est que nous avons affaire à un renversement total des équations, c'est le paysan indigène vivant dans les zones les plus isolées de l'influence des villes et des bourgs, et donc du bilinguisme, qui devient le représentant du quechua « pur » et non « corrompu ». Ces affirmations représentent-elles la réalité des pratiques ?

¹⁰⁵ « créole » traduit ici le terme « *criollo* » et fait référence aux descendants réels ou supposés des colons espagnols et nés sur le continent américain. Dans cette acception, le terme ne doit pas être confondu avec le « créole » des colonies françaises et encore moins avec la notion de langue créole.

¹⁰⁶ Sur le caractère élitiste du purisme et l'assimilation de ce quechua à la langue de l'Inca dans la région de Cuzco, voir Itier (1995b).

¹⁰⁷ « Les emprunts à l'espagnol sont adaptés au système phonique natif en relation directe avec la connaissance de l'espagnol des individus ».

¹⁰⁸ « on trouve dans les parties les plus traditionnelles de ces Départements les meilleurs locuteurs de cette variante ».

¹⁰⁹ On peut se demander ce qu'est un « meilleur locuteur » d'une variante. Si un individu ne parle pas bien une variante c'est qu'il ne s'agit simplement pas de son dialecte.

¹¹⁰ « le plus typique est la forte influence de l'espagnol dans tous les domaines de la grammaire et du vocabulaire ».

La réalité des discours des locuteurs sur la langue? Ou bien représentent-elles l’imaginaire des chercheurs eux-mêmes? L’un et l’autre peuvent-ils s’alimenter? Existe-t-il un quechua à très faible influence espagnole parlé aujourd’hui en Bolivie? Je chercherai à répondre à ces questions tout au long des chapitres à venir.

3.3.5 Variation interne

Les variantes lexicales relevées dans la littérature sont rares. Bills et al. (1969 : xvi) en relèvent deux sans indications géographiques : « akla- 'choose¹¹¹ vs čikla- » et « k'ulu vs hač'u », terme péjoratif pour « policier ». On trouve également les deux termes *mayk'aj* et *jayk'aj* pour l’interrogatif « combien ». Quelques variantes lexicales sont en réalité dues à des phénomènes phonologiques tels que la *métathèse*. On trouve par exemple dans Laime (2007 : 121) « t'ipay, p'itay. tr. Tejer con crochet o palillos¹¹². » ou dans *El quechua a su alcance* (Albó, 1964) : <larway> vs <lawray>, « flamme », <t'ipiy> vs <p'itiy> « rompre par étirement ». Il note également la variante <qhan> au lieu de <qan>, « toi » pour la région de Chuquisaca bien qu’en réalité il s’agisse non pas d’une variante lexicale mais phonologique car, comme j’ai pu le constater auprès de locuteurs de différentes régions du Département de Chuquisaca, l’uvulaire à l’initiale de mot est systématiquement aspirée devant la voyelle basse /a/. Stark (1970) a par ailleurs relevé une grande variation concernant les traits de glottalisation (aspirées et éjectives), présence versus absence ou aspirée versus éjective.

La variante dépalatalisée du pronom de première personne *nuqa* vs *ñuqa* et bien connu et perçu par les locuteurs est souvent considérée comme propre au dialecte *cochabambino* et cela semble bien être le cas aujourd’hui. Cependant, José María Montero, prébendier¹¹³ de l’église métropolitaine de La Plata (Sucre) écrivait au 19^{ème} siècle : « *El uso de la Ñ en las voces ñocca, ñini ñeqquen etc., es tambien vicioso, porque los indios pronuncian*

¹¹¹ « choisir ».

¹¹² « tricoter ».

¹¹³ Personne qui profite d’une prébende : « Part de biens prélevée sur les revenus d’une église et attribuée à un clerc pour sa subsistance et en compensation du ministère accompli ; titre auquel est attachée une prébende. » Définition du Larousse en ligne (larousse.fr).

*jeneralmente con ene, v.g. Nucca (yo): nini (digo): Quinsaneqquen (en tercer lugar)*¹¹⁴ ».

Il semble donc qu'il existait à cette époque un dialecte *chuquisaqueño*, probablement urbain, n'employant pas la forme conservatrice palatalisée et aujourd'hui disparu.

Il se passe un peu plus de choses au niveau morphologique bien que cela reste très relatif. Le futur de première personne du pluriel exclusif présente deux formes flexionnelles :

(1) puñu-saj-ku	vs	(2) puñu-sqa-yku
√dormir-FUT.1SG-PLUR.EXCL		√dormir-FUT-1PL.EXCL
« nous (excl.) dormirons »		« nous (excl.) dormirons »

La forme (1) est celle mentionnée dans Berríos ([1904] 2011) et circonscrite dans les différents travaux à la région de Chuquisaca. Il s'agit également de la forme usuelle en quechua *cuzqueño* (Itier, 1997). La forme (2), commune au reste du réseau dialectal semble être formée par analogie à partir de la forme synthétique du pluriel s1 → o2 :

(3) wajya-sqa-yki
√appeler-FUT-1→2
« Je t'appellerai »

a) Pluriel inclusif CHIK et progressif CHKA

Ces deux morphèmes sont clairement ceux possédant le plus de variantes au sein du réseau dialectal sud bolivien et même au sein de la seule région de Cochabamba et plus encore du Valle Alto de Cochabamba qui fera l'objet de la troisième partie. Les différents allomorphes du progressif CHKA et du pluriel inclusif CHIK sont-ils des marqueurs diatopiques, diastratiques, diaphasiques ou bien s'agit-il de simple variation libre ? Ces

¹¹⁴ « L'usage du Ñ [nasale palatale] dans les mots ñocca, ñini ñeqquen etc., est également une corruption, parce que les *indios* prononcent généralement avec un n, par exemple Nucca (moi): nini (je dis): Quinsaneqquen (troisièmement) ».

deux variables, d'un intérêt tout particulier pour ce travail feront l'objet des chapitres 8 & 9 respectivement dans la troisième partie.

b) Variantes phonétiques, allophonies

Le dernier aspect important de la variation dialectale dans la littérature traitant du réseau dialectal quechua bolivien méridional concerne la lénition des occlusives et plus particulièrement les occlusives dorsales, vélaires et uvulaires. La première mention de ce phénomène à ma connaissance est celle de Xavier Albó (1964 : 465) pour qui « *en los grandes pueblos del valle cochabambino se tiende a la maxima suavización de algunos sonidos, entre ellos la q y la k que parecen una g más o menos guttural según sea transformación del primer sonido o del segundo*¹¹⁵ », soit /k, q/ → [g, G] sans plus de précisions concernant le contexte. Lastra (1968 : 13) indique quant à elle un allophone fricatif voisé pour l'uvulaire en variation libre, soit : /q/ → [q, ʋ]. Pour le même phonème uvulaire, Hosokawa (1981 : 4) concorde avec Albó et pose une allophonie en variation libre entre occlusive uvulaire sourde et voisée, soit /q/ → [q, G] bien qu'il s'agisse en réalité de remarques basées sur des locuteurs de Muñecas, c'est-à-dire de quechua bolivien septentrional (nord-ouest du Département de La Paz). Dans sa thèse de Doctorat, Albó (1970 : 232) distingue la lénition propre aux uvulaires, qu'il considère en cours de disparition, des phénomènes plus généraux de voisement tout en considérant que les deux phénomènes s'entremêlent. Il propose même une sorte de schéma de relations causales menant d'une allophonie [± voisé] en variation libre des occlusives uvulaires à un voisement généralisé des occlusives, mais considère qu'il est difficile de traiter ces phénomènes dans une analyse sociolinguistique. Dans ses travaux menés au début des années 1980, Sichra (2003 : 120-121) n'a pas rencontré ledit voisement, qu'elle considère être une fiction, ni pour la vélaire ni pour l'uvulaire. En revanche, elle assure que la fricativisation de l'uvulaire est clairement perceptible. Plus récemment, Gallagher (2016)

¹¹⁵ « dans les grands bourgs de la vallée de Cochabamba certains sons tendent vers un adoucissement maximal, parmi eux le q et le k qui ressemblent à un g plus ou moins guttural selon qu'il s'agisse de la transformation du premier son ou du deuxième ».

affirme à la suite de Bills et al. (1969) : « *In Cochabamba Quechua the plain uvular stop /q/ is realized as a voiced sonorant [ɣ]*¹¹⁶ ».

Malgré l'apparente confusion qui ressort des différents travaux, je crois qu'il est parfaitement possible de clarifier la situation en distinguant, comme le faisait Albó, la question de la lénition généralisée des uvulaires d'une part et le voisement des vélares d'autre part et en insistant sur le contexte consonantique et la position syllabique. L'occlusive vélaire ne peut être voisée qu'en contexte post-consonantique lorsqu'elle est précédée d'une nasale /N/ ou de la semi-consonne palatale /j/. Il n'est pas impossible que le contexte vocalique joue également un certain rôle. La réalité de ce voisement ne fait aucun doute dans la région dans laquelle j'ai travaillé mais, en anticipant quelque peu sur le chapitre 7, il semble que les locuteurs ne le perçoivent pas et qu'ils ne réinterprètent pas ce [g] comme /g/. Il n'est pas impossible cependant qu'il s'agisse d'un indicateur sociolinguistique mais cette variable n'a pas été retenue dans le cadre de ce travail et fera l'objet d'une étude postérieure.

Le phénomène des uvulaires est plus complexe car différents phénomènes de lénition ont lieu dans toutes les positions (initiale, post-consonantique, intervocalique, coda) et peuvent toucher aussi bien le mode d'articulation que le lieu ou encore la configuration glottique. Il semble par ailleurs que certaines variantes soient perçues et évaluées par les locuteurs. De manière générale, il est très rare dans la région de Cochabamba que les locuteurs réalisent en surface de véritables occlusives uvulaires sourdes même en position de coda-miroir (Scheer & Ségéral, 2001), à l'initiale absolue ou en attaque postconsonantique, pourtant lieu typique des réalisations fortis. Les réalisations les plus fréquentes¹¹⁷ dans cette position sont l'occlusive uvulaire voisée [G], les fricatives uvulaires sourdes ou voisées [χ, ɣ] et parfois, surtout chez les locuteurs les plus jeunes et les plus urbanisés, l'occlusive vélaire sonore [g]. L'assimilation de la part de certains locuteurs entre le /g/ de *gallo*, « coq » et le /q/ de *qallu*, « langue », a été vérifiée à

¹¹⁶ « En quechua de Cochabamba, l'occlusive uvulaire sourde /q/ est réalisée comme une sonante voisée [ɣ] ».

¹¹⁷ Voir spectrogrammes en Annexe 5.

plusieurs reprises. Il existe en revanche des parlers plus conservateurs de ce point de vue, notamment dans les régions altiplaniques quechuaphones entre Oruro et Challapata ainsi que dans le Nor Lípez au sud du désert de sel d'Uyuni. En position intervocalique, les uvulaires sont la plupart du temps réalisées comme des approximantes et leur analyse s'avère assez délicate sur spectrogramme en raison des conditions d'enregistrement (voir chapitre 6). Une étude plus approfondie de ces phénomènes reste à faire.

3.4 Conclusion

Nous avons vu dans ce chapitre que le quechua sud bolivien reste extrêmement proche des autres variétés de l'ensemble *cuzqueño-boliviano*, lui-même sous-ensemble du quechua IIC. Le peu de variables saillantes confirme par ailleurs la grande homogénéité du réseau dialectal dont le trait principal est la plus grande hispanisation, si ce n'est pas toujours phonologique, du moins lexicale et morphologique. Certaines innovations dont le centre reste à déterminer et qui demanderaient à être étudiées, semblent également avoir eu lieu après les indépendances républicaines et la rupture des échanges et de la communication avec d'autres espaces quechuaphones. Il ressort également de ce chapitre que trop peu de travaux basés sur des relevés dialectologiques ont abordé la variation de façon systématique. La plupart pèchent également par manque d'informations concernant les variantes mentionnées ou bien le profil sociolinguistique des informateurs. Les deux chapitres suivants vont aborder les aspects plus sociolinguistiques (chapitre 4) et historiques (chapitre 5) du quechua bolivien méridional. Comme cela a été mentionné précédemment, les deux variables retenues dans cette étude feront l'objet de deux chapitres indépendants dans la troisième partie après avoir traité la question de la perception de la variation par les locuteurs eux-mêmes. Toutes les caractéristiques typologiques, phylogénétiques et dialectologiques qui viennent d'être traitées ont pour but d'éclairer et de donner les clés pour une bonne compréhension de ce qui va suivre.

CHAPITRE 4 : SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE MODERNE DU
QUECHUA EN BOLIVIE

Ce quatrième chapitre a pour objectif de décrire la situation sociolinguistique moderne de *diglossie fishmanienne* du quechua en Bolivie vis-à-vis de l'espagnol. Il s'agira dans un premier temps de décrire brièvement le territoire bolivien afin de pouvoir visualiser plus facilement la distribution actuelle non seulement du quechua mais également de l'aymara sur l'ensemble du territoire national. J'aborde ensuite la question des dynamiques sociolinguistiques du quechua à travers les recensements officiels, les migrations économiques et l'évolution démographique de la population bolivienne, les politiques de colonisation et de descente du quechua vers les basses terres ainsi que les migrations temporaires des paysans de la région de Cochabamba et plus particulièrement du Valle Alto, région où ont été réalisées les enquêtes de terrain. Je présente après cela les politiques linguistiques et éducatives boliviennes au cours du 20^{ème} siècle avant d'aborder brièvement la question de la multiplicité des perceptions relatives à la langue quechua. La dernière partie de ce chapitre s'interroge sur les perspectives d'avenir du quechua bolivien à travers des données quantitatives et qualitatives. L'ensemble du chapitre se veut une sorte de radiographie de ce que représente la langue quechua aujourd'hui en Bolivie et plus particulièrement à Cochabamba mais pas seulement. Il s'agit également du point de départ de la réflexion qui suit au chapitre 5 concernant l'expansion et la rétractation du quechua bolivien.

4.1 Géographie et distribution actuelle du quechua et de l'aymara en Bolivie¹¹⁸

Pour schématiser, l'actuel territoire bolivien est divisé entre des terres basses et des terres hautes (voir figure 8). Les terres hautes correspondent à la partie la plus large de la cordillère des Andes et sont formées d'ouest en est du grand plateau andin (Altiplano) s'étendant du nord au sud (principalement en territoire bolivien, mais pas seulement) à une altitude de 3800m en moyenne, de cordillères orientales habitées et traversées par des vallées tempérées oscillant entre 1500 et 3000m d'altitude. Enfin, la transition entre terres hautes et basses se fait par une zone écologique chaude et humide appelée *yunga*, située entre 500 et 1500m environ. Ces différentes zones écologiques, également appelées « étages », impliquent des modes de production différents et des systèmes d'exploitation complémentaires, avec traditionnellement une préférence pour l'élevage de camélidés et la production de tubercules pour les zones d'altitude et pour la production de maïs et de légumes dans les vallées tempérées. Les *yungas* étaient principalement utilisées pour la production de la feuille de coca.

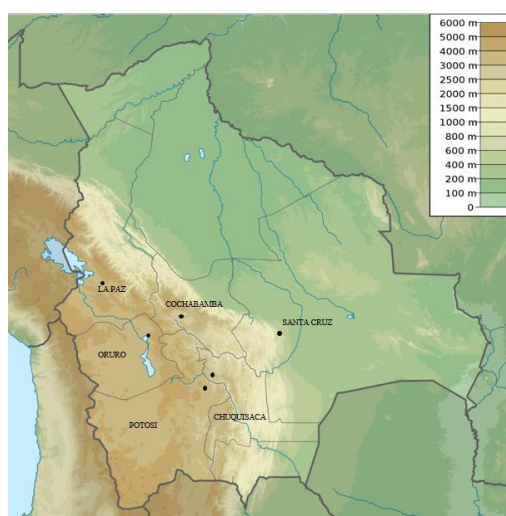


Figure 8 Reliefs de Bolivie (source: Creative Commons CC0 1.0 (Auteur : Urutseg))

¹¹⁸ Cette sous-partie reprend largement l'article Contexte sociolinguistique du quechua sud bolivien (Pierrard, 2016) mais comporte quelques modifications dues à des changements de vue de l'auteur entre les deux travaux. Je prenais au début de ma thèse le modèle classique de diffusion du quechua bolivien explicité au chapitre suivant pour acquis. C'est-à-dire *grosso modo* une diffusion précoloniale durant la période de domination inca et l'opposition radicale entre un monde urbain, colonial et hispanisant d'une part et un monde rural, indigène et quechuaphone d'autre part.

La figure 9 montre les régions à prépondérance aymara et quechua à l'heure actuelle. Pour la zone centrale bleue, les trois espaces blancs correspondent en fait aux trois zones urbaines majeures de l'espace quechua, à savoir, du nord au sud, Cochabamba, Sucre et Potosí, où la présence massive de l'espagnol réduit le poids relatif du quechua.

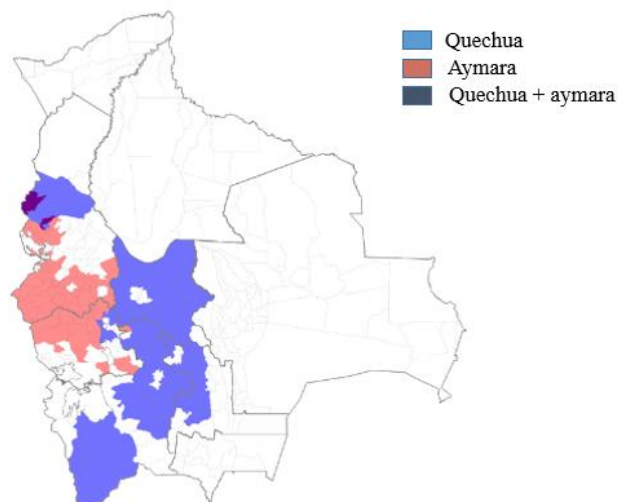


Figure 9 Territoires avec plus de 30% de locuteurs ayant déclaré avoir le quechua ou l'aymara comme langue principale (élaboration personnelle sur la base du recensement de 2012)

4.2 Dynamiques sociolinguistiques du quechua sud bolivien

4.2.1 Le quechua sud bolivien au 20^{ème} siècle : recensements officiels

On peut faire remonter au 19^{ème} siècle les premières tentatives de dénombrement et de classification des populations sur le territoire bolivien (voir Dalence, 1851), mais c'est au 20^{ème} siècle que se développent les recensements sous leur forme moderne. Les catégories ethniques, les modes de sélection, la liberté donnée dans le choix d'une ou de plusieurs langues ont toutefois évolué pour ainsi dire à chaque nouvelle édition. Ce n'est que lors du recensement de 1950 qu'est introduite la question linguistique, sans laisser cependant la possibilité d'indiquer deux langues ou plus (Molina & Albó, 2006), ce qui rend la lecture des chiffres difficile (or on sait que le bilinguisme voire le trilinguisme n'ont rien

d'exceptionnel en Bolivie)¹¹⁹. Le poids écrasant des trois langues majoritaires, l'espagnol et les deux langues andines principales que sont le quechua et l'aymara, est malgré tout flagrant : il ne laisse aux autres langues autochtones que 2,5% de locuteurs pour l'ensemble de la population¹²⁰. En 1976, la question est élargie avec d'une part la formulation suivante adressée à tous les individus, sans limite d'âge : « quelles langues boliviennes savez-vous parler ? », et d'autre part cet énoncé concernant les chefs de famille : « quelle est la langue la plus fréquemment parlée dans votre famille ? ». La première question, qui est fondamentale pour pouvoir analyser le plurilinguisme et les évolutions par croisement de variables, est maintenue en 1992 en ajoutant la catégorie « guaraní » (troisième langue indigène de Bolivie en termes de locuteurs) et en limitant la question aux individus de plus de six ans. En 2001, la limite d'âge est retirée et l'on ajoute un espace permettant aux individus ayant répondu « autre langue native » de spécifier le nom qu'ils donnent à cette dernière. Pour la première fois est introduite une question relative à la première langue parlée, probablement afin de distinguer la L1 et la L2 d'un individu bilingue, bien que, comme le font remarquer Molina & Albó (2006), cela ne laisse pas de place à l'éventualité de deux L1. Enfin, lors du dernier recensement de 2012, la question concernant la première langue apprise est maintenue ainsi qu'une question sur les langues parlées par ordre d'importance (jusqu'à cinq langues) également, mais l'on n'offre plus de réponses préétablies et l'on ne distingue plus entre langues étrangères, indigènes ou autres.

Les modifications, même légères, apportées d'un recensement à l'autre rendent difficile le traitement systématique des données. Il n'en reste pas moins possible de dégager des tendances entre la seconde moitié du 20^{ème} siècle et aujourd'hui. La population bolivienne totale qui dépassait à peine le million en 1900 et atteignait les 3 millions en 1950 (Ledo, 1999) est actuellement d'environ 10 millions selon le dernier recensement. La forte croissance de la population bolivienne fait que tous les cas de figure (monolinguisme en

¹¹⁹ Résultats du recensement de 1950 : 35,9% espagnol ou autre langue étrangère, 36,5% quechua, 24,5% aymara et 2,5% langues autochtones non spécifiées.

¹²⁰ L'existence ou non de locuteurs non recensés de langues amazoniennes ne change pas fondamentalement la donne.

langue indigène, espagnol ou bilinguisme indigène/espagnol) ont augmenté en valeur absolue. Cela masque toutefois la réalité des tendances en termes de substitution sociolinguistique qui sont rendues plus visibles à travers l'observation des valeurs relatives. En 1976, le bilinguisme (BL) est dominant avec 43,3% de la population totale, suivi du monolinguisme espagnol (ME) (36,3%) puis du monolinguisme en langue indigène (MI) (20,4%). Mais en 1992, le MI a chuté à 11,5% au profit du BL et du ME. Puis, en 2001, le ME a pris le dessus en dépassant les 50% mais cette fois au détriment du bilinguisme passé à 37,5% pour la population âgée de 5 ans ou plus. En d'autres termes, selon Molina & Albó (2006), jusqu'en 1992 le changement le plus significatif a consisté en un passage du monolinguisme en langue native au bilinguisme, puis c'est un transfert du bilinguisme vers le monolinguisme espagnol qui a prévalu¹²¹.

4.2.2 Décloisonnement géographique : migrations économiques et urbanisation

Le retour au pouvoir du parti MNR¹²² en 1952 et les réformes de nationalisation des mines et de répartition des terres agricoles qui ont suivi, impulsées par les syndicats paysans et ouvriers nouvellement créés, ont mis fin au système latifundiste dans les régions quechuaphones notamment et ont conduit à l'expulsion des campagnes des grands propriétaires terriens et de leurs représentants (Klein, 2011). Pour Whitehead (2002), à travers les syndicats, les agriculteurs ont obtenu à cette période non seulement la propriété de la terre, mais également un accès au marché et aux crédits bancaires. L'une des conséquences de ces événements selon Sichra (2006) est d'avoir brisé les frontières linguistiques avec une migration des métis *vecinos*¹²³ de villages vers la capitale départementale, une entrée en contact des *campesinos*¹²⁴ avec les autorités urbaines qui auraient impliqué une entrée du quechua en ville ou du moins renforcé sa présence¹²⁵.

¹²¹ En raison d'incohérences notoires dans les données fournies par l'INE concernant la deuxième langue la plus utilisée par les individus, l'évolution de ces tendances n'a pas pu être évaluée.

¹²² *Movimiento Nacionalista Revolucionario*.

¹²³ Littéralement « voisin », résident d'un village ou d'un quartier, représente un certain statut.

¹²⁴ « paysan », « agriculteur », terme censé remplacer celui d'« *indio* ».

¹²⁵ Comme nous le verrons au chapitre 5, le quechua était en fait extrêmement présent en ville au moins jusqu'aux débuts du 20^{ème} siècle.

Parallèlement, l'espagnol a fait son entrée dans les villages et en campagne à travers la radio, l'école et l'activité des syndicats comme effet de la politique d'assimilation du MNR. Une autre conséquence, toujours selon Sichra, a été la perte rapide du bilinguisme des anciens *hacendados*¹²⁶ qui ont dû rompre leur lien avec le monde rural. C'est à cette période, selon elle, que le quechua aurait commencé à être dévalorisé et associé à la classe paysanne. Nous verrons au chapitre suivant que ce processus s'inscrit dans une durée bien plus longue et qu'une certaine élite distingue un quechua idéalisé, pur et expressif, associé à la grandeur de la civilisation inca, de la langue vulgaire abâtardie par l'introduction de termes espagnols. Bien que, dans les milieux aristocratiques, la maîtrise du quechua ait pu être associée au prestige de la possession d'haciendas et que certains cercles littéraires se soient adonnés à la poésie en quechua, il semble peu probable que les deux langues aient été sur un pied d'égalité avant ces événements (voir Albó, 1974 : 57-68). Quoiqu'il en soit, il s'agit à cette époque d'un véritable décloisonnement linguistique à travers des transformations socio-économiques et politiques profondes et d'importants mouvements de populations qui s'initie en modifiant les « frontières » linguistiques et en les rendant plus poreuses.

Les vingt-cinq années qui ont suivi ont vu un accroissement régulier de la population urbaine qui est passée de 24% de la population totale en 1950 à 42% en 1976. Si la population a triplé en une soixantaine d'années (le dernier recensement a eu lieu en 2012), cette croissance n'a pas été homogène et cela doit être pris en compte pour bien appréhender la dynamique du réseau dialectal quechua, notamment sa présence grandissante en milieu urbain ainsi que son déplacement vers les basses terres de l'orient bolivien. Au niveau national, l'explosion démographique est principalement le fait de la croissance accélérée des villes. Entre les années 50 et aujourd'hui, la population rurale est passée d'environ 2 millions à 3 millions d'individus tandis que la population urbaine est passée d'environ 1 million à 7 millions (voir figure 10). Bien sûr, la croissance urbaine est certainement due à un meilleur accès aux services de santé et à de meilleures

¹²⁶ Propriétaires terriens, d'une hacienda.

conditions économiques¹²⁷, mais deux autres facteurs sont également à prendre en compte : l'expansion de la *mancha urbana*¹²⁸ dans la vallée basse de Cochabamba qui empiète sur les terres agricoles ainsi que la migration des ruraux et notamment des habitants des centres miniers des hautes terres. À titre d'exemple, suite à la crise du secteur minier entre 1985 et 1990, plusieurs dizaines de milliers de personnes ont migré vers les principales villes du pays (Cortes, 2002 : 96) et l'on trouve aujourd'hui des quartiers entiers de mineurs dans une ville comme Cochabamba. Cette crise a également eu pour conséquence le départ massif de mineurs de l'ancienne ville impériale de Potosí et a affecté durablement son économie (Absi, 2003).

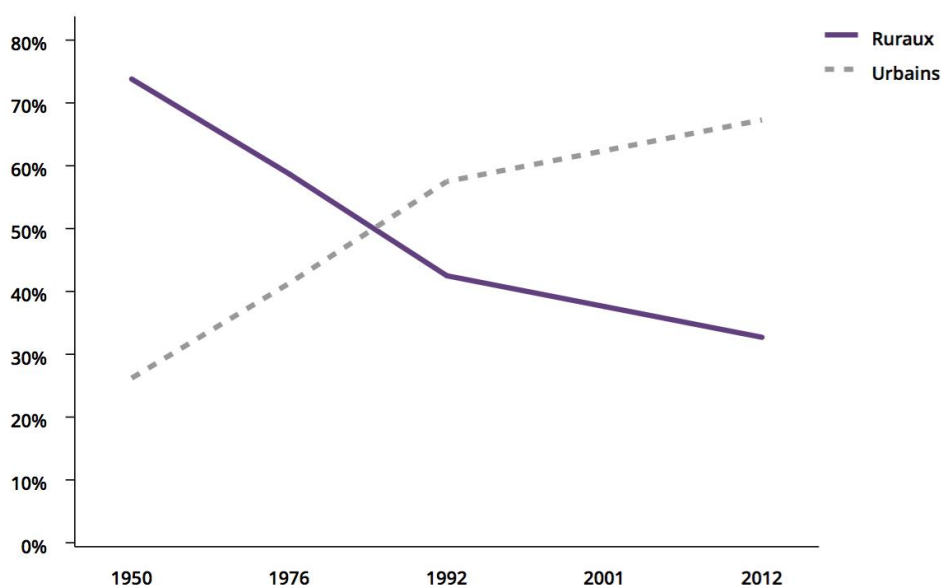


Figure 10 Urbanisation de la Bolivie depuis 1950 en % de la population totale (Source: INE)

Inge Sichra (2006) met en avant le caractère profondément bilingue de la ville de Cochabamba qui a connu le plus fort développement économique et démographique de

¹²⁷ Cortes (2002) rappelle qu'en 2001, 91% de la population rurale vivait sous le seuil de pauvreté contre 39% en milieu urbain.

¹²⁸ Littéralement « tache urbaine ».

l'espace quechuaphone, loin devant les anciens centres majeurs qu'étaient les villes de Potosí et de Sucre et considère que la présence du quechua s'est vue renforcée tout au long de la deuxième moitié du 20^{ème} siècle¹²⁹. La langue est présente à l'écrit sur de nombreuses enseignes et panneaux indicateurs à l'aéroport et à la gare routière, à l'oral dans les émissions de plusieurs radios¹³⁰, dans les transports en commun et les marchés de quartier, mais surtout dans l'énorme marché à ciel ouvert, appelé la *cancha*¹³¹, au sud du centre historique. En chiffres, le recensement de 2001 indique 97% des habitants de la municipalité de Cochabamba (appelée *Cercado*) sachant parler espagnol, mais également 43% sachant parler quechua (soit près de 200 000 locuteurs). De plus, il convient de remarquer que la ville de Cochabamba est située dans une vallée couverte à l'origine d'un tissu de petits villages¹³² qui se sont également développés, au point que l'on peut pratiquement parler aujourd'hui de conurbation et étendre le caractère bilingue urbain à un espace beaucoup plus grand que la seule capitale de Département.

Bien que les chiffres montrent un processus lent, mais constant, menant au monolinguisme avec une augmentation de 12% et une diminution du bilinguisme de 10% entre 1976 et 2001 (Sichra, 2006 : 12), le poids démographique des locuteurs quechuaphones urbains n'en reste pas moins très important et fait du quechua un cas particulier en comparaison avec de nombreuses langues indigènes reléguées à des espaces ruraux périphériques.

4.2.3 Politiques de colonisation et mouvement de descente du quechua vers les basses terres

Au-delà du basculement démographique rural/urbain et de « l'urbanisation » supposée du quechua, un autre phénomène modifie depuis plusieurs décennies la configuration

¹²⁹ Ce n'est sans doute pas complètement faux mais j'ajouterais que Sucre et Potosí ce sont probablement dé-quechuisées plus tôt et plus rapidement que Cochabamba. Voir encore une fois le chapitre 5 à ce sujet pour les sources et leur interprétation.

¹³⁰ Au sujet des radios diffusant des programmes en quechua, voir Guzmán (2006).

¹³¹ Littéralement « enclos ».

¹³² Pour la plupart issus de la politique de réduction des populations indigènes du Vice-roi Toledo au 16^{ème} siècle, de nombreuses références sont données au chapitre suivant.

spatiale de la langue. Les basses-terres de Bolivie qui ont été depuis des siècles relativement isolées des hautes terres, beaucoup plus peuplées et économiquement dynamiques, connaissent un accroissement de population continu depuis la seconde moitié du 20^{ème} siècle, au point d'atteindre bientôt le tiers de la population totale bolivienne. La volonté de coloniser les terres « vides » de l'Orient de la part des autorités boliviennes remonte aux premières années de la République au 19^{ème} siècle, et dès 1905 le décret suprême n°25-04-1905 divise et identifie les zones à coloniser prioritairement, en tablant principalement sur une colonisation d'origine européenne à l'image des États-Unis d'Amérique (J. V. Fifer, 1982). L'intégration de l'Orient reste malgré tout impossible à cause des faiblesses du réseau routier et des voies de communication, d'un relief accidenté entre les deux régions, et des fortes pluies coupant toute communication pendant des mois chaque année. En 1950, aucune route n'est praticable à longueur d'année pour joindre la ville de Santa Cruz et la vallée de Cochabamba, sans compter que l'ouverture des lignes ferroviaires reliant les mines et les villes principales des hautes terres de Bolivie à la côte pacifique au début du 20^{ème} siècle (J. V. Fifer, 1982) a largement modifié les dynamiques d'échanges économiques et a davantage orienté la Bolivie vers la façade pacifique, contribuant à isoler encore un peu plus les basses terres.

Un changement de perspective a lieu avec le mouvement nationaliste révolutionnaire au début des années 1950, qui consiste à envisager une colonisation interne plutôt qu'externe, en encourageant les migrations dans un mouvement descendant : des hautes terres vers les basses terres. Paradoxalement, les réformes menées à cette époque ont induit une crise économique et alimentaire telle que le gouvernement révolutionnaire s'est tourné vers les États-Unis pour recevoir des aides financières, notamment dans le but de réaliser les vieux projets d'intégration et d'exploitation de l'orient bolivien, alors largement dépeuplé et inaccessible depuis la Bolivie andine (Whitehead, 2002). Le programme de colonisation qui a débuté en 1954, a encouragé la migration vers l'est autour de la ville de Santa Cruz et dans la région du Chaparé, piémont de Cochabamba, de populations en provenance principalement des hautes terres de Potosí et d'Oruro, mais aussi des régions de vallées de Chuquisaca et de Cochabamba (V. Fifer, 1967). L'implantation de familles d'agriculteurs dans ces zones inexploitées a largement été planifiée et assistée (en biens et en services) par l'État bolivien. Cette même année 1954

voit l'ouverture de la première route interdépartementale entièrement pavée du pays entre les villes de Cochabamba et de Santa Cruz¹³³ (*ibid.*), permettant dès lors une communication beaucoup plus rapide, rendue possible toute l'année, ce qui a impliqué le début d'une période de forte croissance et mobilité.

Ce mouvement s'est par la suite amplifié, notamment à partir des années 1980 en réponse aux crises économiques et à deux années de sécheresse, avec de nouvelles migrations massives dans un mouvement de descente (Cortes, 1995). La fermeture des mines d'État et le boom de la coca ont eu pour conséquence, entre 1987 et 1992, la migration de plus de 100 000 personnes vers les grandes villes et la région productrice de coca du Chaparé, selon (Ledo, 1999). La ville même de Potosí, ancienne et prestigieuse cité impériale construite autour des richesses du *Cerro Rico*, connaît une grave crise suite au licenciement de plus de 2 800 mineurs d'État et à la désertion de nombreux mineurs de coopératives, consécutive à la chute brutale du cours de l'étain en 1985 (Absi, 2003). La figure 11 montre clairement que le basculement démographique a particulièrement eu lieu entre les régions altiplaniques et les basses terres¹³⁴ (principalement Santa Cruz) avec une baisse de la population de plus de 15% depuis les années 1950 pour l'Altiplano, et une augmentation de près de 20% pour les basses terres. La proportion de la population vivant dans les régions de vallées est sensiblement restée la même. Ces changements reflètent finalement le déplacement qui s'est opéré en termes d'axes de transport et de dynamiques économiques, selon lequel un ancien axe La Paz/Potosí-Sucre jalonné de centres miniers reliés par voie ferrée a cédé peu à peu la place à un axe économique et routier La Paz/Cochabamba/Santa Cruz. Ces trois Départements réunis représentent aujourd'hui plus de 70% de la population bolivienne (recensement de 2012).

¹³³ Voir chapitre 6, cette route passe toujours à l'heure actuelle par le nord du Valle Alto de Cochabamba, région principale de cette étude mais il ne s'agit plus de l'axe principal.

¹³⁴ À la suite de Ledo (1999), l'Altiplano intègre les Départements de La Paz, Oruro et Potosí ; les vallées, ceux de Cochabamba, Chuquisaca et Tarija ; les basses terres, ceux de Santa Cruz, Beni et Pando. Bien que la plupart des Départements ne correspondent pas à un seul milieu, ce regroupement donne une image assez fidèle des évolutions démographiques.

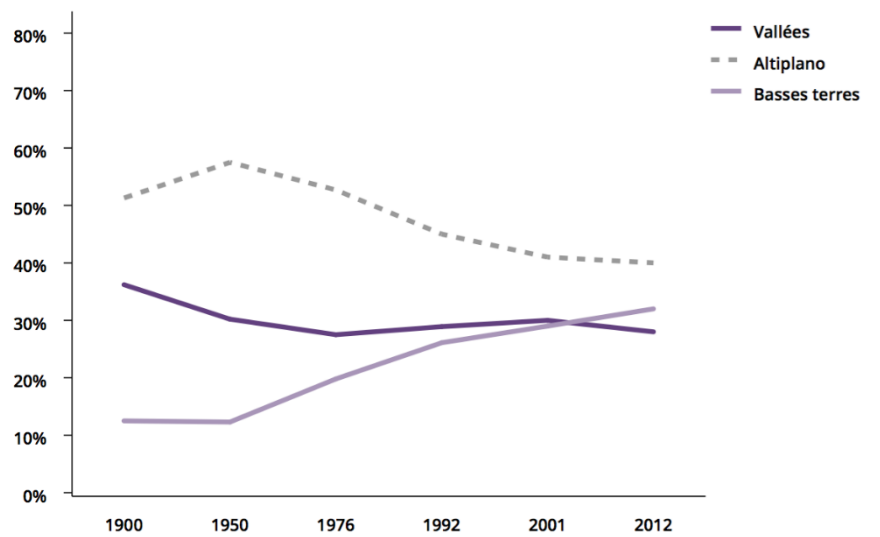


Figure 11 Répartition de la population bolivienne entre trois zones géographiques (d'après Ledo (1999) et ajouts personnels sur la base des recensements de 2001 et 2012)

Les migrants venus s'installer aussi bien dans la région de Santa Cruz que dans celle du Chaparé ont emmené avec eux leur(s) langue(s), dont principalement le quechua et l'aymara. Bien qu'il n'existe pas de travaux sur les processus ayant eu lieu, tels que la quéchuisation ou l'hispanisation, il est notoire, au vu du dernier recensement, que c'est le quechua qui s'est imposé dans ces régions, largement devant l'aymara. Un peu moins de 20 000 individus résidant à Santa Cruz (Département) ont déclaré avoir l'aymara pour langue principale, contre plus de 140 000 pour le quechua.

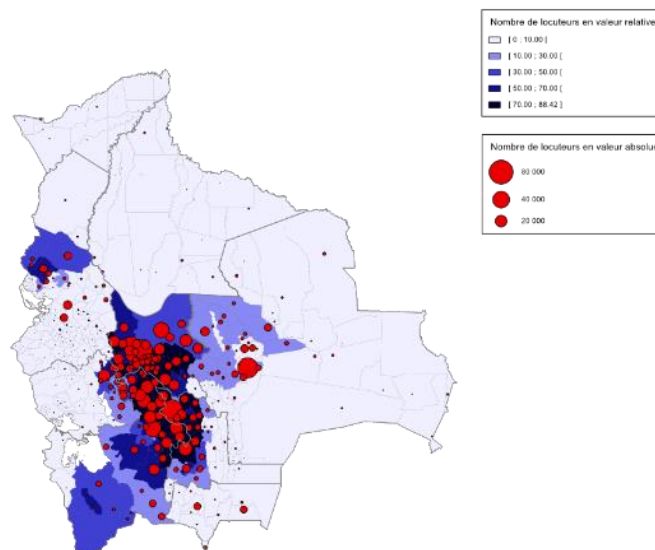


Figure 12 Locuteurs de quechua langue principale en valeurs relative et absolue (élaboration personnelle sur le base du recensement de 2012)

La figure 12 ci-dessus montre ce mouvement de descente du quechua avec plusieurs municipes de la région de Santa Cruz où plus de 10% des individus déclarent avoir le quechua comme première langue de communication ainsi que le poids numérique grandissant et dépassant largement l'influence de la région Sud-Ouest, où le pourcentage est plus fort, mais le nombre de locuteurs reste très faible.

4.2.4 Migrations temporaires

Le poids croissant des centres urbains – principalement La Paz, Cochabamba et Santa Cruz – et l'importance du développement des basses terres de Bolivie au détriment des communautés rurales des hautes terres ne rendent cependant pas complètement compte de la réalité des phénomènes migratoires internes¹³⁵ ni, par conséquent, de la réalité des réseaux communicationnels des locuteurs de quechua. Contrairement à d'autres phénomènes migratoires où la migration vers les grandes villes implique une rupture radicale et définitive avec le lieu et la communauté d'origine, la migration interne des

¹³⁵ Les migrations vers l'étranger, également très importantes, ne sont pas traitées ici.

paysans andins boliviens semble répondre à une autre logique. Plutôt qu'une rupture définitive, on observe avant tout un phénomène de migrations temporaires entretenant des liens étroits et structurés avec la communauté d'origine. C'est d'ailleurs pourquoi :

« nombre de travaux sur les migrations rurales dans les pays andins, et plus spécifiquement en Bolivie, s'interrogent sur le fait migratoire, non pas en tant que « vecteur de désintégration et de transfert » du monde paysan, mais comme une composante susceptible d'éclairer son dynamisme et sa capacité à s'organiser, se déplacer, se maintenir » (Cortes, 2002 : 94).

Des chercheurs comme Cortes préfèrent parler de « mobilité circulatoire » et considèrent que :

« ce changement radical de paradigme dans l'analyse du fait migratoire tend à faire resurgir de l'ombre le poids persistant des sociétés paysannes, non seulement en termes démographiques, mais également en termes économiques, sociaux et culturels » (*ibid.*).

Le modèle développé par Cortes sur la base de travaux menés dans une communauté d'altitude de la région du *Valle Alto*, ou haute vallée de Cochabamba, décrit la mobilité circulatoire des membres d'une communauté comme étant liée à un dédoublement des espaces de production (Cortes, 1998 : 271). Une grande majorité des familles de la communauté a des membres migrants au Chaparé, soit comme ouvriers agricoles, soit comme colons propriétaires et ces familles y achètent régulièrement des terres. L'exploitation agricole en zone tropicale conserve un caractère fondamentalement familial et reproduit l'organisation sociale de la communauté d'origine, notamment à travers les systèmes d'entraide, de recours à la main-d'œuvre familiale et à des pratiques de retour de services rendus. Le rythme des migrations se calque sur le rythme des deux calendriers agricoles – tropical et d'altitude – et compte entre 8 et 10 allers-retours par an. La mise en place d'un dispositif spatial pluri-localisé dépend des conjonctures exogènes et endogènes :

« la famille met en place et articule un dispositif spatial pluri-localisé, au gré des conjonctures exogènes certes (opportunités de travail, politiques migratoires, facilité de circulation...), mais aussi en fonction de ses propres

logiques économiques et socioculturelles (mariage, naissance, travail, perspectives d'héritage foncier, calendrier agricole, construction d'une maison, investissements...) » (Cortes, 2002 : 107).

Le modèle consiste donc en un espace de référence qui correspond à la communauté d'origine située le plus souvent sur un plateau, un espace de migration principal en zone tropicale et des espaces de migration secondaires entre montagne et vallées vers les grandes villes principales et/ou les petits bourgs intermédiaires servant principalement d'espaces d'approvisionnement complémentaire (Cortes, 1998 : 271). Étant donné que la très grande majorité des familles reproduisant ce modèle sont quechuaphones, cela crée un cas particulier de contacts de micro-variations dans la zone de migration, tout en maintenant des échanges langagiers réguliers avec des locuteurs de la même communauté. Cette dynamique interlectale doit donc impérativement être prise en compte dans le cadre d'une étude sur la variation et les pratiques langagières du quechua et requiert des entretiens sociolinguistiques poussés, afin de cerner au mieux les différents lieux de vie des locuteurs ainsi que le rythme de leurs déplacements. Ce phénomène nous oblige également à aborder avec réserve les données statistiques tirées des recensements, précisément en raison du cadre rigide des questions posées.

4.3 Politiques linguistiques et éducatives

L'éducation publique sur le territoire bolivien ne se développe véritablement qu'après l'accession au pouvoir en 1899 du Parti libéral, qui considère, suite à la défaite et à la perte de territoire lors de la guerre du Pacifique, qu'il est urgent de développer et de consolider l'identité nationale. À cette époque, la population bolivienne est inférieure à deux millions d'habitants (recensement de 1900), largement rurale, et l'éducation n'est accessible qu'à une toute petite minorité d'individus. La grande majorité des masses paysannes indigènes est illettrée et ne parle pas l'espagnol. Dans l'imaginaire et les discours des élites libérales alors au pouvoir, il s'agit de « régénérer » le peuple pour l'engager sur la voie du progrès et de la modernité (Martinez, 2010), car dans une perspective évolutionniste, le peuple bolivien (comprendre par ce terme les masses

indiennes) est « malade et inadapté ». Dès lors, l'éducation de ces masses, à travers l'homogénéisation et conséquente hispanisation, est perçue comme nécessaire à la marche en avant du pays vers la modernisation. Toutefois, les revendications de communautés indigènes pour une éducation existent également depuis le XIX^{ème} siècle, mais dans une perspective totalement différente de celle des groupes de pouvoir. Pour ces derniers, il s'agissait de « civiliser l'indien » en l'hispanisant et en lui enseignant l'écriture dans un but d'unification nationale, tandis que pour les communautés indigènes, il s'agissait d'apprendre la langue du droit et du pouvoir afin d'être en mesure de défendre leurs droits fonciers, et maintenir leur indépendance (Howard-Malverde & Canessa, 1995). Sichra considère également que c'est avec l'avènement de l'État libéral et l'expansion des haciendas que la volonté d'apprendre l'espagnol s'est fait jour pour défendre les droits des communautés. De là viendrait que l'école est associée symboliquement à l'apprentissage de l'espagnol, lui-même associé à la lecture et à l'écriture. Elle affirme également que « cette double équation imprimerait un sceau caractéristique sur l'école bolivienne au cours de son histoire » (Sichra, 2008 : 136). En 1931 est créée la première tentative d'éducation par et pour les communautés indigènes à Warisata sur l'altiplano bolivien en contexte aymara, mais ce projet dura moins de dix ans et plusieurs professeurs ainsi que l'un de ses fondateurs furent arrêtés. L'influence de cette expérience n'est pourtant pas morte avec elle, puisqu'elle reste actuellement une référence importante, et que la nouvelle loi éducative de 2010 porte le nom des fondateurs de l'école de Warisata.

Suite à la révolution de 1952 et à l'accession au pouvoir susmentionnée du parti MNR, une réforme éducative a lieu qui se manifeste dans le *Código de la educación boliviana* de 1955¹³⁶. Les grands principes énoncés rappellent qu'il est de la responsabilité de l'État d'éduquer l'ensemble des Boliviens sans discrimination, de soutenir la vie démocratique du pays, et de renforcer les grandes avancées économiques, sociales et politiques de ladite révolution nationale. Selon Howard-Malverde & Canessa (1995), dans chaque communauté du pays capable d'inscrire plus de 30 élèves, une école devait être construite.

¹³⁶ <http://www.lexivox.org/norms/BO-DL-19550120.xhtml>.

Toutefois, cette réforme reste dans la continuité des projets précédents dans la mesure où elle cherche avant tout à uniformiser la société bolivienne et à intégrer les masses paysannes dans l'économie nationale à travers l'alphabétisation et l'apprentissage de l'espagnol. L'article 120 inclut même dans les prérogatives de l'éducation nationale la nécessité d'inculquer aux paysans de bons comportements alimentaires, d'hygiène et de santé, et de les inciter à se défaire de pratiques comme la superstition et la consommation de feuilles de coca. Il s'agit clairement à cette époque d'infiltrer et de « civiliser » le monde paysan-indigène de l'intérieur, à travers le maître d'école rural. Malgré les velléités d'universalisation de l'éducation, (Contreras, 2003) considère que l'évolution du nombre d'enfants scolarisés ou d'unités éducatives rurales est continue depuis plusieurs décennies, et qu'il n'existe pas à proprement parler de rupture révolutionnaire en dépit de nombreux discours officiels. Il n'en reste pas moins vrai pour (López, 2005) que : « le discours réformiste d'alors et l'ensemble des articles du code ont eu un impact décisif sur l'idéologie enseignante et sur la vision que nombre d'éducateurs et d'intellectuels boliviens ont développées sur l'éducation nationale et cette réforme ».

D'après (Whitehead, 2002), en 1910 seulement 52 000 enfants recevaient une éducation primaire et ce chiffre n'atteignait en 1952 que 131 000 élèves. Au cours des trois décennies suivantes, la scolarisation s'implante véritablement et l'on compte en 1981 pas moins de 45 000 maîtres d'école primaire en charge de plus d'un million d'élèves. 86% des enfants âgés de 6 à 13 ans reçoivent alors une éducation primaire, et 34% de ceux entre 14 et 17 ans une éducation secondaire. Dans le même temps, les différents gouvernements nationalistes civils et militaires organisent des campagnes d'alphabétisation en espagnol, toujours dans le but d'homogénéiser la société nationale (Sichra, 2008).

C'est à partir du début des années 1980 qu'un grand nombre d'organisations sociales, syndicats ouvriers et paysans, fédérations de professeurs ruraux ou encore de peuples indigènes commencent à définir et réclamer une restructuration du système éducatif prenant en compte les diversités culturelles et linguistiques du pays, ce qui mènera entre 1990 et 1994 à un projet pilote d'éducation interculturelle et bilingue (EIB) basé sur des expériences similaires dans d'autres pays d'Amérique Latine, suite à un accord entre le

ministère de l'éducation et l'UNICEF (voir Choque, 2005, pour un rappel détaillé de ce mouvement). Ce projet a conduit à l'implantation de l'EIB dans 58 écoles pilotes en zone quechuaphone notamment. Pour Howard, les changements géopolitiques en Europe, les retours à la démocratie en Amérique latine, la Convention 169 sur les droits indigènes de l'Organisation internationale du travail ou encore la focalisation des mouvements sociaux indigénistes sur le 500^{ème} anniversaire de la « découverte » de l'Amérique par Colomb ont favorisé une conjoncture propre à mener des réformes constitutionnelles dans les pays andins, où « pour la première fois dans l'histoire post-conquête, des constitutions politiques ont pris en compte la diversité culturelle et linguistique de leurs populations » (Howard, 2011 : 198). En 1993, un professeur d'université aymarophone, Víctor Hugo Cárdenas, arrive à la vice-présidence de l'Etat bolivien en ayant eu pour slogan électoral « unité dans la diversité » (Howard-Malverde & Canessa, 1995 : 234). Dans ce contexte et dans la continuité du projet EIB, une nouvelle loi de réforme éducative est promulguée en 1994¹³⁷, qui déclare sur le papier que l'éducation bolivienne est interculturelle et bilingue, et assume dans son article 1 « l'hétérogénéité socio-culturelle du pays ». La nouvelle constitution de 1994¹³⁸ déclare (Art. 171) reconnaître, respecter et protéger dans le cadre de la loi les langues des peuples indigènes et en 2000 le décret suprême n° 25894¹³⁹ déclare reconnaître officiellement 35 langues indigènes, dont le quechua, sans toutefois définir ce qui est entendu par « officiel ». Autrement dit, il s'agit surtout d'une déclaration d'intention, sans aucune précision sur les moyens ou les ressources envisagés pour leur défense et leur valorisation. En dépit de l'implantation de l'EIB et de « l'officialisation » des langues indigènes, Molina & Albó (2006 : 102) observent une baisse du nombre de bilingues au profit du monolinguisme hispanophone pendant cette période, et imputent cette tendance à la non-implantation de l'EIB en milieu urbain, où l'école reste largement hispanisante, et aux fortes migrations vers les grandes villes, où

¹³⁷ <http://www.lexivox.org/norms/BO-L-1565.html>.

¹³⁸ <http://www.lexivox.org/norms/BO-CPE-19940812.xhtml>.

¹³⁹ <http://www.lexivox.org/norms/BO-DS-25894.xhtml>.

les parents ne cessent pas nécessairement de parler la langue, mais ne la transmettent pas à leurs enfants.

En 2005, Evo Morales Ayma est élu à la présidence de la République avec un programme qui se veut socialiste, anti-impérialiste et antilibéral. Il revendique ouvertement son intention de nationaliser les ressources naturelles, telles que le gaz et le pétrole, et de défendre les droits politiques, territoriaux, éducatifs ou encore linguistiques des populations indigènes de Bolivie¹⁴⁰. Le recensement de 2001 avait fait ressortir un fort sentiment d'appartenance ou de revendication culturelle : plus de 60% des individus âgés de plus de 15 ans déclaraient appartenir à un peuple indigène. Dans le cas qui nous concerne, un nouvel appareillage juridique en trois pans principaux a vu le jour avec la nouvelle Constitution adoptée par référendum en 2009¹⁴¹, une nouvelle loi sur l'éducation ainsi qu'une loi générale de droits et de politiques linguistiques. La nouvelle Constitution politique a changé le terme de République pour celui d'État plurinational et reconnaît « officiellement » dans son article 5, en plus de l'espagnol, toutes les langues « des nations ou peuples indigènes originaires paysans » dans une formule quelque peu ambiguë où « nation » équivaut à « langue » et sans définir ce qui est entendu par « officiel ». Cette équivalence entre « nation » et « langue » est renforcée par la formule récurrente qui attribue à un peuple un territoire, une histoire, une organisation et une langue¹⁴². En dépit de la deuxième partie de l'article qui déclare que les institutions de l'État à tous les niveaux devront utiliser l'espagnol plus une langue indigène officielle (ce qui n'a pas ou peu été mis en place jusqu'à présent¹⁴³), la présence de langues mortes,

¹⁴⁰ Accès au programme politique du parti MAS pour les élections de 2005 : <http://docplayer.es/62957-Programa-de-gobierno-mas-ipsp-por-una-bolivia-digna-soberana-y-productiva-para-vivir-bien-la-paz-noviembre-de-2005.html>.

¹⁴¹ <http://www.lexivox.org/norms/BO-CPE-20090207.html>.

¹⁴² Voir par exemple l'article 30 qui définit une nation ou peuple indigène comme une collectivité humaine partageant « une identité culturelle, une langue, une tradition historique, des institutions, un territoire et une cosmovision ».

¹⁴³ La date limite pour les fonctionnaires était le 6 août 2015. Dans les semaines précédentes, cette question a fait débat dans plusieurs journaux nationaux. Voir par exemple : <http://www.lostiempos.com/diario/actualidad/nacional/20150728/exdiputado-pide-que-evo-y-alvaro-sean-los-primeros-en-aprender-un-idioma-309946-685918.html> ou <http://eju.tv/2015/07/evo-el-indigena-que-no-habla-idiomas-nativos/>.

rituelles ou non attestées dans la liste rajoute à la confusion. La nouvelle Constitution attribue par ailleurs aux universités (Art. 95) l'implémentation de programmes pour la récupération, la préservation, le développement, l'apprentissage et la diffusion des différentes langues indigènes, et dès 2008, le décret suprême n°29664¹⁴⁴ a déclaré la création de trois Universités indigènes, aymara, quechua et guarani, devant notamment mettre en pratique les recommandations mentionnées ci-dessus.

En 2010 est votée la nouvelle loi sur l'éducation portant le nom de deux fondateurs de l'expérience d'école indigène de Warisata – Avelino Siñani et Elizardo Pérez¹⁴⁵. Celle-ci stipule que l'éducation nationale bolivienne doit développer une approche intraculturelle, interculturelle et plurilingue et, dans son article 7 concernant l'usage des langues officielles, que l'enseignement doit être obligatoirement bilingue, tout en respectant la prédominance linguistique territoriale des unités éducatives : langue autochtone comme première langue d'enseignement, et espagnol comme deuxième langue dans les zones où prédomine une langue autochtone, et inversement là où l'espagnol prédomine. La définition et la mise en place des nouveaux programmes intra et interculturels, avec un tronc commun et un tronc spécifique à chaque « nation », censées se faire en collaboration avec les organisations sociales de base, ont demandé beaucoup de temps et il est probablement trop tôt pour évaluer les effets de l'application de la nouvelle loi. Remarquons toutefois que le PROEIB¹⁴⁶ (programme d'éducation interculturelle et bilingue) de l'Université publique de Cochabamba forme des professionnels de l'éducation bilingue depuis 1996 et que la plupart des mémoires de recherche des étudiants de sa formation de master traitent de la réalité de l'EIB sur le terrain, entre autres des échanges en classe, de la perception des élèves, parents et maîtres d'école. Ces travaux

¹⁴⁴ <http://www.lexivox.org/norms/BO-DS-29664.xhtml>.

¹⁴⁵ <http://www.lexivox.org/norms/BO-L-N70.xhtml>.

¹⁴⁶ <http://www.proeibandes.org/>.

sont accessibles gratuitement en ligne et offrent systématiquement un résumé d'une dizaine de pages dans la langue concernée qui est le plus souvent la langue quechua¹⁴⁷.

Enfin, la loi générale des droits et des politiques linguistiques (LGDPL) a été promulguée en 2012¹⁴⁸. Elle a pour objet, entre autres, de reconnaître, protéger, promouvoir, diffuser, développer et encadrer les droits linguistiques individuels et collectifs (Art. 1). Elle est censée reposer sur les principes de décolonisation, d'équité, d'égalité, d'interculturalité, de « personnalité » (droit individuel d'utiliser sa langue n'importe où sur le territoire national) et de territorialité définis dans l'article 3. Cette loi définit également une douzaine de termes tels que « langue », « bilingue », « communauté linguistique » ou encore « standardisation linguistique » (Art. 4). Elle différencie d'ailleurs les deux termes que sont *normalización* et *normatización*, où le premier terme est défini comme un processus prévu pour garantir l'obtention d'une situation d'équité sur le plan légal et social des langues officielles et l'extension de leur usage à plusieurs domaines du langage écrit, tandis que le second se définit comme le fait de doter ces langues d'alphabets, de normes orthographiques et grammaticales et d'innovations lexicales permettant la pratique de l'écriture. Pour Sichra¹⁴⁹, l'ensemble est globalement normatif et manipulé depuis des organes d'État plutôt que par les bases de la société civile, qui ont pourtant activement participé à l'élaboration de la LGDPL, et met plus en avant la nécessité de doter ces langues de règles orthographiques et de favoriser leur passage à l'écriture que d'encourager l'usage réel et quotidien des langues. Elle conclut sur le rôle de l'État au sujet des langues indigènes en déclarant que « *[l]ejos de encontrarse políticas que respondan a la plurinacionalidad, se observa que el Estado aplica su propia lógica homogeneizadora y centralista [...] estableciéndose medidas de obligatoriedad, control y fiscalización antes que estímulo de transmisión, uso y difusión en los propios espacios*

¹⁴⁷ <http://bvirtual.proeibandes.org/index.php>. Une quarantaine de documents sont accessibles en tapant le mot « quechua » dans la barre de recherche.

¹⁴⁸ <http://www.lexivox.org/norms/BO-L-N269.xhtml>.

¹⁴⁹ Mme Sichra est une linguiste vivant depuis une trentaine d'années et ayant activement travaillé avec l'organisation CENDA, impliquée dans la diffusion des savoirs paysans et la pratique de la lecture bilingue, et le PROEIB, impliqué dans l'étude et la formation en EIB.

*familiares, comunitarios y organizacionales*¹⁵⁰ » (Sichra, 2014 : 523). La Bolivie est donc armée d'un arsenal de lois devant permettre la défense des droits linguistiques et la mise en place généralisée d'une éducation bilingue, mais il faudra sans doute attendre quelques années avant de pouvoir juger de l'application des mesures et des résultats obtenus.

4.4 Perceptions multiples : subjectivités et affect

Au-delà des réalités statistiques et des différentes politiques linguistiques ou éducatives mises en place, les perceptions qu'ont d'une langue les locuteurs et non-locuteurs ainsi que les rapports affectifs entretenus avec cette dernière ne sont pas sans effet sur sa dynamique sociolinguistique (usage, statut, fonctions) et sa vitalité. Et là encore, le quechua sud bolivien ne répond pas à un schéma simpliste que l'on peut résumer à une langue dominée, méprisée par les non-locuteurs et dévalorisée par les locuteurs eux-mêmes en dépit d'un rapport affectif fort avec elle. En tant que variété dépassant le million de locuteurs, parlée dans des contextes sociaux et culturels très divers et jouissant du statut d'ancienne langue impériale en dépit de sa relégation déjà ancienne hors des instances du pouvoir, le QSB peut recevoir un large éventail d'épithètes, positifs ou négatifs, mais ne laisse que rarement indifférent. Tous les cas de figure existent et il semble difficile d'associer un profil sociolinguistique à une attitude en particulier. Le paragraphe qui suit présente quelques cas montrant que les attitudes positives ou négatives ne sont pas nécessairement corrélées au profil socioéconomique des individus ni à leur maîtrise de la langue quechua.

Dans les zones rurales éloignées des principaux centres urbains où les enfants communiquent entre eux en quechua, les communautés revendiquent parfois une autonomie politique mais aussi éducative basée sur leur culture et leur langue et rejettent une école assimilationniste, homogénéisatrice et hispanisante (Catalán, 2006). Mais à

¹⁵⁰ « loin de trouver des politiques répondant à la plurinationalité, on observe que l'État applique sa propre logique homogénéisante et centraliste [...] en établissant des mesures d'obligation [et] de contrôle plutôt que de stimulation de la transmission, de l'usage et de la diffusion dans les propres espaces familiaux, communautaires et organisationnels.

L'inverse, ce sont parfois les parents d'élèves eux-mêmes qui s'opposent à l'enseignement en langue quechua et réclament l'usage de l'espagnol pour que leurs enfants l'apprennent, comme le rapportait le directeur d'une petite école rurale¹⁵¹ où l'EIB était appliquée, lors d'une réunion concernant les nouveaux programmes liés à la réforme éducative. Il en va de même dans les zones à prédominance hispanophone où des cours de quechua sont dispensés dans les écoles. Parmi les parents d'élèves voyant de façon plutôt positive l'enseignement de la langue quechua, il existe plusieurs types de motivations. Sichra (2007) en définit trois types, à savoir une motivation de type pragmatique / instrumentale, une autre plutôt patriotique / nationaliste et enfin une motivation politique. La motivation pragmatique / instrumentale concerne les débouchés professionnels, car différents secteurs de métiers requièrent la maîtrise du quechua, notamment pour les techniciens travaillant régulièrement dans des projets de développement en milieu rural ou encore les professionnels de la santé devant parfois communiquer avec des patients monolingues. La motivation patriotique / nationaliste se rapporte à un sentiment d'identité propre dont le quechua fait partie intégrante comme symbole fort, même parmi les non-locuteurs¹⁵². La motivation politique quant à elle, se réfère à la volonté de dépasser les conflits « ethniques » que vit la Bolivie avec l'idée qu'une compréhension mutuelle permettrait une meilleure communication entre des mondes qui s'ignorent. Ces quelques attitudes positives de la part d'adultes urbains monolingues hispanophones ne doivent cependant pas masquer l'existence d'attitudes négatives voire violentes vis-à-vis de la langue « indienne ». Un seul exemple suffira à illustrer ce genre d'attitude. En contexte d'enseignement du français, une jeune élève d'une dizaine d'années a réagi de façon très vive suite à l'association malheureuse de l'enseignant des termes « langue » et « quechua » en hurlant avec des arguments probablement entendus dans le cercle familial que le quechua n'était pas une langue. Bien que dans l'ensemble la langue quechua soit plutôt bien perçue, cela reste globalement symbolique, et dans la réalité des pratiques le locuteur

¹⁵¹ Près de Sicaya, Capinota, Département de Cochabamba.

¹⁵² Tous les habitants de Cochabamba connaissent et utilisent quotidiennement un certain nombre de termes quechuas qui marquent clairement l'identité et l'appartenance à la région.

bilingue dont l'espagnol est fortement marqué par la L1 et associé à l'accent « paysan » n'en reste pas moins moqué et méprisé par les monolingues hispanophones.

4.5 Transmission et perspectives d'avenir du quechua sud bolivien

L'on hésite parfois à parler de langue minoritaire concernant le quechua en Bolivie au vu de son poids écrasant et pour ainsi dire dominant vis-à-vis des autres langues indigènes du pays (exception faite de l'aymara). Le nombre de locuteurs dépasse le million, sa visibilité est grande dans les rues des villes, à la radio et même à la télévision, les attitudes des locuteurs comme des non-locuteurs sont globalement positives, le répertoire musical national lui fait la part belle et pourtant le risque de rupture de la transmission n'est pas nul. Pour Sichra (2006), il reste cependant bien une langue minoritaire au contact de l'espagnol dominant, langue écrite, administrative, légale et de diffusion internationale, et l'on observe un certain degré de déplacement de ses fonctions sociales. De nombreux parents ayant migré dans les centres urbains de façon définitive ne transmettent plus la langue et il n'est pas rare de rencontrer de jeunes adultes ne pouvant pas communiquer avec leurs grands-parents monolingues. Pour d'autres, le quechua n'est utilisé que dans le contexte familial et jamais avec des membres de la même génération. Elle fait toutefois remarquer que le phénomène est plus lent en Bolivie où la pratique reste très vivace en campagne et où les changements politiques et la revendication de la multiethnicité font que se déclarer indigène n'est plus nécessairement stigmatisant. Lors du recensement de 2001, 62% de la population nationale s'identifiait à un groupe indigène et 30,7% se déclarait quechua (recensement 2001). Un certain nombre de métis hispanophones cherchent à apprendre le quechua dans une volonté de récupération et de sentiment national ou dans l'optique de débouchés professionnels pour des missions rurales. Des enfants n'ayant pas été élevés en quechua cherchent à récupérer leur culture quechua à travers la langue. Mais concernant les déclarations recueillies dans le cadre des recensements concernant les langues indigènes parlées, notamment dans un contexte ethnicisant et socio-politique favorable à l'idée d'indigène, « il s'agit peut-être plus du désir de parler une langue que d'une réalité dans la pratique » (Sichra, 2014 : 512). Bien qu'il soit toujours possible aujourd'hui de rencontrer des locuteurs déclarant ne pas parler

la langue, l'inverse est également vrai, à savoir des non-locuteurs affirmant maîtriser la langue. (Howard, 2011) suppose que la non-perte de la langue indigène dans les villes de Bolivie (contrairement à Lima par exemple) est due au fait que les migrations les plus importantes ont eu lieu dans les années 1990 en même temps que les mouvements sociaux indigènes prenaient de l'importance et que le caractère stigmatisant de l'indigénité déclinait. Pourtant, les chiffres du dernier recensement montrent bien la baisse lente mais constante du pourcentage de locuteurs natifs du quechua par rapport à la population globale du pays en fonction de l'âge des individus (voir figure 13). Cette courbe montre très clairement que la diglossie espagnol / quechua est en phase d'assimilation avancée et laisse prévoir un affaiblissement rapide de la langue malgré l'augmentation en valeur absolue du nombre de locuteurs. À cela s'ajoute le poids démographique grandissant des populations jeunes ayant précisément le taux le plus faible de locuteurs natifs. Dans les trois principales régions quechuaphones que sont les Départements de Cochabamba, Chuquisaca et Potosí, plus de 70% de la population a moins de 40 ans en 2012.

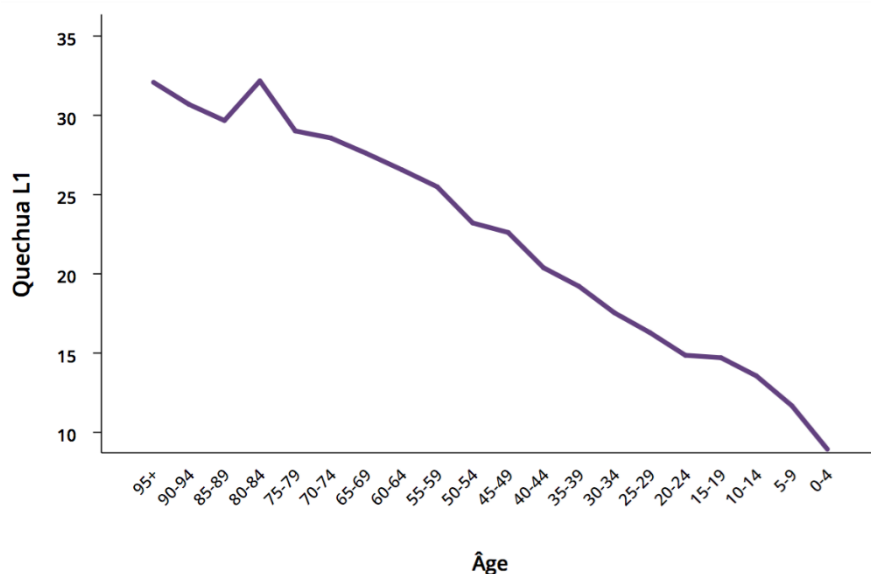


Figure 13 Pourcentage d'individus déclarant avoir le quechua comme première langue par rapport à la population globale par tranches d'âge (d'après INE)

Selon Howard,

« le fait que la survie de la langue jusqu'à nos jours ait longtemps été expliquée en termes d'indicateurs sociaux négatifs (pauvreté, analphabétisme, infrastructures faibles), avec l'impact négatif correspondant sur les attitudes vis-à-vis de sa pratique, doit être considéré comme une menace à sa survie dans le futur » (*ibid.*).

En somme, ni l'expansion territoriale du quechua ni l'augmentation de son nombre de locuteurs ne semblent pouvoir assurer à long terme son maintien. Les processus de passage d'un monolinguisme quechua au bilinguisme puis au monolinguisme espagnol, ainsi que la courbe régulière de diminution de locuteurs natifs par tranches d'âge, mèneront très probablement à un affaiblissement de la langue qui reste en situation diglossique et doit être considérée, à ce titre, comme une langue minoritaire. Il faudra observer dans les décennies à venir si les changements d'attitudes et de politiques linguistiques en cours parviendront à inverser la tendance et à redresser la courbe des locuteurs natifs permettant d'éclaircir l'avenir du quechua sud bolivien.

Une étude récente (Hentschel, 2016) réalisée auprès d'étudiants bilingues de la ville de Cochabamba montre la persistance d'une situation diglossique entre l'espagnol et le quechua où ce dernier est cantonné à quelques espaces privés et certains types de transport ainsi que le grand marché du sud de la ville. Cette étude montre également une profonde fracture générationnelle dans l'usage du quechua qui voit les jeunes n'avoir recours à ce dernier qu'avec les anciens et de préférence monolingue ou ayant un espagnol hésitant. Il est très rare pour les plus jeunes de s'adresser en quechua à ceux de leur génération. Enfin, Hentschel (*op. cit.* p.129) souligne le problème de la transmission intergénérationnelle du quechua en contexte urbain et en conclut que « *a largo plazo el futuro del quechua en el área urbana de Cochabamba es incierto*¹⁵³ ».

¹⁵³ « à long terme l'avenir du quechua dans la zone urbaine de Cochabamba est incertain ».

CHAPITRE 5 : LE QUECHUA SUD BOLIVIEN COMME LANGUE
COLONIALE

Ce cinquième chapitre aborde la question de la diffusion et de la rétractation du quechua bolivien en partant du modèle classique souvent partagé entre intellectuels régionaux et chercheurs nationaux ou étrangers, répété, transmis et rarement questionné car semblant aller de soi et sans doute également à cause d'un manque de dialogue entre différents champs de connaissance, tels que la linguistique, la sociolinguistique et l'ethnohistoire par exemple. Je chercherai donc, après l'avoir explicité, à montrer les incohérences de ce modèle dans ces principes mais aussi dans ces prédictions. Après avoir tenté de définir ce modèle commun et de démontrer ses incohérences, je proposerai un modèle qui me semble plus en accord avec l'avancée des connaissances sur la société coloniale *charqueña* des dernières décennies et qui ne pose pas de faux problèmes tels que l'homogénéité du réseau dialectal ou encore l'adoption de la langue pas les strates dominantes de la société *cochabambina*. Le modèle alternatif de diffusion et de recul du quechua bolivien et plus particulièrement dans la région de Cochabamba permet de faire un certain nombre d'hypothèses sur la réalité des pratiques langagières contemporaines qui seront testées dans les chapitres suivants.

5.1 Idées générales sur le quechua bolivien

5.1.1 D'où vient le quechua bolivien ?

Lorsque l'on pose la question « d'où vient le quechua parlé en Bolivie ? » à des non spécialistes on obtient des réponses très différentes mais, au-delà des mythes

extravagants, il existe une version extrêmement répandue et qui semble aller de soi : le quechua est la langue des quechuas, eux-mêmes descendants des Incas et présents sur ce territoire depuis l'annexion de cette région au Tahuantinsuyo et l'envoi de *mitimaes*, ou colons, pour contrôler et exploiter les territoires nouvellement conquis. Cette vision des choses ancre la langue quechua dans un passé précolonial et repose sur une association peuple/langue qui n'est que très rarement questionnée. L'ethnisation relativement récente « *de los quechuas* » présente dans de nombreux travaux d'universitaires boliviens (voir par exemple Rocha, 1999) et validée par la nouvelle Constitution bolivienne (voir chapitre précédent) est à ce titre symptomatique.

Les différents chercheurs et spécialistes tels que Cerrón-Palomino (1987 : 68), Sichra (2003 : 76) ou encore Albó (1995 : 116), en ce qui concerne les linguistes, ont le plus souvent repris ce scénario à leur compte. C'est également la version donnée par Pedro Plaza (2009 : 220) dans *Lenguas de Bolivia*¹⁵⁴ :

« En todo caso, la expansión del quechua hacia el territorio boliviano fue favorecida, por la política incaica de introducción del quechua en los territorios bajo su dominio, introduciendo de este modo la variedad del quechua cusqueño, hacia la segunda mitad del siglo XV, lo que produjo en este mismo siglo una importante expansión hacia el sur, incluyendo la parte templada del territorio boliviano, en el siglo XV ¹⁵⁵».

La phrase de Murúa ([1613] 1987) sur l'officialisation d'une variété de quechua comme langue administrative est connue de tous : « *A este Ynga Huayna Capac, se atribuye haber mandado en toda la tierra se hablase la lengua de Chinchaysuyo, que agora comúnmente se dice la Quichua General, o del Cuzco [...]* ¹⁵⁶ ». Cette officialisation

¹⁵⁴ Pourtant dans le Tome IV de ce livre important pour l'accès du public bolivien à ce type de connaissances, Hans van den Berg défend la thèse d'une quechuisation post-16^{ème} siècle.

¹⁵⁵ « Quoi qu'il en soit, l'expansion du quechua vers le territoire bolivien a été favorisée par la politique inca d'introduction du quechua dans les territoires sous sa domination, introduisant ainsi la variété du quechua de Cuzco vers la deuxième moitié du 15^{ème} siècle, ce qui a produit au cours de ce siècle une importante expansion vers le sud, y compris la partie tempérée du territoire bolivien ».

¹⁵⁶ « Il a été attribué à l'Inca Huayna Capac le fait d'avoir ordonné que soit parlé sur toute la terre la langue du Chinchaysuyo, aujourd'hui communément appelé Quichua General, ou de Cuzco ».

expliquerait en partie la grande expansion territoriale actuelle du quechua¹⁵⁷. Pourtant cette « officialisation », qui n'est d'ailleurs mentionnée que dans cette seule chronique (pour une critique de cette source voir Itier, 2013), ne saurait expliquer à elle seule la quechuisation de la région de Charcas : les populations ne changent pas de langue par décret. Un autre argument, complémentaire, consiste à dire que l'église est responsable de l'expansion de l'usage du quechua à l'époque coloniale. L'église a en effet officialisé l'usage de langues générales, dont le quechua, pour l'évangélisation des populations autochtones lors du 3^{ème} Concile de Lima. Bills, Vallejo, & Troike (1969 : XV-XVI) sont un bon exemple de ce modèle :

« From their original home in the highlands of southern Peru, the Inca kings extended their control, as well as their language, over most of the length of the Andes: deep into Bolivia and Chile to the south and as far north as northern Ecuador. [...] Immediately following the Spanish Conquest the Quechua language, especially the prestigious « classical » Quechua of the Cuzco area, was used as a lingua franca throughout the Andean region by both missionaries and administrators. This status [...] firmly entrenched the Quechua language in the areas conquered by the Incas [...] most of the Quechua spoken today is derived from the type of Quechua originally spoken by the Incas and related small tribes in southern Peru.¹⁵⁸ »

En résumé, le modèle dominant consiste à dire que 1) les Incas imposent la langue quechua dans l'administration de l'Empire 2) ils envoient des *mitimaes* et déplacent les populations locales dans les territoires nouvellement conquis 3) puis durant la colonie l'église permet la diffusion encore plus large du quechua déjà bien implanté.

¹⁵⁷ Cet argument ressemble fortement à celui qui voudrait que la langue française se soit imposée à tous les « Français » avec l'Ordonnance de Villers-Cotterêts en 1539.

¹⁵⁸ « À partir de leur territoire d'origine dans les hautes terres du Pérou méridional, les rois Inca ont étendu leur contrôle aussi bien que leur langage sur presque toute la longueur des Andes: profondément en Bolivie et au Chili vers le sud et jusque dans le nord de l'Équateur. [...] Immédiatement après la conquête espagnole, la langue quechua, et plus particulièrement le prestigieux quechua « classique » de la région de Cuzco, fut utilisé comme lingua franca à travers la région andine tant par les missionnaires que les administrateurs. Ce statut [...] a fermement ancré le quechua dans les zones conquises par les Incas [...] la majeure partie du quechua parlé aujourd'hui est dérivé du type de quechua parlé originellement par les Incas et de petites tribus apparentées dans le Pérou méridional ».

5.1.2 Qui parle le quechua ? Qui parle le castillan ?

En réalité, ce récit des origines du quechua est fortement lié à une certaine conception de la société et des catégories socio-ethno-raciales qui la composent ainsi qu'à une essentialisation de la langue et de ses locuteurs. Ces catégories sont évidemment changeantes au cours de l'Histoire et c'est au regard de celles-ci que l'on appréhende le mieux le discours sur les langues. Dans sa thèse de Doctorat, Albó (1970) distingue deux structures sociolinguistiques pour la région de Cochabamba, l'une avant la réforme agraire de 1953 et l'autre une décennie après environ lors de son travail de terrain dans la région que je résume ci-dessous.

a) Structure sociolinguistique avant la réforme agraire

Dans une description pyramidale, viennent tout en haut ceux qui s'auto-désignent comme *gente decente*¹⁵⁹, idéalement censés être de pure descendance européenne. Cela correspond à la catégorie des *criollos*¹⁶⁰, ils vivent en ville, parfois à l'hacienda. Dans cette description, ils sont hispanophones sachant éventuellement le quechua selon le lien que les individus ont avec le *campo*¹⁶¹. Viennent ensuite les *mestizos*¹⁶² (ou *cholos*) qui vivent dans les quartiers populaires de Cochabamba et représentent la majorité des habitants des *pueblos*¹⁶³. Albó considère qu'ils sont généralement bilingues. Enfin viennent les *indios*¹⁶⁴, à mobilité tant géographique que sociale réduite. Ils sont le plus souvent monolingues quechua. Il distingue trois sous-catégories : 1) les *piqueros*, petits propriétaires de vallée ayant racheté des petites parcelles à un *hacendado*. 2) les *colonos* qui ne sont pas propriétaires mais ont l'usufruit d'un lopin en échange de travail non rémunéré. Parmi les *colonos*, Albó distingue ceux de *ranchos* (vallée) de ceux des

¹⁵⁹ Littéralement « gens décents ».

¹⁶⁰ « créole » dans le sens de descendant d'espagnols né dans les colonies, voir par exemple la définition du Littré : <https://www.littre.org/definition/cr%C3%A9ole>.

¹⁶¹ Campagne, monde rural.

¹⁶² « métis ».

¹⁶³ « bourgs », « villages ».

¹⁶⁴ Littéralement « indiens ».

haciendas (altitude) et considère les premiers comme étant plus acculturés. 3) les *comunarios* sont des propriétaires d'altitude de terres non rachetées, c'est-à-dire issues des anciennes terres communautaires. Dans ce schéma le *pueblo* est plus lié à la ville qu'à sa campagne environnante et forme une sorte d'archipel urbain à composante majoritairement métisse.

b) Structure après la réforme agraire

La *gente decente* devient *gente bien*. Le phénomène le plus important concernant cette catégorie est la rupture du lien avec les *pueblos* et les haciendas et son cantonnement à la ville de Cochabamba ainsi que la perte rapide de l'usage du quechua. En une vingtaine d'année, entre 1947 et 1967, la population de la ville de Cochabamba est multipliée par 20 et voit la formation d'une nouvelle classe moyenne et populaire, normalement bilingue et tournée vers des activités commerciales et plus particulièrement le transport de biens et/ou de personnes avec pour objectif principal l'acquisition d'un véhicule. Pour Albó, ce sous-groupe est très mobile et a joué un rôle très important de « *cultural (and linguistic) broker* ¹⁶⁵ » (*op. cit.* p.77).

Concernant l'ancienne catégorie des *indios*, les *piqueros* (propriétaires) et les *colonos* (non propriétaires) fusionnent en une seule catégorie : les *campesinos*. Toutefois des différences sont maintenues entre les populations d'altitude et celles des vallées. Les *pueblos* restent prestigieux et l'on y méprise toujours l'*indio*. En même temps, apparaissent des groupes plus mobiles adoptant la mode vestimentaire des *cholos*. Ces groupes largement quechuaphones, effectuant des migrations temporaires vers la ville, le *pueblo* ou la région tropicale du Chapare, sont également vus comme des moteurs du bilinguisme quechua/espagnol grandissant.

Cette description des catégories socio-ethno- raciales de la société *cochabambina* autour de la révolution nationale et de la réforme agraire est sans doute assez juste tant que l'on garde bien à l'esprit que les frontières entre catégories sont relativement poreuses et que le caractère racial est structurant et non pas essentiel. Goins (1967 : 23) qui a travaillé au

¹⁶⁵ « intermédiaire culturel (et linguistique) ».

début des années 50 dans le Valle Alto de Cochabamba disait que « *[la] ficción de las divisiones raciales precisas en la población la mantienen viva, principalmente, los sociólogos y demógrafos bolivianos, para quienes parece tener un atractivo especial como una explicación de diferencias culturales esenciales* » et que « *el criterio que siguen no es de hecho racial, sino vagamente cultural y geográfico* »¹⁶⁶. On remarque toutefois qu'elle semble essentialiser certaines associations avec une division binaire de la société : un monde urbain, blanc (ou européen) et hispanophone versus un monde rural, indigène et quechuophone. Albó (1977 : 95) décrivait ainsi la dynamique sociolinguistique bolivienne : « *Una situación de dualismo socio-cultural entre una minoría dominante de idioma y cultura hispano-criolla por un lado y por el otro una mayoría dominada con cultura, o mejor subcultura oprimida, de tipo sobre todo rural, cuyos idiomas también están oprimidos y por tanto atrofiados* »¹⁶⁷. Le métis, défini précisément par l'idée de mélange sanguin et culturel, est donc également vu comme le bilingue idéal. On retrouve chez plusieurs auteurs cette idée « évidente » que le processus de métissage est associé à l'acquisition d'une deuxième langue¹⁶⁸. De même, si le patron ou le *criollo* parle quechua, cela est dû à son contact avec le monde rural ou à l'apprentissage secondaire auprès de sa nourrice indigène. On retrouve en fait ici une vision dichotomique diffusée entre autres par l'indigénisme littéraire « *entendido [...] como la ficcionalización desde una perspectiva exterior criolla, urbana y moderna de la problemática indígena* »¹⁶⁹ dont l'un des traits caractéristiques est « *la referencia al problema indígena desde una perspectiva dicotómica, expresada en oposiciones étnicas (blancos versus indios), lingüísticas (español versus quechua y/o aimara), culturales* ».

¹⁶⁶ « la fiction de l'existence de divisions raciales précises parmi la population est maintenue vivace principalement par les sociologues et démographes boliviens, pour qui elle semble avoir un attrait particulier en tant qu'explication de différences culturelles essentielles » et que « le critère suivi par eux n'est en réalité pas racial mais plutôt vaguement culturel et géographique ».

¹⁶⁷ « Une situation de dualisme socio-culturel entre une minorité dominante de langue et de culture hispano-créole d'une part et de l'autre une majorité dominée avec une culture ou plutôt subculture opprimée, de type principalement rural, dont les langues sont également opprimées et par là même atrophiées ».

¹⁶⁸ Et si possible l'espagnol, voir par exemple Jackson (1999) ou Rodríguez García (2011)

¹⁶⁹ « compris [...] comme la fictionalisation à partir d'une perspective extérieure créole, urbaine et moderne de la problématique indigène ».

(*cultura occidental versus cultura originaria*), etcétera¹⁷⁰ » (Rodriguez Marquez, 2009 : 7-8). Comme nous le verrons un peu plus loin, l'association entre langue quechua et indigénéité n'existe pratiquement pas au 19^{ème} siècle et n'est pas du tout dominante jusqu'aux années 1950¹⁷¹.

5.1.3 Le quechua de Cochabamba est-il une langue indigène ?

Cette question en apparence provocatrice ne l'est en fait pas vraiment. Les oppositions et associations entre deux mondes ou deux pôles, l'un essentiellement urbain, européen et hispanophone et l'autre rural, indigène et quechuaphone sont sans aucun doute représentatifs de changements profonds dans les représentations mais sont surtout le fait, du moins à l'origine, d'un groupe social particulier : une élite culturelle urbaine et lettrée, qu'elle se pose ou non comme défenseur des indigènes. Tous les locuteurs du quechua se considèrent-ils comme des indigènes ? Comme des « quechuas » ? Certainement pas. Michenot (1983) mentionne le fait que plusieurs individus se déclarent quechuaphones et non « quechuas ». En effet l'association langue/peuple bien que gagnant du terrain reste minoritaire chez les locuteurs eux-mêmes, du moins quand cela les concerne directement. La langue quechua est souvent associée à un ensemble plus large qui est la « cochabambinité » ou le fait d'être un *Cochabambino*.

L'équation langue quechua = langue des indigènes (paysans) quechuas qui semble partagée aujourd'hui tant par ceux qui dénigrent la langue que ceux qui la défendent est de facture relativement récente dont il convient de retracer l'archéologie et n'est en aucun cas partagée par tous, surtout du côté des locuteurs natifs. Goins (1967 : 62) cite par

¹⁷⁰ « la référence au problème indigène à partir d'une perspective dichotomique, exprimée en termes d'oppositions ethniques (blancs versus indiens), linguistiques (espagnol versus quechua et/ou aymara), culturelles (culture occidentale versus culture originelle), etcétera ».

¹⁷¹ On trouve un exemple de cette essentialisation dans Martínez (2010) : « Les « nations » aymaras et quechuas étaient les plus importantes en nombre. Les Aymaras occupaient le plateau des Andes et son versant occidental jusqu'à la côte, et une partie du versant oriental jusqu'au début des vallées. Ils étaient limités au nord par les Quechuas, à l'est par les Tacanas, et au sud-sud-est par les Charcas ou Quechuas de Cochabamba et Potosí. Les Quechuas habitaient les Départements de Cochabamba, et de Sucre, et en partie celui d'Oruro. L'aymara et le quechua étaient – et restent jusqu'à aujourd'hui – les deux langues indigènes les plus parlées en Bolivie. »

exemple le passage d'un article d'Augusto Guzmán publié dans le journal *Los Tiempos* le 14 septembre 1951¹⁷² :

« La producción literaria del quechua ha ido disminuyendo gradualmente entre nosotros hasta convertirse en nuestros días simplemente en lengua popular dominante en los campos de indios y apenas tolerado en ciudades y villas. Sin embargo, es en verdad la lengua propia que no debiéramos olvidar jamás por tenerla vinculada a nuestras costumbres y necesidades ¹⁷³»

5.1.4 Limites et problèmes posés par cette version de l'histoire

Le manque d'interdisciplinarité dans le domaine des études péruviennes a fort justement été relevé par (Pearce & Heggarty, 2011b) dans leur introduction à l'ouvrage collectif *History and Language in the Andes* (Heggarty & Pearce, 2011). Les linguistes s'intéressent sans doute trop peu à l'histoire sociale des langues qu'ils étudient et des populations qui les parlent, tandis que les historiens, voire les archéologues, ne se posent pas suffisamment la question de savoir qui parle quoi, avec qui et dans quelles conditions. Dans cet ouvrage, Gabriela Ramos (2011) montre l'insuffisance des arguments généralement avancés pour expliquer la diffusion et la persistance du quechua pendant les périodes coloniale et républicaine tels que la croissance démographique, l'instruction religieuse ou encore la résistance populaire. En reprochant « *a deeply rooted belief in the social sciences that in the Andes the Indian population lived in a world of its own, a view now called into question by historical research*¹⁷⁴ » (*op. cit.* p.22), elle propose de reconsidérer l'histoire sociale coloniale comme une réalité beaucoup plus complexe afin

¹⁷² La date n'est pas anecdotique, le 14 septembre est la date officielle du Jour de Cochabamba et commémore le soulèvement de 1810 mené par Esteban Arze.

¹⁷³ « La production littéraire du quechua a diminué graduellement parmi nous jusqu'à devenir de nos jours une simple langue populaire dominant dans les zones rurales des indios et à peine tolérée dans les villes et les bourgs. En réalité, il s'agit pourtant notre propre langue que nous ne devrions jamais oublier car elle est associée à nos coutumes et à nos besoins ».

¹⁷⁴ « une croyance profondément enracinée dans les sciences sociales que dans les Andes la population indienne a vécu dans un monde à part, une vision à présent remise en question par la recherche historique ».

de mieux comprendre les conditions qui ont mené à la diffusion de certaines formes de langues vernaculaires au détriment d'autres langues précoloniales :

« Any assessment of the sociopolitical circumstances that favored the spread of the *lengua general* needs to consider not just the church, but also those groups who took over the reins of power, those who acted as intermediaries between the Indian population and the colonial government, and the strategies by which individuals or groups within the Indian population adjusted to the new circumstances of the colony ¹⁷⁵»

C'est dans cette perspective que je me propose de reprendre la question en apparence si évidente : d'où vient le quechua bolivien et plus particulièrement dans la région de Cochabamba ? Cela est sans doute nécessaire mais est surtout rendu possible par les avancées dans différents domaines de recherche tels que l'ethnohistoire, l'archéologie, l'histoire sociale et la linguistique elle-même. Ce chapitre ne se base pas sur des données nouvelles ni de nouveaux documents fraîchement découverts mais sur une tentative de confrontation ou de dialogue entre les différents travaux existants, refusant la simplification extrême de l'équation langue = peuple et en se posant toujours la question de qui parle quoi, quand et avec qui ainsi que de qui produit les discours. Plutôt que de présenter les apports des différents auteurs de différentes disciplines et de les comparer, je procéderai de façon plutôt chronologique en introduisant les problématiques et les auteurs concernés au fur et à mesure. J'alternerai également de focus entre l'ensemble du territoire andin bolivien¹⁷⁶ et plus spécifiquement la région de Cochabamba.

Dans un premier temps, je chercherai à reposer simplement la question de l'introduction d'une langue quechua dans la région en commençant par faire un état des lieux pré-inca, suivi d'une réflexion autour de la présence inca, des déplacements de population liés à sa domination et de la langue administrative. Enfin, il sera question des toutes premières

¹⁷⁵ « Toute évaluation des circonstances sociopolitiques ayant favorisé la diffusion de la *lengua general* doit prendre en considération, non seulement l'église, mais également ces groupes qui ont pris les rênes du pouvoir, ceux qui ont joué un rôle d'intermédiaires entre la population indienne et le gouvernement colonial, et les stratégies par lesquels les individus ou les groupes au sein de la population indienne se sont adaptés aux nouvelles circonstances de la colonie ».

¹⁷⁶ La langue quechua ne se limite plus aujourd'hui aux espaces andins ou péri-andins (Montagne, altiplano, vallées et yungas) et est parlée grosso modo sur l'ensemble du territoire mais la « descente » du quechua vers les basses-terres en Bolivie est une histoire plus récente abordée au chapitre 4.

décennies de la conquête hispanique et de ses conséquences sur le peuplement et l'exploitation des vallées de Cochabamba et de la ou des langues parlées au 16^{ème} siècle. Dans un deuxième temps, nous nous intéresserons à l'usage du quechua de la fin du 18^{ème} jusqu'aux débuts du 20^{ème} siècle. De quel quechua s'agit-il ? Qui le parle et quelles sont les représentations qui y sont associées ?

5.2 Redimensionnement de la problématique

5.2.1 La région de Cochabamba pré-quechua

a) Langues et populations avant les Incas

Il ne fait pratiquement aucun doute qu'aucune langue quechua n'était parlée dans les Andes boliviennes avant la conquête du Qollasuyu et de Charcas par les troupes impériales incas. Cerrón-Palomino (1987 : 68) note que la toponymie des territoires quechuaphones actuels est majoritairement aymara. Dans un travail plus récent sur la toponymie puquina (Cerrón-Palomino, 2014), le même auteur inventorie plusieurs éléments de toponymie tels que les racines « chata », « paya », « cachi », « raque » ou encore le suffixe « ta » que l'on retrouve très largement dans tout le territoire andin de Cochabamba¹⁷⁷ et plus généralement dans toutes les hautes terres boliviennes. Les quelques toponymes clairement quechua dans la vallée de Cochabamba semblent plus récents et liés à la centralisation des produits agricoles. En ajoutant les langues de la famille uruquilla¹⁷⁸ de présence probablement très ancienne sur l'altiplano bolivien, les trois langues ou familles de langues principales sont donc les langues aymara, puquina et uruquilla où l'aymara domine largement et aucun élément ne permet de supposer une présence pré-inca du quechua dans cette région des Andes.

¹⁷⁷ Pour une vue générale du puquina, voir : (W. F. Adelaar & Muysken, 2004; W. Adelaar & van de Kerke, 2009).

¹⁷⁸ Voir entre autres Cerrón-Palomino (2006) ou Torero (1992).

b) La domination inca

On attribue généralement la conquête de la région du lac Titicaca à l'empereur Pachacuti au cours du 15^{ème} siècle suivie d'une intervention de son fils Topa Inca Yupanqui pour mettre fin à une rébellion. Ce dernier aurait ensuite poursuivi sa campagne en étendant les limites de l'empire à l'ensemble du Qollasuyu, de Charcas et bien plus au sud encore¹⁷⁹. La vallée de Cochabamba est donc conquise par les armées incas dans la deuxième moitié du 15^{ème} siècle qui mènera au déplacement d'une partie de la population locale au-delà du Valle Alto sur la frontière orientale dans les vallées de Mizque et Pocona. C'est cependant au cours du règne de Huayna Capac que se modifie radicalement le paysage humain tant au niveau des populations que de l'organisation sociale et de l'exploitation agricole de la vallée. Celle-ci est divisée en bandes à plusieurs niveaux écologiques occupée par des groupes ethniques aymaras de différentes régions de l'altiplano mais également de la côte et autres lieux de l'empire (*mitimaes*). La vallée est transformée en grenier de l'empire où les récoltes sont centralisées, stockées puis exportées. Une partie de la population est fixe tandis que des migrants saisonniers sont envoyés sur place pour participer aux récoltes (*mittayoc*). Un point important est le maintien des identités ethniques, chaque groupe est lié à un territoire et dépend de son propre *curaca* (Wachtel, 1980) mais contrairement à l'altiplano où la présence inca est peu visible et l'administration laissée aux mains des seigneurs aymaras, la présence et la mainmise impériale sont beaucoup plus fortes dans la vallée (Larson, 1988). Le chiffre de 14000 *mitimaes* a été avancé (Wachtel, *op. cit.*), ce qui est un chiffre considérable mais pas improbable au regard des estimations de D'Altroy (2005 : 265) pour qui entre 25% et 50% de la population totale aurait été déplacée au cours de la période impériale. Mais cela implique-t-il un bouleversement linguistique ? Autrement dit, la période de domination Inca est-elle le point de départ de l'implantation suivie de l'expansion du

¹⁷⁹ La chronologie des événements précoloniaux relatifs à l'empire Inca (règnes, naissances, morts et différentes conquêtes) la plus répandue est due à Rowe (1945) et se base sur les chroniques et témoignages des premiers temps de la colonisation espagnole. Ces témoignages, la datation et la chronologie des différents événements posent un certain nombre de problèmes et ont fait l'objet de critiques dont on trouvera un résumé dans Ogburn (2012).

quechua jusqu'à sa situation actuelle¹⁸⁰ dans l'actuel territoire bolivien? Si la constitution de l'ensemble dialectal QII doit être considérée comme la conséquence « (1) de la creación inca de espacios estatales multiétnicos y (2) de la regionalización colonial de las variedades de quechua que se habían formado en la interacción entre los incas y la población migrante¹⁸¹ » (Itier, 2016 : 324), la vallée de Cochabamba qui fut l'un de ces espaces étatiques multiethniques a-t-elle été l'un de ces centres d'innovation et de diffusion d'un type de QII spécifique ou ne s'est-t-elle quechuisée qu'au 17^{ème} siècle directement en QIC ? Cette question a été posée par Torero (2002 : 138-139) qui déclarait :

« Es un tema por dilucidar hasta qué punto se debe a las conquistas cuzqueñas y al implante de su administración la presencia de variedades IIB en Chachapoyas e, incluso, en Cochabamba y Tucumán - regiones estas últimas- que más tarde, ya en época colonial, serían alteradas por oleadas de Q.II.C ¹⁸²»

S'il est probable que le quechua *inga* était employé par les seigneurs aymaras, probablement bilingues, et les administrateurs impériaux, rien n'indique que les hommes communs n'aient eu besoin ni même la possibilité de l'apprendre.

c) Guerre espagnols-charcas et abandon de Cochabamba

Il n'existe pas de continuité entre l'exploitation des vallées *cochabambinas* sous domination inca et sous domination espagnole. Cela est dû aux années de forte instabilité et de conflits armés et aux batailles finales qui ont précisément eu lieu dans les vallées de

¹⁸⁰ Voir par exemple Cerrón-Palomino (2010:269-270) : « Más tarde, en las guerras de expansión incaica, tanto en dirección del Chinchaysuyo como del Collasuyo, los soberanos cuzqueños afianzarían la presencia del quechua en el norte a la vez que lo impondrían en el sur, como en el caso de Cochabamba ». « Plus tard, lors des guerres d'expansion inca en direction du Chinchaysuyo et du Collasuyo, les souverains de Cuzco consolideront la présence du quechua dans le nord et l'imposeront dans le sud, comme c'est le cas de Cochabamba ».

¹⁸¹ « (1) de la création inca d'espaces étatiques multiethniques et (2) de la régionalisation coloniale des variétés de quechua qui s'étaient formés à partir de l'interaction entre les incas et la population migrante ».

¹⁸² « Cela reste une question à élucider de savoir à quel point les conquêtes incas et l'implantation de son administration sont à l'origine de la présence de variétés IIB à Chachapoyas et même à Cochabamba et à Tucumán - régions pour ces dernières- qui par la suite, à l'époque coloniale, seront altérées par des vagues de Q.II.C ».

Cochabamba en 1538¹⁸³ jusqu'à la reddition des principaux seigneurs de Charcas et la cession des mines de Porco. En effet, la guerre entre les espagnols et leurs alliés d'une part et l'alliance fidèle à l'inca d'autre part, ont pour un temps mis fin à la riche agriculture de la vallée et de nombreux *mitimaes*, dépendants principalement de communautés aymaraphones de régions d'altitude du Collao et de Charcas, sont alors repartis dans leurs communautés d'origine. Quelques communautés ont subsisté et maintenu une économie de subsistance en plusieurs points de la vallée (Larson, 1988).

d) Les premières décennies de la colonisation de Cochabamba

Le potentiel minier de Porco, la fondation de la Villa de la Plata¹⁸⁴ puis la « découverte » du Cerro Rico de Potosí feront de cet ensemble le centre politique et économique régional et bien au-delà. La région de Cochabamba est à cette époque périphérique et d'une importance toute relative. Plusieurs témoignages tels ceux de Pedro de León Portocarrero et Pedro de Ocaña, cités par Joseph Barnadas (*in* Baptista Gumucio, 2012), mentionnent brièvement son importance céréalière pour alimenter Potosí mais qui dépendra inévitablement des différentes phases de booms et de récessions de l'exploitation minière. Barnadas relève aussi le fait que Guamán Poma de Ayala, dans ses chroniques, décrit Mizque (aujourd'hui village modeste entre Cochabamba et Sucre) et passe sous silence Cochabamba ou son bourg espagnol : la Villa de Oropesa.

En dépit de cette importance céréalière, la présence espagnole reste limitée et la fondation de la Villa de Oropesa, future ville de Cochabamba, n'aura lieu que dans les années 1570. Juan de Matienzo, au chapitre XIX de son *Gobierno del Perú*, décrit ainsi la vallée basse :

« El valle de Cochabamba es cuarenta y cinco leguas de esta ciudad ; es valle que se coxe en él mucho pan, y se provee de él la ciudad de La Paz y Potosí de mucho pan que se acarrea en carneros de la tierra. Viven en el valle treinta o cuarenta españoles, que tienen sus chacaras y ganados, y están muy lexos unos de otros. El asiento donde están llaman Camata. Ha

¹⁸³ À titre indicatif : l'Inca Atahualpa est fait prisonnier en 1532 et la capitale de l'empire, Cuzco, est prise en 1533. Pour une description des différents partis et des événements relatifs à la conquête du Qollasuyu et de Charcas voir la somme de Platt, Bouysse-Cassagne & Harris (2006).

¹⁸⁴ Connue sous les noms de Charcas, Chuquisaca, La Plata et actuellement Sucre, capitale constitutionnelle de l'État plurinational de Bolivie. Fondée en 1540 (voir Mendoza Pizarro, 2001).

muchos días que se trata si se hará allí un pueblo de españoles, y nunca se ha hecho, ni puesto en efecto, porque los encomenderos¹⁸⁵ de aquel repartimiento¹⁸⁶ lo han estorbado¹⁸⁷. » (de Matienzo, [1567] 1967: 310)

On sait, notamment grâce aux *Visitass* effectuées pour recenser les populations assujetties à l'impôt, que la population *originaria* a constamment et drastiquement baissée. Gordillo & Del Río (1993 : 60) donnent les chiffres de 2657 *originarios* pour Tiquipaya en 1573, 2009 en 1593 et 689 en 1645. Les auteurs avancent plusieurs raisons à cela, telles que les fuites, le travail forcé ou *mita*¹⁸⁸ dans les mines de Potosí, le service chez les *encomenderos*, les maladies ou encore des mariages et une reproduction tardifs. Nous reviendrons en 5.3 sur les mouvements de population et l'installation de *forasteros* dans la région.

e) Langues parlées à la fin du XVIème siècle

Nous savons donc que la grande majorité des *mitimaes* et des populations n'ayant pas été déplacées sous domination inca, bien qu'elle provienne d'un grand nombre de « nations » différentes, était aymarophone. Les populations restées dans la vallée ou dans les montagnes environnantes ont ensuite été regroupées de façon plus ou moins efficace autour des *Pueblos de indios* ou réductions à la suite des réformes de Toledo et elles ont souffert un fort déclin démographique ainsi qu'une rupture ethnique avec leurs ayllus d'origine. Mais quelles langues étaient parlées dans la deuxième moitié du 16^{ème} siècle ?

Les documents sont assez rares pour répondre à cette question. Même si la présence d'un traducteur est signalée dans un document¹⁸⁹, la langue traduite ne l'est pas et il est

¹⁸⁵ Titulaires d'une Encomienda, voir dans le glossaire.

¹⁸⁶ Équivalent de la *encomienda*, voir dans le glossaire.

¹⁸⁷ « La vallée de Cochabamba se trouve à quarante-cinq lieues de cette ville ; on y produit beaucoup de pain, les villes de La Paz et de Potosí se fournissent en pain de cette vallée transportés à dos de lama. Trente ou quarante espagnols vivent dans la vallée où ils possèdent leurs champs et leurs troupeaux, et ils vivent loin les uns des autres. Le lieu où ils sont établis s'appelle Camata. Cela fait longtemps que la question se pose de savoir si l'on y bâtera un village d'Espagnols, et cela ne s'est jamais fait car les *encomenderos* de ce *repartimiento* l'ont entravé ».

¹⁸⁸ Service de travail obligatoire rotatif imposé aux hommes adultes ayant le statut d'Indios.

¹⁸⁹ Cité dans Gordillo & Del Río (1993).

impossible de savoir s'il s'agit par exemple d'aymara, de la *lengua general* inca ou de toute autre langue. On doit à Thérèse Bouysse-Cassagne la mise au jour, la publication et l'interprétation de la *Copia de curatos* (Bouysse-Cassagne, 1975, 2010) publiée en 1580 et indiquant quelles langues devaient connaître les futurs curés afin de se voir attribuer un *repartimiento* pour y mener une activité de prêche. Ce document nous dit que « la langue générale de quasiment tout cet évêché est l'aymara » (*op. cit.* p.325) bien que d'autres langues y soient parlées, notamment le puquina, l'uruquilla et le quechua. Il nous apprend également qu'il est le plus souvent nécessaire de connaître l'aymara et que le quechua n'est suffisant que dans deux paroisses de La Plata et une paroisse de Potosí. Pour les quatre *repartimientos* de la vallée basse de Cochabamba, l'aymara est indispensable et seule celle de San Miguel Tiquipaya requiert également de connaître le quechua¹⁹⁰. Plus à l'est le *repartimiento* de Titora requiert uniquement la connaissance de l'aymara, tandis que ceux de Mizque et de Pocona, plus orientés vers la production de coca, requièrent l'aymara et le quechua. Vers la fin du 16^{ème} siècle, l'aymara est donc toujours la langue majoritaire des populations paysannes autochtones et le quechua l'exception.

À ce propos, il est peut-être nécessaire de faire remarquer l'erreur du Français Alcide d'Orbigny qui reproche à Garcilaso de la Vega de s'être trompé quant à l'étendue territoriale de la « nation quichua ou inca » et de sa langue (ce qui est équivalent chez d'Orbigny) et déclare que ce dernier « ne connaissait pas leurs limites orientales, lorsqu'il leur donne pour borne les Andes neigeuses. Il y avait au moins autant de population quichua à l'est que sur les plateaux. Cochabamba, Chuquisaca sont à l'est de la chaîne. » (d'Orbigny, 1839 : 256). D'une part Garcilaso n'associe pas ce qu'il appelle la nation Quechua et la « *lengua general de los indios del Perú*¹⁹¹ » ou « *lenguaje del Cozco*¹⁹² ». Il est vrai que Garcilaso cite Blas Valera pour qui « *otras muchas provincias de la*

¹⁹⁰ Le document ne donne pas plus de détails mais il existe une zone proche de Tiquipaya appelée Condebamba dont les terres ont été données aux « yndios Condes de Condesuyu » d'après Gordillo & Del Río (1993 : 43).

¹⁹¹ « langue générale des Indiens du Pérou ».

¹⁹² « langue de Cuzco ».

*jurisdicción de Quito ignoran del todo la lengua general que hablaban; y todos los Collas y los Puquinas, contentos con sus lenguajes particulares y propios, desprecian la del Cozco*¹⁹³ » (Garcilaso de la Vega & Quesada, [1609] 1991 : 90-91). Le père de Garcilaso connaissait sans aucun doute la région pour avoir été *Visitador*¹⁹⁴ de Tapacarí en 1548 (Platt, Bouysse-Cassagne, & Harris, 2006 : 94) et Garcilaso lui-même pourtant prompt à la critique lorsqu'il s'agit de la *lengua general* n'a rien trouvé à redire aux affirmations de Valera. C'est donc bien d'Orbigny et non Garcilaso qui commet une erreur ici, erreur due comme souvent à l'association langue/people et à une vision statique des populations, des identités et des langues.

Le quechua est-il cependant totalement inconnu dans la région de Cochabamba à la fin du 16^{ème} siècle ? Certainement pas. Nous avons vu que certaines paroisses requéraient que le clergé sache parler quechua en sus de l'aymara. Mais surtout, il est important de ne pas enfermer les populations indigènes dans une sorte de monolithisme social. Les seigneurs aymaras et les caciques, ceux qui traitent directement avec les Espagnols, parlent sans aucun doute la *lengua general*¹⁹⁵ et sont donc très certainement bilingues aymara/quechua à cette époque.

¹⁹³ « beaucoup d'autres provinces de la juridiction de Quito ignorent totalement la *lengua general* qu'ils parlaient; et tous les Collas et les Puquinas, satisfaits de leurs propres langues méprisent celle de Cuzco ».

¹⁹⁴ Inspecteur chargé de vérifier la bonne administration de la justice, des finances ou encore de l'état des routes et de ponts ou tout autre aspect concernant la gestion du royaume.

¹⁹⁵ « *Este Inca, ante todas cosas, ennobleció y amplió con grandes honras y favores las escuelas que el Rey Inca Roca fundó en el Cozco; aumentó el número de los preceptores y maestros; mandó que todos los señores de vasallos, los capitanes y sus hijos, y universalmente todos los indios, de cualquiera oficio que fuesen, los soldados y los inferiores a ellos, usasen la lengua del Cozco, y que no se diese gobierno, dignidad ni señorío sino al que la supiese muy bien. Y porque ley tan provechosa no se hubiese hecho de balde, señaló maestros muy sabios de las cosas de los indios, para los hijos de los príncipes y de la gente noble, no solamente para los del Cozco, mas también para todas las provincias de su reino, en las cuales puso maestros que a todos los hombres de provecho para la república enseñasen aquel lenguaje del Cozco, de lo cual sucedió que todo el reino del Perú hablaba una lengua* » (Garcilaso de la Vega & Quesada, [1609] 1991 : 79). Traduction de René Durand (in Garcilaso de la Vega & Bataillon, [1609] 2000) : « Cet Inca donna une particulière splendeur aux écoles que le roi Inca Roca fonda au Cuzco, les honora de nombreux privilèges, augmenta le nombre des précepteurs et des maîtres et voulut que les curacas, les capitaines et leurs fils, et d'une façon générale tous les Indiens de quelque condition qu'ils fussent, les gens de guerre et le menu peuple parlissent la langue du Cuzco, et que l'on admît aux charges, aux dignités et au gouvernement que ceux qui la sauraient très bien. Afin qu'une loi aussi utile n'eût pas été faite en vain, il désigna des maîtres très savants dans la connaissance des coutumes des Indiens pour instruire les jeunes princes et les fils de la noblesse ; non seulement ceux du Cuzco, mais encore de toutes les provinces de son

f) *Quel quechua ?*

Une petite partie de la population non espagnole issue de l'aristocratie et/ou de postes administratifs sous l'empire parle donc certainement le quechua, mais de quel quechua s'agit-il ? Il est acquis que la langue de cour, celle de l'administration, des postes de haut rang et qu'apprenaient les fils de l'aristocratie des différentes régions du Tahuantinsuyo, était une langue quechua et que celle-ci n'était pas la langue propre des Incas. Ce qui fait débat est la question de savoir quand et pourquoi cette langue a été « adoptée » par ces derniers. L'idée de l'existence d'un dialecte côtier et de son adoption tardive et soudaine sur décision de Huayna Capac a longtemps fait consensus parmi les spécialistes (W. Adelaar, 2010 : 249; Cerrón-Palomino, 1987 : 239, 2010; Torero, [1974] 2007 : 98) mais a été récemment remise en question par César Itier (2013) qui défend l'idée que la *lengua general* du Tahuantinsuyo n'est autre que le quechua parlé à Cuzco, différent du quechua *cuzqueño* actuel et qu'il nomme quechua *cuzqueño* ancien. Le débat qui dépend en partie de l'interprétation des sources anciennes, de la langue de la culture Huari et de l'époque d'adoption du quechua par les Incas n'est pas encore fermée. Mais quoi qu'il en soit, certains traits spécifiques à la *lengua general* impériale sont bien connus. Il s'agit principalement du voisement allophonique des occlusives sourdes post-nasales (Occ_sourde → Occ_voisée / N_), la chute de l'uvulaire en position finale absolue (q → Ø / _#) et d'une opposition entre sibilantes alvéolaire et post-alvéolaire (/s, ʃ/) et un régime accentuel différent¹⁹⁶.

On retrouve ces caractéristiques dans les documents découverts par Nathan Wachtel, (1980) issus d'un procès opposant les *encomenderos* espagnols et les caciques de leurs *encomiendas*¹⁹⁷ à des seigneurs Carangas, Quillacas, et Soras et publiés au cours des années 1560-1570. « *topa ynga yupanguï* » est une forme typique des premières décennies de la colonisation pour les dignitaires incas avec voisement post-nasal et chute

royaume, où il voulut qu'il y eut des professeurs pour enseigner la langue du Cuzco à tous les hommes utiles à l'État. Il s'ensuivit qu'on ne parlait qu'une même langue dans tout le Pérou ».

¹⁹⁶ Voir à ce sujet le chapitre 25 de Santo Tomás (*op. cit.*).

¹⁹⁷ Voir dans le glossaire.

de l'uvulaire. De même on trouve « yacha » pour « sage », « celui qui sait » avec chute de l'agentif -q. Les toponymes indubitablement quechuas de la vallée de Cochabamba, peu nombreux, présentent également le voisement post-nasal. En plus de Condebamba déjà mentionné on trouve bien évidemment le nom Cochabamba lui-même¹⁹⁸, la Chimba, quartier sur l'autre rive. En quechua moderne ces mêmes noms auraient la forme /q^hučapampa/ et /čimpa/ respectivement.

g) *La mauvaise oreille des espagnols : de Garcilaso à nos jours*

Le voisement post-nasal des occlusives a souvent été interprété comme une « corruption » due à une méconnaissance de la langue de la part des Espagnols. C'est par exemple le cas de Garcilaso de la Vega dans ses *Advertencias acerca de la lengua general de los indios del Perú* au début du 17^{ème} siècle ou encore d'Anchorena au 19^{ème} siècle pour qui « [l]os españoles, no obstante, adulterando este idioma, han cambiado algunas letras por otras, ora usando de la b en lugar de la p etc. ¹⁹⁹ » (Anchorena, 1874 : 2). Dans son Histoire de Cochabamba, Viscarra (1882 : 9) écrivait au sujet du nom de la ville que « solo desde la independencia ha sido remplazado con el de Cochabamba, adulteracion de Cochapampa, palabra quíchua²⁰⁰ ». Aujourd'hui encore cette interprétation est très répandue²⁰¹ et fait office d'argument en faveur d'une implantation ancienne du quechua dans la région. Torero (*op. cit.*), à ce sujet, a clairement averti « que de ningún modo deben achacarse a « deformaciones » en boca de los españoles²⁰² ». En effet, l'espagnol du 16^{ème} siècle comme celui d'aujourd'hui possède une opposition entre occlusives sourdes et occlusives

¹⁹⁸ La réinterprétation quechuisante de nombreux toponymes non quechuas est une pratique courante mais qui n'est pas discutée ici.

¹⁹⁹ « [l]es espagnols, cependant, en dénaturant cette langue, ont remplacé certaines lettres par d'autres, utilisant tantôt le b au lieu du p etc. ».

²⁰⁰ « il a été remplacé seulement depuis l'indépendance par celui de Cochabamba, adultération de Cochapampa, mot quechua ».

²⁰¹ Voir par exemple <http://adolfomendozaleigue.blogspot.com/2013/08/la-toponimia-en-la-provincia-cercado.html>

²⁰² « en aucune manière il faut attribuer [cela] à des « déformations » de la bouche des Espagnols ».

voisées qui ne sauraient en aucun cas être confondues²⁰³. Ces formes, qu'elles soient dues aux espagnols eux-mêmes ou aux élites locales, sont la manifestation d'une variété de quechua, la *lengua general* impériale, différente de celle qui s'imposera ensuite dans toute la région et qui est issue d'un processus colonial d'homogénéisation linguistique (César Itier, 2000, 2011, 2016). En conclusion, le quechua ne semble pas s'être imposé à l'ensemble de la population locale ni durant la période inca, ni durant les premières décennies de la colonisation espagnole. Les témoignages les plus anciens, toponymes et archives, ne correspondent pas au quechua actuel dont nous allons à présent chercher des témoignages dans les siècles suivants.

5.2.2 Usage du quechua de la fin du 18^{ème} au début du 20^{ème} siècle

a) Le quechua durant les dernières décennies de la colonie et les débuts de la république

Alors que l'on trouve un grand nombre de textes en quechua ou sur le quechua pour ce qui correspond au Pérou actuel tout au long de la période coloniale²⁰⁴, ce n'est pas le cas pour ce qui correspond au territoire de la Bolivie actuelle comme nous l'avons vu au chapitre 3. Cela a bien sûr pour effet de rendre difficile l'étude de la diffusion du quechua moderne, de ses évolutions et de son statut sociolinguistique. On ne connaît pas à l'heure actuelle de textes du 18^{ème} siècle écrits en quechua de Cochabamba. En revanche, il est possible de se faire une idée de la diffusion et de l'usage de la langue vers la fin du 18^{ème} et au cours du 19^{ème} siècle.

Francisco de Viedma, gouverneur de la *Intendencia* de Cochabamba à partir de 1785 jusqu'à sa mort en 1809, écrit en 1787 au sujet de la langue : « *Entre la gente vulgar no se habla otro idioma que el quichua* ²⁰⁵ » (point 46). Ce texte est connu et a notamment été relevé par Larson (1998 : 178) : « *many members of the urban plebe never learned to speak Spanish. Viedma observed that the urban poor of Cochabamba spoke no other*

²⁰³ Contrairement au lieu d'articulation uvulaire, à certaines voyelles relâchées ou encore à la semi-consonne labio-vélaire /w/ réinterprétée comme /gw/.

²⁰⁴ Au sujet des textes quechuas coloniaux, voir (César Itier, 1995a).

²⁰⁵ « Parmi les gens du commun, on ne parle d'autre langue que le quechua ».

language than Quechua, and he expressed concern that Quechua was seeping into the speech of « respectable women »²⁰⁶». Un point de détail ici est que Larson a employé le verbe « seeping », « s'infiltrer, s'insinuer », minimisant par-là le texte original qui dit clairement que « aun entre las mujeres decentes hay muchas que no se saben explicar en castellano²⁰⁷ ». La différence est tout de même de taille : dans un cas l'impression est donnée que certaines femmes de la bonne société mélangent quelque peu leur espagnol avec du quechua, dans l'autre elles ne le parlent tout simplement pas. Cette présence urbaine du quechua, non seulement dans les campagnes mais également dans les centres urbains est également confirmée par le voyageur naturaliste Alcide (d'Orbigny, 1839b) qui au sujet de son voyage dans la région autour de 1830, déclare : « descendant au milieu de la vallée de Cochabamba, nous trouvâmes là partout la langue quichua, devenu l'idiome du pays, même au sein des villes ». Il est encore plus explicite dans le récit de son Voyage dans l'Amérique méridionale dont je cite le passage entier :

« La langue générale de Cochabamba est la quichua. Les Indiens ne connaissent qu'elle. Les métis des deux sexes ne savent que quelques mots d'un très-mauvais espagnol. L'idiome quichua est si répandu, même dans la ville, que, dans l'intimité, tout le monde emploie ce langage. Les femmes de la société bourgeoise n'ont qu'une notion très-incomplète du castillan, qu'elles n'aiment pas à parler ; aussi l'étranger, qui ne peut apprendre du jour au lendemain la langue des Incas, se trouve-t-il souvent dans un très-grand embarras. À présent que les écoles se multiplient, que l'éducation est plus généralement répandue chez les femmes, elles deviendront, sans doute, facilement, avec les moyens naturels dont elles sont douées, aussi aimables, aussi sensées dans la conversation, et d'une société aussi agréable que le sont les hommes instruits du pays. »
(d'Orbigny, 1972 : 478)

La description est on ne peut plus limpide et ne prête pas à confusion. Il apparaît clairement que, d'après d'Orbigny, seuls les hommes instruits maîtrisent le castillan qu'ils emploient principalement dans la sphère publique tandis que le vernaculaire le plus répandu est une ou des formes de quechua. Cette nuance n'est pas sans importance. La

²⁰⁶ « de nombreux membres de la plèbe urbaine n'apprennent jamais à parler espagnol. Viedma observa que les gens pauvres de la ville de Cochabamba ne parlaient d'autres langues que le quechua, et il s'inquiétait de ce que le quechua s'infiltrait dans le parler des femmes « respectables » ».

²⁰⁷ « et même parmi les femmes de bien, beaucoup ne savent pas s'exprimer en espagnol ».

troisième source d'importance est romanesque, il s'agit du Juan de la Rosa de Nataniel Aguirre²⁰⁸ (2005) dont la première édition date de 1885 et qui relate de manière romancée les *Memorias del último soldado de la Independencia*²⁰⁹. Il y est fait référence à plusieurs reprises à l'emploi du quechua dans telle ou telle situation²¹⁰. Il en ressort que toutes les classes de la société *cochabambina* emploient à un moment donné une forme de quechua, quel qu'elle soit. On retrouve dans ce texte l'idée que les femmes de la bonne société préfèrent le quechua dans l'intimité et ne l'utilisent pas uniquement pour s'adresser à leurs subordonnés ou inférieurs, comme en témoigne entre autres ce passage :

« Una noche en que la noble señora doña Teresa se había sentido aliviada del flato y de la jaqueca y platicaba sabrosamente en quéchua con doña Martina y su digna comadre doña Gregoria Cuzcurrita, la esposa del docto licenciado, a portón cerrado, en el oratorio, con sus respectivas jícaras de chocolate [...]»²¹¹» (*op. cit.* p.174)

Le narrateur lui-même, qu'on ne peut accuser de sympathie envers ceux que l'on appelle encore à cette époque les *indios*, emploie à l'occasion le quechua pour converser avec ceux qui ne maîtrisent pas la langue espagnole et n'associe à aucun moment la langue quechua à la seule paysannerie. En revanche, une distinction claire est faite entre d'une part un quechua pur, expressif, riche associé au prestige incasique, c'est d'ailleurs l'usage de l'appeler langue de l'Inca ou directement Inca, et d'autre part un quechua corrompu, mêlé d'hispanismes et incapables d'exprimer une pensée claire. Il s'agit à ma connaissance du plus ancien témoignage hors texte religieux, pour la région de Cochabamba du moins, d'une influence quelle qu'elle soit de l'espagnol sur le quechua, et, qui plus est, clairement et fortement associée à un jugement de valeur. En voici quelques exemples : « *pues ya se había adulterado mucho y tendía a convertirse en*

²⁰⁸ L'attribution de l'œuvre à Nataniel Aguirre a été remise en question par Gustavo V. García : <http://www.ecdotica.com/2010/10/26/nataniel-aguirre-no-es-el-autor-de-juan-de-la-rosa/>

²⁰⁹ « Mémoires du dernier soldat de l'Indépendance ».

²¹⁰ Bien que les dialogues soient toujours écrits en espagnol.

²¹¹ « Une nuit que la noble dame Teresa se trouvait mieux de ses problèmes intestinaux et de ses migraines et qu'elle bavardait avec plaisir en quechua avec dame Martina et sa digne commère dame Gregoria Cuzcurrita, l'épouse du très savant diplômé, à portes fermées, dans le boudoir, avec leurs respectives tasses de chocolat [...] ».

*dialecto semi-castellano como es hoy*²¹² » (p.27) ou encore « - *Dónde está Alejo?*, - *le pregunté en quichua, o más bien en ese feísimo dialecto de que se sirven los embrutecidos descendientes de los hijos del sol*²¹³ ». Au contraire, un jeune clerc, don Juan Bautista Oquendo, s'exprime dans un quechua pur et expressif : « *Sus sermones en quéchua, en esta lengua tan insinuante y persuasiva, que él hablaba con rara perfección [...] atraían inmensa concurrencia de pueblo a las iglesias*²¹⁴ ». L'idée d'une langue expressive que l'on retrouve dans tous les textes est en réalité toujours associée à un quechua idéalisé, celui des textes et qu'on imagine également celui de la noblesse inca. On pourrait en conclure hâtivement que ce quechua teinté d'influences espagnoles est d'ores et déjà discriminé et de par sa « corruption »-même amené à céder la place à l'espagnol. Le point de vue est celui d'un lettré, de la bonne société et concerné par des questions de construction nationale et, comme tout un chacun, dépendant de ses préjugés de classe. Comment d'autres individus issus d'autres classes sociales, d'autres corps de métier, perçoivent-ils cette hispanisation du quechua ? Il est très difficile de le savoir car les témoignages écrits sont rares et toujours le fait du petit nombre de privilégiés ayant appris à lire et à écrire. Nous serions bien embarrassés si nous n'avions aujourd'hui que les témoignages de quelques académiciens pour nous éclairer sur l'anglicisation actuelle de la langue française.

Deux autres documents²¹⁵ peu connus nous donnent des informations intéressantes sur l'usage et la perception du quechua en Bolivie dans la deuxième moitié du 19^{ème} siècle mais non spécifiquement *cochabambino*. Le premier est *Etnología filológica americana: apuntes de don Rafael B. Gumucio sobre el idioma quichua*, publié en 1880 dans les

²¹² Il est fait référence à l'année 1810. « il était déjà très dénaturé et tendait à se convertir en un dialecte à moitié espagnol comme c'est le cas aujourd'hui ».

²¹³ « Où est Alejo?, - lui demandai-je en quechua, ou plutôt dans ce dialecte d'une grande laideur qu'emploient les descendants abrutis des fils du soleil ».

²¹⁴ « Ses sermons en quechua, dans cette langue si suggestive et persuasive, qu'il parlait avec une rare perfection [...] attirait une foule immense du village aux églises ».

²¹⁵ L'existence de ces documents est mentionnée dans la Bibliographie des langues aymará et kiçua de Rivet & Créqui-Montfort (1951).

Annales de l'Université du Chili. Ledit Rafael B. Gumucio (1880 : 633-634), sans doute natif de Cochabamba et ayant séjourné en Bolivie²¹⁶, affirme que:

« [...] los mestizos hablan i entienden todos el castellano como idioma propio²¹⁷. No así en Bolivia : aunque se ha efectuado también la mezcla entre blancos e indios ; éstos son aún la mayoría (indios netos), i el cholo, que equivale al roto o guaso chilenos, si bien chapurra i entiende el castellano, usa, jeneralmente hablando, el quichua como idioma propio. Así, pues, el pongo, el oficial de taller, la sirvienta, la nodriza, el soldado, etc., etc., o hablan i entienden esclusivamente quichua o hablan i entienden poco mal el castellano. De éste i del quichua suelen hacer una jerga peculiarísima e ininteligible para quien no tenga mucha costumbre de oirla²¹⁸. »

Dans cet extrait, les individus de la classe moyenne basse ou populaire, urbaine²¹⁹, considérés comme étant des métis ou *cholos*, comprennent mais ne parlent pas vraiment l'espagnol tandis que les « *indios* » présents en ville, le *pongo* ou encore la *sirvienta*, ne

²¹⁶ Son séjour en Bolivie est confirmé dans le texte, page 637. Il s'agit probablement de Rafael Bautista Gumucio Larraín, né en 1849 à Cochabamba et mort à Santiago du Chili en 1908, fils de Francisco Javier de Gumucio Echichipea.

²¹⁷ Gumucio parle ici du Chili.

²¹⁸ « les métis parlent et comprennent tous l'espagnol comme langue propre. Il n'en va pas de même en Bolivie : bien que le mélange entre blancs et indiens ait également eu lieu ; ces derniers sont encore la majorité (indiens purs), et le *cholo*, qui équivaut au *roto* ou au *guaso* chiliens, bien qu'il baragouine et comprenne l'espagnol, utilise de manière générale le quechua comme langue propre. Ainsi, le *pongo*, l'artisan, la servante, la nourrice, le soldat, etc., etc., ou bien ne parlent et ne comprennent que le quechua ou alors parlent et ne comprennent qu'assez mal l'espagnol. De ce dernier et du quechua ils ont l'habitude de faire un jargon très particulier et incompréhensible à qui n'a pas l'habitude de l'entendre ».

²¹⁹ L'extrait suivant dépeint une vie urbaine bruyante et animée où partout résonne le quechua : « *La vendedora pregona en quichua su mercancía de puerta en puerta ; en quichua regatea en las tiendas la compradora i ensalza el comerciante las exelencias de su mercadería i lo barato de su precio ; en quichua denuesta la descocada mercachifle de la recova, cigarrillo en mano, a su parroquiano ; en quichua riñen los pilluelos callejeros i reniega el indio contra sus burros que se le desbandan i hacen entuertos por la acera ; en quichua cantan el zapatero remendon al son de su martillo i el sastre de mala muerte al compas de las idas i venidas de su plancha sobre la tela ; al quichua acuden los muchachos de escuela i los colejiales en busca de esos apodos salados i picantes con que la víctima suele llegar a viejo i bajar a la sepultura.* ». Tr. « La vendeuse fait l'article de sa marchandise en quechua au porte-à-porte ; c'est en quechua que l'acheteuse négocie dans les boutiques et que le commerçant vante l'excellence et le prix de sa marchandise ; c'est en quechua que la colporteuse effrontée du marché aux poules harangue le chaland, la cigarette à la main ; c'est en quechua que les gamins des rues se disputent et que l'indien peste contre ses ânes qui se dispersent et créent la pagaille sur le trottoir ; c'est en quechua que chante le cordonnier ravaudeur au son de son marteau et le misérable couturier au rythme des allers et venues de son pied-de-biche sur le tissu ; c'est le quechua qu'utilisent les écoliers et les lycéens lorsqu'ils cherchent ces surnoms grivois que la victime porte généralement jusqu'à la vieillesse et à l'heure de son enterrement ».

comprennent et ne parlent que le quechua. L'idée de langue mixte est également présente ici et reprise plus loin dans le texte : « *El castellano ha invadido i suplantado considerablemente al quichua. El que se habla hoi no es, pues, ni sombra del antiguo*²²⁰ » (op. cit. p.645). Étant donnée la rareté du document, je cite encore un passage complet sur l'usage domestique du quechua par les femmes de la haute société :

« Pero lo mas curioso i característico es que quedan entre las personas acomodadas de la sociedad boliviana, señoras ancianas que, sea por capricho, sea por cierto espíritu de anti-españolismo, resabio de los tiempos de la patria, o bien porque esas ancianas encuentran mas sabrosa la plática en quichua, lo tienen adoptado como exclusivo idioma para la conversacion doméstica i de confianza. Visitadas de etiqueta, las oiríais esplicarse en hermoso castellano pronunciado a la peninsular ; pero, si pudiérais asistir, sin ser vistos, a una escena íntima del hogar, las oiríais departir con los de casa o con las personas de confianza en el mas jenuino quichua²²¹. » (ibid.)

Et l'auteur d'insister sur ce point :

« Mas aun : los niños de la aristocracia hablan solo quichua i apénas si entienden el castellano hasta cierta edad en que, definitivamente desprendidos de las faldas de sus nodrizas, comienzan a ir a la escuela i estar mas en contacto con sus padres i parientes²²². » (ibid.)

Le deuxième document est la *Monografía del Departamento de Potosi (bolivia)* publiée à la fin du 19^{ème} siècle (Anonyme, 1892). Le ou les auteurs distinguent trois classes sociales distinctes pratiquant des sociolectes espagnols spécifiques pour la ville de Potosí : 1) une classe aisée et instruite au très bon espagnol (bien entendu) malgré

²²⁰ « L'espagnol a envahi et supplanté considérablement le quechua. Celui qui se parle aujourd'hui n'est guère plus que l'ombre de l'ancien ».

²²¹ « Mais le plus curieux et caractéristique est qu'il reste parmi les personnes aisées de la société bolivienne, des dames âgées qui, soit par envie, soit par esprit antiespagnol, reste des guerres d'indépendance, ou bien parce que ces vieilles dames trouvent la discussion en quechua plus agréable, l'ont adopté comme langue exclusive pour la conversation domestique et intime. Visitées dans un cadre formel, vous les entendriez parler un magnifique espagnol prononcé à la façon péninsulaire ; mais, si vous pouviez assister, sans être vus, à une scène intime du foyer, vous les entendriez converser avec ceux de la maison ou avec les personnes de confiance dans le plus authentique quechua ».

²²² « Plus encore : les enfants de l'aristocratie ne parlent que quechua et jusqu'à un certain âge ne comprennent qu'à peine l'espagnol jusqu'à ce que, définitivement arrachés des jupes de leurs nourrices, ils commencent à aller à l'école et à être plus en contact avec leurs parents et les membres de leur famille ».

quelques « confusions » phonologiques 2) une classe moyenne qui parle également espagnol mais avec des « tournures verbales particulières » et des « constructions incorrectes » (on reconnaît l'espagnol bolivien andin moderne) 3) Une classe basse ou populaire : « *La plebe, ó jente baja del pueblo, que apesar de ser el quechua, ya adulterado, su propio lenguaje, tambien habla el español, pero con mucha imperfeccion , haciendo una mezcla de quechua y español, y resultando de esto una especie de dialecto popular sólo comprensible para los que poseen ambos idiomas*²²³ » (p.88). Ce texte est particulièrement intéressant à plusieurs points de vue. D'une part il semble indiquer que le processus de recul du quechua en milieu urbain est bien plus avancé que dans les documents antérieurs bien qu'il est difficile de déterminer si cela est dû à la postériorité de la date ou au lieu lui-même, auquel cas la ville de Potosí se serait hispanisée linguistiquement ou déquechuisée plus rapidement que Cochabamba. D'autre part, le ou les auteur(s) mentionnent également le fort mélange entre les deux langues et ce à plusieurs reprises : « *se ha convertido el quechua en una mezcla de español y quechua, aunque prevaleciendo éste siempre á aquel*²²⁴ » (p.84) ou encore « *Actualmente sigue produciéndose aquella combinación del quechua con el español, que talvez ya será un dialecto especial: resultado del poco cuidado que se tiene de la educacion infantil*²²⁵ ». Le point particulièrement important est qu'il ne s'agit précisément pas de Cochabamba dont le quechua est souvent perçu comme le *quechuañol* par excellence, en opposition au quechua plus « pur » de Chuquisaca et de Potosí (Albó, 1995). Nous avons ici le témoignage sans équivoque d'un quechua très hispanisé au cœur-même de la Villa Imperial à la fin du 19^{ème} siècle. De même, Raurich (1901) écrivait au sujet de la langue quechua, dans son introduction « *A los lectores* » datée de mai 1900 : « *he sentido en el alma que se halle no tan apreciada, y en su pureza no tan conservada por tantos que han*

²²³ « La plèbe, ou les petites gens de la ville, qui bien que le quechua, déjà dénaturé, soit leur langue propre, parlent aussi l'espagnol, mais avec beaucoup d'imperfections en faisant un mélange de quechua et d'espagnol dont il résulte une espèce de dialecte populaire uniquement compréhensible par ceux parlant les deux langues ».

²²⁴ « le quechua est devenu un mélange d'espagnol et de quechua, bien que ce dernier prévale toujours sur le premier ».

²²⁵ « Il se produit toujours actuellement cette combinaison du quechua avec l'espagnol, qui est peut-être déjà un dialecte particulier: résultat du peu de soin accordé à l'éducation infantile ».

nacido con ella » et plus loin « *ojalá se la purgase de las varias corruptelas y barbarismos, y se evitase el que vayan aumentando las palabras castellanas que se van introduciendo con el ropaje quechua!*²²⁶ ». L’auteur qui semble-t-il connaissait les villes de Sucre, Potosí et probablement Cochabamba, n’attribue pas l’hispanisation du quechua parlé à son époque à un lieu particulier à l’image de Montaña comme cela a déjà été noté. Dans l’accord de publication du texte de ce dernier, le curé de Sacaba (vallée basse de Cochabamba), Mariano Terrazas, écrit :

« puede ser un prontuario mui preciso para los padres de familia en la masa de los pueblos de esta Diócesis, en que se está generalizando, a beneficio de las escuelas públicas, la lectura i escritura en la lengua castellana, sin que esta llegue a ser la comun i vulgar: pues que en los mismos pueblos i sus campos se habla por costumbre original en el idioma Quichua²²⁷ »

Il apparaît que pour lui, un tel texte est particulièrement utile dans la mesure où la masse de la population emploie dans sa vie quotidienne le quechua tant dans les bourgs que dans les campagnes. En 1912, Ciro Bayo écrit encore au sujet du quechua et de l’aymara que « *[n]o son únicamente los indios quienes los practican, sino también los mestizos y los criollos* ²²⁸ » (Bayo, 1912 : 181), ce qu’il considère d’ailleurs comme une aberration.

Les indices sociolinguistiques dont nous disposons pour cette période sont certes peu nombreux mais concordants et, comme nous le verrons plus avant, compatibles avec ce que nous savons de l’évolution de la situation de la langue quechua au cours du 20^{ème} siècle. Elles vont contre l’idée communément répandue d’un quechua exclusivement

²²⁶ « J’ai ressenti de la peine jusque dans mon âme de la trouver si peu valorisée et peu conservée dans sa pureté par tant de gens qui sont nés avec elle » et plus loin « Puisse-t-on la purger des nombreuses corruptions et barbarismes, et éviter qu’augmente le nombre de mots espagnols qui s’y introduisent avec l’habillement du quechua ! ».

²²⁷ « il peut s’agir d’un manuel très utile aux pères de famille de la masse des bourgs de ce diocèse, où grâce aux écoles publiques, la lecture et l’écriture en langue castillane se généralise sans pour autant devenir la langue commune: dans les bourgs eux-mêmes et dans les campagnes on parle par habitude originale la langue Quichua ». La soi-disant généralisation de la lecture et écriture à laquelle il est fait allusion ne doit pas être surestimée (revoir Martínez (2010) au sujet des politiques éducatives en Bolivie).

²²⁸ « ce ne sont pas seulement les *indios* qui les emploient mais aussi les métis et les créoles ».

rural²²⁹. Cela fait écho à ce que César Itier (1997) disait de la classe sociale créole dans la région du Cuzco qui était « généralement bilingue et consid[érait] le quechua comme sa propre langue ». L'assertion suivante peut également s'appliquer à la société *cochabambina* : « Jusque vers le milieu du XXe siècle, parler quechua en milieu urbain n'était pas en soi un signe d'infériorité sociale et culturelle. Ce qui l'était c'était d'ignorer l'espagnol, langue de la culture et de la modernité » (*op. cit.* p.134).

b) *Quel quechua ?*

Est-il possible de savoir à quoi ressemblait le quechua parlé en Bolivie et plus particulièrement dans la région de Cochabamba au 19^{ème} siècle ? Nous avons déjà vu qu'en raison de la tendance au purisme de ceux qui écrivent le quechua et leur connaissance des textes péruviens anciens et contemporains, il est difficile d'avoir une idée claire du quechua bolivien du 19^{ème} siècle si ce n'est qu'il est d'ores et déjà très imprégné de lexique espagnol. La *proclama del mas perseguido Americano* peut être considérée comme un bon exemple de quechua tel qu'il est parlé au moins dans les bourgs des vallées de Cochabamba. L'emploi des pluriels en -s issus de l'espagnol y est manifeste et confirmé par Cortés (1861), né à Cotagaita au sud de Potosí et ayant vécu principalement à Sucre et à Potosí : « *El plural que se forma añadiendo s al nominativo del singular*²³⁰ » (p.8). Il donne plusieurs exemples tels que <maquis>, « mains » ou <rumismanta>, « des pierres (ablatif) ». C. F. Beltrán (1872) lui-même, puriste dans l'ensemble déclare : « *Siendo imposible el roce y comunicacion de dos lenguas entre sí, sin que cada una toma de la otra alguna cosa, la quichua ha tomado del castellano su modo de pluralizar los nombres terminados en vocal, esto es añadiendo una s al*

²²⁹ Pour Albó, la présence du quechua en ville est due à l'installation de paysans dans les quartiers périphériques. Ce qui est sans doute vrai quant à la dynamique actuelle mais faux si l'on considère une période historique plus longue (par exemple Albó, 1977 : 96).

²³⁰ « Le pluriel qui se forme en ajoutant un s au nominatif du singulier ».

*singular*²³¹», forme qu'il emploie dans certains cas comme dans <juchasniykutari>, « *por su brevedad y su belleza eufónica*²³²».

Le pluriel inclusif a le plus souvent les formes /čaq/ et /čeq/, notamment chez le même Cortés et dans la *Proclama*. Weddell (1853 : 554) qui dit tirer ses informations du docteur Mariano Virreira de Cochabamba donne également <runantchaj>, « nos gens ». Montañó (1854) écrit <chec> et on trouve <chacc> dans la *Monografía del Departamento de Potosí*. Enfin le témoignage sans doute le plus intéressant est celui de Montero (1878 : 51) qui distingue une forme néo-cuzqueña, une forme métisse, toutes deux corrompues, et une forme correcte, celle des *indios* mais surtout celle des textes anciens : « *Las finales en chis de los modernos Cuzqueños, es un vicio, lo mismo que el chec de los mestisos americanos del Sud de la República, De los escritos antiguos, i de la pronunciacion de los indios, resulta la final chic, v. g. Munaychic (quered). Ricuychic (ved)*²³³». Selon lui la forme -chis n'est pas répandue en Bolivie à cette époque alors qu'elle l'est aujourd'hui tandis que -cheq ou -chej, à voyelle moyenne, est clairement attribué aux mestizos et opposé à une variante à voyelle haute attribuée aux *indios*. Il s'agit à ma connaissance du seul témoignage direct de variation sociolectale pour le 19^{ème} siècle.

On trouve [jka] ou [ska], peut-être [sqɑ] pour Cochabamba tandis que [ca] ou [sja] est donné pour Sucre et Potosí. Si l'on en croit Gumucio (1880), le #r équivaut à un trill et non à un flap [r]. La présence consistante de morphèmes assertifs semble indiquer que c'est d'abord le citatif qui a disparu en quechua bolivien sans qu'il soit possible de dater cette disparition. On trouve en alternance les formes -pas et -pis pour l'inclusif. Il est possible que -pas soit dû au purisme des auteurs. Quoi qu'il en soit la forme -pis existe déjà au 19^{ème}. La racine verbale du verbe « faire » sous la forme typiquement bolivienne [ruwa-] n'apparaît qu'en alternance avec [rura-] au début du 20^{ème} siècle. Enfin, il semble

²³¹ « Le frottement et la communication de deux langues entre elles sans que l'une emprunte à l'autre quelque chose étant impossible, le quechua a pris à l'espagnol sa façon de pluraliser les noms finissant par une voyelle, c'est-à-dire en ajoutant un s au singulier ».

²³² « pour sa brièveté et sa beauté euphonique ».

²³³ « Les terminaisons en *chis* des Cuzquéniens modernes, sont un vice, tout comme le *chec* des métis américains du sud de la République, Des écrits anciens et de la prononciation des indiens, il ressort la terminaison chic, par exemple Munaychic (aimez). Ricuychic (voyez) ».

y avoir une certaine inconsistance pour les verbes « lever » et « retirer » entre formes conservatrices /huqari-/ et /hurqu-/ et innovations boliviennes /uq^hari-/ et /urq^hu-/. Cela ajouté au fait que les formes conservatrices se maintiennent dans la zone périphérique du Lípez, incite à penser qu'il s'agit d'innovations relativement récentes dont le centre de diffusion reste à déterminer. La figure 14 récapitule l'ensemble.

Source	Auteur	Pluriel en -s	CHIK	CHKA	#r	Évidentiels	lexique	-pas/-pis
Proclama del mas perseguido americano	Patiño, 1810	oui	<chec>, <chac>	<sca>, ska ou sqa ?		Assertif	rura-	-pis
Voyage dans le nord de la Bolivie	Waddel, 1853		<chaj>					
Esplicación de las cuatro partes	Montaño, 1854	peu	<chec>			Assertif	rura-, occari/joccari	-pas
Ensayo sobre la historia de Bolivia	Cortés, 1861	oui	<chec>, <chac>					
Compendio de la gramática quechua	Montaño, 1864	oui	<chec>, <chic>	<scca> ou <sya> « usage de Sucre »			<orconi>	-pas/-pis
Doctrina cristiana	Beltrán, 1872			<sia>		Assertif	rura-	-pas/-pis
Cartilla ilustrada en quichua	Montero, 1878	non	<chec> (mestizos), <chic> (indios)	« ch française », /Sca/		Assertif	rura-	-pas
Organismus der Khetšua-Sprache	Tschudi, 1884			<sya> pour Sucre, <ska> pour Cochabamba				
Monografía del departamento de Potosí	Anonyme, 1892		<chacc>	<sya>				
Señorninchak Jesucristok evangelion	Allan et al., 1907	oui	<chak>	<scca>			rura-/ruwa-, occari-, orccu-	-pis

Figure 14 Tableau des différentes formes employées dans les textes du 19ème siècle et du début du 20ème siècle

5.2.3 Le quechua à Cochabamba dans la première moitié du 20^{ème} siècle

Plusieurs textes indiquent que le quechua est encore (et non pas déjà) partout présent et notamment dans les rues de la ville de Cochabamba au début du 20^{ème} siècle, comme en témoigne par exemple Nordenskiöld (1924 : 81) pour qui « *In den Gassen von Cochabamba hört man mehr Quichua als Spanisch*²³⁴ » et plus tard, Hermann Trimborn, dans son introduction au livre de Jesús Lara (1959), témoignait que « *die Mestizen und viele Weiße sind zweisprachig*²³⁵ ». Toutefois, c'est à mon avis Jesús Lara lui-même qui a le plus et le mieux parlé, parfois malgré lui, de la langue quechua à Cochabamba et plus particulièrement dans le Valle Alto. Écrivain et poète indigéniste ainsi que militant communiste, son œuvre est composée, entre autres, de plusieurs romans qualifiés de « quechuas » écrits en espagnol, de compilations de textes en quechua et d'un dictionnaire « qhëshwa-castellano », « castellano-qhëshwa » (Lara, 1971). Cependant, ce n'est pas pour faire appel à son expertise que je fais ici un détour par lui et ses écrits. Né en 1898 dans le Valle Alto et mort en 1980, Lara n'est pas à proprement parler un philologue ni un linguiste. De sérieux soupçons de falsification pèsent même sur l'une de ses publications²³⁶ et il a lui-même fait état de son purisme linguistique à plusieurs reprises rendant tout ou partie de son témoignage sans intérêt pour le dialectologue²³⁷. Cela dit,

²³⁴ « dans les rues de Cochabamba, vous pouvez entendre plus de quichua que d'espagnol ».

²³⁵ « les métis et beaucoup de blancs sont bilingues ».

²³⁶ César Itier (2009, 2001) considère que Atau wallpaj p'uchukakuninpa wankan (monografía y traducción del quechua al castellano) est un faux créé par Lara lui-même. Cette idée n'est pas acceptée par tout le monde, par exemple Ajens (2016) accessible en ligne : http://www.revistasbolivianas.org.bo/scielo.php?pid=S2078-03622016000100008&script=sci_arttext&tlng=es mais il s'agit là d'un débat dépassant largement mes compétences.

²³⁷ « [José María] Arguedas era partidario de conservar tal como se había dado el quechua mestizo, en cambio yo era partidario de devolverle sus valores antiguos, sus valores clásicos y de depurarle de todo el castellano que introdujeron los colonizadores y después los criollos » (Lara, 1980 : 26). Traduction: « [José María] Arguedas était partisan de la conservation du quechua métis tel qu'il existait, tandis que moi, je souhaitais lui rendre ses valeurs anciennes, ses valeurs classiques et le dépuré de tout l'espagnol qui y ont introduit les colons et ensuite les créoles ».

Au sujet de la non traduction de ses livres en quechua: « *tendría que traducirlas al qheshwa primitivo, al qheshwa verdadero, al qheshwa puro ; pero entonces nadie me entendería. El qheshwa de ahora está deformado completamente* » (op. cit. p.160). Traduction : « il faudrait que je les traduise en quechua primitif

on ne peut pas mettre en doute la grande connaissance qu'a Jesús Lara du monde social *cochabambino* de son époque et des formes de quechua parlées dans la région. Lorsque Lara déclare : « *Suelo estar en contacto permanente con los indios, pero cuando les hablo en el qheshwa que yo sé, no me entienden. Ellos hablan el qheshwa mestizo*²³⁸ » (Lara, 1980 : 160), le quechua qu'il connaît et parle est un quechua d'intellectuel artificiellement « épuré », celui qu'il présente dans son dictionnaire mais qui ne reflète en rien la langue quechua parlée à Cochabamba comme il le déclare lui-même :

« Al componer esta obra me propuse el objetivo de devolverle a aquel bello idioma, en lo posible, sus valores castizos del pasado, depurándolo, expurgando las contaminaciones que le inyectó el castellano durante el período colonial. La diferencia entre otros diccionarios y el mío, reside en que aquellos no se preocupan de la depuración, pues aceptan en mayor o menor medida las formas de mestización que infestan el idioma²³⁹. » (Lara, 1980 : 159)

Mais il ne fait aucun doute que Lara, né à la fin du 19^{ème} siècle au sein d'une famille *chola* d'un bourg du Valle Alto (aujourd'hui Villa Rivero) a eu pour langue maternelle le quechua *valluno* et n'a appris l'espagnol que vers huit ou neuf ans lorsque ses parents l'ont envoyé à l'école d'Arani²⁴⁰. Ce sont donc deux aspects de son œuvre qui nous intéressent ici: 1) sa perception des catégories socio-raciales et sa description des usages linguistiques à Cochabamba. 2) sa perception de la variation dialectale qui s'exprime presque exclusivement en termes de pureté. Il ne fait pratiquement aucun doute que Lara a eu et continue d'avoir une grande influence sur les discours et pratiques puristes d'une bonne partie des quechuistes lettrés actuels. Son dictionnaire pourtant ancien et

[sic], le véritable quechua ; mais dans ce cas personne ne me comprendrait. Le quechua aujourd'hui est complètement déformé ».

²³⁸ « Je suis en contact en permanent avec les *indios*, mais quand je leur parle le quechua que moi je connais, ils ne me comprennent pas. Eux, ils parlent le quechua métis ».

²³⁹ « Au moment d'écrire cette œuvre, je me suis proposé comme objectif de rendre à cette belle langue, dans la mesure du possible, ses valeurs authentiques du passé, en l'épurant, en expurgant les contaminations que l'espagnol lui a injectées durant la période coloniale. La différence entre d'autres dictionnaires et le mien réside en ce que ceux-ci ne cherchent pas à épurer, ils acceptent dans une plus ou moins grande mesure les formes de métissage qui infestent la langue ».

²⁴⁰ Jesús Lara évoque à plusieurs reprises ces questions dans Lara (1980 : 121, 2014 : 8).

aucunement ancré dans la réalité langagière de la région reste le plus accessible et le plus diffusé.

5.2.4 Langues et catégories socio- raciales dans le roman Yanakuna de Jesús Lara

Le plus grand succès littéraire de Jesús Lara est sans aucun doute le roman Yanakuna dont l'histoire se passe principalement entre un village du Valle Alto et une hacienda proche avant la guerre du Chaco (Muñoz, 1986). Quatre des personnages principaux nous éclairent sur la perception des catégories sociales de l'auteur et il est possible d'en dresser les caractéristiques sociolinguistiques.

Le Corregidor, Don Sedecías, supposément de vieille noblesse espagnole, représente la « *gente decente* », le monde *criollo* provincial, et est bilingue espagnol/quechua. Don Encarno est un *cholo* fortuné dont la réussite a ouvert les portes de la société des *criollos* sans pour autant en faire un égal: « *cada cual había de resignarse con su suerte y vivir chaqueta con chaqueta y saco con saco* ²⁴¹ ». Il est avant tout quechuaphone mais s'exprime à l'occasion dans un espagnol « déformé ». Son épouse, Doña Elota, *chola* productrice de bière de maïs ne parle que quechua et ne comprend pas l'espagnol : « *Estas cosas y todas las que se dirigían el cura y su madre, tenían que ser expresadas en quechua, porque sabido era que doña Elota casi no entendía el español* ²⁴² » (*op. cit.* p.52). Enfin, Wayra, jeune bergère *india*, fille d'un *colono* d'hacienda est vendue comme *criada*²⁴³ à Doña Elota et Don Encarno suite au décès de son père. Elle est également monolingue quechuaphone au début du roman.

Le mépris de classe de Doña Elota vis-à-vis de Wayra est manifeste tout au long du roman comme le montre le passage suivant : « *Has de aprender a servir a los patronos. En vez de ser una india bruta toda la vida te has de civilizar. Después nos has de agradecer.*

²⁴¹ « chacun devait se résigner à accepter son sort et à vivre les gilets avec les gilets et les vestes avec les vestes ». Cela fait référence à la rigidité des frontières entre certaines classes sociales matérialisées notamment par le vêtement : le gilet pour le *cholo* et la veste pour le créole.

²⁴² « Ces choses-là et toutes celles que s'adressaient le curé et sa mère devaient être exprimées en quechua, car il était de notoriété publique que doña Elota ne comprenait pratiquement pas l'espagnol ».

²⁴³ Servante, bonne à tout faire.

« *Por ellos soy algo* », *vas a decir*²⁴⁴» (*op. cit.* p.51). Doña Elota ne parlant pas espagnol, ce n'est pas l'usage du quechua lui-même qui les différencie mais la tenue vestimentaire, le lieu de vie, l'activité économique et les origines. D'ailleurs, Wayra, qui était qualifiée au début par les villageois d' « *india* » et d' « *imilla*²⁴⁵ » devient « *cholita* » dès lors que le curé lui ramène de la ville des vêtements caractéristiques, notamment la « *pollera*²⁴⁶ ». Il existe cependant un témoignage intéressant de variation sociolectale entre le quechua bourgeois de Doña Elota et celui de Wayra. Le couple de *cholos* considère le nom de la petite fille indécent, ce à quoi leur répond leur fils curé : « *Pero inútilmente trató de persuadir a sus padres. Muchas veces les dijo: « Los indios no pueden pronunciar **Guadalupe**. Truncando la palabra y deformándola se contentan con decir **Wayra**. Es lo mismo* ». *Los viejos no quisieron comprender, porque « wayra » era viento y jamás nombre de cristiano*²⁴⁷ » (*op. cit.* p.94). L'important ici est que, bien que monolingue quechua, Doña Elota ne rephonémise pas les emprunts lexicaux espagnols extrêmement nombreux en quechua bolivien à la différence de Wayra. L'importance de cet aspect de la structuration sociolinguistique de la région a été totalement ignorée par les lettrés urbains défenseurs du purisme linguistique et finalement par Lara lui-même. En tant qu'auteur indigéniste, Lara (1971 : 8) attribue parfois aux *mestizos* - « *lenguaje híbrido que se emplea en los medios mestizos*²⁴⁸ » -, parfois aux espagnols - « *los españoles se entregaron a alterar, a desfigurar el idioma del pueblo sometido*²⁴⁹ » -, l'origine de cette « *abigarrada jerigonza de hoy, que no es ni qhëshwa ni castellano*²⁵⁰ » et prétendait

²⁴⁴ « Tu dois apprendre à servir les patrons. Au lieu d'être une brute d'indienne toute ta vie, tu dois te civiliser. Tu nous remercieras plus tard. Tu diras : « Grace à eux je suis quelqu'un » ».

²⁴⁵ « jeune fille » en quechua.

²⁴⁶ Concernant les classifications sociales au 19^{ème} siècle et l'évolution des usages de la *pollera* voir les travaux de Rossana Barragán Romano, notamment Barragán (2007).

²⁴⁷ « Mais il essaya en vain de convaincre ses parents. Il leur dit à plusieurs reprises: « Les *indios* ne peuvent pas prononcer Guadalupe. En troquant et en déformant le mot, ils se contentent de dire Wayra. C'est la même chose ». Les vieux ne voulurent rien entendre, parce que « wayra » c'était le « vent » et en aucun cas un nom de chrétien ».

²⁴⁸ « langage hybride qui s'emploie dans les milieux métis ».

²⁴⁹ « les Espagnols s'appliquèrent à altérer, à défigurer la langue du peuple soumis ».

²⁵⁰ « charabia bigarré d'aujourd'hui qui n'est ni du quechua ni de l'espagnol ».

parfois trouver chez les indigènes de Colomi, Vacas ou encore Ayopaya un quechua non contaminé. Concrètement, une fois encore, Lara n'a pour tout exemple à donner que le trivocalisme plus conservateur de certains locuteurs ruraux monolingues : « *él no pronuncia ójllay (incubar), oqa (oxalis tuberosa), opa (idiota), oqháry (levantar) como los mestizos, sino újllay, uqa, upa, uqháry* »²⁵¹ (op. cit. p.45). Quand il attribue également aux espagnols la latéralisation de la rhotique initiale dans de nombreuses racines lexicales telles que <lawray> « brûler » ou <laqha> « obscurité », on peut très franchement douter qu'il ait entendu auprès des « indigènes » non « contaminés » les formes à rhotique. La latéralisation est au contraire un phénomène connu propre aux langues de la famille aru tel que l'aymara. D'ailleurs à l'occasion Jesús Lara se contredit en déclarant que les « *indios [...] hablan el qheshwa mestizo* »²⁵² (Lara, 1980 : 160). C'est toute l'ambiguïté de cet auteur provincial devenu membre à part entière de la *ciudad letrada*²⁵³ (Tarica, 2008) qui a voulu retirer aux élites *criollas* la légitimité du discours sur le quechua sans pouvoir la donner complètement aux locuteurs « natifs » qui contrairement à lui ne « savent » pas. Cela explique pourquoi on ne trouve dans les textes que très peu de défenseurs du sociolecte urbain à forte influence espagnole et c'est auprès des locuteurs « naïfs » qu'il faudra essayer d'approcher cette réalité.

5.2.5 Transition

Les différences linguistiques entre la Cochabamba des débuts et de la fin de la période coloniale sont frappantes et nous montrent une réalité fort différente des discours répandus qui posent le quechua comme fondamentalement rural, indigène et symbole d'une continuité précolombienne, pour ainsi dire intemporelle, opposé à un espagnol dominant la ville et dont l'apprentissage est nécessairement associé au processus de métissage. On doit toutefois s'interroger sur les conditions qui ont mené à la diffusion écrasante de cette forme de quechua. Comment est-on passé en moins de trois siècles

²⁵¹ « Lui ne prononce pas ójllay (couvrir), oqa (oxalis tuberosa), opa (idiot), oqháry (ramasser) comme les métis, mais újllay, uqa, upa, uqháry ».

²⁵² « les *indios* parlent le quechua métis ».

²⁵³ La ville ou la cité lettrée.

d'une région où le quechua (*inga*) est extrêmement minoritaire, voire absent, à une société où le quechua (*cuzqueño-boliviano*) est la langue la plus répandue, parlée par pratiquement toute la population (à part peut-être les administrateurs espagnols, i.e. nés en Espagne) et l'espagnol limité aux élites masculines ? Quel est le centre (ou les centres) de diffusion du quechua colonial ? Quels sont les agents de son implantation en territoire *cochabambino* ? Je tenterai d'apporter des éléments de réponse à ces questions en prenant appui sur les travaux souvent ignorés des linguistes mais pourtant riches d'enseignement de l'histoire sociale du Haut Pérou colonial.

5.3 Diffusion du quechua de Cochabamba

Les changements linguistiques profonds et rapides (changement partiel ou total du code) sont toujours une conséquence de modifications radicales des catégories et des structures sociales ainsi que des systèmes économiques. Il est peu probable que les groupes dominants des vallées de Cochabamba aient adopté la langue quechua au contact de populations paysannes locales qu'ils dominaient et ne tenaient pas particulièrement en estime, d'autant que, comme nous l'avons vu, ces populations elles-mêmes n'étaient majoritairement pas quechuaphones au 16^{ème} siècle. Il faut donc émettre l'hypothèse qu'un groupe suffisamment nombreux a été en capacité d'apprendre et de diffuser ce nouveau quechua *cuzqueño* prestigieux qui, bien que différent du quechua impérial, est resté dans les esprits la langue de l'Inca. La période de quechuisation déduite dans la première partie de ce chapitre, entre la fin du 16^{ème} siècle et la fin du 18^{ème}, manque malheureusement de documents pour la région de Cochabamba. Je ne prétends pas faire ici l'histoire linguistique du Haut Pérou colonial qui reste totalement à faire, mais je crois que de nombreux travaux préexistants d'histoire sociale de cette période nous permettent déjà d'entrevoir les conditions ayant mené à la quechuisation de la région. On ne peut que constater et regretter l'absence de dialogue entre spécialistes de différentes disciplines sur ces questions. Je vais donc aborder certains points importants tirés des principaux travaux existants permettant d'expliquer un processus de *déplacement linguistique* : permanence d'une variété prestigieuse de quechua, existence d'un centre de diffusion, démographie et bouleversements socio-économiques.

5.3.1 Diffusion d'une variété de quechua prestigieuse autour des centres urbains

L'accélération de l'exploitation des richesses minières à partir des années 1570 a créé un espace immense de mouvements de populations et d'échange économique autour de centres urbains particulièrement influents allant de Lima à Tucumán en passant par Huancavelica, Cuzco et pour Charcas, Chuquisaca (actuelle Sucre) et Potosí, centres dans lesquels vivaient une population importante d'indigènes permanents parmi lesquels des caciques, des artisans des commerçants et des domestiques sans compter les nombreux individus de passage tels que les *mitayos* (indigènes soumis à la corvée) et les muletiers entre autres (César Itier, 2000). Il existe des témoignages du prestige de la langue « du Cuzco » parlée dans ces villes que les « *indios vulgares* » de passage apprennent rapidement. Le témoignage de Blas Valera bien que très connu mérite d'être cité intégralement :

« ... vemos que los indios vulgares, que vienen a la Ciudad de los Reyes o al Cuzco o a la Ciudad de la Plata o las minas de Potocchi, que tienen necesidad de ganar la comida, y el vestido por sus manos y trabajo, con sola la continuación, costumbre y familiaridad de tratar con los demás indios, sin que les den reglas ni manera de hablar, en pocos meses hablan muy despiertamente la lengua del Cuzco, y cuando se vuelven a sus tierras, con el nuevo y más noble lenguaje que aprendieron, parecen más nobles, más adornados y más capaces en sus entendimientos; y lo que más estiman es que los demás indios de su pueblo los honran y tienen en más, por esta lengua real que aprendieron²⁵⁴. » (voir Garcilaso de la Vega & Quesada, [1609] 1991 : 93)

Comme le notait César Itier, les formes de quechua parlées à Lima, Cuzco et Charcas étaient suffisamment semblables pour être identifiées par lui comme une seule et même langue, la « *lengua del Cuzco*²⁵⁵ » (*op. cit.* p.48). Or, vers la même époque apparaissait

²⁵⁴ « nous voyons que les indiens du commun (non nobles), qui viennent à Lima, à Cuzco, à Sucre ou aux mines de Potosí et qui ont besoin de gagner leur nourriture et leur vêtement avec leurs mains et leur travail, avec la simple habitude et familiarité de traiter continuellement avec les autres *indios*, sans qu'on ne leur donne de règles ou d'occasion de la parler, ils parlent en quelques mois la langue de Cuzco avec une grande facilité, et quand ils retournent dans leurs terres, avec le nouveau et noble langage qu'ils ont appris, ils paraissent plus nobles, plus élégants et plus capables dans leurs compréhensions; et ce qu'ils apprécient le plus est que les autres *indios* de leur village les honorent et leur montrent plus de considération grâce à cette langue royale qu'ils ont apprise ».

²⁵⁵ « langue de Cuzco ».

« *la primera expresión escrita de esa nueva lengua general* ²⁵⁶ » à travers la *Doctrina Christiana* de 1584 (*op. cit.* p.48) aux caractéristiques plus proches des variétés de QHC modernes. Gabriela Ramos (*op. cit.*) a pointé les insuffisances des arguments généralement donnés afin d'expliquer la diffusion du quechua pendant la période coloniale et mis en avant l'importance du rôle des groupes intermédiaires entre populations indigènes et autorités. Selon Ramos l'espagnol a pris une importance capitale à Lima vers la moitié du 17^{ème} siècle entraînant un déclin du quechua tandis que la situation était différente à Cuzco. J'ajouterais que selon toute vraisemblance l'importance du quechua s'est maintenue non seulement à Cuzco mais probablement à Chuquisaca et à Potosí. Le prestige de cette variété urbaine était suffisant pour que certaines élites *criollas* de Cuzco considèrent le quechua comme leur langue (César Itier, 1995b), ce qui est en accord avec ce que nous avons vu pour Cochabamba à la fin du 18^{ème} siècle et au début du 19^{ème}.

5.3.2 Rayonnement de Potosí

Il existe une multitude de travaux que je ne peux citer ici sur l'importance de Potosí économiquement et culturellement de la fin du 16^{ème} siècle jusqu'au 18^{ème} siècle, ce qui en fait un centre de diffusion idéal vers les bourgs de moindre importance de la région de Charcas (et sans doute au-delà) dont fait partie Cochabamba. L'exploitation artisanale du Cerro Rico de Potosí sous domination espagnole a commencé en 1545 et moins de deux ans plus tard, on recensait déjà 14000 individus sur place (dont 1/7 d'espagnols) et en 1572 alors qu'est introduite la technique d'amalgamation au mercure entraînant des changements radicaux en termes de moyens investis et d'organisation du travail, la population a été estimée à 120000 individus (Salazar-Soler, 2002). En 1610, la population atteint 160000 personnes (juste derrière Londres et Paris en nombre d'habitants, devant Rome et Séville) et son marché est considéré l'un des plus importants du monde.

L'exploitation minière a eu un impact considérable sur le développement d'une économie de marché dans l'espace colonial péruvien (Sempat Assadourian, 1982) et entraîné le

²⁵⁶ « la première expression écrite de cette nouvelle langue générale ».

développement de régions telles que celle de Salta et de Cochabamba. Cette période a notamment eu pour conséquence d'importantes mobilités géographiques et sociales (Ocaña, 2010; Sánchez-Albornoz, 1978). En 1572, les populations indigènes rurales ont été « réduites » autour de *Pueblos de Indios* et le système de la *mita*, ou service obligatoire dans les mines, a été institué. En parallèle de ces *mitayos*, d'autres individus dits *yanaconas*, théoriquement sans attaches communautaires louaient également leur force de travail. Escobari de Querejazu (1990) calcule que l'ensemble des individus des deux catégories proviennent de 167 pueblos et de 17 ethnies différentes et que la région d'origine de *yanaconas* la plus représentée est celle de Cuzco. Le nombre de travailleurs salariés volontaires également appelés *mingas*, soit *yanaconas* soit *mitayos* restés sur place après leur service obligatoire, est rapidement devenu supérieur à celui des *mitayos* et selon le type de spécialisation pouvait espérer un meilleur salaire. Sur la base des travaux de Cole (1985), Pieter Muysken (2017) montre que le rapport de salaire entre un *mitayo* et un ouvrier qualifié indépendant pouvait être de un pour dix en 1603. Ce dernier a proposé récemment une étude portant sur les vocabulaires miniers de l'époque coloniale à Potosí et propose de distinguer deux *technolectes* miniers socialement distincts et marqués à savoir un lecte des *yanaconas* et autres *mingas* formant une sorte de mélange quechua et espagnol d'une part et un lecte des *mitayos* plutôt aymara teinté de quechua. Une hypothèse est que « [t]al vez los yanaconas eran sobre todo quechua hablantes, y los mitas, aimara hablante. En términos absolutos, la gran mayoría de los trabajadores en Potosí deben haber sido aimaras ²⁵⁷ ». Ces résultats sont particulièrement intéressants quand on sait que la forte influence du castillan est un trait, sinon le trait caractéristique du quechua bolivien et que cette dernière, comme nous l'avons vu, n'est pas du tout récente comme le veut l'idée dominante actuelle.

Mais ce qui est doublement intéressant est qu'il existe des témoignages de différences en termes de prestige et de tendances d'une partie de la population à chercher à changer de statut à travers la migration et des modifications socioculturelles telles que le changement

²⁵⁷ « il est possible que les *yanaconas* étaient surtout quechuaphones, et les *mitayos*, aymarophones. En termes absolus, la grande majorité des travailleurs à Potosí ont dû être aymarophones ».

de mode vestimentaire et l'apprentissage de métiers artisanaux. C'est ce qui fait dire à Carmen Salazar-Soler (2002 : 146) : « *El afán de escapar a la mita potosina generaría entonces este movimiento de abrigarse detrás del estatuto de yanacona y da inicio al proceso de urbanización de los indios* ²⁵⁸ ».

5.3.3 Bouleversements socio-économiques dans la région de Cochabamba

Les populations indigènes de la région de Cochabamba (principalement la partie occidentale de la vallée basse et la région de Tapacarí) ont été regroupés en cinq réductions ou *Pueblos de Indios* et ont assez rapidement perdu leurs liens avec leurs communautés d'origine, principalement aymarophones de l'altiplano. Dans leur étude du pueblo de Tiquipaya, Gordillo & Del Río (1993) ont montré la chute radicale et continue de la population des « *originarios* », c'est-à-dire des individus considérés comme originaires de cette réduction et pouvant prétendre à certains droits sur les terres communautaires mais étant surtout soumis à un impôt plus important et à la *mita* obligatoire. Dans le même temps augmentait la population des *forasteros*, paysans migrants ayant souvent rompu les liens avec leur communauté d'origine et bien que n'ayant pas de droits sur les terres qu'ils travaillaient, n'étaient pas soumis au régime de la *mita* et payaient un impôt moins important. Pour ces auteurs :

« La gran movilidad y dispersión de la población, junto a un acelerado proceso de mestizaje cuyos primeros síntomas ya se perciben en el Padrón de Tiquipaya, constituyeron las principales estrategias de resistencia y adaptación al nuevo régimen colonial, que con el transcurrir de los años convertirían al valle de Cochabamba en uno de los centros de más intenso dinamismo social del Alto Perú ²⁵⁹ » (*op. cit.* p.22)

²⁵⁸ « La volonté d'échapper au travail obligatoire dans les mines de Potosí aura généré alors ce mouvement consistant à se protéger derrière le statut de *yanacona* et été le point de départ du processus d'urbanisation des *indios* ».

²⁵⁹ « La grande mobilité et dispersion de la population, en même temps qu'un processus accéléré de métissage dont les premiers symptômes sont déjà perceptibles dans le *Padrón de Tiquipaya*, ont constitué les principales stratégies de résistance et d'adaptation au nouveau régime colonial qui au fil des ans finira par convertir la vallée de Cochabamba en un des centres avec le plus intense dynamisme social du Haut Pérou ».

Hors des *Pueblos de Indios* a eu lieu une rapide avancée dans l'occupation des terres des vallées par des propriétaires espagnols qui recrutaient pour travailler sur leurs domaines des indigènes *yanaconas* ou *forasteros* (Larson, 2017) en provenance d'un peu partout et ayant sans doute transité par Potosí. Dans le même temps s'est développée une classe dite « métisse » ou « chola » en ville et dans les différents bourgs dédiée à des activités artisanales (Rodríguez García, 2011). Jackson (1996) qui a étudié les processus de « métissage » de la population de Cochabamba a montré le caractère très subjectif et changeant (voir aussi De la Cadena, 2006) des catégories employées au cours du temps où la catégorie d'*indio* est avant tout une catégorie fiscale à part à laquelle est associée un type vestimentaire particulier et une activité agricole. Pour ce dernier les « *indios* pouvaient modifier leur tenue vestimentaire, apprendre l'espagnol, s'installer dans une ville ou quitter leur village d'origine, adopter une profession qui n'entraîne pas dans leurs coutumes, et, reclassés comme *mestizos*, se voir exemptés des charges fiscales imposées à la population indigène » (*op. cit.* p.71, voir aussi R. H. Jackson, 1999), idée reprise par Rodríguez García (2011 : 148) quand il déclare que les métis n'étaient pas seulement les métis biologiques mais également « *aquellos indios que se habían lanzado a un proceso de movilidad social aprendiendo la lengua castellana y adoptando la vestimenta, las costumbres y ciertos oficios de los invasores*²⁶⁰ ». Le problème ici est que l'idée de l'adoption de l'espagnol par cette catégorie de la population ne repose non seulement sur aucune preuve tangible mais va même à l'encontre des données et des témoignages dont nous disposons. L'idée d'adoption de nouvelles pratiques socioculturelles vestimentaires, professionnelles et linguistiques visant à se démarquer de la catégorie *indio* est probable mais il ne s'agit pas, pour ce qui est de la langue d'une transition du quechua vers l'espagnol. Bien que nous ne disposions pas de preuve concrète, il me semble plus raisonnable de proposer dans un premier temps un phénomène de quechuisation/désaymarisation plutôt que d'un phénomène d'hispanisation/déquechuisation qui est lui beaucoup plus récent.

²⁶⁰ « ces *indios* qui s'étaient lancés dans un processus de mobilité sociale en apprenant la langue espagnole et en adoptant la tenue, les coutumes et certains métiers des envahisseurs ».

5.3.4 Quechua versus aymara

Les quelques études menées dans les zones les plus récemment désaymarisées, à savoir le Norte Potosí, montre des inégalités sans équivoque de statut et de prestige et des usages diglossiques chez les locuteurs bilingues aymara/quechua qui voient l'aymara relégué à l'usage domestique et communautaire comme l'est le quechua en contexte urbain actuel vis-à-vis de l'espagnol (Howard-Malverde, 1995). Selon Hosokawa (1980) dans les zones quechuisées la langue aymara est clairement dévalorisée et les locuteurs quechuaphones se disent fiers de parler la langue des incas. Goins (1967 : 23) notait dans les années 50 un certain mépris de la part de locuteurs quechuaphones vis-à-vis des « aymaras » : « *Los quichua cochabambinos desprecian a los aymara paceños por sucios, « porque no se cambian de ropa en toda la vida », y en el mercado les he oído hablar sarcásticamente de los vendedores aymara refiriéndose a ellos como « esos peruanos »*²⁶¹ ». La langue quechua est presque toujours décrite, par les lettrés du moins, comme étant douce, harmonieuse, expressive ou tout autre terme positif s'opposant radicalement à ceux employés pour décrire l'aymara. Blanco, Blanco, & Ballivián (1901) écrivait par exemple au début du 20^{ème} siècle que « *El idioma quichua es perfecto, suave, armonioso y muy expresivo, y es, además de conciso, muy rico en voces. El aymará es muy gutural y fuerte, lacónico y energético como el inglés*²⁶² ». Tristan Platt (2016 : 73) décrivait ainsi le processus de différenciation sociale et de développement d'une classe sociale urbaine pour la région de Chayanta :

« La creciente diferenciación entre curacas e indios comunes, representada nítidamente en Chayanta por el caso del cacique-hacendado de Moscarí, don Florencio Lupa, fue acentuada por el fortalecimiento de una capa mestiza, en parte procedente de las capas indígenas más pujantes, cuyos miembros desde la primera mitad del siglo XVIII ocuparon cargos importantes dentro de los ayllus²⁶³. Es en este proceso que debe buscarse

²⁶¹ « Les quechuas de Cochabamba méprisent les aymaras de La Paz qu'ils considèrent être sales, « parce qu'ils ne changent pas de vêtements de toute leur vie », et au marché je les ai entendu parler de façon sarcastique des vendeurs aymaras en les appelant « ces Péruviens » ».

²⁶² « La langue quechua est parfaite, douce, harmonieuse et très expressive, et elle est, en plus d'être concise, très riche en vocabulaire. L'aymara est plus guttural et fort, laconique et énergique comme l'anglais ».

²⁶³ Communautés rurales indigènes.

el crecimiento de la población mestiza de los pueblos hoy conocida como los « vecinos » o « mozos »²⁶⁴».

5.4 Conclusion

Le modèle classique qui attribue l'introduction du quechua à Cochabamba à l'occupation inca par introduction de *mitimaes* et défend une continuité avec le quechua parlé actuellement qui se serait diffusé durant la période coloniale par imposition des évangélistes est repris génération après génération mais ne résiste pas aux données dont nous disposons. Ce modèle pose par ailleurs de fausses énigmes. Comment expliquer la si grande homogénéité du quechua bolivien ? Pourquoi un groupe socialement dominant a-t-il adopté à un moment donné la langue d'un groupe dominé ? Pourquoi le quechua se serait-il diffusé de Cochabamba vers Chuquisaca et Potosí, c'est-à-dire de la périphérie vers le centre ? Le modèle alternatif proposé ici de *diffusion centrifuge hiérarchique urbaine*, est non seulement plus en accord avec les données linguistiques, ethnographiques et historiques dont nous disposons aujourd'hui mais rend également caduques les énigmes mentionnées ci-dessus. Tout au long de la période coloniale et plus particulièrement aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles, a eu lieu un processus de désaymarisation des populations prenant de la distance avec les *indios originarios* aux conditions de vie particulièrement difficiles, notamment autour des bourgs où vivent les caciques et les nouvelles catégories sociales des *cholos* et *mestizos*, par l'emploi de la nouvelle koiné quechua dans sa variante *potosina* particulièrement marqué par les influences espagnoles. Dans un deuxième temps cette désaymarisation s'est généralisée face à la stigmatisation de l'aymara, langue du paysan indigène soumis à la *mita*, et le prestige de ce quechua assimilé à la langue de l'Inca et aux richesses de Potosí, via le contact avec les bourgs quechuaphones mais aussi par la *mita* et l'arrivée de nombreux *forasteros*. Dans un

²⁶⁴ « La différenciation croissante entre *curacas* et *indios* du commun, représentée très clairement à Chayanta par le cas du cacique-hacendado de Moscarí, don Florencio Lupa, a été accentuée par le renforcement d'une couche métisse, en partie issue des couches indigènes les plus dynamiques, dont les membres ont occupé des postes importants au sein des communautés dès la première moitié du 18^{ème} siècle. C'est dans ce processus que doit être cherchée la croissance de la population métisse des bourgs aujourd'hui connue comme les « *vecinos* » ou « *mozos* » ».

troisième temps, qui se confond peut-être partiellement avec le précédent, a dû avoir lieu une différenciation sociolectale entre un quechua bourgeois et un quechua rural par l'assimilation de plus d'emprunts à l'espagnol, du pentavocalisme et la non rephonémisation des emprunts. Les discours « puristes » dominants qui fleurissent au 19^{ème} siècle sont avant tout révélateurs d'un processus long de détachement des couches supérieures de la société urbaine et lettrée *cochabambina* vis-à-vis de la langue quechua dans un contexte de construction nationale et, idéologiquement, d'évolutionnisme ou darwinisme social. À ce moment-là, pour ces auteurs ce sont les *cholos* et les *indios* qui parlent ce quechua abâtardi. Les populations *cholas* des bourgs de vallée ne sont certainement pas concernées par ces considérations. Ce n'est que bien plus tard que le quechua devient la langue des ruraux et des indigènes et est opposé à la langue urbaine espagnole, modèle qui n'est d'ailleurs pas partagé par l'ensemble de la population. C'est à ce moment-là que le manque de pureté du quechua est associé au bilinguisme grandissant des migrants urbains notamment et la pureté originelle aux populations rurales les plus isolées. Si ce modèle est correct, nous devrions trouver des traces de cette opposition sociolectale dans les pratiques et dans les discours. La troisième partie de ce travail aborde cette question à travers des enquêtes de terrain réalisées dans la région du Valle Alto de Cochabamba.

**TROISIÈME PARTIE : VARIATION &
PERCEPTION**

CHAPITRE 6 : ENQUÊTES DE TERRAIN DANS LE VALLE ALTO DE
COCHABAMBA

Ce chapitre a pour objectif de faire le lien entre la deuxième partie de cette thèse, largement bibliographique, et la troisième partie basée exclusivement sur des données de première main recueillies dans la région du Valle Alto de Cochabamba. Je chercherai dans un premier temps à donner un bref aperçu historique et géographique de la région afin de pouvoir l'appréhender en tant que telle, comme microcosme, ainsi que comme faisant partie d'un ensemble régional plus vaste. Le choix du Valle Alto comme terrain d'enquête ne s'est pas fait au hasard et je tenterai dans un deuxième temps d'expliquer en quoi il s'est avéré être un univers particulièrement idoine pour ce travail. Je ne percevais certes pas les réalités sociolinguistiques décrites dans la deuxième partie en le commençant mais certains indices indiquaient déjà que c'est là que je devais réorienter mon travail de terrain. J'explicitai ensuite le protocole d'obtention de données de première main auprès de locuteurs de la région. Cela concerne d'une part le processus d'élaboration du questionnaire ainsi que l'échantillonnage et les conditions d'enquêtes d'autre part. J'aborderai finalement les limites et difficultés rencontrées lors de cette phase importante de cette recherche.

6.1 Aspects géographiques et historiques de la région du Valle Alto

6.1.1 Description géographique de Cochabamba et de la région du Valle Alto

Plutôt que de me risquer à une description maladroite et ennuyeuse de la région de Cochabamba, je cite à continuation un extrait de José Aguirre Acha (1902) lui-même tiré

du recueil de textes de Baptista Gumucio (2012 : 71) et qui peut être lu tout en jetant un œil à la carte (figure 15) ci-après:

« Con el brazo extendido hacia el este, iba indicando a mis dos compañeros los cinco valles que se abren en la parte céntrica del Departamento: -el de Cochabamba²⁶⁵, que alberga la ciudad y los pueblos de Quillacollo, Tiquipaya, Sipe Sipe, Colcapirhua y el Paso; el de Cliza²⁶⁶, donde se encuentran el pueblo del mismo nombre, Tarata, Punata, Arani, San Benito, Toco, Tolata y Muela²⁶⁷; y los valles de Caraza²⁶⁸, Sacaba y Capinota, con sus tres poblaciones de iguales nombres²⁶⁹ »

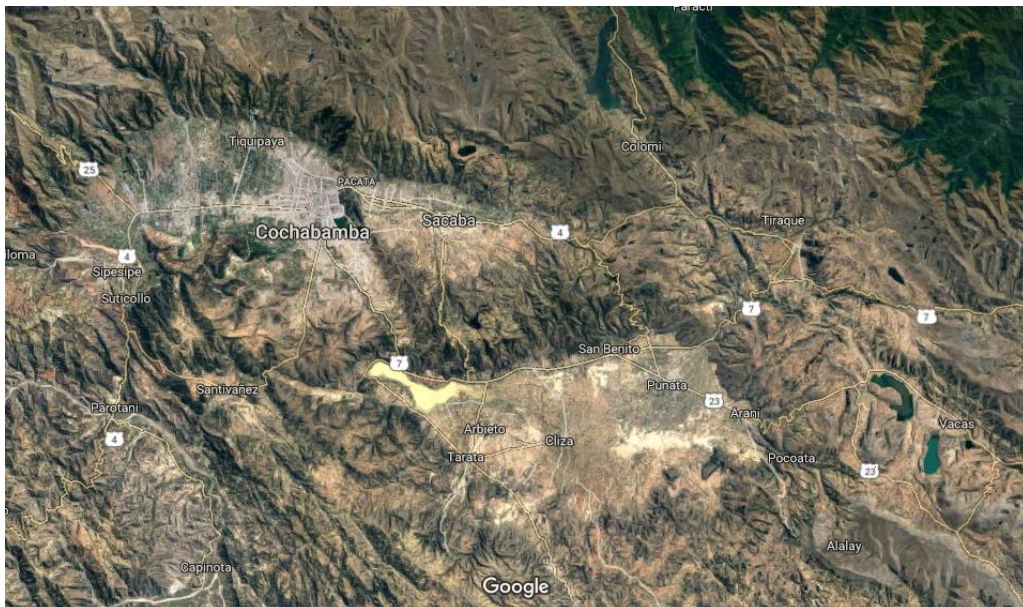


Figure 15 Les cinq vallées principales de Cochabamba

²⁶⁵ Ou Valle Bajo, *i.e.* la vallée basse.

²⁶⁶ Aujourd'hui Valle Alto, *i.e.* la vallée haute.

²⁶⁷ Aujourd'hui Villa Rivero.

²⁶⁸ Aujourd'hui Santivañez.

²⁶⁹ « De mon bras étendu vers l'est, j'indiquais à mes deux compagnons les cinq vallées qui s'ouvrent dans la partie centrale du Département: -celui de Cochabamba, où se trouvent la ville et les villages de Quillacollo, Tiquipaya, Sipe Sipe, Colcapirhua et Paso; celui de Cliza, où se trouvent le village du même nom, Tarata, Punata, Arani, San Benito, Toco, Tolata et Muela; et les vallées de Caraza, Sacaba et Capinota, avec leurs trois villages de même nom ».

La vallée principale de Cochabamba, également appelée Valle Bajo est située à environ 2500m d'altitude et jouit d'un climat de type méditerranéen sans véritable hiver. Son climat tempéré ainsi qu'un système d'irrigation exploitant l'eau descendant des montagnes environnantes en ont fait une vallée particulièrement fertile et orientée vers la production agricole au moins depuis la domination inca. La forte croissance urbaine des dernières décennies tend à la jonction des différents bourgs et à une forte diminution des terres agricoles (tache grise sur la carte). Aujourd'hui, l'axe routier principal du pays reliant la façade pacifique à l'ouest au Brésil et la façade atlantique à l'est traverse la vallée dans toute sa longueur et continue vers la vallée de Sacaba avant de traverser la cordillère et de redescendre vers les basses terres. Il ne passe de ce fait plus par le Valle Alto (autrefois appelé Valle de Cliza) dont on voit le tracé de l'ancienne route à l'extrême nord de la vallée passant par San Benito avant de monter vers Tiraque et de continuer. Pour décrire le Valle Alto, je redonne la parole à Aguirre Achá (*in* Baptista Gumucio, 2012 : 77) :

« A cuatro leguas, hacia el sud del Valle de Cochabamba y a mayor altura, se abre el extenso valle de Cliza, abarcando más de 1.200 kilómetros cuadrados y poblados por 80.000 habitantes próximamente. Uniforme y pobre de arboledas, está cubierto de inmensos maizales que reverdecen en los meses lluviosos del año y doran la llanura en la época de las cosechas (junio, julio y agosto) dándole un aspecto triste y monótono ²⁷⁰»

Le Valle Alto (voir figure 16), anciennement Valle de Cliza, est effectivement situé à environ 2700m d'altitude, soit 200m de plus que la vallée basse. Cette différence d'altitude mêlée à une irrigation plus difficile limitent la production agricole et lui donnent cet aspect « triste et monotone » décrit par Aguirre Achá. La description suivante bien que datée donne encore une bonne idée de la vallée et de son réseau de bourgs :

« Los pueblos, los caseríos, los ranchos cubren a cortos trechos todo el llano, asomando en los pequeños oasis, los blancos campanarios de Tarata (4.681 habitantes), Cliza (2.475), Punata (5.788), Arani (2.261), San

²⁷⁰ « À quatre lieues, vers le sud de la vallée de Cochabamba et à plus grande altitude, s'ouvre la vaste vallée de Cliza avec une étendue de plus de 1200 kilomètres carrés et peuplée d'environ 80000 habitants. Uniforme et pauvre en arbres, elle est couverte d'immenses champs de maïs qui reverdissent à la saison des pluies et dorent la plaine à l'époque des récoltes (juin, juillet et août) lui donnant un aspect triste et monotone ».

Benito (1.231), Toco, Tolata y Muela, pueblos alegres y ricos ligados por hermosos caminos carreteros, por los que circula una población flotante diseminada en la tarde en toda la extensión del valle²⁷¹ »

La population de Tarata, plus éloignée de l'axe routier principal au nord²⁷², a stagné voire régressé depuis lors tandis que les bourgs de Cliza et Punata ont considérablement crû ces dernières années et ce en dépit des fortes migrations vers la ville mais surtout vers l'étranger (voir chapitre 4) tout au long de la deuxième moitié du 20^{ème} siècle. Les constructions modernes en briques, carrelages et miroirs fleurissent autour des bourgs anciens mais également et peut-être principalement le long des axes routiers reliant les bourgs les uns aux autres. La vallée est encerclée par les montagnes et des zones de plateaux arides. Les principaux bourgs d'altitude de la région sont Tiraque au nord-est, Vacas à l'est et Anzaldo au sud et sont situés entre 3000 et 3500m d'altitude. Certains sont d'origine coloniale comme Tiraque et Anzaldo, d'autres comme Vacas se sont développés en lieu et place d'anciennes haciendas suite à la réforme agraire de 1953. L'agriculture et l'élevage sont pratiqués tant dans la vallée que dans les zones de montagne et le type de production dépend largement des conditions climatiques liées à l'altitude et aux précipitations. Les routes et les moyens de transports se sont largement améliorés depuis la deuxième moitié du 20^{ème} siècle et comme nous l'avons vu au chapitre 1, il existe une grande mobilité des populations pour lesquelles les bourgs tant d'altitude que de vallée servent de relais vers la ville de Cochabamba. Les jours de *feria*²⁷³ sont toujours très importants, notamment celles de Cliza et de Punata où l'on vient de toute la région pour vendre et acheter.

²⁷¹ « Les bourgs, les hameaux, les fermes couvrent par petit tronçon toute la vallée, apparaissant dans les petits oasis, les blancs clochers de Tarata (4.681 habitantes), Cliza (2.475), Punata (5.788), Arani (2.261), San Benito (1.231), Toco, Tolata et Muela, villages joyeux et riches reliés entre eux par de magnifiques chemins carrossables, par lesquels circule une population flottante disséminée dans la journée sur toute l'étendue de la vallée ».

²⁷² Cet axe allant d'est en ouest faisait partie de la première route pavée du pays reliant Cochabamba à Santa Cruz, elle a ensuite été asphaltée et est actuellement en cours d'élargissement pour devenir une quatre-voies.

²⁷³ marché hebdomadaire.

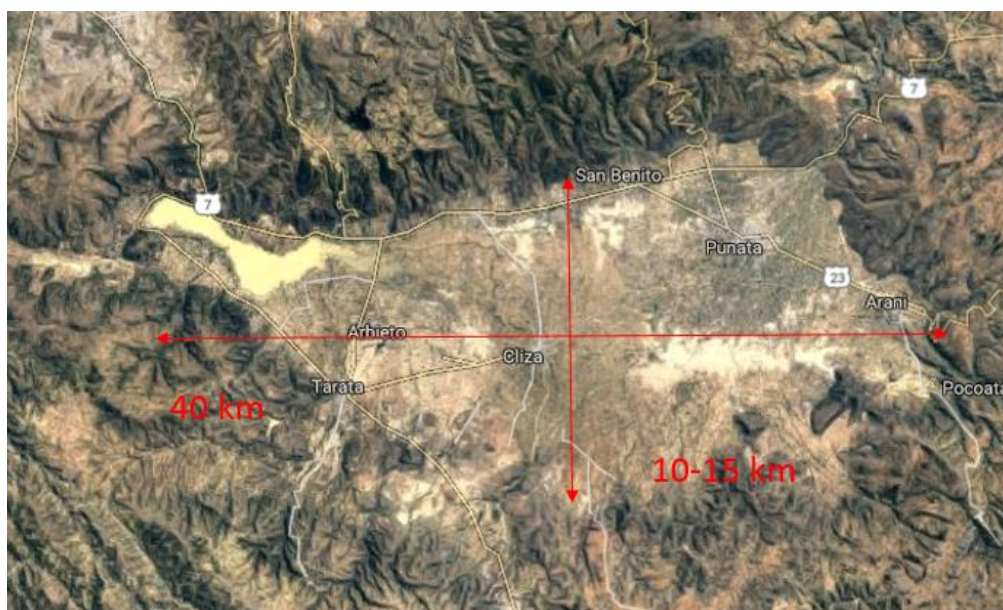


Figure 16 Vue du Valle Alto de Cochabamba, extension et bourgs principaux

Les données du recensement de 2012 montrent que l’agriculture reste une activité importante pour les populations de la région. Il s’agit toujours de l’activité principale dans les municipes d’altitude tels qu’Anzaldo, Vacas et Tiraque. Plus de 80% de la population de Tiraque âgée de plus de dix ans a pour activité économique principale l’élevage ou l’agriculture. On remarque malgré tout des chiffres beaucoup plus faibles pour les municipes des principaux bourgs de la vallée, Cliza, Punata et Tarata (voir figure 17) que l’on peut associer à la croissance urbaine de ces derniers et le développement d’activités de commerce et de services.

Municipe	Cliza	Punata	Tarata	San Benito	Villa Rivero	Arani	Anzaldo	Vacas	Tiraque
Total	9905	13180	3446	6097	3500	9437	3337	4855	10204
%	26.2	26.2	36.4	41.4	45.5	63.8	67.1	75.2	83.2

Figure 17 Population de dix ans ou plus dont l'activité économique principale est de type élevage ou agriculture (d'après INE Recensement 2012)

6.1.2 Aspects historiques de la région du Valle Alto

L'historiographie de la région est pour ainsi dire inexistante. Seul l'article de Schramm (1990) aborde spécifiquement la question du peuplement et de l'exploitation du Valle Alto pour une période allant jusqu'à la fin du 16^{ème} siècle. Selon lui, la forte densité de population et les activités agricoles de la période coloniale jusqu'à aujourd'hui, contrastent considérablement avec la période précoloniale. La vallée haute qui ne possédait pas le système d'irrigation de la vallée basse était à l'arrivée des espagnols réservée à l'élevage des troupeaux de lamas de l'Inca. Elle était recouverte de marais, de salines, de forêts de caroubiers et de prairies de *sunch'us*²⁷⁴. La population locale, constituée de *mitimaes* de groupes Soras (vallée de Capinota et sud-ouest de la vallée basse), Cotas (vallée de Pocona), Chuys (vallée de Pojo), vivait principalement en des lieux plus élevés en bordure de vallée, notamment sur la frange nord. C'est là que passait le *camino real* (voir Sánchez C., 2011) reliant la vallée basse à la vallée de Pocona et le fort d'Incallajta.

À la différence de la vallée basse, le Valle Alto ne comptait pas d'*encomienda* locale et aucun *pueblo de indios* n'y a été fondé. Avec les réformes de Toledo et la création des réductions, les populations indigènes sont forcées de les rejoindre. Il semble que des Espagnols s'y soient installés plus rapidement que dans la vallée basse usurpant, louant et achetant les terres des caciques des différents groupes ethniques. De nombreux documents attestent les conflits fréquents entre ces derniers et les *hacendados* espagnols. Vers la fin du 16^{ème} siècle, le transfert des terres du Valle Alto est pratiquement achevé et une population nombreuse de *yanacunas* venant de toutes parts s'installe et commence à travailler au service des nouveaux propriétaires. Schramm en conclut que :

« Para la historia étnica del Valle de Cliza, la inundación incontrolada de indios forasteros, seguramente, significó la creciente pérdida de su identidad durante el coloniaje, proceso que fue sostenido por la política colonizadora que culminaba en la fundación de la Villa de Oropesa. Por

²⁷⁴ Arbuste *baccharis juncea*.

lo tanto, es posible concluir que la postulada diferencia del « qhochala » (Albó, 1987) se originó muy temprano²⁷⁵ » (*op. cit.* p.29)

On retrouve finalement dans les grandes lignes le même processus que pour la vallée basse et d'autres lieux de la région de Charcas dont il a été question au chapitre précédent, à la différence près qu'il a eu lieu de manière plus complète et plus rapide à cause de l'expulsion des *mitimaes* et l'absence de population d'*originarios*.

6.2 Pourquoi le Valle Alto est-il un cas d'étude idoine ?

Pourquoi avoir décidé de travailler sur la région du Valle Alto plutôt qu'une autre ? Pourquoi ne pas avoir opté pour des zones plus isolées et censées maintenir un quechua plus pur, ou encore des zones d'expansion récente telles que la région tropicale de Cochabamba ou encore la ville de Santa Cruz de la Sierra avec plus de 50 000 locuteurs ? On peut tout d'abord se demander si le quechua non « contaminé » des zones reculées existe bel et bien. Déjà dans les années 1960, Albó (1974 : 121) estimait à plus de 12% du lexique total, les racines d'origine espagnole dans le parler des locuteurs les moins intégrés au monde urbain hispanisant. Comme nous l'avons vu dans la deuxième partie, le quechua parlé en Bolivie s'est très probablement diffusé à partir de l'influence exercée par la Villa Imperial de Potosí et a été transmis sous une forme déjà très hispanisée. Le quechua « pur », parlé « *donde no llega el camión*²⁷⁶ » n'est sans doute qu'un mythe ethnolinguistique²⁷⁷. Le parler des locuteurs monolingues n'est-il donc pas différent de celui des locuteurs bilingues ? Très certainement et un travail plus approfondi auprès de ces locuteurs serait sans doute d'un grand apport pour notre connaissance du quechua

²⁷⁵ « Pour l'histoire ethnique de la vallée de Cliza, le flux incontrôlé d'*indios forasteros*, certainement, a causé la perte croissante de son identité durant la colonie, processus qui a été soutenu par la politique de colonisation dont le point culminant a été la fondation de la ville de Cochabamba. De ce fait, il est possible d'en conclure que la différence postulée du « qhochala » (Albó, 1987) s'est produite très tôt ».

²⁷⁶ « Là où le camion n'arrive pas ». Réponse en forme de boutade d'un ami quechuaphone à la question naïve, bien avant de commencer cette recherche, « Où parle-t-on le quechua le plus pur ? ».

²⁷⁷ Du moins au niveau lexical et morphologique, ce qui ne veut pas dire qu'il n'existe pas de variantes avec une phonologie et des structures syntaxiques moins influencées par l'espagnol.

bolivien. Cependant, le monolinguisme est comme on s'y attend de plus en plus rare et il est difficile de croire qu'il persistera. Pour mes enquêtes de terrain, je n'ai pas fait de choix à proprement parler et ce sont les probabilités elles-mêmes qui ont choisi pour moi puisque le nombre de locuteurs monolingues avec lesquels j'ai pu travailler correspond à peu près au pourcentage pour la population totale. Un dernier point à ce sujet est bien entendu qu'il est parfois plus difficile de travailler avec des monolingues lorsque l'on cherche à éliciter des formes précises sans influencer le locuteur.

Mais au-delà de ces réponses par défaut, au moins trois motivations positives m'ont mené à recentrer mes recherches sur cette zone, 1) un contexte socioéconomique particulier, 2) l'existence d'un travail antérieur de qualité pour la même région permettant les comparaisons et enfin 3) la coexistence supposée de plusieurs variantes pour différentes variables. En ce qui concerne le contexte socioéconomique particulier, nous avons vu au chapitre 4 que cette région plus qu'aucune autre avait connu des mouvements migratoires très importants et prolongés avec des stratégies socialement différenciées. Migrations plus longues et vers l'étranger pour les populations de bourgs et de vallée, migrations plus temporaires et internes pour les populations rurales d'altitude notamment avec une descente vers les bourgs de vallée et les campagnes environnantes. Ces individus sont souvent employés par les migrants internationaux eux-mêmes pour l'exploitation de parcelles de terre et la surveillance et l'entretien des maisons vides. Ces rapports verticaux et ces différences socioculturelles sont tels que les émigrés aux États-Unis réutilisent les termes discriminatoires dont ils sont victimes à l'étranger comme *latinos* ou *mexicanos* et se considèrent eux-mêmes *americanos* (De la Torre Ávila, 2015; De la Torre Ávila & Aramayo, 2007). En dépit d'inégalités persistantes, ce double mouvement a sans aucun doute considérablement modifié la structure de la population du Valle Alto. On peut dès lors supposer que cela a eu ou aura des conséquences linguistiques.

Le second point important est l'existence d'un travail unique en son genre pour la région qui nous concerne, à savoir la thèse de Doctorat de Xavier Albó (1970), déjà mentionnée et intitulée *Social Constraints on Cochabamba Quechua*. Cette recherche, qui se veut plus dans la lignée des études de la sociolinguistique alors en pleine effervescence qu'une enquête dialectologique, nous offre cependant un extraordinaire point de comparaison.

En effet, Albó a mené ses recherches dans la région de Punata, bourg du Valle Alto et ses environs, bourgs de vallée (San Benito) et d'altitude (Tiraque, Vacas), *ranchos* (communautés rurales de vallée) et *estancias* (communautés rurales d'altitude) quelques années seulement après la révolution nationale et la réforme agraire du début des années 50. Près de 50 ans séparent nos recherches respectives et cela devrait nous permettre dans une certaine mesure d'effectuer une observation en temps réel en plus de celle en *temps apparent*.

Enfin, plusieurs enquêtes préliminaires, plus particulièrement auprès d'un locuteur fin observateur et habitué pour raisons professionnelles à circuler dans toute la région²⁷⁸, ont confirmé la coexistence de plusieurs variantes pour plusieurs variables, principalement le pluriel inclusif CHIK et le progressif CHKA. Cela, à la différence d'autres régions dans lesquelles j'ai pu travailler, offrait un cas intéressant de « *bassin de traits* » (Mufwene, 2001, 2008). C'est donc sur la base de ces informations et de l'étude des travaux préexistants que j'ai choisi de me focaliser sur un espace plus réduit que prévu initialement mais néanmoins (relativement) riche en transformations socioéconomiques et en variantes dialectales formant une sorte de microcosme propice à l'observation d'éventuels changements linguistiques.

6.3 Élaboration du questionnaire

6.3.1 Enquêtes préliminaires

En 2015, j'ai réalisé plusieurs séries d'enquêtes en différents points du réseau dialectal bolivien méridional dans le but de confronter les informations existantes à la réalité du terrain. 28 locuteurs (voir figure 18) ont répondu à un questionnaire incluant un grand nombre de variables. Les informations et données issues de ces enquêtes, bien que non exploitées en détail dans ce travail, ont largement contribué à la réflexion sur la

²⁷⁸ Le code TEM_H_45 lui a été attribué pour « homme témoin de 45 ans ». TEM_H_45 est facilitateur bilingue pour différentes enquêtes d'opinions ou autres dans la région de Cochabamba. Il n'a pas été enregistré en tant que locuteur. Quelques témoignages sont cités au chapitre 7.

problématique de ma recherche ainsi que sur la conception même des enquêtes postérieures. Le premier point important qui est ressorti de ces enquêtes est la confirmation de la grande homogénéité du quechua bolivien méridional. En dépit de quelques spécificités, je n'ai pu que constater le bien-fondé des affirmations concernant le peu de fragmentation dialectale.



Figure 18 Lieux d'origine des locuteurs enregistrés lors de la première série d'enquêtes de terrain sur l'ensemble du réseau dialectal bolivien méridional (2015)

Hormis quelques aymarismes dans la région plus récemment quechuisée près de Challapata (Oruro), les principales variantes observées sont en accord avec celles mentionnées dans les travaux antérieurs. Le deuxième point, central finalement et qui sera abordé plus en détail au chapitre suivant a trait à l'insistance des locuteurs sur le fait qu'ils ne parlent pas un quechua pur mais un quechua mélangé, fortement teinté d'espagnol. Cela est également vrai de la part de locuteurs ruraux et monolingues.

Le troisième point concerne la réticence des personnes à participer à ce genre d'enquêtes. Ce n'est le plus souvent que grâce à l'intermédiaire de personnes ayant une certaine influence dans leur communauté que les locuteurs ont accepté de se prêter à l'expérience. Mais même ainsi, l'agacement et la volonté d'en finir au plus vite sont fréquents. Je tiens à préciser ici qu'en disant cela je n'émet aucune sorte de jugement ou critique à l'égard des individus avec qui j'ai eu la chance de travailler ni de ceux qui ont refusé de le faire. D'une part, un questionnaire phonologique n'est pas particulièrement divertissant car il s'agit de répéter à plusieurs reprises la même chose pendant plus d'une heure et ce sans comprendre vraiment l'intérêt d'une telle démarche. De plus, il s'agit d'une perte de temps et d'une coupure dans une journée de travail qui représente sans aucun doute un manque à gagner pour la plupart.

6.3.2 Elaboration du questionnaire

Ce sont ces trois points qui m'ont mené à recentrer mon étude sur la région du Valle Alto et à revoir mon questionnaire. Celui-ci a été réélaboré en se limitant à quelques variables considérées pertinentes et en essayant dans la mesure du possible d'en intégrer plusieurs dans une même élicitation. Par exemple <richkanchik>, « nous nous en allons » avait pour objectif d'obtenir la production 1) d'une rhotique à initiale absolue, 2) du progressif <chka> et 3) du pluriel inclusif <chik>. Ainsi la durée de chaque entretien a été fortement réduite dans le but d'essayer moins de refus et de pouvoir augmenter considérablement le nombre de locuteurs.

Le questionnaire finalement utilisé lors des enquêtes dans le Valle Alto (voir annexe 1), et sur la base duquel les données traitées ici sont tirées, est divisé en quatre parties : informations sociolinguistiques, production de formes élicitées, parole spontanée et dialectologie perceptive.

Les informations sociolinguistiques ont pour but de définir le profil du locuteur et il est en réalité nécessaire de faire preuve d'une certaine souplesse lors de cette première partie. Les histoires personnelles sont souvent complexes et les individus ne se laissent pas si facilement enfermer dans des cases. La question des activités économiques et du profil urbain ou rural est particulièrement difficile. Comme nous l'avons vu au chapitre 2, dans

le contexte post réforme agraire il existe une grande mobilité des personnes et une grande diversité des activités économiques. Un individu peut très bien vivre en alternance entre sa communauté rurale, un village et la ville et pratiquer l'agriculture tout en ayant des activités de transport ou de commerce par exemple. Malgré cela, il m'a semblé pertinent d'attribuer à chaque locuteur, parmi d'autres *variables indépendantes*, le trait soit rural soit urbain. Ce point est sans aucun doute discutable et doit être considéré plutôt comme une tendance, une dominance qu'une catégorie fermée. Afin de ne pas me laisser influencer par ce que je commençais à percevoir comme des variantes urbaines ou rurales, le choix urbain/rural pour définir un locuteur a été fait sans regarder les résultats en production.

La deuxième partie du questionnaire consiste en une liste de mots ou de phrases proposés en espagnol et devant être traduits et répétés à au moins trois reprises. J'ai choisi dans la mesure du possible un vocabulaire simple et courant que même les monolingues quechua comprennent en espagnol. Le but recherché était la production de cinq variables : rhotique à l'initiale absolue, morphème du progressif, morphème du pluriel inclusif, uvulaires simples et aspirées et occlusive vélaire en position post-consonantique (voir figure 19).

Variable	Nom complet	Contexte	Variantes
ASB_RINIT	Assibilation rhotique à l'initiale absolue	#_	z, ʒ, ʒ, ʒ
LEN_KPOST_C	Lénition occlusives vélares post-consonantiques	-jki, -jku, -jka, -nki, -nku, -jka	Voisement, élision
PROG	Progressif		sa, sja, ʃa, ʒa, xa, ʧka
PLUR_INC	Pluriel inclusif		tʃis, tʃix, tʃeʒ, tʃeʒ, tʃeʒ, tʃeʒ
LEN_Q	Lénition occlusives uvulaires	#_, C_, V_V	q, G, ɣ, ɣ, ɣ

Figure 19 Récapitulatif des variables et des contextes

La troisième partie, dite de parole spontanée, a pour objectif d'obtenir une parole moins contrôlée que lors de la répétition de mots ou de phrases courtes et ainsi de détecter une éventuelle variation stylistique ou diaphasique. La grande difficulté bien entendu est qu'on ne contrôle pas ce qui va être dit et rien ne nous assure que les variables qui nous intéressent seront produites. C'est notamment le cas de PLUR_INC ou CHIK. En effet, à moins de rapporter un discours direct, on a peu de chances d'obtenir une production de CHIK car il est peu probable que le locuteur inclue l'observateur dans son récit. De plus beaucoup d'interviewés ne se sont pas volontiers prêtés au jeu du récit, se limitant le plus souvent à quelques phrases brèves, souhaitant terminer l'entretien le plus rapidement possible. Bien que certains récits soient intéressants, il ne m'a pas été possible de les exploiter ici par manque de production des variables étudiées et l'impossibilité d'effectuer des comparaisons entre locuteurs. Quelques-uns de ces textes ont été retranscrits en annexe.

Enfin, la quatrième partie concerne la perception qu'ont les locuteurs de la variation dialectale. Cette question est traitée en détail au chapitre suivant.

6.4 Échantillonnage et conditions d'enquête

6.4.1 Échantillonnage et description des lieux d'enquête

L'objectif initial pour cette enquête était d'effectuer des entretiens avec un nombre égal d'hommes et de femmes répartis en classes d'âge et provenant d'une dizaine de localités différentes. Les localités devaient idéalement être des bourgs de vallée et d'altitude ainsi que des zones rurales également de vallée et d'altitude. Pour chaque localité, l'objectif était d'enregistrer deux hommes et deux femmes de moins de 30 ans, deux hommes et deux femmes entre 30 et 50 ans et enfin un homme et une femme de plus de 50 ans. Certaines communautés ne sont en pratique pas accessibles sans contact et autorisation préalable et il m'a malheureusement été impossible de travailler dans les communautés rurales d'altitude d'Alalay et d'Izata. Des enregistrements ont finalement été effectués dans 5 bourgs de vallée, Tarata, Cliza, Punata, San Benito et Villa Rivero, dans deux

bourgs d'altitude, Anzaldo et Tiraque et enfin dans la communauté rurale/artisanale de vallée de Huayculi (voir figure 20).



Figure 20 Lieux d'enquêtes dans la région du Valle Alto

6.4.2 Conditions d'enquête

Contrairement aux enquêtes préliminaires, il n'a le plus souvent pas été possible de compter sur le soutien d'autorités locales pour trouver des volontaires. Pour chaque localité, j'ai cherché avec anticipation un lieu adéquat pour recevoir les locuteurs et faire les enregistrements dans de bonnes conditions tels que studios de radio ou petites salles auprès de la municipalité ou de l'église locale contactés par téléphone. Cela n'a pas toujours été possible et quand bien même, les conditions acoustiques ont souvent laissé à désirer. Le silence est aujourd'hui pratiquement impossible à trouver et les bruits de

véhicules, les chaînes hi-fi émettant de la musique, les travaux etc. sont de fait monnaie courante. Bien souvent, aucun local n'a pu être trouvé et les enregistrements ont été effectués tant bien que mal à l'air libre dans des patios privés ou des terrains vagues. Même lorsque j'ai eu accès à des studios de radios locales, les conditions étaient loin d'être optimales. Cela pose bien entendu problème pour faire des mesures acoustiques précises et automatisées mais n'empêche pas toutefois l'analyse manuelle des données. Je dois à l'aide précieuse de Daniela Osorio Michel²⁷⁹ d'avoir pu enregistrer un assez grand nombre de locuteurs. Une fois arrivés dans une localité, c'est elle qui allait frapper aux portes ou arrêtaient les gens dans la rue pour trouver des volontaires correspondant aux critères de sexe et d'âge tandis que j'enregistrais le locuteur précédent²⁸⁰. Malgré tous ses efforts, il n'a pas toujours été possible de remplir notre objectif de 10 locuteurs par localité. Par exemple, il nous a été impossible de travailler avec des hommes jeunes à Huayculi, tout simplement parce qu'il n'y en avait pas ce jour-là sans doute partis travailler en ville. Malgré toutes ces difficultés, les données analysées ici sont tirées de l'enregistrement de 70 locuteurs dont 33 hommes et 37 femmes âgés de 16 à 74 ans. Pour chaque localité, les personnes interviewées avaient soit grandi et vécu dans le centre urbain, soit en périphérie rurale. Cette répartition s'est faite au hasard mais permet d'une certaine façon de contrebalancer l'absence d'enquêtes réalisées dans des communautés rurales d'altitude notamment. Ainsi, en dépit de toutes ces difficultés, nous disposons d'un échantillon à mon sens représentatif de la diversité existante dans la région du Valle Alto en termes d'âge, de sexe, d'activités économiques, de degré de bilinguisme, d'opposition rural/urbain et d'opposition vallée/altitude. Dans la suite de ce travail et afin de préserver l'anonymat des individus, chaque locuteur sera désigné par son municipe, son sexe et son âge. Le municipe est indiqué par trois lettres²⁸¹, le sexe par F pour femme et H pour homme. Une femme de 58 ans du municipe de Tarata sera par exemple désignée

²⁷⁹ Je tiens également à remercier Sandro Ramiro Revollo Jaen et José Ayaviri Correa pour leur aide précieuse à Tiraque et Anzaldo respectivement.

²⁸⁰ Le statut des intermédiaires, tous urbains/urbanisés ayant fait des études supérieures, facilite grandement la tâche.

²⁸¹ Tarata = TAR, Anzaldo = ANZ, Huayculi = HUA, Punata = PUN, Tiraque = TIR, Cliza = CLI, Villa Rivero = RIV et San Benito = SNB

de la façon suivante : TAR_F_58. La figure 21 indique les locuteurs enregistrés et inclus dans l'analyse des données.

Localité	H-30	H-30	F-30	F-30	H-50	H-50	F-50	F-50	H+50	F+50
Tarata	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X
Anzaldo	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X
Huayculi			X	X	X		X	X	X	
Punata	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X
Tiraque	X	X	X	X		X	X	X	X	X
Cliza	X	X	X	X	X			X	X	X
Villa Rivero	X	X	X	X	X	X	X	X	X	X
San Benito	X		X		X		X		X	X

Figure 21 Locuteurs enregistrés par localité, sexe et classe d'âge

6.5 Limites et difficultés

Comme cela a déjà été évoqué, certaines difficultés sont apparues sur le terrain, certaines indépendantes de ma volonté, d'autres certainement évitables et attribuables à l'apprentissage du métier. Le terrain ne permet le plus souvent pas de revenir et de recommencer une « expérience » comme on le ferait en laboratoire. On ne peut pas non plus modifier le protocole expérimental en cours de route au risque de rendre les données non comparables. Les difficultés indépendantes de ma volonté ont déjà été évoquées et concernent principalement les conditions acoustiques rencontrées et le manque de gens présents ou disposés à donner de leur temps. D'autre part, certains termes choisis dans les dictionnaires pour le questionnaire phonologique se sont avérés être inconnus de

locuteurs de la région. D'autres termes varient légèrement sémantiquement et doivent être élicités différemment. De manière générale, la qualité et la fluidité des entretiens se sont considérablement améliorées au fur et à mesure. Plusieurs entretiens-tests préalables auraient sans doute été nécessaires. Par ailleurs, le fait de réunir plusieurs variables dans une seule forme élicitée s'est certes avéré efficace en termes de réduction du temps nécessaire à la réalisation des entretiens mais peut parfois poser problème en rendant les élicitations plus difficiles. Malgré tout, les données obtenues restent nombreuses, plutôt bien échantillonnées et de qualité. Les chapitres suivants sont basés sur l'exploitation de ces données. Le chapitre 7 aborde la question de la perception qu'ont les locuteurs de la langue et de ses éventuelles variations. Les chapitres 8 et 9 traitent les deux variables principales que sont le pluriel inclusif CHIK et le progressif CHKA, respectivement.

CHAPITRE 7 : DIALECTOLOGIE PERCEPTIVE : LA PAROLE EST AUX
LOCUTEURS

Ce chapitre s'intéresse à la perception qu'ont les locuteurs contemporains de leur langue (ou de l'une de leurs langues). Existe-t-il plusieurs façons de parler le quechua ou une seule ? S'il y a plusieurs façons de le parler, quels sont les critères permettant de les distinguer et qui sont ceux qui parlent telle ou telle variété ? Existe-t-il des différences géographiques, sociales ou culturelles ? Pour répondre à ces questions, il s'agira bien sûr de donner la parole aux locuteurs et je citerai de nombreux et parfois longs passages quand il me semblera que le propos éclaire notre questionnement²⁸². Cette branche de la dialectologie ou de la sociolinguistique qu'est la dialectologie perceptive, ses méthodes et ses objectifs, ont été abordés au premier chapitre de ce travail. Les résultats seront présentés de la façon suivante. J'insisterai tout d'abord sur l'unité conceptuelle de la langue quechua et sur l'imprécision dans les différences perçues. Il sera ensuite rapidement question des explications données afin d'expliquer les différents « accents » avant d'aborder le point central qui revient sans cesse : la pureté et le mélange, la fermeture et l'ouverture. On se demandera qui parle un quechua « pur », « fermé » et inversement puis je présenterai les variantes fortement ou faiblement perçues par les locuteurs pour structurer cette opposition sociolectale. Le dernier point abordé sera celui des jugements de valeur. L'unité conceptuelle de la langue associée à la faible perception

²⁸² Pour des raisons évidentes, il n'est pas possible de rendre compte de la variation ou d'éventuelles imitations en respectant la norme orthographique du quechua bolivien. Je renvoie au Conventions d'écriture pour plus de détails.

de variantes dialectales font-elles du quechua bolivien une langue polynomique²⁸³ ? Ou au contraire, certaines variantes associées à tel ou tel lecte sont-elles valorisées ou au contraire discriminées ? Toutes ces questions cherchent finalement à savoir dans quelle mesure il existe un lien entre l'histoire que nous avons cherché à reconstruire de la diffusion du quechua bolivien et les témoignages écrits du 19^{ème} siècle. Les réponses obtenues serviront par ailleurs de guide lors de l'analyse des résultats en production qui feront l'objet des chapitres suivants.

À ma connaissance, aucune étude de ce type n'a été menée auprès des locuteurs de quechua ni en Bolivie ni ailleurs, même si l'on trouve de-ci de-là quelques remarques générales du type « cela est mal perçu par les locuteurs » ou « certains nient l'existence de cette forme ». Dès le début de la conception de mon projet de recherche, j'ai souhaité y intégrer une part de dialectologie perceptive. D'un point de vue théorique, j'étais curieux de voir comment ce type d'approche fonctionnait auprès de locuteurs d'une langue pas ou peu médiatisée et sans norme forte diffusée à travers le système éducatif, qui était et reste largement hispanisant. Un locuteur francophone aurait-il une idée aussi stéréotypée des accents du sud-ouest, du midi ou encore des accents belges, suisses et québécois sans le support des stations de radio et des chaînes de télévision ? Du point de vue plus restreint de notre compréhension de la diffusion et de la dialectalisation du quechua bolivien, il m'est apparu important de confronter les informations de la littérature à la perception des locuteurs eux-mêmes. Allaient-ils confirmer la grande homogénéité dialectale tout en reconnaissant par exemple les deux sous-ensembles Chuquisaca-Potosí d'une part et Cochabamba de l'autre ? D'autres différenciations dialectales, plus locales, surgiraient-elles de ces entretiens auprès de locuteurs de différentes régions ?

Lors de la première série d'enregistrements réalisés sur l'ensemble du réseau dialectal bolivien méridional, j'ai essayé d'appliquer la méthode des cartes de perception²⁸⁴ (1) en espérant appliquer les techniques 2) et 3) sur la base des dialectes apparus sur les cartes. La tâche d'identification de dialecte par écoute d'extraits (4), techniquement difficile et

²⁸³ Voir en 2.4 ci-dessous pour une définition de la notion de langue polynomique.

²⁸⁴ Voir 1.4.

particulièrement chronophage n'a pas pu être réalisée. Enfin, toutes les sessions d'enregistrements de questionnaire ont été suivies d'une discussion libre sur la variation dialectale (5). Pour (1), je proposais une carte de la Bolivie ne présentant que les frontières administratives des 9 Départements et un point pour chacune des capitales départementales ainsi qu'une carte plus détaillée formant une sorte de zoom sur la région du locuteur, ce qui permettrait de distinguer des variantes plus locales, le cas échéant.

Pour être tout à fait honnête, cette première tentative a été un échec total. Mais en réalité cela est-il surprenant ? Quoi qu'il en soit, au-delà de la déception première, il m'a semblé important de mentionner cet aspect de ma recherche en cherchant à comprendre pourquoi cela n'a pas marché et ce que cela peut nous apprendre sur le quechua bolivien. De plus, cela m'a obligé à revoir à la baisse mes ambitions lors du recentrage de mes recherches sur la seule région du Valle Alto. J'ai définitivement abandonné l'utilisation des cartes pour me limiter à la discussion libre. Les questions de base sur ce point (voir annexe 1) ne sont qu'un point de départ et il faut oublier toute forme de systématisme dans ce type de tâche et faire preuve d'une grande souplesse et d'adaptation au fil de la discussion. Malgré toutes ces difficultés, un assez grand nombre d'informations a pu être obtenu. Je les présente ci-après en essayant de les systématiser et de les interpréter.

7.1 Unité de la langue quechua

À l'évidence, il existe très clairement un concept de langue unitaire aussi bien chez les quechuaphones que les non quechuaphones. Cette réalité porte d'ailleurs un nom unique chez les locuteurs de l'ensemble du réseau dialectal qui prononcent [q^hɛfwa] ou [q^hɛčwa] lorsqu'ils s'expriment en quechua ou [kečwa] voire [kečua] lorsqu'ils s'expriment en espagnol. Sur plus d'une centaine d'entretiens réalisés, c'est le seul glottonyme qu'il m'a été donné d'entendre. L'appellation *runasimi* en Bolivie n'est clairement diffusée que par quelques textes faisant fi des travaux sur la question (Cerrón-Palomino, 1987; Mannheim, 1991) et se méprenant sur la sémantique du terme *runa* qui est plus l'homme rural, le paysan, que l'être humain en général. Étant donné l'usage de la langue étendu à toutes les

classes sociales de la société *cochabambina* du 17^{ème} jusqu'au début du 20^{ème} siècle, l'emploi de ce terme serait même très surprenant.

L'idée chez les locuteurs qu'il existe une langue quechua en tant qu'unité linguistique cohérente, se manifeste non seulement dans le fait de la nommer mais également dans l'affirmation d'une intercompréhension dépassant largement les possibles différences internes. L'expression qui revient le plus souvent est « *nos entendemos*²⁸⁵ ». À la question « *El quechua es el mismo siempre ?*²⁸⁶ », un jeune homme de Villa Rivero, RIV_H_22bis, étudiant en gestión d'entreprise, répond par exemple : « *Siempre es el mismo, no hay otro acento porque entendemos igual. Entendemos eso, si hablaran diferente no podríamos entender*²⁸⁷ ». De même pour cet homme, menuisier et chauffeur de taxi à Tarata, TAR_H_48, « *algunos « qhaj qhaj » esitos algunos diferencia un poquito tiyan pero se entiende. Nada más, no hay que dar vueltas*²⁸⁸ » ou encore SNB_H_67 : « *tukuy qhichwallatapuni uj clasellatawan parlayku*²⁸⁹ ». Cette jeune femme de Tiraque, TIR_F_20, agricultrice, est du même avis lorsqu'elle déclare que « *todo el mundo habla igual quechua, no hay diferencia*²⁹⁰ ».

Pour TIR_H_53, agriculteur lui aussi, il existe bien quelques différences avec les gens provenant d'autres Départements, bien que légères, et pas de différence générationnelle par exemple : « *Sólo las diferencias de otros departamentos porque aquí en Cochabamba casi todos hablamos lo mismo nomás pues la quechua y el castellano nomás. Pero algunos vienen de Sucre o de Potosí o de Oruro. Ellos, quechua también*

²⁸⁵ « On se comprend ».

²⁸⁶ « Le quechua est-il toujours le même ? ».

²⁸⁷ « C'est toujours le même, il n'y a pas d'autre accent car on se comprend. On comprend ça, s'ils parlaient différemment, on ne comprendrait pas ».

²⁸⁸ « Quelques-uns « qhaj » « qhaj » quelque chose comme ça, chez certains il y a quelques différences mais ça on comprend. Rien de plus, il ne faut pas chercher midi à quatorze heures ».

²⁸⁹ « On parle tous un seul type de quechua ».

²⁹⁰ « Tout le monde parle quechua de la même façon, il n'y a pas de différences ».

*hablan pero es diferente pues (pero muy poca diferencia). Los ancianos y los jóvenes igual lo mismo nomás hablan*²⁹¹ ».

Enfin, à la question plus précise de savoir s'il est possible de différencier une personne de Punata d'une de Tarata à sa façon de parler, RIV_H_48, maître d'école en milieu rural, répond « *no se puede diferenciar porque hablan casi lo mismo. [...] El sonido fonético del quechua es casi lo mismo, así que difícil*²⁹² ».

En dépit de cette unité conceptuelle et des difficultés à obtenir des informations sur la variation perçue, les locuteurs interviewés reconnaissent souvent que tout le monde ne parle pas exactement pareil. Quelles sont alors les oppositions ou les frontières structurantes ou définitoires de la variation ?

7.2 Imprécision dans les différences : « autre ton », « accent », prosodie

7.2.1 Différences lexicales

Nombreux sont les locuteurs qui admettent l'existence de différences mais sans pouvoir, ou vouloir, réellement les expliciter. Les différences lexicales sont parfois mises en avant car facilement reconnaissables, comme ANZ_F_24, nourrice d'origine rurale, pour qui dans d'autres provinces de Cochabamba, telle que Capinota d'où son père était originaire « *wajjina palabritasta parlanku*²⁹³ ». Elle n'a pas su cependant nommer véritablement ces mots différents et a ajouté peu après que « *sonidosmanta casi kikinchá*²⁹⁴ ».

²⁹¹ « Uniquement les différences avec d'autres Départements parce qu'ici à Cochabamba, on parle pratiquement tous pareil le quechua et l'espagnol. Mais certains viennent de Sucre, Potosi ou Oruro. Eux aussi parlent quechua mais il est différent (mais pas très différent). Les anciens et les jeunes parlent de la même façon ».

²⁹² « On ne peut pas différencier car ils parlent pratiquement de la même façon. Le son phonétique du quechua est pratiquement le même, donc ça rend les choses difficiles ».

²⁹³ « Ils utilisent des mots différents ».

²⁹⁴ « Concernant les sons, c'est sans doute presque la même chose ».

Les individus ayant été en contact avec des locuteurs *chuquisaqueños*²⁹⁵ mentionnent parfois la différence de prononciation du pronom de première personne, dépalatalisé à Cochabamba et palatalisé à Chuquisaca, comme SNB_F_26, vendeuse de repas : « *Todo con ñ creo que hablan los sucreños [...] en vez que digan en quechua « noqa », « ñoqa » dicen. Palabras*²⁹⁶ ». Hormis ceux formés à l'écriture (<ñuqa> selon la norme), les locuteurs ne semblent pas savoir que la variante conservatrice est la variante palatale²⁹⁷ et considère cette prononciation à tout le moins étrange ou drôle. Il m'a été rapporté l'histoire d'un homme originaire de Chuquisaca venu s'installer dans le Valle Alto ayant reçu rapidement le surnom de « Ñoqa » et qui lui est resté tout au long de sa vie.

7.2.2 Différences de « ton » ou d'accent

Plusieurs Anzaldinos reconnaissent que les gens de la vallée ne parlent pas exactement pareil qu'eux, mais ne semblent pas trouver les mots pour décrire ces différences. ANZ_F_38, femme au foyer d'origine rurale, dit au sujet de Cliza « *no sé cómo siempre de ellos es su acento siempre, otra clase*²⁹⁸ » et ANZ_H_20, étudiant, pour l'ensemble de la vallée : « *Casi igual pero no tan igualito*²⁹⁹ ». À la question « *Qu'est-ce qui est différent ?* », il répond : « *no sé, la expresión yo diría, el tono [...], pronunciación es igual. [...] Aquí la gente habla tranquilamente así con un tono bajo y allá casi que hablan así un poco más elevado para expresarse, del Valle Alto*³⁰⁰ ». Cela peut-être mis en miroir avec le témoignage de CLI_H_25, électricien à Cliza : « *por ejemplo las personas de campo, de más arriba hablan un poco más distinto, se le varía más el acento, algo por ahí, solo*

²⁹⁵ Du Département de Chuquisaca.

²⁹⁶ « Je crois que les gens de Sucre prononcent tout avec le son ñ (gn) [...] au lieu de dire en quechua « noqa » (moi) ils disent « ñoqa ». Des mots... ».

²⁹⁷ Cette dépalatalisation est un hapax lexical et n'a eu aucune conséquence sur le système phonologique.

²⁹⁸ « Je ne sais pas bien dire comment est leur accent, c'est différent ».

²⁹⁹ « C'est presque pareil mais pas si pareil que ça ».

³⁰⁰ « Je ne sais pas, la façon de parler je dirais, le ton [...], la prononciation est la même. [...] Ici les gens parlent tranquillement avec un ton assez bas tandis que là-bas, dans le Valle Alto, ils s'expriment avec un ton plus élevé ».

eso, [...] un poco más elevado, [...] más alargan las palabras también un rato³⁰¹ ». Puis CLI_H_25 s'essaye, ce qui est rare, à une imitation en allongeant à l'extrême certaines syllabes : « noqaykuqa::: ajinata ripu:::yku... *que esto que el otro*³⁰² ».

Pour cet homme plus âgé, ANZ_H_59, agriculteur, c'est du côté du Norte Potosí que les gens parlent plus vite : « *kikillanta parlanku, mana diferencia kanchu. Norte Potosíwan diferenciaqa [...] chaykuna uj jinitá parlanku [...] kikillán parlanku pero tumpawan uj jinita*³⁰³ » et d'ajouter « *O sea tumpawan tiyan diferenciaqa casi astawan apuratajina parlanku aquí astawan calmadojina parlanku*³⁰⁴ ». Après avoir tenté un début d'imitation sans que le point visé soit clair, ANZ_H_59 s'arrête et conclut : « *mmm no, kikillan*³⁰⁵ ».

TAR_H_47, menuisier et électricien à Tarata offre un autre exemple à plus grande échelle du caractère vague de la perception des différences : « *Aquí en Bolivia todo el mundo habla el mismo quechua. Tal vez los de Sucre, quechua de Sucre, de Potosí, departamento por departamento poquito varía pero de Cochabamba nomás casi hablan el mismo nomás. Creo que los de aquí de Cochabamba « noqanchis » en cambio Potosí o Sucre un poquito varían. Pero aquí en Cochabamba casi no varía*³⁰⁶ ». Il s'agit là également d'un bon exemple de la nécessité d'associer une variante ou un accent à une catégorie identifiable qu'elle qu'elle soit, dans ce cas les entités administratives que sont les départements.

³⁰¹ « Par exemple les gens de la campagne, ceux qui vivent plus haut, ils parlent un peu différemment, leur accent varie plus, quelque chose comme ça, c'est tout, [...] un peu plus haut, [...] ils allongent un peu plus les mots aussi ».

³⁰² « « nous auuuuutres on s'en vaaaaa » etcetera etcetera ».

³⁰³ « Ils parlent de la même façon, il n'y a pas de différences. Des différences il y en a avec la région du Norte Potosi [...] eux, ils parlent d'une façon particulière [...] ils parlent la même chose mais c'est un peu différent ».

³⁰⁴ « En fait il y a peu de différences, ils parlent un peu plus vite, ici les gens parlent plus lentement ».

³⁰⁵ « Mmm non, c'est la même chose ».

³⁰⁶ « Ici en Bolivie, tout le monde parle le même quechua. Peut-être ceux de Sucre, le quechua de Sucre, de Potosi, Département par Département ça varie un peu mais en ce qui concerne Cochabamba on y parle le même. Je crois que les gens d'ici de Cochabamba « noqanchis » tandis qu'à Potosi ou Sucre ils varient un peu. Mais ici à Cochabamba ça ne varie pratiquement pas ».

7.3 Explication de la variation : l'eau salée

En ce qui concerne les différences légères perçues que les locuteurs appelleraient plutôt « *tono de voz*³⁰⁷ » que « *acento*³⁰⁸ », une même explication m'a été donnée à plusieurs reprises par des locuteurs de différents lieux : l'influence du sel présent dans l'eau en certains endroits spécifiques. A ma connaissance aucun chercheur n'a mentionné ou ne s'est intéressé à cette question. Pour CLI_F_42, vendeuse sur le marché de Cliza, « [a]quí en Cochabamba, Valle Alto, Valle Bajo, la quechua es lo mismo³⁰⁹ » mais elle ajoute: « *Toco es igual, solo unas palabritas por el agua por ejemplo, en Toco que es más salado el agua. Esas cosas por eso que hablamos un poco mal. [...] Eso es lo que decían nuestros padres, no ve? De eso es que me saco yo. [...] Por ejemplo en Ucureña es agua que no es bien q'aymita que dicen, por eso*³¹⁰ ».

La qualité de l'eau, le fait qu'elle soit plus ou moins salée est interprété comme un facteur à l'origine de microvariations comme le montre l'exemple de TAR_H_24, ingénieur civil d'origine rurale :

« Y cada pueblo que hay, hay veces le da un tono característico al quechua porque el agua misma, hay veces de distintos lugares el agua difiere, no? La alimentación misma, en otros lugares el agua es un poquito más salada, un poco más dulce y eso hace que la tonalidad que le den al quechua sea muy distinto³¹¹ »

³⁰⁷ Littéralement « ton de voix » mais difficilement traduisible.

³⁰⁸ « accent ».

³⁰⁹ Ici à Cochabamba, dans la vallée haute, dans la vallée basse, le quechua est le même partout ».

³¹⁰ « à Toco c'est pareil, juste quelques mots à cause de l'eau par exemple, à Toco où l'eau est plus salée. C'est pour ça qu'on parle un peu mal. [...] C'est ce que disaient nos parents, n'est-ce pas? C'est de là que je tiens ça. [...] Par exemple à Ucureña l'eau n'est pas *très pure* comme ils disent, c'est pour ça ».

³¹¹ « Et chaque village donne un accent caractéristique au quechua à cause de l'eau, parfois l'eau n'est pas la même d'un endroit à l'autre, n'est-ce pas? L'alimentation, dans d'autres endroits l'eau est un peu plus salée, un peu plus sucrée et cela fait que la tonalité que les gens donnent au quechua soit très différente ».

Le témoignage de TIR_H_48, menuisier d'origine rurale, est en accord avec les précédents et va même jusqu'à attribuer aux mêmes causes le fait que les jeunes partis vivre dans les basses-terres reviennent avec l'accent *camba* :

« Al lado de Punata casi en el pueblo hablan pero diferente siempre hablan en las pronunciaciones. Segun ellos por ejemplo al lado de Punata yendo por Villa Rivero, ese sector, hay agua salada creo, segun ellos dicen por el sal diferente hablan. Ellos dicen « por lo que el agua como es salado nos hace cambiar la voz » dicen, no? Por ejemplo los de Santa Cruz también, cuando se van los de aquí los jóvenes, unos tres o cuatro años están y ya cambian, « elay³¹² » dicen. « por qué? » les preguntamos. « por el agua » dicen, no?³¹³ »

Je ne m'attarde pas plus sur cette question qu'il serait peut-être intéressant d'approfondir pour passer à la véritable opposition dialectale perçue et donc localement émique : quechua *fermé* versus quechua *ouvert*.

7.4 Quechua *fermé* versus quechua *ouvert*

Il convient ici de distinguer deux choses qui bien que souvent confondues, et ce n'est pas anodin, sont essentiellement différentes : D'une part, la connaissance de deux codes différents, quechua et espagnol, c'est-à-dire le bilinguisme. D'autre part, les interférences ou l'influence d'un code sur un autre ou le mélange des codes, c'est-à-dire le fait de parler « quechua » avec des apports perçus comme « espagnols » (et inversement d'ailleurs mais ce n'est pas le sujet ici). Aujourd'hui à Cochabamba, quand on dit « *él habla quechua cerrado*³¹⁴ » cela veut dire que l'on parle d'un individu monolingue ne parlant pas espagnol. C'est dans ce sens que ANZ_H_35, maître d'école et diplômé de l'université

³¹² Expression de surprise stéréotypique du parler des basses-terres ou accent *camba*.

³¹³ « A côté de Punata, presque dans le village ils parlent différemment au niveau des prononciations. D'après eux par exemple du côté de Punata en allant vers Villa Rivero, dans ce secteur, il y a de l'eau salée je crois, selon eux ils parlent différemment à cause du sel. Ils disent : « à cause de l'eau qui est salée, ça nous fait changer la voix », n'est-ce pas? Par exemple ceux de Santa Cruz aussi, quand les jeunes d'ici s'en vont là-bas, ils y restent trois ou quatre ans et ils changent, « elay » ils disent. « pourquoi? » on leur demande. « à cause de l'eau » ils disent, n'est-ce pas? ».

³¹⁴ « Lui, il parle quechua fermé ».

publique de Cochabamba, emploie l'expression : « *quechua cerrado, no habla castellano*³¹⁵ ». Mais l'on passe facilement à l'autre acception qui associe *cerrado*³¹⁶ à plus de pureté et *abierto*³¹⁷ à plus d'influence espagnole. Et l'on en vient au véritable point décisif, celui que tous les locuteurs mentionnent et qui semble véritablement structurer l'espace dialectologique perçu : le quechua pur versus le *quechuañol*³¹⁸. L'idée de mélange passe avant les différences de prononciation comme en témoigne ANZ_H_35bis³¹⁹, maître d'école également, en réponse à la question « *Pronunciaciónrí kikinchu manachu?*³²⁰ » « *Casi kkillan, lo que sí chay chapitu chaylla, i?*³²¹ ».

Les exemples sont innombrables : « *Distinto hablamos el quechua, como le dije somos quechuañoles, no hablamos tan puro*³²² » (RIV_F_55), « *aquí en Bolivia no hablamos quechua bien purito*³²³ » (TIR_H_20), « *quechuañol es, mezclado con castellano*³²⁴ » (TIR_H_48), « *ya nadie habla quechua puro, mezclado, quechuañol ya se diría, no? Quechua y castellano ya lo mezclan*³²⁵ » (TAR_F_21), « *verdadero no hablamos, siempre quechua/castellano*³²⁶ (i.e. mélangé) » (PUN_H_47), « *a veces lo confunden con español,*

³¹⁵ « quechua fermé, il ne parle pas espagnol ».

³¹⁶ « fermé ».

³¹⁷ « ouvert ».

³¹⁸ Terme d'usage courant, fusion de quechua et espagnol.

³¹⁹ ANZ_H_35bis, formé à la norme écrite, a fait beaucoup d'hypercorrections lors de l'enregistrement de la liste de mots notamment en réalisant des voyelles hautes très fermées en contexte uvulaire. En parole spontanée, le contrôle sur ce point a presque disparu.

³²⁰ « Et la prononciation est-elle la même ? ».

³²¹ « C'est pratiquement la même, en revanche c'est mélangé, n'est-ce pas ? ».

³²² « On parle différemment le quechua, comme je vous le disais nous sommes « quechuañoles », on ne parle pas de façon « pure » ».

³²³ « Ici en Bolivie on ne parle pas le quechua de façon très « pure » ».

³²⁴ « C'est du « quechuañol », mélangé avec de l'espagnol ».

³²⁵ « Plus personne ne parle le quechua pur, on dirait plutôt mélangé, « quechuañol », n'est-ce pas? On mélange quechua et espagnol ».

³²⁶ « On ne parle pas le vrai, toujours quechua/espagnol ».

*lo hablan con español y quechua*³²⁷ » (PUN_H_17) ou encore « *A lo que yo he visto el quechua, lo que hablan hoy en día aquí al parecer no es puro, es mezclado con el español, parece*³²⁸ » (PUN_F_20).

RIV_H_22, étudiant en droit à Punata, donne un exemple : « *hay algunos tipos de acentos, algo de diferencia pero casi... algunos como quechuañol así hablan, el español... solamente lo adaptan... palabra con... por ejemplo « tocasanku*³²⁹ », *tocar*, « *tocasanku* » *así lo adaptan más o menos*³³⁰ ». Le témoignage suivant de CLI_H_54, intendant de mairie, donné en quechua est d'ailleurs un bon exemple de quechuañol :

« *Kay Clizapi por ejemplo astawan kayku quechuañoles, mana allintachu parlayku quechuata, más al contrario, anchá mezclayku castellanotawan. Por ejemplo: « jaku jaku ripunallaña ima hora... ya ya ya nomás, jaku ripuna! » entonces « ya nomás, ya nomás » entonces mezclallaykupuni anchata. Pero mana ni pi cuenta qochuwaykuchu malta... mal por ejemplo... mana sumaj parlasqaykumanta, ya? Entonces purajmanta pantaspa pantaspa parlakuyku pero... chaypi kawsayku*³³¹ »

7.4.1 Qui parle quechuañol ?

Comme le laissaient d'ores et déjà entendre les témoignages précédents, ce ne sont pas les autres qui parlent « quechuañol », c'est en général l'individu qui témoigne lui-même ou en élargissant sa communauté, ceux de son lieu de vie, voire l'ensemble de la Bolivie quechuaphone. Le risque ici est de surinterpréter l'idée de « parler mal » qui est souvent évoquée et associée à l'idée de mélange, d'impureté car, en réalité, des idées considérées

³²⁷ « dès fois ils le confondent avec l'espagnol, ils le parlent avec espagnol et quechua ».

³²⁸ « De ce que j'ai vu, le quechua parlé ici de nos jours apparemment il n'est pas pur, il est mélangé à l'espagnol on dirait ».

³²⁹ <toçasanku>, « ils touchent », se décompose ainsi : √toucher-PROG-3PL. <toca> est la racine verbale espagnole pour « toucher » conjuguée normalement en quechua.

³³⁰ « Il y a certains types d'accent, un peu de différences mais... Certains parlent quelque chose comme « quechuañol », l'espagnol... ils ne font que l'adapter... un mot avec... par exemple « toçasanku », « ils touchent », toucher, « toçasanku », ils l'adaptent comme ça en gros ».

³³¹ « Ici à Cliza par exemple, nous sommes plus « quechuañoles », on ne parle pas bien le quechua, au contraire, on mélange beaucoup avec l'espagnol. Par exemple: « jaku jaku ripunallaña ima hora... ya ya ya nomás, jaku ripuna! » et alors « ya nomás, ya nomás » (en espagnol) on mélange beaucoup. Mais on ne se rend même pas compte que c'est mal (en espagnol)... mal... mal par exemple... qu'on ne parle pas bien, n'est-ce pas? Alors en se trompant on parle les deux à la fois mais... c'est là qu'on vit ».

comme positives sont associées au « quechuañol », telles que l'ouverture, le mouvement et la modernité. SNB_H_49 nous donne un exemple de l'ambiguïté des termes « ouvert » et « fermé » : « *aquí habla la gente abierta, el quechua, quechua abierto, quechua con castellano más lo meten. Mientras en Potosí es pues el quechua cerrado*³³² ». Ici « *abierto* » n'est pas employé pour bilingue mais pour quechuañol et est également employé comme déterminant du nom « *gente* », les gens. Un jeune homme d'Anzaldo travaillant pour une organisation de défense du monde paysan et qui s'inclut dans la zone Valle Alto et plus largement dans la zone d'influence de Cochabamba-ville, ANZ_H_29, donne un bon exemple de cette idée de mouvement et d'intégration :

« Anzaldo [...] si comparas, el pueblo, la gente de aquí con gente del Norte de Potosí. La gente de aquí normalmente transcurrimos, vamos permanentemente, venimos, estamos más conectados y más cerca, [...] nunca voy a hablar quechua puro y es muy difícil. Como más hablamos en español y en quechua a veces hablamos rápido utilizamos palabras de aquí y allá, entonces los de Cochabamba también hablan como nosotros, como Valle Alto ya es cerca a Cochabamba ya es quechuañol³³³ »

Par opposition au parler d'une région proche mais appartenant à un autre Département : « *en pronunciación con los de Acacio varía, incluso el tono que hablan [es] más rápido pero medio como reservado mientras aquí más quechuañol mientras allí un poco todavía mantienen [...] más purito*³³⁴ ».

³³² « Ici parlent les gens ouverts, le quechua, quechua ouvert, ils parlent quechua en y ajoutant de l'espagnol. Tandis qu'à Potosi on parle le quechua fermé ».

³³³ « Anzaldo [...] si tu compares, le village, les gens d'ici avec les gens de la région du Norte Potosi. Nous qui sommes d'ici, on se déplace, on bouge en permanence, on est plus connectés et plus proches, [...] je ne vais jamais parler le quechua pur et c'est très difficile. Comme on parle plus en espagnol et en quechua parfois on parle rapidement et on utilise des mots de l'un et de l'autre, ceux de Cochabamba parlent comme nous, comme le Valle Alto est proche de Cochabamba c'est déjà du quechuañol ».

³³⁴ « Au niveau de la prononciation ça varie avec ceux d'Acacio, le ton avec lequel ils parlent est plus rapide mais un peu réservé tandis qu'ici c'est plus quechuañol, là-bas ils maintiennent encore un peu plus pur ».

7.4.2 Qui parle quechua *puro* ?

Qui donc parle le quechua dans toute sa pureté, sans influence espagnole ? Si ce n'est Ego c'est donc l'autre, celui qui est à distance, qu'elle soit réelle ou symbolique. On peut distinguer trois types de distance : la distance géographique, la distance temporelle et la distance socioculturelle. Parfois la notion de pureté sera associée à un autre Département mais pas nécessairement toujours le même. Pour CLI_H_54, il s'agit plutôt du Norte Potosí ou de Chuquisaca : « *Norte Potosí, Sucre arí! Piensani parlasanku quechuata aswan ch'uwitata*³³⁵ », tandis que pour RIV_H_63 « *kikillantapuni parlanku pero astawan clarituta parlanku jaqay lado Oruro qhichwataqa, icharí mana chu? Ajinata parlanku*³³⁶ ». Il ressort des entretiens menés sur l'ensemble du réseau dialectal qu'aucun locuteur ne considère sa région comme celle où se parle le quechua le plus pur et désigne systématiquement un autre Département qui peut même être à l'occasion Cochabamba.

La distance temporelle consiste à désigner les anciens comme étant ceux qui parlent ou parlaient le quechua le plus pur. Il peut s'agir soit des grands-parents, soit des ancêtres. CLI_H_20, étudiant, nous dit que « *los ancianitos más correctamente hablan, los jóvenes ya no hablan bastante. [...] antes hablaban puro quechua pues y ahora con castellano ya lo mezclamos, chapusqata parlanku*³³⁷ ». Il y a ici une certaine ambiguïté révélatrice. CLI_H_20 ne dit pas « *quechua puro* », qui signifierait « quechua non mélangé » par opposition à celui d'aujourd'hui, mais « *hablaban puro quechua* » qui se traduirait plutôt par « ils ne parlaient que quechua ».

L'opposition valle/alturas (vallée/montagne) est parfois mentionnée par les locuteurs *vallunos* dont voici quelques exemples : « *De allá arribas [sic] hablan diferente*³³⁸ »

³³⁵ « Norte Potosí, Sucre! Je pense qu'ils parlent un quechua plus pur ». Le terme employé en quechua est <ch'uwa>, « transparent », « cristallin », « pur » au sujet d'un liquide.

³³⁶ « Ils parlent le quechua de la même façon mais un peu plus pur du côté d'Oruro, n'est-ce pas? Ils parlent comme ça ». Ici c'est la racine d'origine espagnole <claro>, « clair », qui est employée et est synonyme de <ch'uwa>. Je traduis par « pur » et non « clair » car en français cela donnerait l'idée de « plus compréhensible », ce qui n'est pas l'idée exprimée ici.

³³⁷ « Les anciens parlent plus correctement, les jeunes plus tellement. [...] avant les gens ne parlaient que quechua et maintenant on le mélange avec de l'espagnol, ils parlent mélangé ».

³³⁸ « Là-haut ils parlent différemment ».

(TAR_F_35), « *en la alturas hay diferencia, hay mucha diferencia digamos nosotros hablamos un poquito más seco o algo, ellos hablan un poquito más mojado y estirado digamos*³³⁹ » (PUN_F_20), « *Por ejemplo de ahí arriba diferente se habla [...] Patachuriwa, por esos lados, lejitos nomás, no lo sé, lejitos dicen que es*³⁴⁰ » (TAR_F_26). RIV_H_22bis associe avec une certaine ambigüité les locuteurs d'altitude au monolinguisme ou du moins au non recours à l'espagnol : « *De alturas hablan puro quechua, no te hablan en castellano*³⁴¹ ». Sont-ils monolingues ou bien ne s'adressent-ils à lui qu'en quechua ?

Mais en réalité, les locuteurs d'altitude ne se considèrent pas non plus comme les détenteurs du quechua *puro* ou ne le veulent pas. Cette jeune femme vivant dans une communauté rurale d'altitude de la région de Tiraque, TIR_F_20, témoigne : « *Otros sí mezclan con castellano. Aquí la mayoría casi hablan quechua español dicen, no?* » « *en su comunidad también?* » « *sí* » « *no hablan distinto que en el Valle Alto?* » « *no, es lo mismo*³⁴² ». De fait, il semble que la notion d'altitude ne soit qu'un euphémisme pour celle plus délicate de ruralité comme le montre le témoignage de CLI_F_42, pourtant elle-même d'origine rurale, au sujet des gens d'altitude : « *Más campesinito hablan, más lindo pero mucho no te puedo decir, no me saldría. Más cerrado*³⁴³ ». Cela nous amène à l'idée de distance socioculturelle. Deux autres locuteurs de bourgs de vallée ont employé sans détour le terme *campo* : « *Diferencias puede ser en las sílabas por ejemplo hay otras personas que son netamente del campo... « ripusaykuña » o sea hay una palabrita o una sílaba o una s aumentan o también la s le cuarta [sic], « risqaniña », « jamushaniña »*

³³⁹ « Dans les montagnes il y a des différences, beaucoup de différences, nous on parle un peu plus sèchement ou quelque chose comme ça, eux ils parlent un peu plus « mouillé » et « étiré » disons ».

³⁴⁰ « Par exemple là-haut ils parlent différemment [...] Patachuriwa, dans ces coins-là, assez loin, je ne sais pas, c'est loin à ce qu'on dit ».

³⁴¹ « Dans les montagnes ils ne parlent que quechua, ils ne te parlent pas en espagnol ».

³⁴² « Certains mélangent avec l'espagnol. Ici la majorité parle « quechua español » comme ils disent, n'est-ce pas? » « dans votre communauté aussi? » « oui » « vous ne parlez pas différemment que dans le Valle Alto? » « non, c'est la même chose ».

³⁴³ « Ils parlent un peu plus le style paysan, plus mignon mais je ne peux pas t'en dire beaucoup plus, je n'y arriverais pas. C'est plus fermé ».

*entonces ya es más o menos... el acentito, eso es, a veces lo cuertan, a veces lo aumentan*³⁴⁴ » (PUN_H_47) ou encore « *Por su forma de hablar reconocemos de donde son* », « *otros hablan más trabado, otros hablan más clarito, otros hablan puro quechua* », « *Por ejemplo los del campo hablan puro quechua y un poco más trabado, quieren aprender el español y no se les da*³⁴⁵ » (TAR_F_35).

Je cite ci-après un long passage du témoignage de TAR_H_24 qui me semble parfaitement résumer ce qui vient d'être dit. Le quechua *puro* est mis à distance géographique ou temporelle et le quechuañol associé au bilinguisme et à des notions de dynamisme, de mouvement :

« El quechua mucho difiere del habla que le de cada comunidad, en municipios algunos lugares más alejados muchas veces hablan el quechua puro puro, neto, y ese quechua hay veces es un poco más complicado de manejar las palabras. Nosotros que hablamos quechua engranamos nomás pero para la gente que quiere aprender es un poquito más complicado. Por ejemplo te hablo del lado de Morochata más allá, hay unos lugares, en ese lado el quechua es bien puro. Aquí nosotros decimos todavía, « corazón » hay veces utilizamos, nunca introducimos « *sonqo* » digamos así, no? Y ahí esa diferencia. Inclusive tienen otros términos de manejar en quechua, que lo hace más rico digamos de hablarlo, no? En cada sector. [...] Aquí más que todo el quechua que se habla en el Valle Alto es quechua español así mezclado, un poco mezclado hablan. Los que han hablado quechua puro han sido nuestros ancestros de épocas anteriores. Los que nos han enseñado realmente a hablar, ellos sí hay veces hablaban. Hasta utilizan algunos términos como por decir la « honda », ellos lo llaman « *warak'a* » pero nosotros ya se nos hace un poco complicado y « honda » ya nomás lo decimos, no? Y así, hay esas diferencias. Pero así, nos entendemos. [...] La gente que vive en el área rural de Tarata ya es gente que en lo posterior ya ha salido al exterior, hay gente que ha viajado por motivos económicos, factores económicos, al exterior ha ido y ya hablan más que todo castellano

³⁴⁴ « Il y a peut-être des différences au niveau des syllabes, par exemple il y a d'autres personnes qui sont nettement de la campagne... « *ripusaykuña* » c'est-à-dire qu'il y a un mot ou une syllabe... ou ils ajoutent un s ou alors ils coupent le s, « *risqaniña* », « *jamushaniña* » alors c'est plus ou moins... l'accent, c'est ça, des fois ils coupent, des fois ils augmentent ».

³⁴⁵ « A leur façon de parler on reconnaît d'où ils viennent », « certains parlent plus emmêlé, d'autres plus « clair », d'autres ne parlent que quechua », « Par exemple les gens de la campagne ne parlent que quechua et un peu emmêlé (l'espagnol), ils veulent apprendre l'espagnol mais ils n'y arrivent pas ».

y hacen una mezcla del quechua. Las que tal vez quechua puro puro estarían hablando las abuelitas³⁴⁶ »

On retrouve dans ce témoignage l'omniprésence de la notion de pureté opposée à celle de mélange et la focalisation sur l'usage de termes espagnol vs. quechua originel (« *corazón* » vs. « *sonqo* » pour le « cœur » ou encore « *honda* » vs. « *warak'a* » pour la « fronde »). La notion de distance tant géographique que temporelle est également présente : d'une part « *aquí* » (« ici ») s'oppose à « *del lado de Morochata, más allá* » (« du côté de Morochata, encore plus loin ») et, d'autre part, Ego est mis à distance ou opposé à « *nuestros ancestros de épocas anteriores* » (« nos ancêtres de périodes antérieures ») ou encore aux « *abuelitas* » (les « grands-mères » dans le sens des anciens). Au niveau des représentations, les locuteurs opposent donc un quechua « ouvert » associé au présent, au mouvement et d'une certaine façon à la modernité et dont la spécificité déclarée est d'être fortement teinté d'influences espagnoles, d'un quechua « fermé » associé à un monde distant dans le temps et l'espace ainsi que socioculturellement et qui, lui, est censé être moins voire pas du tout hispanisé. Mais au-delà de ces représentations, les locuteurs ont-ils conscience de certaines différences de prononciation caractéristiques de cette structuration du quechua en deux lectes ? C'est la question à laquelle je tâcherai de répondre à présent en abordant dans un premier temps les perceptions fortes, à savoir

³⁴⁶ « Le quechua varie beaucoup selon la façon de parler de chaque communauté, dans certains lieux plus éloignés, bien souvent on parle le quechua vraiment pur, net, et parfois ce quechua-là c'est un peu plus compliqué de manier les mots. Nous-autres qui parlons quechua on s'en sort mais pour les gens qui veulent apprendre c'est un peu plus compliqué. Par exemple je te parle du côté de Morochata, encore plus loin, il y a des endroits dans cette région où le quechua est bien pur. Ici, nous on dit « *corazón* » (cœur en espagnol), on ne dit jamais « *sonqo* » (cœur en quechua) par exemple, n'est-ce pas? C'est là la différence. Ils emploient même d'autres termes en quechua, qui le rendent plus agréable à parler disons, n'est-ce pas? Dans chaque secteur. [...] Ici, surtout, le quechua qui est parlé dans le Valle Alto est du quechua espagnol mélangé, un peu mélangé ça se parle. Ceux qui parlaient quechua pur c'était nos ancêtres de périodes antérieures. Ceux qui nous ont vraiment appris à parler, eux oui des fois ils parlaient (quechua pur). Ils utilisent même des termes comme par exemple pour dire la « fronde », eux ils disent « *warak'a* » mais pour nous c'est un peu difficile et on dit simplement « fronde » (<*honda*> en espagnol), n'est-ce pas? Et voilà en gros, il y a ces quelques différences. Mais on se comprend. [...] Les gens qui vivent dans la zone rurale de Tarata sont des gens qui par la suite sont partis à l'étranger, il y a des gens qui ont voyagé pour des raisons économiques, des facteurs économiques, ils sont partis à l'étranger et ils parlent surtout espagnol maintenant et ils mélangent avec le quechua. Celles qui peut-être parleraient le quechua vraiment pur, ce seraient les grands-mères ».

le vocalisme et le pluriel inclusif CHIK, et, dans un deuxième temps, les perceptions faibles, à savoir le progressif CHKA et le voisement des occlusives vélaires.

7.5 Différences de prononciation perçues

7.5.1 Perceptions fortes : le vocalisme et le pluriel inclusif CHIK

Au-delà des apports lexicaux du castillan vers le quechua, se pose la question de la prononciation et plus particulièrement du vocalisme. La prononciation des voyelles, en espagnol, est un motif de discrimination ancien et toujours très effectif dans la société cochabambina et plus largement dans l'ensemble boliviano-péruvien (voir par exemple Cerrón Palomino, 1990; Pérez-Silva et al., 2008) et même jusqu'en équateur (J. M. Lipski, 2011). Ce phénomène, ou phénomène supposé, est connu sous le nom de *motosidad*³⁴⁷. L'idée répandue est que les personnes ne sachant pas parler espagnol, ou pas « bien », confondent les voyelles hautes et les voyelles moyennes, notamment quand ils « essayent » de parler espagnol comme en témoigne RIV_H_22 : « *cuando hablan español ellos también lo tratan de hablar como quechua, digamos por ejemplo, la i siempre lo confunden con la e mientras a mí se me complica a veces hablar... confundir esas vocales con la « i », « i » siempre mientras ellos la « i », « e » lo dicen, la « e », « i » lo dicen y así es el tono de acento*³⁴⁸ ».

En réalité les voyelles moyennes sont associées à une forme d'urbanité et à l'idée d'une certaine connaissance de l'espagnol (du moins à l'heure actuelle) et s'applique également à la prononciation du quechua lui-même. Pour ANZ_F_28 qui considère son parler semblable à celui de la vallée mais différent d'autres régions : « *nosotros mezclamos con e, no ve ? en vez que digamos « noqa » estoy diciendo ellos otros dicen « nuqa ». En ahí*

³⁴⁷ Le terme n'est à ma connaissance pas employé à Cochabamba, en revanche le phénomène l'est. Les imitations stéréotypées sont fréquentes. Se référer au glossaire pour plus de détails.

³⁴⁸ « Quand ils parlent espagnol, ils essayent de le parler comme le quechua, disons par exemple, le « i » ils le confondent toujours avec le « é » tandis que pour moi des fois c'est un peu compliqué de mélanger ces voyelles avec le « i », « i » c'est « i » tandis que eux ils disent « é » pour « i » et ils disent « i » pour « é », c'est comme ça l'accent ».

*varía, con e con u nosotros con e, o, hablamos*³⁴⁹ ». Pour ANZ_H_20 du côté de Potosí « *hablan quechua muy originario*³⁵⁰ » et « *llevan las palabras más la u, la i y mientras que aquí mezclan con la e, la o*³⁵¹ ».

ANZ_H_35bis qui est un locuteur nettement puriste, professeur d'école formé à l'écriture normalisée, a pratiqué l'hyper-correction lors de l'enregistrement en ciblant des voyelles hautes tendues de type espagnol [i] en contexte uvulaire notamment là où un locuteur employant un système trivocalique prononcerait quelque chose comme [ɪ ɪ]. Cela explique le discours suivant qui se veut descriptif mais est en fait partiellement idéalisé. ANZ_H_35bis reconnaît le fait d'employer le terme espagnol « *mesa* » pour tables mais rephonémisé en « *misa* ». L'enregistrement de parole spontanée et l'écoute de conversations avec d'autres personnes présentes ce jour-là indiquent clairement qu'en pratique ce locuteur a un système pentavocalique :

« *Por ejemplo mesa ujjinataj qhechwa puropiqa jamp'ara ninkusina mesata entonces qhechwapitaj [...] misa nirillayku, solamente vocallla cambiariyku porque a i u qhechwapi, i? [...] Por ejemplo kokallataraj kuka niyku, ashka tiyan ajinas. Pero parlayku, i? 80% qhechwata allín parlayku [...]*³⁵² »

Cette sensibilité au vocalisme qui s'applique à la façon de parler l'espagnol mais aussi aux emprunts espagnols en quechua et aux termes purement quechua mais avec contexte uvulaire, se retrouve également dans la perception des variantes du pluriel inclusif CHIK comme le montre l'exemple donné par PUN_H_58 :

« Los de la altura [...] Tiraque, Aiquile, ya hablan diferente que nosotros. Hablan con e... hablan con i. Por decir « vamos », « *jakuchis* » dicen allá,

³⁴⁹ « nous, on mélange avec « é », n'est-ce pas ? Par exemple je dis « noqa », eux ils disent « nuqa » (i.e. « ou » et non « o ». Ça varie un peu à ce niveau-là, avec « é », avec « ou », nous on parle avec « é », « ou » ». En réalité, la prononciation d'un locuteur de type trivocalique serait plutôt [o].

³⁵⁰ « ils parlent un quechua très indigène ».

³⁵¹ « ils emploient les mots avec « ou » et « i », tandis qu'ici ils mélangent avec « é » et « o » ».

³⁵² « Par exemple « mesa » (« table » en espagnol) en quechua pur se dit « jamp'ara » mais on dira sans aucun doute « misa », on ne fait que changer la voyelle car en quechua il n'y a que les trois voyelles « a i u », n'est-ce pas? [...] Par exemple pour la coca, on dit « kuka », il y en a beaucoup comme ça. Mais on parle, n'est-ce pas? On parle correctement quechua à 80% [...] ».

nosotros aquí en Valle Alto hablamos, en Cochabamba o como qhochalo como se dice « *jakuchaj* », con a. Y Potosí, Sucre dicen « *jakuchej* » con e, pero igual se entiende. [...] Mucha diferencia no hay. [...] En el vocabulario que se cambia es la a la e y la i³⁵³ »

Il est intéressant de noter que c'est presque toujours la forme à voyelle haute qui est remarquée par des locuteurs à voyelles moyenne ou basse et que les locuteurs censés employer la forme à voyelle haute sont associés au monde agricole, à la paysannerie. Pour CLI_H_54 « *camposninpi parlanku kay noqa nisaykijina « risunchis », « apamusunchis ». Kay Anzaldopi por ejemplo parlanku este... « mikhurikusunchis » dicen [...]. Más o menos chay noqa nisayki más o menos « chis » « risunchis », « apuramuychis », chay palabrata astawan utilizanku pero noqa obviamente entiendeni y contestanay tiyan³⁵⁴ ». Pour CLI_F_54 ce sont les gens de Huayculi qui emploient cette forme : « *Kan sonidosniyuj jaqay waykhuli lado « chis » wan parlanku « chis »³⁵⁵ ». Pourtant une locutrice de Huayculi pense la même chose de locuteurs d'un hameau à quelques kilomètres : « *Igual casi todos hablan, pero de comunidad a comunidad cambia quechua pues. El sonido mismo pues. En Mendez digamos « chis » hablan, « jakuchis » dicen. De aquí a 3 km. « Jakuchej » decimos, allá « chis » dicen, « jakuchis »³⁵⁶ » (HUA_F_34). PUN_H_47, locuteur à variante basse imite « *la gente del campo*³⁵⁷ » selon ses propres termes avec une voyelle haute : « *ripushanchishña* ». L'exemple suivant va dans le même***

³⁵³ « Ceux qui habitent en altitude [...] Tiraque, Aiquile, ils ne parlent pas comme nous. Ils parlent avec « é »... ils parlent avec « i ». Pour dire « allons-y », là-bas ils disent « jakuchis », nous ici dans le Valle Alto on dit... à Cochabamba ou comme « qhochalo » comme on dit, « jakuchaj », avec un « a ». Et à Potosi, Sucre, ils disent « jakuchej » avec « é », mais on comprend. [...] Il n'y a pas beaucoup de différences. [...] Ce qui change dans le vocabulaire c'est le « a », le « é » et le « i » ».

³⁵⁴ « Comme je te dis, dans les campagnes ils disent « risunchis », « apamusunchis ». À Anzaldo par exemple ils disent... « mikhurikusunchis » [...]. Comme je te dis quelque chose comme « chis » « risunchis », « apuramuychis », ils utilisent plus ce mot mais moi évidemment je comprends et je dois répondre ».

³⁵⁵ « Du côté de Huayculi ils parlent avec ces sons « chis », « chis » ».

³⁵⁶ « Tout le monde parle presque pareil, mais le quechua varie d'une communauté à l'autre. Le son lui-même. À Mendez disons, ils disent « chis », « jakuchis ». À 3 km d'ici. Nous on dit « Jakuchej », là-bas ils disent « chis », « jakuchis » ».

³⁵⁷ « les gens de la campagne ».

sens : « *En lugar de decir « risunchej »... « chij »... « risunchaj »... ellos dicen « risunchis »... « jamusunchis » algunos así hablan*³⁵⁸ » (TAR_H_58).

Seule une locutrice à variante haute ([čix]), jeune, elle aussi de Huayculi, a fait la remarque inverse et considère que les gens de Huayculi emploient une variante haute tandis que les gens d'un hameau à moins d'un kilomètre de là emploient une variante basse : « *Otros hablan más que todo con « chej » [...] los de Pujlluni por ejemplo otro tono de voz tienen. 1 kilómetro debe ser, cerca nomás*³⁵⁹ » (HUA_F_20).

A travers tous ces exemples, nous voyons que pour exprimer les différences perçues les locuteurs emploient des termes qui ressortent de phénomènes suprasegmentaux tels que la prosodie, « *tono* », « *acento* », « *más estirado* », voire « *tono de acento* ». Pourtant, c'est bien d'une distinction d'aperture segmentale dont il s'agit, de timbre entre voyelles hautes et voyelles moyennes issue d'un système pentavocalique.

7.5.2 Perceptions faibles ou nulles

a) *Progressif CHKA*

Dans le cas du progressif CHKA, la différence est notable entre la perception des linguistes et celle des locuteurs. Ceux déclarant percevoir des différences sur ce point précis sont peu nombreux et pour la plupart font en fait référence à une variante plutôt rare et localisée mais particulièrement saillante, la variante conservatrice [jka]. Il s'agit le plus souvent de locuteurs des bourgs les plus proches, à savoir Tarata et Cliza, comme c'est le cas de TAR_F_35 : « *Por ejemplo ahí en Huayculi hablan un quechua raro, por su acento ya sabemos que son de ese lado. Por ejemplo cuando vamos a ir noqanchis « jaku rina » decimos, ellos dicen « rishkayku » dicen*³⁶⁰ » ou CLI_H_47 : « *nosotros decimos en*

³⁵⁸ « Au lieu de dire « risunchej »... « chij »... « risunchaj »... ils disent « risunchis »... « jamusunchis », certains parlent comme ça ».

³⁵⁹ « D'autres disent surtout « chej » [...] ceux de Pujlluni par exemple ont un autre ton de voix. À un kilomètre environ, tout près d'ici ».

³⁶⁰ « Par exemple à Huayculi ils parlent un quechua bizarre, rien qu'à l'accent on sait qu'ils sont de là-bas. Par exemple quand on s'apprête à partir, nous on dit « jaku rina », eux ils disent « rishkayku » ». En réalité les termes de la comparaison ne sont pas équivalents, ce qui est un phénomène très courant semble-t-il.

quechua « ripusqankichu? » y ellos dicen « ripuskasqankichu? » algo así « jamuskanki » dicen ellos, nosotros decimos « jamusqanki³⁶¹ » ».

Par ailleurs, la différence entre les deux variantes les plus répandues dans la région de Cochabamba, [sa] et [ʃa], ne semble pratiquement pas perçue. Une seule locutrice, RIV_F_55, institutrice, a abordé cette question et en a donné une description étonnamment précise que je cite donc intégralement ci-après :

« Hay diferencias, por decirte « rishan, jamushan, ucharishan » al subir, no? Y nosotros aquí hablamos « wasarisan, juraq'asan, riy, jamusan », en cambio en el otro lado dicen « jamushan, rishan ». Esto sería por Cochabamba más que todo. También hay por aquí, por este sector hay también. Incluso aquí en este pueblo mismo hay, de los alrededores, de las comunidades, algunos emplean también. « rishani, jamushani » dicen, « risani » digo yo, « jamusani » digo. [...] De los alrededores más que todo emplean, no todos tampoco, hay algunos. Porque después en su mayoría decimos « jamusani », « risani », « jamuy », « riy »³⁶² »

Cette locutrice s'attribue donc la forme [sa] qu'elle considère comme la forme normale et la plus répandue à Cochabamba tandis que [ʃa] est selon elle une forme employée ailleurs, sans plus de précisions, mais aussi par les communautés rurales proches du bourg de Villa Rivero. Ce témoignage semble indiquer une fois de plus une structuration bourg/campagne sur laquelle nous reviendrons dans les chapitres suivants. Un argument supplémentaire appuyant l'idée d'une faible perception, voire d'une absence de perception de la variation *sa/ʃa* est que les trois locuteurs formés au quechua normalisé et de la part de qui on pourrait s'attendre à une plus grande attention à la variation dialectale, ne sont conscients que de l'inadéquation entre leur usage en [sa] et « la norme » ou ce qui

³⁶¹ « nous on dit en quechua « ripusqankichu? » et eux ils disent « ripuskasqankichu? » quelque chose comme ça, ils disent « jamuskanki », nous on dit « jamusqanki » ». « ripuskasqankichu » n'est évidemment pas une forme attestée, elle présente deux morphèmes du progressif, celui supposé des locuteurs de Huayculi et celui employé normalement par CLI_H_47.

³⁶² « Il y a des différences, par exemple « rishan, jamushan, ucharishan » pour monter, n'est-ce pas? Et nous ici on dit « wasarisan, juraq'asan, riy, jamusan », en revanche de l'autre côté ils disent « jamushan, rishan ». Ça, ça concerne surtout Cochabamba. Mais ici aussi dans ce secteur. Même dans ce village, aux alentours, dans les communautés certains parlent comme ça. Ils disent « rishani, jamushani », moi je dis « risani », « jamusani ». [...] Surtout ceux des alentours, mais pas tous non plus, quelques-uns. Parce que sinon majoritairement on dit « jamusani », « risani », « jamuy », « riy » ».

est considéré comme plus « pur » (ce qui revient *grosso modo* au même). Pour ANZ_H_35, qui a fait des études à l'Université publique de Cochabamba et notamment de quechua, « [a]quí en el Valle Alto [...] (inclut Anzaldo) se utiliza el « sa » y no el « chka » como plantea la norma y la ley misma, no?³⁶³ », tandis que pour RIV_F_30, professeure de quechua :

« Aquí en el Valle Alto hablamos con « *ripusanki* », « *s* » y allá en las alturas ya hablan con el « *ska* » progresivo que es « *ripushkayku* » más como potosino. Por las alturas, por Vacas y Anzaldo, por esos lados, por el lado de Tarata también. En Valle Alto con el « *s* » nomás, « *jamusani* » y otros dicen « *jamushkanki* », « *shka* » progresivo, ésa es la diferencia. [...] En Quillacollo porque ellos viene más del lado de Oruro, La Paz y Potosí ahí usan bastante el « *ska* » progresivo. [...] Esa es la única diferencia dialectal que yo veo³⁶⁴ »

b) Voisement des occlusives vélaires

Le voisement des occlusives vélaires dans certains contextes, bien que très peu abordé, a été mentionné à plusieurs reprises dans la littérature existante. TEM_H_45, particulièrement conscient des variantes dialectales et connaissant parfaitement la région jusque dans ses moindres recoins, attribue le non voisement à la campagne et le voisement à la ville mais précise que cela passe complètement inaperçu. La majorité des locuteurs de la région étant bilingues, ils ont donc une opposition de voisement dans leur phonologie du code castillan. L'absence de conscience de ce phénomène indique très certainement que ce voisement reste totalement allophonique et qu'il s'agit toujours phonologiquement d'une occlusive sourde.

³⁶³ « ici dans le Valle Alto [...] (inclut Anzaldo) on emploie « sa » et non « chka » comme l'établissent la norme et la loi elle-même, n'est-ce pas? »

³⁶⁴ « Ici dans le Valle Alto, on dit « *ripusanki* », « *s* » et là-bas dans les montagnes ils emploient le progressif « *ska* », « *ripushkayku* », plus comme à Potosi. En altitude, vers Vacas et Anzaldo, dans ces coins-là, du côté de Tarata aussi. Dans le Valle Alto avec « *s* » seulement, « *jamusani* » et d'autres disent « *jamushkanki* », le progressif « *shka* », c'est ça la différence. [...] A Quillacollo, comme ils viennent plutôt du côté d'Oruro, La Paz et Potosi, ils utilisent beaucoup le progressif « *ska* ». [...] C'est la seule différence dialectale que je vois ».

Une seule locutrice a mentionné ce phénomène d'une façon assez intéressante et qui vient appuyer cette interprétation : « *Nosotros le decimos* « rishaykuña » [řiřajkuña] *ellos dicen* « ripushayk'uña » [řipuřajk'uña], *con* « k'uña » *hablan*³⁶⁵ » (PUN_F_20). Lors de sa première réalisation, la vélaire en position postconsonantique est très clairement voisée tandis que dans la deuxième réalisation, celle des « autres », elle est réalisée comme une éjective. Cela semble confirmer que même voisée, l'occlusive vélaire est toujours perçue comme /k/. Chez cette locutrice, l'absence de voisement dans ce contexte est surinterprétée comme étant une éjective. Ce phénomène n'a pas pu être étudié en profondeur dans ce travail et la question de savoir qui voise et dans quel contexte reste à élucider. Il semble que des différences existent selon que l'occlusive vélaire est précédée d'une nasale ou d'un yod et en fonction du noyau vocalique.

7.6 Le quechua est-il une langue polynomique ?

Les auditeurs de Plichta & Preston (2005) savent classer les locuteurs d'anglais américain par lieu d'origine sur un axe nord-sud sur la base d'un trait phonétique. Les locuteurs néerlandais avec lesquels a travaillé Pinget (2015) peuvent imiter facilement certains accents régionaux. Tout francophone de France distingue un certain nombre d'accents caricaturaux de macro-zones et sait parfois les imiter avec plus ou moins de finesse en forçant certains traits particulièrement saillants : les stéréotypes laboviens. Sans doute le locuteur quechuaphone, aujourd'hui majoritairement bilingue quechua-espagnol, distingue-t-il aisément plusieurs accents régionaux boliviens pouvant faire l'objet de blagues en tous genres et qu'il nommera « *camba* » ou « *chapaco* » par exemple. Sans doute est-il plus ou moins conscient que son propre parler castillan peut être parfois source de discrimination en ville. Alors pourquoi les locuteurs quechuaphones sont-ils si peu disertés lorsqu'on aborde avec eux la question de la variation ou des « accents » en quechua ? Pourquoi les commentaires sont-ils aussi rares et peu précis ? En fait, s'agit-il d'une langue polynomique ? Le quechua bolivien semble assez bien correspondre au

³⁶⁵ « Nous, on dit « ripushaykuña » [řipuřajkuña], eux ils disent « ripushayk'uña » [řipuřajk'uña], ils disent « k'uña » ».

premier terme de la définition de Marcellesi (voir chapitre 2 *supra*) : « la décision massive de ceux qui la parlent de lui donner un nom particulier ». Mais correspond-il au deuxième point, à la non-hiérarchisation des variantes dialectales ? Autrement dit, en l'absence de véritable norme dominante, les locuteurs acceptent-ils une pluralité de normes considérées comme équivalentes sans y associer - consciemment ou non - de jugements de valeurs ? On pourrait facilement supposer que oui au vu des nombreux témoignages d'unité linguistique et de tolérance, le fameux « on se comprend », et la sensibilité particulièrement faible des locuteurs à la variation dialectale. Toutefois, il est parfaitement possible aussi que le statut de chercheur, étranger qui plus est, ait eu un effet inhibant sur ces questions.

Quelques cas viennent appuyer cette idée comme l'exemple suivant dans lequel TAR_H_58 se reprend de justesse alors qu'il s'apprêtait à s'attribuer le bon usage par rapport à un parler dit « paysan » : « *Escucha diferencias ?* » « *Al campo sí, [...] nosotros aquí hablamos « nisqawarqa », ellos dicen « niskawarqa » con « i³⁶⁶ », [...] así dicen en Arbieta. Pero lo que estoy hablando yo correc... jeee el quechua que hablo, eso hablan no así en otros lugares pero con cierta diferencia³⁶⁷ » ». Le cas suivant illustre également cette retenue d'un jeune homme de village qui s'apprêtait à opposer son parler hispanisé à un parler « indio » : « *Yo medio más o menos como más al español lo hablo, otros más a lo ind...³⁶⁸ »* (RIV_H_22). De fait, nous verrons dans les exemples suivants que l'opposition se fait une fois de plus sur des catégories de type urbain/rural, villageois/paysan ou vallée/altitude et fait presque exclusivement référence au vocalisme et plus particulièrement au vocalisme dans le pluriel inclusif CHIK.*

³⁶⁶ Le fait de parler « avec un i » est tellement stéréotypé qu'il y est fait référence dans cet exemple où il n'est pas du tout question de vocalisme.

³⁶⁷ « Vous entendez des différences ? » « Dans la campagne oui, [...] nous ici on dit « nisqawarqa », eux ils disent « niskawarqa » avec un « i » [...]. Ils disent ça comme ça à Arbieta. Mais moi qui parle correct... euh le quechua que je parle, ils parlent comme ça comme dans d'autres endroits mais avec quelques différences ».

³⁶⁸ « Moi, je le parle plus ou moins à la façon espagnole, d'autres le parlent plutôt à l'ind... ».

Pour TAR_F_48 « *esa diferencia he notado, algunas gentes del campo, de allá de Arbieta, « mayk'a » dicen y no es así pues, « mashka » se dice pues³⁶⁹ ».* RIV_H_48 considère clairement que la forme correcte est la forme avec voyelle moyenne : « *así más o menos hablan con « i » no hablan con « e » como es correcto porque « risanchej » dice, no « risanchis ».* [...] *Nosotros decimos « risanchej »³⁷⁰ ».* Le petit dialogue suivant au sujet de la forme « *-chis* » avec HUA_F_34 montre à la fois la gêne à se moquer ou dire du mal devant l'enquêteur et la perception qu'ont certains locuteurs d'une variante particulière :

Enquêteur : « Y les parece equivocado o... »

HUA_F_34 : « Cómo será pues el correcto... » (suivi d'un rire gêné)

Enquêteur : « Y qué les parece? »

HUA_F_34 : « mmmmm no sé jejejeje »

Enquêteur : « chistoso es? »

HUA_F_34 : « para nosotros sí »

Enquêteur : « les parece chistoso? »

HUA_F_34 : « sí pues, en vez de « e », « i » dicen pues, « *chis* » dicen³⁷¹ »

CLI_F_54 va même plus loin dans un premier temps en répondant à la question du parler rural « *k'achituchu manachu?* » : « *as fierito qhawasqanman... arí « chis » « chis » churanku.* [...] *No sé, mana, mana cuenta qukunkuchu qhawasqamanta. Má cuenta qokonkuchu sigue parlanku achayta³⁷² ».* Après quoi elle revient vers un discours plus « polynomique » : « *Pero la diferencia se nota en que Arbieta siempre habla... no sé si es lo correcto o... quechua correcto.* [...] *Digamos, como le digo, en lugar de « e » le*

³⁶⁹ « j'ai remarqué cette différence, certaines personnes de la campagne, du côté d'Arbieta, ils disent « mayk'a » et ce n'est pas comme ça ! Ça se dit « mashka » ! ».

³⁷⁰ « Ils parlent plus ou moins avec un « i », ils ne parlent pas avec un « é » qui est la forme correcte parce qu'on dit « risanchej », pas « risanchis ». [...] Nous, on dit « risanchej » ».

³⁷¹ « Et ça ne vous semble pas correct ou... », « Je ne sais pas trop ce qui est correct... », « Et qu'est-ce que vous en pensez? », « mmmmm je ne sais pas hahaha », « c'est drôle? », « pour nous oui », « vous trouvez ça drôle? », « ben oui, au lieu de « é », ils disent « i » ! ils disent « chis » ! ».

³⁷² « C'est joli? » : « ça paraît un peu vilain... ils mettent « chis » « chis ». [...] Je ne sais pas, apparemment ils ne s'en rendent pas compte. Ils ne s'en rendent pas compte et ils continuent à parler comme ça ».

ponen la « i » y en lugar de otro vocal lo cambian de acuerdo a lo que ellos han aprendido³⁷³ ».

Les discours puristes peuvent parfois brouiller les pistes chez les personnes ayant reçu d'une façon ou d'une autre une formation à l'écriture normalisée rigoureusement trivocalique. ANZ_F_60 déclare au sujet de la correction de la forme *-chis* qu'elle attribue plutôt aux « communautés » : « *bueno, dicen, no ? eso es quechua más legítimo porque no entra, no ? « e » ni « o » a quechua, [...] te lo puedo decir el alfabeto quechua, no entra ni « e » ni « o »*³⁷⁴ ». Il ne faut toutefois pas en juger trop rapidement que cette dame accepte totalement l'idée d'une plus grande légitimité de la forme *-chis* ni qu'elle serait prête à l'employer. Elle emploie d'ailleurs l'expression « *dicen* », équivalent espagnol du « *ninku* » quechua « ils disent », lui-même substitut de l'évidentiel citatif disparu en quechua bolivien, autrement dit elle ne s'attribue pas l'autorité de ce jugement.

Je présente enfin un dernier exemple sur cette question montrant une différence générationnelle au sein d'une même famille. Un jeune homme de 35 ans déclare ne pas vraiment se rendre compte de qui parle quoi tout en reconnaissant employer la forme *-chis* à l'occasion tandis que sa grand-mère lui fait des remarques. À la question « *Aquí mismo hay algunos que hablan con -chis y otros con -chej, quiénes?*³⁷⁵ » :

« no te puedo decir, el *-chis* no es tanto de nosotros [...] más hablamos el *chej*. [...] mezclamos, a veces digo *-chis*. [...] mi abuela a mí me dice [...] « por qué hablas como los de norte potosinos? Por qué dices *chis*? *imajtin ajina parlankiri?* », seguramente con lo que ha vivido hace ese tipo de comparación³⁷⁶ » (ANZ_H_35)

³⁷³ « Mais la différence principale c'est qu'à Arbieto ils disent... je ne sais pas si c'est correct... le quechua correct. [...] Disons que, comme je vous disais, au lieu de « é » ils mettent un « i » et au lieu de telle voyelle, ils modifient en fonction de ce qu'ils ont appris ».

³⁷⁴ « C'est ce qui se dit, n'est-ce pas ? C'est un quechua plus légitime car il n'y a pas de voyelles « é » ni « o » en quechua, [...] je peux te réciter l'alphabet quechua, il n'y a ni « é » ni « o » ».

³⁷⁵ « Ici même il y a des gens qui disent « *chis* » et d'autres qui disent « *chej* », qui dit quoi ? ».

³⁷⁶ « Je ne saurais pas trop te dire, « *chis* » n'est pas vraiment de chez nous [...] on emploie plutôt « *chej* ». [...] on mélange, des fois je dis « *chis* ». [...] ma grand-mère me dit [...] « pourquoi tu parles comme les gens de la région de Norte Potosi? Pourquoi tu dis « *chis* »? Pourquoi tu parles comme ça? », certainement à cause de ce qu'elle a vécu elle fait ce type de comparaison ».

PUN_H_47 reconnaît quant à lui qu'il existe des critiques ouvertes par exemple entre *vallunos* et ruraux d'altitude : « *a veces hay pequeñas críticas, « imá niwanki? » diciendo, otros le dicen « mana entiendeykichu, imasta chistarakuwasanki?³⁷⁷ »*. Nous avons vu jusqu'à présent que les remarques sont principalement le fait de locuteurs de bourg assez âgés cherchant à se distancier du parler rural assimilé de façon ambiguë au monolinguisme et au quechua pas ou peu hispanisé. Il semble bien qu'au moins une partie de la population de la région stigmatise une certaine catégorie sociale et le parler qui leur est associé. Mais cela fonctionne-t-il à sens unique ? Apparemment non si l'on en croit certains témoignages. RIV_F_55 témoigne de critiques reçues par ceux « d'en haut », du « *campo* » qui « nous » reprochent de ne pas savoir prononcer correctement et de ne pas comprendre :

« nadie dice nada, claro unos cuantos que cuando hay errorcitos se rien, nos critican « no se pronuncia así » dicen también, los de arriba pues y algunas personas de los alrededores, del campo como llamamos, se rien pues ellos. « no sabes hablar » nos dicen, « no estás pronunciando bien », « *mana allintachu parlasanki* » dicen y cuando les hablamos más en quechua « no, *má entiendenichu*, *parlaway quechuapi* » nos dicen pues. Y así, nos entendemos!³⁷⁸ »

Pour TEM_H_45, les boutades vont dans les deux sens et les gens d'altitude ont également des termes péjoratifs pour parler des *vallunos* : « *Los del lugar se hacen la burla del que llega de afuera en ambos sentidos : si viene un valluno arriba a comprar papa como mayorista le dicen « llaqta q'ara »³⁷⁹ »*. Sur quel point de prononciation se focalisent-ils ? Très probablement sur la réalisation des uvulaires et peut-être sur le voisement des

³⁷⁷ « des fois il y a quelques petites critiques, « qu'est-ce que tu dis? », des fois on entend « je ne te comprends pas, pourquoi tu te moques de moi? ».

³⁷⁸ « personne ne fait de remarques, bien sûr des fois quand on fait de petites erreurs ils rigolent, ils nous critiquent ou disent « ça ne se prononce pas comme ça », les gens de la montagne ou des alentours d'ici, de la campagne comme on dit, ils rigolent. Ils nous disent « tu ne sais pas parler », « tu ne prononces pas bien », « tu ne parles pas bien » et quand on continue à leur parler en quechua, ils nous disent « non, je ne comprends pas, parle-moi en quechua ». Mais on se comprend! ».

³⁷⁹ « Les gens d'un lieu en particulier se moquent de celui qui vient de l'extérieur et ce dans les deux sens : si une personne de la vallée va acheter des pommes de terres en tant que grossiste, ils l'appellent « blanc (litt. pelé) de la ville ».

occlusives vélares post-nasales et post-yod. Selon TEM_H_45, « *los de arriba dicen muthu qallus a los de abajo que dicen por ejemplo : goriway en vez de qoriway*³⁸⁰ », ce dont témoigne également RIV_F_46 dans ses souvenirs d'école : « *en colegio nos decíamos « k'ayaña ripusaj, k'ayaña » [...] y entonces [...] al escuchar nomás « ajinata parlaykusanku » diciendo, así entre nosotros hay veces en el colegio nos corregíamos »* suivi de « *muthu qallus a kanku ari, imaynapis jiná parlanku, mana, a ver uyariy a ver imaynachá parlanku*³⁸¹ ». L'occlusive uvulaire sourde est très souvent lénifiée et peut même être assimilée phonologiquement à la vélaire sonore créant ainsi une homophonie du terme *qallu*, « langue » avec *gallo*, « coq » auquel est accolé l'adjectif *muthu*, « émoussé ». La question des uvulaires n'est pas traitée ici mais fera l'objet d'un travail futur basé sur les données obtenues sur le terrain.

7.7 Conclusion

Nous avons vu dans ce chapitre qu'il existe un concept unitaire de langue quechua et que les locuteurs ne reconnaissent pas de variétés géolectales macrorégionales à la différence de certains linguistes opposant un quechua de Cochabamba à un quechua de Chuquisaca-Potosí. Lorsque les locuteurs font appel à des catégories administratives et/ou régionales, il s'agit le plus souvent d'une mise à distance d'un quechua « pur » imaginé. Les caractéristiques régionales réelles ne sont le plus souvent pas connues et dans le lointain Lípez, c'est parfois Cochabamba qui est considéré comme le berceau du quechua non « contaminé ». En réalité, il n'y a pas de catégories géolectales dans l'esprit des locuteurs mais une opposition forte de type sociolectale. Linguistiquement, l'attention des locuteurs se porte presque exclusivement sur la notion de pureté et de mélange tant au niveau lexical que phonétique/phonologique et probablement syntaxique. Il est apparu assez clairement

³⁸⁰ « Ceux de la montagne appellent ceux de la vallée les « muthu qallus » qui disent par exemple « goriway » au lieu de « qoriway » ». « *muthu qallu* » peut se traduire par « langue émoussée »

³⁸¹ « à l'école nous disions « je partirai demain » (emploie une vélaire et non une uvulaire pour <q'aya>, « demain ») [...] et alors [...] en entendant que certains disaient « ils parlent comme ça », parfois nous nous corrigions entre nous » suivi de « ce sont des *muthu qallus*, comment parlent-ils ainsi, non, écoute, ils parlent bizarrement ».

qu'au-delà d'une polynomie de façade il existe des jugements de valeur autour de l'axe rural/urbain, paysan/non paysan réciproques avec certainement une stigmatisation plus marquée du parler rural. Aujourd'hui l'opposition se fait entre monolinguisme et bilinguisme où le bilinguisme devient synonyme de quechua mélangé mais la source de cette opposition est probablement antérieure au bilinguisme réel des individus comme nous l'avons vu au chapitre 5.

Le purisme qui est d'origine *criolla*³⁸² et motivé par des raisons complètement étrangères au reste de la population est aujourd'hui repris par des groupes dont la motivation et l'interprétation des causes de l'hybridation ne sont plus les mêmes mais qui ne sauraient représenter le ressenti général de locuteurs quechuaphones et qui restent d'une certaine façon une élite lettrée. Ici, nous voyons au contraire un quechuañol synonyme d'urbanité, d'intégration, de modernité et de statut supérieur voire opposé à un quechua pur, fermé, indien, paysan et arriéré. Au sujet du purépecha, Chamoreau (2005) citant Chávez Rivadeneyra (2004) et Friedrich (1975) disait que de nombreux locuteurs considéraient la variante parlée dans la Sierra comme « la meilleure », la « plus pure » ou la « plus réelle » sans pour autant vouloir l'imiter ou l'adopter. Il n'est pas impossible que l'effort normatif des écoles normales et la diffusion des discours puristes hors des petits cercles de gens formés joue à terme un rôle sur l'évolution de la langue mais leurs effets sont encore sans doute très faibles.

Nous avons vu également qu'une variable en apparence interne, le pluriel inclusif CHIK, était beaucoup plus fortement perçue, du moins consciemment, par les locuteurs que d'autres comme le progressif CHKA et que cela était probablement dû à l'attention portée sur le vocalisme, lui-même très structurant au niveau sociolectal. Cette opposition sociolectale, basée sur une idée de plus ou moins grande hispanisation, bloque-t-elle dans une certaine mesure la perception consciente d'autres variables? Les chapitres suivants aborderont ces différentes variables du point de vue de la production. On se demandera notamment si la distribution des variantes correspond ou non à la perception des

³⁸² Voir (César Itier, 1992) sur la notion de pureté dans les discours des élites cuzqueñas et la revendication d'un quechua supposé inca mais certainement pas indien

locuteurs, autrement dit s'il existe une structuration sociolectale réelle et, le cas échéant, comment elle évolue.

CHAPITRE 8 : CHANGEMENT EN COURS ET REcul D'UNE
ANCIENNE VARIANTE PRESTIGIEUSE : LE PLURIEL INCLUSIF CHIK

Nous passons à présent de ce qui est dit sur ce qui se dit à ce qui se dit réellement, c'est-à-dire du discours sur la production à la production réelle des locuteurs. Parmi l'ensemble des variables mentionnées dans la littérature, nous nous intéressons ici au marqueur du pluriel CHIK. Cette dernière a volontairement été choisie du fait qu'il s'agit d'une variable en apparence interne (i.e. ne subissant a priori pas ou peu l'influence directe de la situation de contact diglossique avec le castillan) dont les variantes sont toutes issues de l'évolution d'une même proto-forme /*čik/ et forment un *bassin de traits* accessibles aux locuteurs et sont donc en compétition. Il s'agit également de la variable la plus mentionnée dans la littérature, l'une de celles possédant le plus de variantes ainsi que celle la plus remarquée par les locuteurs et la plus chargée sociolinguistiquement comme cela a été vu au chapitre précédent. Nous ne nous intéressons donc pas directement aux processus d'innovation eux-mêmes ni au « *actuation problem*³⁸³ » tel que défini par Weinreich, Labov, & Herzog (1968) de chacune des variantes mais à leur structuration actuelle dans l'espace social du Valle Alto. En effet, l'ensemble des variantes est prononcé et entendu dans un espace géographique et social (Britain, 2010) que l'on présuppose structuré, au cours d'actes de communication. Je chercherai à déterminer les dynamiques des différentes variantes dans l'espace et dans le temps (apparent) à travers les résultats obtenus lors d'enquêtes dialectologiques.

³⁸³ « problème du déclenchement du changement phonétique », traduction empruntée à Pinget (2015 : 227). Voir également le glossaire.

Je commencerai par présenter les caractéristiques et les emplois du morphème CHIK ainsi que les différents processus diachroniques ayant mené aux variantes actuelles. Je chercherai ensuite à donner une vision d'ensemble de ce morphème en quechua sud bolivien d'après la littérature existante avant de me focaliser sur le Valle Alto lui-même. Je ferai ensuite un point méthodologique concernant l'observation du changement linguistique en temps apparent et le traitement des données collectées avant de passer à la présentation des résultats et des analyses.

8.1 Le morphème CHIK en diachronie et en synchronie

En linguistique historique quechua, la reconstruction de ce morphème ne pose pas de problème particulier et l'on considère /*čik/ comme étant la forme proto-quechua (Cerrón-Palomino, 1987:268). Il s'agit d'un marqueur de pluriel, le plus souvent inclusif (i.e. incluant l'allocutaire³⁸⁴), tant pour les racines nominales que verbales :

Pronom:

nuqa-nchik « nous (tous) »

1-PL.INCL

Flexion verbale:

parla-nchik « nous parlons »

√parler-1PL.INCL

parla-nki-chik « vous parlez »

√parler-2- PL

Possessif:

wawa-nchik « notre enfant »

enfant-POSS.1PL.INCL

wawa-yki-chik « votre enfant »

enfant-POSS2-PL

³⁸⁴ Sur la notion de « clusivité » voir l'ouvrage collectif édité par Filimonova (2005)

Pluriel irrégulier:

jatu-chik « grand(e)s »

grand-PL

D'après la littérature existante, corroborée par nos propres enquêtes de terrain, le quechua sud bolivien présente les quatre formes-types suivantes : [čis], [čix], [čexχ] et [čaxχ]³⁸⁵. Comme nous l'avons vu au chapitre 1, la plupart des dialectes *cuzqueño-bolivianos* n'ont en synchronie que des fricatives en position de coda issues d'une spirantisation des occlusives³⁸⁶ que Cerrón-Palomino (1987 : 177) fait remonter aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles. En ce qui concerne les évolutions menant de *chik aux formes actuelles, chaque variante est traitée indépendamment ci-après.

8.1.1 Variante [čis]

Il s'agit de la forme généralisée en quechua *cuzqueño* ainsi qu'en quechua argentin de Santiago del Estero d'après Cerrón-Palomino pour qui la forme « *se encuentra esporádicamente en el boliviano*³⁸⁷ » (*op. cit.* p.244). Sur la base de sources écrites allant du 16^{ème} au 18^{ème} siècle, Mannheim (1991 : 147) retrace le passage de čik à čis comme conséquence des phénomènes suivants :

³⁸⁵ Les variantes sont indiquées entre crochets pour ne pas préjuger du caractère phonologique ou non de la voyelle moyenne [e], d'une opposition entre les fricatives vélares et uvulaires. Il s'agit par ailleurs d'une normalisation ou interprétation des descriptions et graphies des différents auteurs. Lastra note par exemple [čah] et il n'est pas improbable que cette fricative soit assimilée par les locuteurs à la fricative glottale initiale. Cependant, l'une comme l'autre sont réalisées comme des uvulaires et il nous semble préférable dans un premier temps de maintenir le symbole <χ>. De plus, la dispersion du champ vocalique est beaucoup plus grande que ce que cette notation pourrait laisser croire, nous reviendrons plus tard sur cette question.

³⁸⁶ La question de savoir s'il s'agit encore aujourd'hui d'allophones d'occlusives phonologiques n'a, à notre avis, rien d'évident. Les préférences scripturales en pratique et en jugements des locuteurs non académiques semblent plutôt indiquer qu'ils assimilent les fricatives issues de /*k, *q/ voire /*p/ avec la fricative glottale /h/ et celles issues de /*t, *č/ avec /s, ʃ/.

³⁸⁷ « se rencontre de façon sporadique en (quechua) bolivien ».

1. Palatalisation des occlusives vélares en position coda précédées d'une voyelle palatale, soit $k \rightarrow \check{c} / i _ (C, \#)$ PALATALISATION
2. Lénition des palatales en position coda³⁸⁸ ou désaffrication : $\check{c} \rightarrow \int / \text{CODA}$
3. Fusion (*merger*) des sibilantes finales : $\int, s \rightarrow s$

Soit la chaîne évolutive $\check{c}ik \rightarrow \check{c}i\check{c} \rightarrow \check{c}i\int \rightarrow \check{c}is$ ³⁸⁹

8.1.2 Variante [čex]

On peut déduire du phénomène de spirantisation des occlusives en position coda que [čex] provient d'un [čeq], [čiq] ou [čiq]. De fait Mannheim (*op. cit.* p.146) relève *-chicc* dans *Arte de la lengua quichua* de Juan de Aguilar (1690) qu'il interprète comme [čiq], forme selon lui aujourd'hui attestée dans la région d'Arequipa³⁹⁰. Il s'agit donc d'un processus d'uvularisation de la vélaire en position coda qui ne s'est pas généralisé et qui a dû protéger la consonne du processus de palatalisation. L'abaissement de [i] ou [ɪ] dans l'environnement uvulaire est probablement purement coarticulatoire et indissociable du processus d'uvularisation dans un premier temps³⁹¹. Les processus impliqués sont donc uvularisation/abaissement puis spirantisation ou lénition des occlusives uvulaires en position coda.

Soit la chaîne évolutive: $\check{c}ik \rightarrow \check{c}iq \rightarrow \check{c}i\chi/\check{c}e\chi$

8.1.3 Variante [čax]

Cette forme est relevée dans la littérature récente comme provenant uniquement de la région de Cochabamba, urbaine (villes et villages importants, voir Albó, 1964) et semble relativement récente. Nous avons vu cependant que la forme était attestée dès 1810 et que

³⁸⁸ La spirantisation des occlusives en position coda est pratiquement généralisée en cuzqueño-boliviano ainsi qu'en quichua argentin de Santiago del Estero (Alderetes, 2001).

³⁸⁹ La forme čis est attestée puis généralisée dans les textes du XVIIIème siècle : Gabriel Centeno, *El pobre más rico* ; Anonyme, *Usca Paucar* ; Anonyme, *Ollanta* différents manuscrits. Dans *El pobre más rico* : chik en interne, chis en finale.

³⁹⁰ Il mentionne également une communication personnelle de 1982 de Garland Bills déclarant avoir observé cette forme « dialectalement » en Bolivie.

³⁹¹ Voir chapitre 3.

certains témoignages semblent indiquer qu'elle était également employée à Potosi. Elle semble par ailleurs surgir d'un environnement où [čex] prédomine³⁹². Il ne semble pas nécessaire d'y voir autre chose qu'un abaissement de la voyelle moyenne, elle-même issue d'une voyelle haute, soit pour des raisons articulatoires, soit pour des raisons de distinction sociolinguistique.

Soit čex → čax

8.1.4 Variante [čix]

En apparence plus simple, cette forme pose davantage de problème au vu des phénomènes considérés précédemment et des résultats présentés dans ce qui va suivre. En effet, [čix] devrait être issu directement de [čik], suite à la spirantisation des occlusives vélares. Mais cela suppose que certains dialectes n'auraient pas subi la palatalisation, sans que les occlusives vélares n'aient été protégées par leur précédente uvularisation. Hors les textes anciens ne semblent pas faire état de cette forme en [čix]. Nous avons vu que pour Montero (1878) les « *indios* » ne prononcent ni <chis> ni <chec> mais <chic >, c'est-à-dire [čix]. Pourtant cette forme n'est que rarement et vaguement mentionnée dans les travaux du 20^{ème} siècle, et sa présence actuelle est peut-être due à un phénomène original de rehaussement de la voyelle avec maintien de la fricative. Cette question sera reprise à la fin de ce chapitre.

Soit la chaîne évolutive čik → čix

Les figures 22 et 23 synthétisent les différents processus menant de la proto-forme *chik aux formes contemporaines attestées.

³⁹² Albó (1970) relève également l'existence de formes [walaχ] pour /waliq/ ~ [waleχ] « bien ».

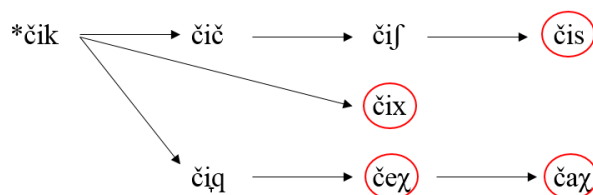


Figure 22 Formes contemporaines attestées en QSB et évolution depuis *čik

PROTOFORME	UVULARISATION	PALATALISATION	LENITION_CODA	FUSION_SIBILANTES	ABAISSEMENT
*čik		čič ³⁹³	čif	čis	
*čik			čix?		
*čik	čeq		čex		čax

Figure 23 Processus diachroniques menant de *čik aux formes contemporaines

8.2 CHIK dans la littérature

8.2.1 Vision d'ensemble

Comme nous l'avons remarqué précédemment, il n'existe pas de travaux dialectologiques à l'heure actuelle en QSB. L'ensemble des informations dont nous disposons pour ce travail proviennent de grammaires normatives ou descriptives, de dictionnaires, de méthodes de langues et de travaux de sociolinguistique. Pour chaque document il convient d'interpréter les graphies employées et de savoir si l'auteur est descriptif ou influencé par une norme graphique ou dialectale jugée plus légitime. La plupart de ces textes ne donnent pas d'informations concernant le lieu d'origine, l'âge ou encore

³⁹³ /čič/ est une forme reconstruite non attestée proposée par Mannheim pour expliquer l'évolution de *-chik* et de *inchik* « cacahuète ».

l'activité économique des locuteurs sur lesquels ils se sont basés, or cela n'est pas sans poser problème.

Le lecteur curieux peut être surpris à la lecture des différentes méthodes d'apprentissage et dictionnaires de quechua bolivien, devant l'apparente inconsistance concernant le morphème CHIK. Berríos, originaire de Potosí, dans sa grammaire de la langue *qheshua* de 1904, écrit <chij> mais ajoute « *pronúnciase casi: mikhuchej* » (p.8) que l'on interprète ici comme čex. De même, l'écrivain cochabambino Jesús Lara recourt à la graphie <chey> dans ses romans tel *Yawarninchej*³⁹⁴ « notre sang ». Albó (1964 : 258) dans son excellente méthode d'apprentissage semble confirmer cette prépondérance de čex mais introduit les autres variantes où <chaj> est présent dans les *pueblos* principaux de Cochabamba et l'on entend en différents endroits <chij> et <chis>. L'étude de Lastra (1968 : 24) est la première à notre connaissance à introduire des informations concernant les locuteurs sur lesquels elle est basée (lieu de naissance, âge...) et donne les formes <-čis>, <-čeh>, et <-čah> (absence de čix) qu'elle considère en variation libre malgré la prépondérance de <-čah>. La différence comparativement à Albó est frappante, malheureusement on ne sait pas qui prononce quoi parmi les locuteurs qui auraient aujourd'hui entre 60 et 120 ans, et sont ou étaient originaires aussi bien de bourgs que de vallées ou des terres en altitude. En 1969, Bills *et al.* donnent <čis>, <čiq> et <čaq> en écriture « phonologique » ou étymologique, que l'on peut interpréter comme [čis], [čix] et/ou [čex] et [čax]. Vingt ans plus tard, Grondin (1990) écrit <cheq> interprétable comme [čex] et/ou [čex], soit čex dans son étude. Enfin, Plaza (2009 : vii) donne <chis> et <chax> pour Cochabamba, <chex> pour Potosí et Chuquisaca et enfin <chik>³⁹⁵ en zone rurale de Chuquisaca.

8.2.2 CHIK dans la région du Valle Alto

Pour clarifier la situation, du moins dans le cas du Valle Alto, la thèse publiée de Xavier Albó (1970) est précieuse. Son travail, issu de plusieurs années sur le terrain, de centaines

³⁹⁴ Les rééditions plus récentes donnent <Yawarninchij>.

³⁹⁵ On peut se demander s'il s'agit phonétiquement de [čik] ou de [čix].

de communautés visitées, de relevés sociolinguistiques fins et d'enregistrements ciblés de différentes variables, éclaire sensiblement le statut et la provenance des variantes dans les années 1960. Les enquêtes ont été menées dans deux bourgs de Vallée (Punata et San Benito), deux bourgs d'altitude (Tiraque et Vacas), un rancho (Laguna Carmen), une estancia-pueblo (Rodeo) et quatre estancias (Leguajes, Ch'akiqocha, Toralapa, K'aspikancha). Sur la base de nombreuses données Albó a attribué un niveau de *social articulation* i.e. d'intégration plus ou moins grande à la société nationale. Cette échelle est presque parfaitement corrélée au niveau d'intégration du lieu d'origine allant de la communauté rurale d'altitude au bourg principal de Punata en passant par les communautés rurales de vallée et les bourgs³⁹⁶.

Les formes <chEj> et <chaj>³⁹⁷ sont la norme dans les pueblos et les ranchos de vallée ainsi que chez les locuteurs les plus intégrés de communautés rurales d'altitude, bien qu'à un moindre degré. Les tendances sont les mêmes, mais avec un pourcentage plus faible en position non accentuée. Cependant, il existe une rupture nette entre les bourgs et les vallées d'une part et les locuteurs les plus intégrés des *estancias* : baisse de 20% pour les premiers et de 50% pour les seconds. Cela suggère un fort prestige des variantes basses (avec [čax] comme extrême), irradiant depuis les bourgs avec une grande sensibilité des locuteurs intégrés de communauté rurale à cette variante, qui se manifeste particulièrement en position accentuée.

Inversement, [čis] est totalement absent chez les locuteurs de vallée et de bourgs, absent chez les locuteurs les plus intégrés d'*estancias* en position accentuée, et faible en position non accentuée, et enfin présent (mais inférieur à 20%) chez les locuteurs les moins intégrés. Albó montre également de manière très intéressante que dans les communautés d'altitude, la distinction semble significative entre les hommes (14%) et les femmes (29%). Dans les années 60, [čis] est une forme apparemment en voie de disparition sous l'influence des formes plus prestigieuses [čex] et [čax], probablement stigmatisée, et n'est

³⁹⁶ Des locuteurs d'une même communauté peuvent cependant présenter un degré différent d'intégration.

³⁹⁷ Albó réunit les deux formes et sépare <chej> et <chEj>. Il considère l'ouverture extrême vers [ɛ] et [a] comme un phénomène d'hyperarticulation sociolinguistiquement pertinent.

plus employée (en discours surveillé) que par les locuteurs ruraux isolés et plus particulièrement les femmes³⁹⁸. Le recours à la méthode d'observation en *temps apparent* basée sur les classes d'âge n'en était à cette époque qu'à ses balbutiements et malheureusement Albó ne l'a pas incluse dans son travail.

Ces résultats de Xavier Albó correspondent parfaitement aux informations recueillies auprès de locuteurs actuels comme nous l'avons vu au chapitre précédent. En effet, une partie d'entre eux, le plus souvent âgés et urbains, émettent des jugements de valeur négatifs vis-à-vis de la forme [čis] en insistant le plus souvent sur la voyelle haute [i]. Que des jugements de valeur explicites soient mentionnés ou non, la variante [čis] est toujours associée à la ruralité. Mais contrairement à ce que laissent entendre les résultats de Xavier Albó, la variante stigmatisée n'a pas disparu et loin s'en faut comme nous allons le voir à présent.

8.3 Traitement des données

Le pluriel CHIK était élicité par la traduction de « *nos estamos yendo*³⁹⁹ » avec pour forme attendue <richkanchik>. Une première difficulté est l'existence de formes inclusive et exclusive en quechua⁴⁰⁰ rendant difficile l'élicitation de la forme souhaitée. Le deuxième problème est posé par un affaiblissement généralisé de la dernière syllabe qui est post-tonique. La conséquence la plus commune est le dévoisement de la voyelle qui devient alors difficilement interprétable à cause de la faible résonance formantique. Parfois, l'ensemble de la rime tombe et l'attaque se retrouve en coda de la syllabe accentuée. Ce

³⁹⁸ Albó remarque que « *Many native Q speakers denied the existence of allomorph [chis].* » et considère que « *This might mean that the final [s] in the occurrences of [chis] is not emic* » p.354. Il suggère qu'il pourrait s'agir d'une continuation suprasegmentale d'un trait sibilant de l'affriquée initiale. A notre avis, cela confirme surtout le caractère stigmatisé de la variante.

³⁹⁹ « nous nous en allons ».

⁴⁰⁰ La « clusivité » est semble-t-il en train de disparaître ou, du moins, de prendre une autre valeur. Certains locuteurs utilisent parfois un pronom inclusif avec une flexion exclusive et inversement. D'autres semblent donner une valeur de paucal à la forme exclusive. Quoi qu'il en soit, les deux formes existent.

phénomène est très répandu en parole spontanée et le cadre « surveillé » de l'enregistrement n'y change pas toujours grand-chose.

Pour y remédier, la solution évidente est d'ajouter un suffixe monosyllabique afin de déplacer l'accent sur le morphème CHIK mais d'autres difficultés surgissent. 1) peu de suffixes peuvent être ajoutés 2) l'élicitation n'est pas toujours évidente 3) cela introduit d'autres phénomènes de coarticulation. J'ai, dans la mesure du possible, élicité <richkanchikña>, « *ya nos estamos yendo*⁴⁰¹ ». La consonne nasale palatale a par exemple souvent tendance à palataliser la fricative [s] → [ʃ]. En raison de toutes les difficultés mentionnées, j'ai finalement retenu et annoté toutes les formes rencontrées dans les enregistrements dès lors que la voyelle était prononcée et voisée. Les annotations ont été faites sur le logiciel Praat (Boersma & Weenink, 2011) en combinant écoute, visualisation de spectrogramme et observation des valeurs formantiques en cas d'hésitation. Toutes les occurrences présentant une voyelle trop centrale ont été écartées. Les notations phonétiques ont ensuite été réduites aux quatre formes-types principales à l'aide d'un script Praat de la façon suivante :

Regroupement des voyelles: [i ɪ] → i, [e ε] → e, [a ɐ] → a

Regroupement des fricatives: [x ɣ χ ɣ] → x, [s z ʃ ʒ] → s

Le nombre de formes interprétables sans risque majeur de confusion varie grandement d'un locuteur à l'autre (entre 3 et 15). Pour pallier à ce problème, le même poids a été donné à chaque locuteur (valeur 1) en prenant en compte la variation interne. À titre d'exemple un locuteur A ayant réalisé 6 fois [čis] et seulement [čis] prendra la valeur 1. Un locuteur B ayant réalisé 4 [čis], 2 [čix] et 2 [čex] prendra les valeurs 0.5, 0.25 et 0.25 respectivement. Cette solution reste certainement imparfaite mais me semble la moins biaisée. Donner le même poids à chacune des occurrences rendrait les résultats ininterprétables.

⁴⁰¹ « nous sommes sur le départ » ou littéralement « nous nous en allons déjà ».

8.4 Résultats et analyses

Nous considérerons dans un premier temps tous les locuteurs de tous les lieux d'enquête comme faisant partie d'un ensemble intégré afin de ne pas préjuger d'oppositions bourg/campagne ou vallée/altitude par exemple. On peut par ailleurs se demander en quoi un espace comme celui qui nous intéresse ici est fondamentalement différent des espaces urbains qui ont fait l'objet de travaux variationnistes. En effet, du moins depuis quelques décennies, les mouvements de populations, les réseaux de communication, les activités commerciales et culturelles font que chaque individu est intégré à un degré variable à l'ensemble du microcosme *valle alteño* et exposé à la variation dialectale. De par la multiplicité des activités et des lieux de vie, comme cela a déjà été évoqué, il est par ailleurs particulièrement difficile d'attribuer à un individu une catégorie socioprofessionnelle univoque.

La figure 24 présente le poids de chaque variante par tranche d'âge de dix ans. Les locuteurs âgés de plus de 65 ans ont été écartés car trop peu nombreux et avec trop peu d'occurrences interprétables. On peut supposer que la distribution est similaire à celle décrite par Albó puisqu'il s'agissait de jeunes adultes à l'époque où il a mené ses enquêtes.

Classe d'âge	čis	čix	čeχ	čaχ
55-64	1,8%	0,0%	38,3%	59,9%
45-54	43,4%	1,5%	30,8%	24,2%
35-44	25,5%	25,5%	19,4%	29,6%
25-34	75,0%	5,5%	19,4%	0,0%
15-24	77,2%	15,9%	0,6%	6,3%

Figure 24 Pourcentage des différentes formes de CHIK par tranche d'âge (tableau)

La figure 25 est tirée de ces valeurs. Elle présente les tranches d'âge par ordre décroissant afin de donner de gauche à droite une image de l'évolution de l'usage des formes en temps apparent.

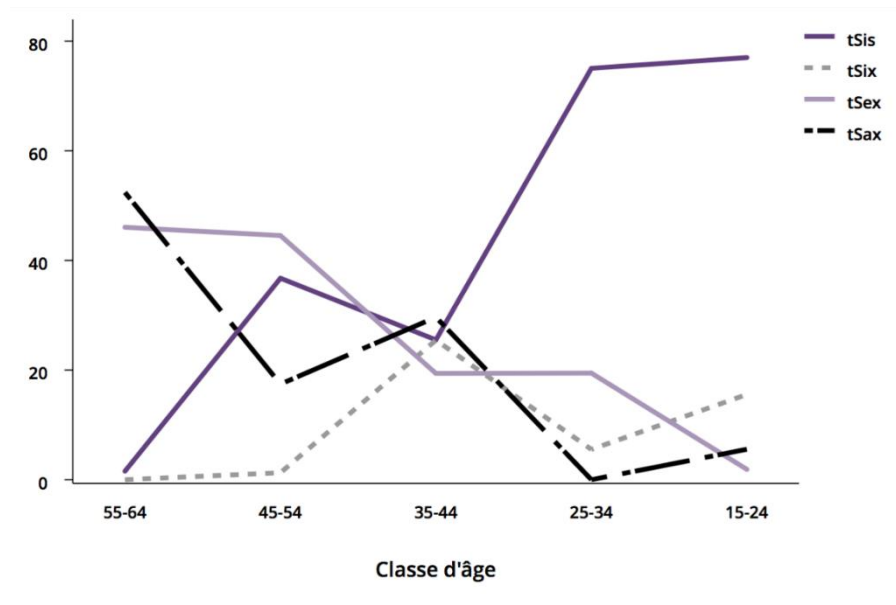


Figure 25 Pourcentage des différentes formes de CHIK par tranche d'âge (graphique)

Cette vision d'ensemble permet d'emblée de faire plusieurs remarques que l'on cherchera à affiner ensuite. La forme [čis], probablement discriminée, limitée aux zones les plus reculées et employée par les individus les moins intégrés à l'économie nationale quelques années après la réforme agraire est aujourd'hui la forme majoritaire de la jeune génération. Non seulement majoritaire mais en passe de faire disparaître toutes les autres si la même dynamique suivait son cours. Dans le même temps, on observe très clairement la baisse progressive de l'utilisation des formes basses [čex] et [čax] jusqu'à leur quasi absence dans le parler des 15-24 ans. Je reviendrai plus bas sur la question de [čix] qui n'a un poids important que pour les 35-44 ans. On remarque enfin que cette classe d'âge des 35-44 ans forme une sorte de nœud dans lequel les quatre variantes représentent environ un quart du total. À continuation, nous allons analyser plus en détail et séparément la variante [čis] d'une part et les variantes hautes [čex] et [čax] d'autre part

avant de revenir sur la question de [čix]. L'accent sera finalement mis sur l'opposition variantes hautes versus variantes basses, c'est-à-dire une opposition basée fondamentalement sur le timbre vocalique desdites variantes.

8.4.1 Variante haute [čis]

La figure 26 montre les moyennes d'occurrences de [čis] par tranche d'âge ainsi que les erreurs types.

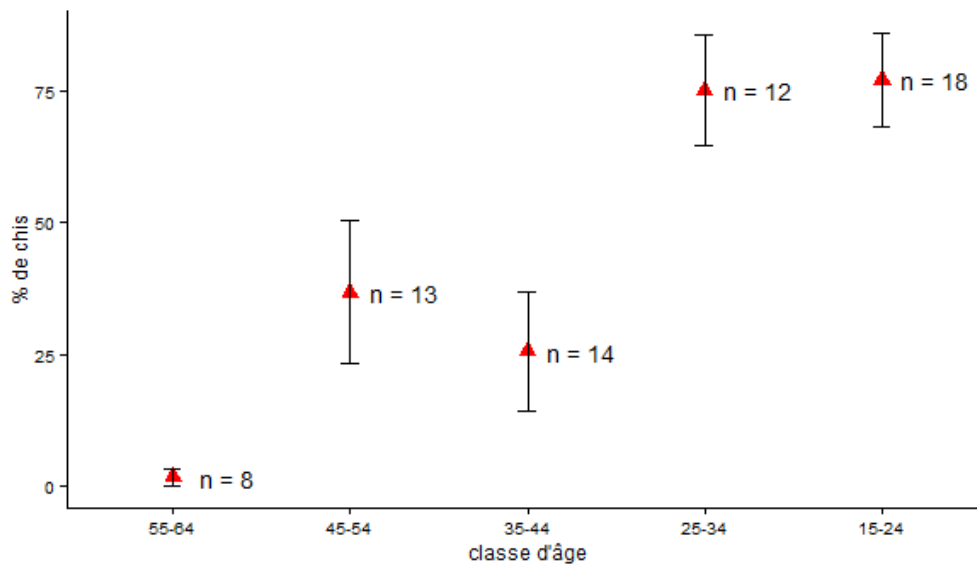


Figure 26 Pourcentages de la variante haute [čis] par tranche d'âge

Le test de Kruskal-Wallis indique une corrélation statistique entre la variable dépendante [čis] et la variable indépendante classe d'âge :

Kruskal-Wallis chi-squared = 18.9536, df = 4, p-value = 0.0008026

Un test post-hoc de comparaison multiple montre que les différences observées entre le groupe 55-64 ans et les deux groupes les plus jeunes, 15-24 et 25-34 ans, sont

significatives. On en conclut qu'un changement est en cours et que la forme [čis], marginalisée dans les années 1960, est devenue la norme chez la jeune génération quechuaphone de la région. Les deux groupes intermédiaires montrent une plus grande variation intra- et inter-locuteurs et ce plus particulièrement pour le groupe des 35-44 ans où les quatre variantes ont *grosso modo* les mêmes valeurs. L'inflexion apparente de la courbe ne doit pas nécessairement être interprétée comme un recul dans la dynamique de changement en cours. S'agissant d'un modèle de régression simple, celle-ci est plus probablement due à une surreprésentation dans l'échantillon d'une autre variable indépendante déterminante (Labov, 1994 : 61-62).

8.4.2 Variantes basses [čex] et [čax]

Les deux variantes à voyelles basses plus fricative uvulaire ont une courbe descendante. [čax], qui a été identifiée comme une variante innovante de bourg par Albó par abaissement de la voyelle est dominante chez les 55-64 ans et présente une pente plus forte que la variante [čex]. Nous n'en avons pas trouvé de trace dans le groupe des 25-34 ans et une seule locutrice l'emploie dans le groupe des 15-24 ans. Dans le même temps [čex] représente encore 20% chez les 25-34 ans. Étant donné que [čax] est une évolution de la forme [čex], que les deux variantes suivent la même courbe et que la variation intra-locuteurs montre que de nombreux locuteurs sont du type [čex]/[čax], les deux variantes ont été réunies en une seule pour la suite de l'analyse. Ce sous-ensemble, appelé « Variantes basses » est présenté dans la figure 27.

Le test de Kruskal-Wallis indique une corrélation statistique entre la variable dépendante « variantes basses » et la variable indépendante classe d'âge :

Kruskal-Wallis chi-squared = 25.57, df = 4, p-value = 3.863e-05

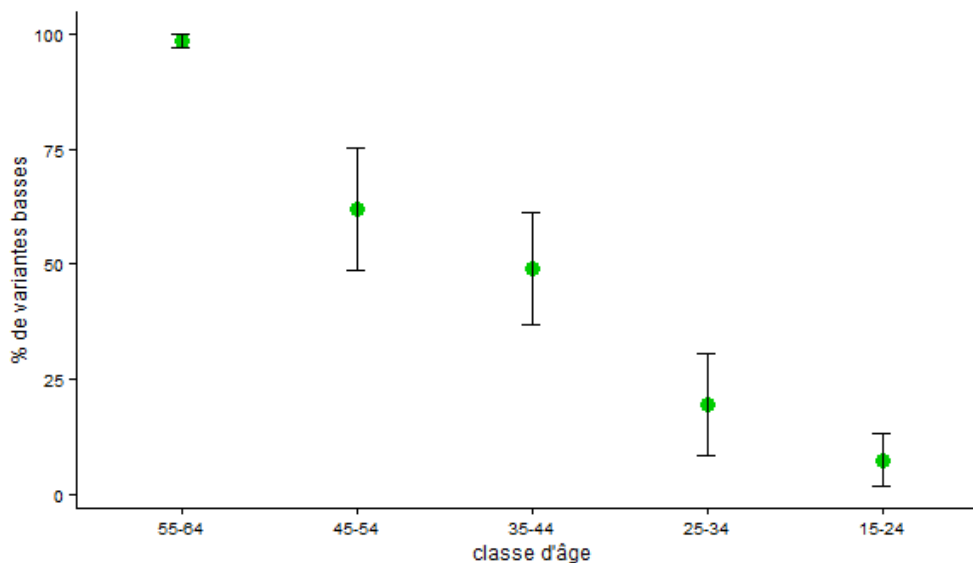


Figure 27 Pourcentages des variantes basses [čex]/ [čax] par tranche d'âge

Le test post-hoc donne trois paires pour lesquelles les différences sont statistiquement significatives. Comme pour [čis] entre les deux groupes les plus jeunes et le groupe des 55-64 ans et de plus entre le groupe 15-24 et le groupe 45-54 ans. Nous avons ici confirmation qu'à l'inverse de la variante [čis], les variantes basses, [čex] et [čax], étaient la norme dans le Valle Alto dans les années 50-60 mais elles ne sont pratiquement plus employées par les jeunes générations.

8.4.3 Variante [čix]

L'analyse de [čix] est plus délicate et ne peut être soutenue quantitativement. Les interprétations suivantes sont donc à prendre avec précaution. On remarque tout d'abord que cette variante a été extrêmement peu employée par les deux classes d'âge les plus âgées, c'est-à-dire au-dessus de 45 ans (voir figure 28). Si l'on ajoute à cela le fait qu'aucune mention de cette forme n'est faite dans les textes du 19^{ème} siècle pour la région et pratiquement aucune pour le 20^{ème} siècle, on peut supposer que si elle est attestée aujourd'hui, il ne s'agit probablement pas de la forme originale héritée. Cependant, [čix] représente environ 25% des occurrences du groupe 35-44 ans puis rechute à environ 5 et 15% pour les deux groupes les plus jeunes. De plus, sur un total de 16 locuteurs ayant

employé au moins une fois la forme, seuls quatre d'entre eux l'on fait de façon systématique.

Si l'on prend en compte à la fois la surreprésentation de [čix] pour cette classe d'âge intermédiaire des 35-44 ans, la non mention de cette forme dans la littérature concernant la région de Cochabamba et son instabilité (peu de locuteurs n'emploient que cette variante), on peut émettre l'hypothèse qu'il ne s'agit en fait pas d'une forme héritée issue d'une simple spirantisation de l'occlusive vélaire : čik → čix. Étant donnée l'extrême attention portée par les locuteurs sur le timbre vocalique et l'inattention toute aussi extrême portée sur la fricative finale, j'é mets l'hypothèse que [čix] est, dans le microcosme *valle alteño*, une forme intermédiaire maintenant une fricative postérieure propre aux variantes basses et employant la voyelle haute de la variante [čis]. L'antériorisation de la fricative n'étant ici qu'un phénomène de coarticulation dû à la fermeture et à la palatalité de la voyelle.

Âge	čix
55-64	0,0%
45-54	1,5%
35-44	25,5%
25-34	5,5%
15-24	15,9%

Figure 28 Pourcentage de la variante [čix] par tranche d'âge

8.4.4 Variantes hautes vs variantes basses

Ce sont les nombreux témoignages attestant de l'attention prépondérante du timbre vocalique portée par les locuteurs (voir chapitre 5) qui nous permettent de considérer la forme [čix] comme un compromis mais fondamentalement comme une forme à voyelle haute. L'on peut dès lors regrouper les formes [čis] et [čix] dans un ensemble dit

« Variantes hautes » comme cela a été fait en 8.4.2 pour les variantes « basses » et comparer les deux ensembles. Les résultats sont présentés dans les figures 29 et 30.

Classe d'âge	Variantes hautes	Variantes Basses
55-64	1.8	98.2
45-54	44.9	55
35-44	51	49
25-34	80.5	19.4
15-24	93.1	6.9

Figure 29 Variantes hautes versus variantes basses en % par classe d'âge (tableau)

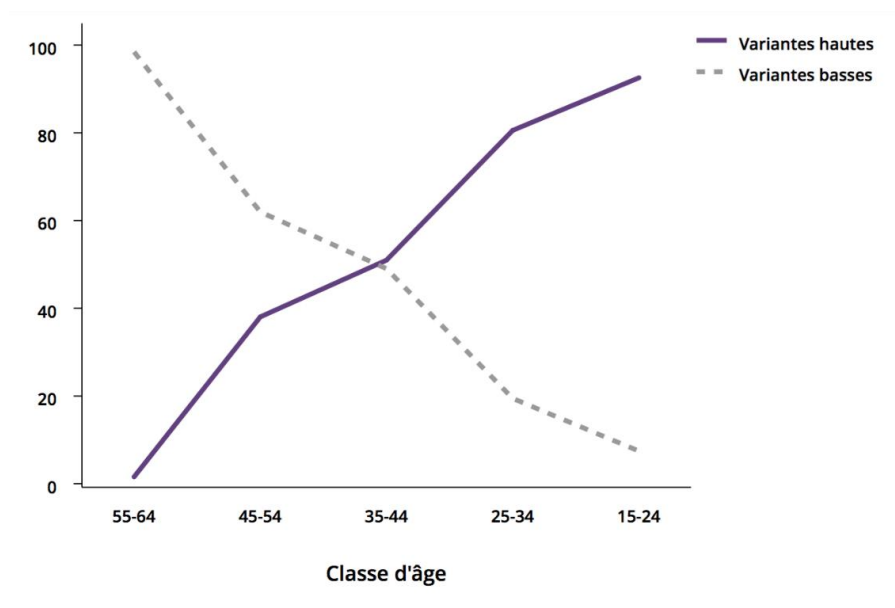


Figure 30 Variantes hautes versus variantes basses en % par classe d'âge (graphique)

Le groupe des 55-64 ans, nous l'avons vu, emploie à plus de 98% la variante haute [čis] sans même avoir recourt à la variante [čix]. Ces locuteurs âgés probablement toujours

sensibles au vieux stigmat des variantes hautes ont un comportement en accord avec les résultats trouvés par Xavier Albó. Les plus jeunes, quant à eux, y semblent peu sensibles et emploient de préférence une variante haute, plus de 80% pour les 25-34 ans et plus de 90% pour les 15-24 ans. C'est finalement chez les locuteurs d'âge moyen (entre 35 et 54 ans) que l'on trouve la phase de conflits et d'instabilité des deux types de variantes. Ces résultats semblent appuyer l'hypothèse d'une variante [čix] correspondant à une sorte de compromis chez des locuteurs sensibles à la nouvelle prédominance des variantes à voyelle haute.

On peut se demander si une autre variable indépendante est à même d'expliquer la distribution des locuteurs en variantes hautes et variantes basses. Il est clairement ressorti du chapitre précédent que c'est sur une opposition rural/urbain que les locuteurs alignaient l'opposition entre variantes hautes et basses. Les figures 31 & 32 donnent les résultats du croisement entre ces deux variables pour les locuteurs âgés de 35 à 54 ans⁴⁰².

	Variantes hautes	Variantes basses	n=	Écart-type	Erreur-type
Ruraux	72.1	27.9	10	42,1	13,3
Urbains	25.8	74.2	15	39,5	10,1

Figure 31 Variantes hautes et basses en % par types rural et urbain (tableau)

⁴⁰² Les locuteurs de Huayculi dont le statut est encore plus difficile à définir n'ont pas été inclus ici (voir Goins, 1954).

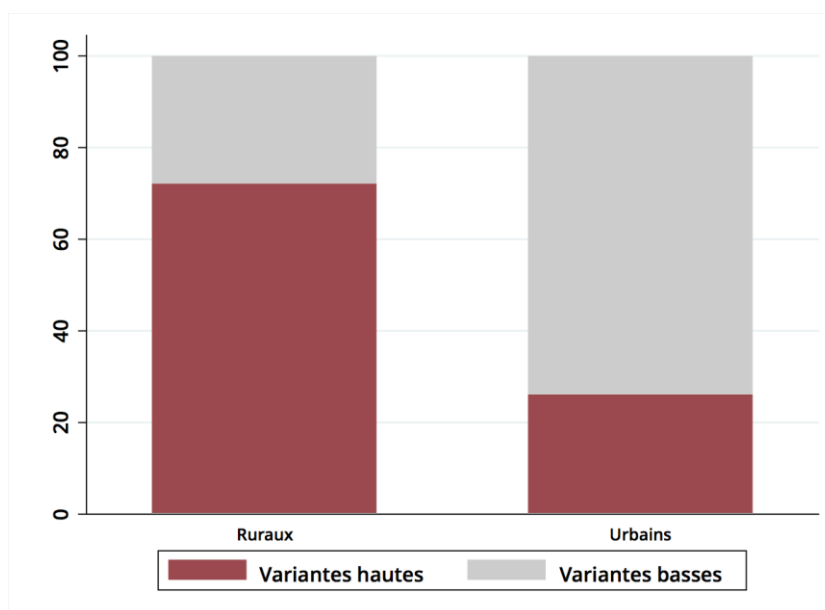


Figure 32 Variantes hautes et basses en % par types rural et urbain (graphique)

On voit que les locuteurs « ruraux » emploient à plus de 70% les variantes hautes tandis que les « urbains » n’y ont recours en moyenne qu’à 25,8%. Inversement les variantes basses sont employées à 74,2% par les « urbains » et seulement à 27,9% par les « ruraux ». Le critère urbain/rural, bien que difficile à définir, explique encore assez bien l’emploi de telle ou telle variante pour les classes d’âge intermédiaire allant de 35 à 54 ans.

8.4.5 Variation intra-locuteur, nombre d’occurrences et biais diaphasiques

Les résultats individuels ont tous été ramenés à une valeur de 1 afin de ne pas donner plus de poids à un locuteur qu’à un autre mais il est légitime de se demander si le nombre d’occurrences a une influence sur la variation intra-locuteur. Autrement dit, existe-t-il une corrélation entre le nombre d’exemplaires réalisés et pris en compte et le nombre de variantes employées. Le test montre une corrélation faible mais non négligeable de 0,5. Celle-ci tombe à 0,3 si l’on retire les cas où le nombre d’exemplaires est égal à 3 ou 4. Cela est dû au fait qu’un grand nombre de locuteurs ayant réalisé entre 3 et 4 exemplaires ne présentent pas de variation. Cela indique que le nombre d’occurrences idéal devrait

être au moins égal à 5. Il est également important de garder à l'esprit que les conditions mêmes d'obtention des données peuvent créer un biais diaphasique, c'est-à-dire que le cadre quelque peu formel et la présence d'un chercheur étranger de surcroît, peuvent inciter (inconsciemment) le locuteur à prononcer de la façon qui lui semble la plus « correcte » et non pas comme il le ferait dans un cercle plus intime. TAR_F_21 nous en donne un bon exemple. Dans le cadre du questionnaire elle a réalisé 10 variantes hautes pour une seule variante basse. Or, en parole spontanée, où le contrôle est plus difficile, elle a employé une variante basse: « *Kay Taratapi na... Fiestasninchej na... carnavales ruwarinku febreropi* ⁴⁰³ ». S'il est vrai que ce biais dû au « paradoxe de l'observateur » de Labov fausse d'une certaine façon les résultats, il est aussi révélateur de la direction d'un changement ou du moins de ce que les locuteurs perçoivent comme la norme. Les variantes hautes sont très probablement surreprésentées chez les plus jeunes mais il est tout aussi probable que les variantes basses le soient chez les plus âgés. À l'époque où Albó réalisait son étude, les variantes hautes ne lui étaient que très peu apparues, or elles étaient nécessairement employées sans quoi ce retour inespéré n'aurait pas pu se produire. Ainsi, la figure 30 montre un changement rapide et extrême sous l'influence du biais diaphasique. On peut supposer que la tendance générale réelle est sensiblement la même avec des valeurs moins extrêmes.

8.5 Discussion

Afin d'expliquer le changement linguistique en quechua sud péruvien, Mannheim (1991 : 94) distinguait la variation endogène et la variation de contact associées à deux « écologies sociales » différentes ou « cadres d'évaluation de la variation linguistique ». L'idée est que la nature du changement linguistique issu de ces deux types de variation diffère du fait de la texture même des relations sociales impliquées. D'une part, la variation de contact serait évaluée selon deux aspects : la verticalité du rapport quechua/espagnol (politique, culturel, économique) et l'orientation des locuteurs vers la

⁴⁰³ « Ici à Tarata euh... nos fêtes euh... ils font le carnaval en février ».

société urbaine. D'autre part, l'écologie sociale de la variation endogène serait associée à la localité et à des rapports sociaux plus horizontaux. De plus, l'hégémonie sociale de l'espagnol fait que le quechua sud péruvien est traité comme une seule langue stigmatisée et indifférenciée. Ce jugement est intégré par les locuteurs de quechua qui jugent les dialectes comme socialement équivalents et indifférenciés. Ainsi, la variation endogène peut être définie en quatre points:

1. La plupart de la variation (principalement subphonémique) est de type implicite
2. Deux variantes d'une même variable sont traitées comme socialement équivalentes
3. En cas de trait de variation perçue, le jugement est ethnocentré
4. Les différences sont localement structurées sans un système d'ensemble d'évaluation sociale

De nos entretiens auprès d'une centaine de locuteurs, il ressort que cette analyse est pratiquement applicable point par point au QSB. Très peu de variation autre que lexicale est effectivement consciemment perçue. Même lorsque certaines différences sont évoquées (éventuellement signalées par nous) aucune sorte de jugement n'est exprimée. La phrase typique qui résume cette attitude est « *nos entendemos*⁴⁰⁴ ». En cas de variante clairement perçue, la variante exogène est le plus souvent jugée « *castellanizada*⁴⁰⁵ » et peut faire l'objet de railleries mais uniquement dans un contexte local⁴⁰⁶. Il semble bien que, tout comme en quechua sud péruvien, la variation, même perçue, n'est pas indexée socialement. Cette absence d'évaluation remarquée par Mannheim (ibidem p.97) va à l'encontre de la notion labovienne de communauté linguistique conçue comme un groupe partageant « les mêmes normes quant à la langue » (Labov 1976 : 228) et fait penser à la notion de langue polynomique de Marcellesi (1984). Albó (1970 : 224, cité par

⁴⁰⁴ « On se comprend ».

⁴⁰⁵ « hispanisée ».

⁴⁰⁶ Par exemple un individu originaire du Département de Chuquisaca aurait été surnommé « ñoqa » dans une communauté du Valle Alto à cause de sa prononciation palatalisée du pronom de première personne du singulier (d'après TEM_H_45).

Mannheim) arrivait déjà à la même conclusion concernant le quechua bolivien : « *most of the variation with social significance can be traced back to bilingualism*⁴⁰⁷ ».

On peut toutefois s'interroger sur la réalité de cette polynomie ainsi que sur l'horizontalité des échanges et des rapports sociaux entre les locuteurs quechuaphones. Si l'on en croit le témoignage d'un D'Orbigny par exemple ou les mentions laissées çà et là dans la littérature bolivienne du 19^{ème} siècle, le quechua est omniprésent dans la société cochabambina et parlé par toutes les strates de la société postcoloniale et ce n'est probablement qu'avec la révolution de 1952 et la rupture du lien entre les élites *criollas* et le monde rural que la bipartition plus ou moins franche entre un monde urbain et hispanisant d'une part et un monde rural quechuisant d'autre part s'impose. Albó mentionne également le fait que l'attrition linguistique des élites est liée à son cantonnement à la sphère urbaine. Il ajoute par ailleurs que les *pueblos* étaient plus fortement liés à la ville qu'à la campagne environnante et que même après les bouleversements révolutionnaires des différences de prestige sont maintenues entre les zones d'altitude, les zones de vallée et les *pueblos* proprement dits. Des travaux récents (De la Torre Ávila, 2015; De la Torre Ávila & Aramayo, 2007) montrent que des formes de discrimination vallée/altitude, campagne/bourgs sont reproduites dans un contexte socioéconomique différent à travers des catégories symboliques nouvelles. L'absence de mention de jugements de valeur concernant certains « accents » socialement discriminés face au chercheur qui questionne et qui est bien entendu « extérieur » ne prouve pas que ceux-ci n'existent pas.

Il apparaît difficile de comprendre comment la forme *-chis* peut être aujourd'hui largement dominante chez la jeune génération de locuteurs si celle-ci était pratiquement inexistante dans les années 1960 et qui plus est employée par les locuteurs ayant le statut le moins prestigieux, à savoir les femmes monolingues des régions rurales d'altitude les plus reculées. Si comme nous le pensons, la forme en *-chis* était à cette époque socialement discriminée, les conditions même d'observation de Xavier Albó, en discours

⁴⁰⁷ « la plupart de la variation avec une signification sociale peut être rattachée au bilinguisme ».

surveillé, ont dû inciter au moins une partie des locuteurs à préférer l'une des variantes *chaj/chaj* plus prestigieuses. Autrement dit, la variante *-chis* stigmatisée devait effectivement être en fort recul mais tout de même employée au moins en milieu rural d'altitude.

Si cette analyse s'avère correcte, elle n'explique pas pour autant comment une forme stigmatisée et en fort recul a pu se diffuser jusque dans la vallée et devenir la norme des jeunes locuteurs face à d'anciennes formes prestigieuses dominantes. L'hypothèse la plus plausible à notre avis est que cela est la conséquence d'un bouleversement écologique en chaîne. Diverses causes que l'on ne peut résumer ici (voir chapitre 4) ont mené les populations à des pratiques migratoires de types différents. En schématisant, les habitants de la vallée se sont plutôt orientés vers des migrations, certes plus ou moins temporaires mais massives à l'étranger tandis que les populations d'altitude ont développé un modèle de migrations temporaires internes et de courte durée. Alors que la vallée se vidait d'une grande partie de ses habitants, les bourgs ont connu une forte croissance démographique due à l'afflux de populations d'altitude. Dans l'état actuel de nos connaissances, c'est ici le facteur démographique qui nous semble avoir été prépondérant. La forte exposition des jeunes locuteurs à la forme [chis], numériquement supérieure, a permis sa diffusion massive à l'ensemble de la région du Valle Alto.

La validation de cette analyse et l'affinement des mécanismes en jeu demandent de nouveaux travaux. Plusieurs points apparaissent essentiels: Quantitativement, il est nécessaire d'élargir les enquêtes à d'autres lieux, notamment en zones rurales de vallée et d'altitude mais aussi de définir des indices socioéconomiques pertinents. De meilleures données migratoires seraient également hautement souhaitables. Parallèlement, des enquêtes qualitatives en immersion pourraient nous éclairer sur la question non résolue du quechua bolivien comme langue polynomique. En dépit de ces limitations, nombre de locuteurs, d'occurrences, de lieux, données socioéconomiques et migratoires fiables, empêchant un grain plus fin d'analyse, le changement en cours observé est indéniable. Nous nous intéresserons dans un prochain travail à une autre variable qui mettra à l'épreuve nos interprétations.

Un bouleversement écologique, entendu au sens le plus large (transformation des structures sociales et économiques, sécheresses, boom démographique, exode rural, migrations internes et externes, etc.), a provoqué, par réactions en chaîne, le déplacement d'une variante de vallée, jadis prestigieuse, par une autre variante d'altitude, jadis stigmatisée. Ces différentes variantes issues d'innovations attestées à date ancienne ont « cohabité » sous forme de bassin de traits avant d'entrer bien plus tardivement en compétition. Un changement écosystémique radical peut mener à un retour en force de variantes stigmatisées et/ou plus conservatrices. L'observation directe de tels phénomènes peut peut-être nous éclairer sur la motivation de changements diachroniques connus tel que, en quechua méridional, la restitution de formes conservatrices du type /saqi-/, « laisser, abandonner » ou /sača/, « arbre » et la disparition des formes où le /s/ initial avait subi une perte de lieu d'articulation, /haqi/, /hača/.

CHAPITRE 9 : MAINTIEN DE VARIATION SOCIOLECTALE
FAIBLEMENT PERÇUE : LE PROGRESSIF CHKA

Ce chapitre traite de la deuxième variable retenue, le morphème du progressif CHKA. Nous avons vu au chapitre 3 que de nombreuses variantes sont mentionnées dans la littérature pour lesquelles ont été attribuées des distributions principalement géolectales ou libres (chaotiques ou sans ordre apparent). Puis nous avons vu au chapitre 7 que la grande majorité des individus interrogés déclare ne pas percevoir consciemment cette variation hormis pour quelques cas d'une forme [ʃka] qui semble très localisée et sur laquelle nous reviendrons. Si une certaine variation existe et sa distribution est d'une façon ou d'une autre socialement structurée d'une part, et si cette variation est en-dessous du seuil de perception d'autre part, nous pouvons émettre l'hypothèse qu'il s'agit de ce que Labov a appelé un indicateur sociolinguistique (voir par exemple Chambers & Trudgill, 1980; Labov, 2001). Il est néanmoins surprenant que des formes aussi différentes que [ʃa] et [sqɑ] par exemple ne soient pas perçues. En réalité, de nombreux phénomènes doivent être pris en compte pour comprendre ce cas particulier qui, comme nous le verrons et en anticipant quelque peu sur les résultats, cristallise une vieille opposition sociolectale.

Je tenterai dans un premier temps de retracer et de décrire les différentes formes actuelles et les processus qui y ont menées depuis la protoforme **chka*. Je présenterai ensuite les résultats de l'enquête de terrain menée dans le Valle Alto avant de proposer un essai d'interprétation.

9.1 Le progressif CHKA dans la littérature

Le morphème modal progressif (appelé le plus souvent *durativo* dans la littérature en espagnol) existe sous trois formes de base différentes dans l'ensemble des langues quechua : -yka-, -čka- et -ku-. Il est généralement admis que toutes les formes existantes dans les langues méridionales sont issues de la proto-forme commune *čka (Torero, 1964 : 470). Cerrón-Palomino (1987 : 145) considère que la forme branchante -CCV- indique que la forme en -čka- était à l'origine disyllabique et postule que la partie -ka- n'est autre que la racine « être » grammaticalisée. C'est cette forme que l'on trouve dans le manuscrit de Huarochirí et que donne Taylor dans *Introducción a la lengua general* (Taylor, 2001) alors qu'elle est absente de l'œuvre de Santo Tomás ([1560] 1995) selon Torero (1964 : 470). Comme nous l'avons déjà vu, les dialectes *cuzqueño-bolivianos* ont subi une lénition généralisée des occlusives en position coda, ce qui a naturellement affecté, entre autres, l'affriquée palatale du morphème progressif /-čka-/. De plus, Cerrón-Palomino (1987 : 148) faisait remarquer dans sa *Lingüística quechua* que ledit morphème présentait un grand nombre de variantes telles que -ɕa⁴⁰⁸-, -ʃa-, -sa- ou encore -ska-. Il considère par ailleurs que la vélaire, le plus souvent élidée, a parfois été réinterprétée comme une uvulaire, devenant ainsi homophone du morphème -sqa- mais je reviendrai sur ce point spécifique (Cerrón-Palomino, 1987 : 193).

Berríos ([1904] 2011 : 69) emploie uniquement <ska> mais note peu de variantes de manière générale et est assez prescriptif. <ska> ne semble à priori pas assimilable à -sqa- car l'auteur note généralement bien les uvulaires. La même forme a été indiquée dans Shedd & Nida (1952), cité par Torero (1964), parmi d'autres et sans plus de précisions. Hormis cette éventuelle forme en [-ska-], tous les auteurs mentionnent effectivement celles mentionnées auparavant : -ɕa-, -ʃa-, -sa-, -sqa-. Grondin (1980) mentionne également une forme en [-ʃka-] dont Albó (1974) disait déjà avoir entendu parler mais sans jamais l'avoir rencontrée. Enfin, une forme en [-χa-] ou [-ha-] existe dans la région

⁴⁰⁸ On trouve le plus souvent cette variante écrite <sia> ou <sya> mais si l'on considère que le trait de palatalité fait partie intégrante du phonème fricatif il est préférable d'utiliser le symbole API <ɕ> représentant une fricative alévolopalatale sourde.

de Tarabuco, Chuquisaca, mais est probablement mal perçue. Lors de mes enregistrements dans cette région, j'ai eu bien du mal à en entendre deux ou trois occurrences en parole spontanée et aucune en parole contrôlée et aucun locuteur n'a reconnu employer ni même connaître cette variante lors de nos discussions ultérieures.

Parmi toutes ces formes, seules quatre ont été employées avec assez de robustesse lors des entretiens menés dans le Valle Alto pour être intégrées dans le traitement des données : -jka-, -ja-, -sqa- et -sa-. Hormis le cas particulier de -jka-, cela confirme les dires de Herrero & de Lozada (1983) pour qui les « *variantes sa, sha y sqa son las más oídas en el departamento de Cochabamba. Las variantes sia, sya, shya, shia, se oyen rara vez en Cochabamba*⁴⁰⁹ ». Il ressort des entretiens réalisés en de nombreux points du réseau dialectal QSB que la forme -ja- est actuellement la plus répandue, c'est celle employée par les locuteurs de l'altiplano orureño, du sud Lípez, de Nor Chichas et de la Chuquisaca rurale. Je n'ai pas rencontré la forme alvéolo-palatale -ɕa- mais cela est dû au fait que je n'ai pas pu réaliser d'entretien dans la région du Norte Potosí connue pour cette forme du progressif et que l'on peut écouter facilement à travers les chants en quechua de Luzmila Carpio par exemple. Les quelques locutrices n'employant pas la forme -ja- emploie la forme -sa- et sont toutes liées à la ville de Sucre. Le petit nombre de locuteurs à l'origine de ces remarques ne nous permettent pas d'en tirer des conclusions définitives mais peuvent nous donner des pistes pour de futures enquêtes. Je regrette également de ne pas avoir pu mener d'entretiens auprès de locuteurs urbains de la ville de Potosí, il serait particulièrement intéressant de voir si une opposition sa/ja correspondant à une opposition urbain/rural existe également.

9.2 Présentation des différentes variantes de la variable étudiée

Je détaille ci-après les 4 formes rencontrées une par une :

⁴⁰⁹ « les variantes sa, sha et sqa sont les plus entendues dans le Département de Cochabamba. Les variantes sia, sya, shya, shia, ne s'entendent que rarement à Cochabamba ».

9.2.1 Variante [-ʃka-]

La forme en -ʃka- est sans nul doute le résultat de la lénition de l'affriquée palatale /č/ en position coda qui devient une simple fricative post-alvéolaire. Elle représente en cela la première étape nécessaire à des évolutions ultérieures et aurait dû être stipulée même en l'absence d'attestations contemporaines aux autres formes. Son emploi actuel par les locuteurs de Huayculi m'a été indiqué lors d'un entretien préparatoire et c'est d'ailleurs ce qui m'a incité à inclure cette localité dans mes enquêtes de terrain. Il s'agit donc d'une forme intermédiaire conservatrice maintenue par un petit groupe très localisé et à l'identité bien spécifique puisqu'il s'agit des *alfareros* de Huayculi. Hormis ce caractère conservateur de « chaînon manquant » non négligeable, son extension sociale et géographique très réduite limite son intérêt pour cette étude.

En résumé :

-čka → -ʃka par LÉNITION_OCC_CODA

9.2.2 Variante [-ʃa-]

La forme en -ʃa- procède d'une évolution supplémentaire avec la chute de l'occlusive vélaire ayant eu pour conséquence le repositionnement de la fricative post-alvéolaire en position d'attaque syllabique. Cela a créé un cas unique de [ʃ] dans cette position car, comme nous l'avons vu, les dialectes méridionaux ont fusionné au cours du 16^{ème} et du 17^{ème} siècle (César Itier, 2011) les différentes sibilantes en un seul et unique /s/. En surface, les anciennes occlusives /t, č/ ont souvent maintenu des réalisations différentes [s, ʃ] mais il semblerait que les locuteurs ne perçoivent pas consciemment ces différences et qu'ils les assimilent au seul phonème /s/ ou à une sorte d'archiphonème sibilant /S/. Remarquons au passage que l'espagnol ne possède pas non plus de fricative post-alvéolaire. L'influence récente d'emprunts à l'anglais pourrait à terme réactiver ces oppositions. Tout indique que nous avons affaire ici à ce que William Labov a appelé un

*near merger*⁴¹⁰ (Labov, 1994, 2001; Labov, Yaeger, & Steiner, 1972; Yu, 2007) : une partie au moins des locuteurs maintient des différences articulatoires mais interprète l'ensemble comme un seul et même phonème. Autrement dit, ils ne perçoivent pas de différence entre des sons qu'ils prononcent eux-mêmes différemment. Bien entendu, une étude psycholinguistique complémentaire en perception serait d'un grand apport pour confirmer ou infirmer cette hypothèse.

Pour Albó (1964 : 176) « *-sha- es la pronunciación ordinaria en los sitios menos castellanizados en general* »⁴¹¹ et Sichra (2003), en accord avec lui, considère qu'il s'agit d'une forme marquée socialement correspondant à une intégration sociale moindre et à une parole plus spontanée. Cette forme, par ailleurs répandue dans tout l'espace sud bolivien et au-delà serait, du moins dans le contexte *cochabambino*, associée à des locuteurs plutôt ruraux et faiblement intégrés à la sphère d'influence urbaine.

En résumé :

-ʃka → -ʃa par ELISION_OCCLUSIVE_VÉLAIRE

9.2.3 Variante [-sqa-]

J'ai mentionné plus haut l'interprétation de Cerrón-Palomino pour qui le progressif serait devenu en certain lieu de l'espace bolivien homophone du morphème polysémique -sqa-. Cela implique une série assez complexe de changements du type : -čka- → -ʃka- → -ska- → -sqa-, avec un phénomène peu attesté en quechua d'uvularisation bien que la préexistence d'un morphème -sqa- ait pu jouer un rôle d'attraction. Cela est quoi qu'il arrive difficile à démontrer et il pourrait tout aussi bien s'agir d'une substitution pure et simple. Quoi qu'il en soit, son emploi « *es corriente en los pueblos grandes del valle*

⁴¹⁰ Ferragne (2008) traduit par « quasi-convergence », Hansen (2001) par « quasi-confusion ».

⁴¹¹ « -sha- est la prononciation ordinaire dans les lieux les moins hispanisés en général ».

L'une des conséquences de cette polysémie est la possibilité de confusion. J'ai personnellement commis une erreur en incluant dans mon questionnaire la phrase peu naturelle « *te estoy dando* ⁴¹⁶ » qui a souvent été réinterprété par les locuteurs comme « *te voy a dar* ⁴¹⁷ », ce qui est plus naturel et a par ailleurs créé chez moi dans un premier temps une impression d'alternance chaotique. Étant donné l'impossibilité de savoir quelle a été l'interprétation des locuteurs, toutes ces données ont été écartées.

Cette forme considérée comme une innovation *cochabambina* est probablement plus ancienne qu'il n'y paraît. Bien qu'on ne puisse pas en être parfaitement sûr en raison de l'emploi indifférencié de <c> pour /k/ et /q/, on trouve dans la *Proclama del mas perseguido americano* reproduite dans Rivet & Créqui-Montfort (1951 : 233) et datant de 1810, « puriscam » en regard de « se dirige », interprétable comme /purisqan/, « *está caminando* ⁴¹⁸ ». L'origine de -sqa- avec valeur de progressif reste à ce jour incertaine.

9.2.4 Variante [-sa-]

Le cas de -sa- est sans nul doute le plus problématique. L'interprétation la plus évidente est de considérer que « [sa] is just the short form of [sqa] ⁴¹⁹ » (Albó, 1970 : 246), phénomène particulièrement fréquent dans l'emploi de -sqa- comme futur : qusqayki/qusayki « je te donnerai », risqayku/risayku « nous (excl.) irons ». Dans ce cas [sa] ne serait que la forme de surface d'un /sqa/ sous-jacent. Cependant, plusieurs locuteurs plus jeunes n'ont employé dans les enregistrements que la forme [sa] et ne semblent pas l'interpréter comme /sqa/ mais bien comme /sa/. Les résultats obtenus par Xavier Albó montrent qu'à l'époque où il a mené ses entretiens le nombre d'occurrences de [sa] augmente d'environ 20% en contexte non accentué, ce qui confirme l'idée que [sa] n'est qu'un allomorphe hypoarticulé de /-sqa-/. Néanmoins, Albó a également montré

⁴¹⁶ « je te donne » ou « je suis en train de te donner ».

⁴¹⁷ « je vais te donner ».

⁴¹⁸ « est en train de marcher ».

⁴¹⁹ « [sa] n'est que la forme courte de [sqa] ».

que le pourcentage de [sa] est le plus élevé pour les groupes intermédiaires selon sa catégorisation allant des groupes les moins intégrés aux plus intégrés. Cela pourrait indiquer une sorte de forme intermédiaire ou de « compromis » entre -ja- et -sqa- issue d'un changement partiel « vers le bas » où [sa] équivaut à un /sa/ sous-jacent. Inge Sichra semble considérer pour sa part que -sa- est issu de -ja- lorsqu'elle déclare : « *Desde el punto de vista diacrónico, se debería establecer el morfema [-Sa] como forma inicial de la variación* ⁴²⁰ ». On peut donc supposer qu'elle considère qu'il s'agit d'un phénomène de dépalatalisation.

En résumé, il y a trois interprétations possibles ou hypothèses pour -sa- :

- 1) [-sa-] est une forme de surface de /-sqa-/ par élision de l'occlusive uvulaire
- 2) /-sa-/ est une forme issue de /-sqa-/ par élision de l'occlusive uvulaire
- 3) /-sa-/ est une forme issue de /-ja-/ par dépalatalisation

En réalité, ces hypothèses ne sont pas mutuellement exclusives dès lors que l'on ne pense plus en termes de grammaires idiolectales mais en termes de diasystème. Il n'est absolument pas impossible que deux locuteurs réalisent tous deux [sa] mais que cette réalisation corresponde à des formes sous-jacentes différentes, /sa/ pour l'un et /sqa/ pour l'autre. Nous ne pouvons bien entendu pas juger exactement des représentations mentales des locuteurs. La présence de variation intra-locuteur est évidemment un indice fort. La non-présence de variation ne permet pas aussi facilement de tirer des conclusions. Même si les conditions d'entretiens enregistrés sont censées provoquer le plus souvent un discours surveillé hyper-articulé, il n'est pas sûr du tout qu'il en soit ainsi dans le cas qui nous concerne.

⁴²⁰ « D'un point de vue diachronique, il faudrait établir le morphème [-Sa] comme forme initiale de la variation ».

9.3 Obtention des données

De nombreuses entrées du questionnaire étaient prévues pour éliciter des formes du progressif. Toutes correspondaient à des formes simples du présent du type « être en train de » bien qu'il eût été intéressant d'éliciter d'autres formes plus complexes impliquant la présence d'affixes supplémentaires à droite du progressif afin d'observer d'éventuelles interactions comme dans les exemples suivants :

mikhu-chka-rqa-ni « j'étais en train de manger »

√manger-PROG-PRET-1SG

wawa ka-chka-pti-y-qa « quand j'étais enfant »

enfant √être-PROG-GER2-1SG-TOP

En raison de la confusion possible entre le progressif et le futur dans certaines formes particulières (voir plus haut), j'ai dû renoncer à intégrer les données qui en sont issues. Cela concerne principalement le pluriel exclusif comme dans *richkayku*, « nous nous en allons » et les formes synthétiques agent/patient 1→2 comme dans *nichkayki*, « je te dis » qui est une forme possible mais peu naturelle et risquant d'être en réalité traduite par « je vais te dire ». Certains environnements peuvent également créer une certaine confusion du fait de phénomènes de coarticulation. Par exemple, le locuteur ANZ_H_20 réalise systématiquement [sa] sauf dans *puriykacha-chka-ni* « ando caminando » ou *chka* est réalisé [ʃ], [purijkačʃani], par effet de coarticulation progressive dû à la présence de [č].

Les données analysées sont donc issues des formes non ambiguës de :

mikhu-chka-ni « je suis en train de manger »

√manger-PROG-1SG

ri-chka-nchik(ña) « nous (inc.) nous en allons »

√aller-PROG-1PL.INC

Toutes les occurrences ont été annotées manuellement dans un TextGrid du logiciel Praat (Boersma & Weenink, 2011). Comme pour CHIK, le choix des formes annotées s'est fait

à l'oreille tout en étant soutenu par l'observation visuelle du spectrogramme. Comme cela a été mentionné au chapitre 3, les uvulaires en quechua de Cochabamba subissent différents phénomènes d'affaiblissement et il est très rare d'observer une véritable occlusive sourde, tout particulièrement dans cette position. Chaque réalisation a été annotée telle que réalisée phonétiquement⁴²¹, comme par exemple : [sɣa], [sGa] ou encore [zɰa]. Toutefois pour plus de clarté dans la présentation des résultats, ces variantes ont été réunies sous la seule forme sous-jacente /sqa/. Les résultats, une fois exclus les locuteurs de Huayculi, portent sur 63 locuteurs et un total de 377 occurrences soit une moyenne de 6 occurrences par locuteur.

9.4 Résultats

9.4.1 Variante [-jka-]

Les résultats obtenus sont en accord avec les informations obtenues en amont ainsi qu'avec les observations des locuteurs des bourgs voisins (voir chapitre 7), à savoir Tarata et Cliza : La forme -jka-, que l'on peut qualifier de conservatrice, est employée exclusivement par les locuteurs de Huayculi. Parmi les six personnes enregistrées dans cette localité, une seule, HUA_F_40, n'a pas employé cette forme. Trois autres, HUA_F_22, HUA_F_34 et HUA_H_44 n'ont employé que cette forme. La locutrice HUA_F_20 a quant à elle systématiquement une forme dépalatalisée -ska- avec *richkayku* et la forme plus commune -ja- avec *mikhuchkani*. Comme nous le verrons plus loin, ce type de répartition par entrée lexicale spécifique n'est pas rare chez les locuteurs présentant une variation interne⁴²² mais ces derniers restent minoritaires. Un aspect intéressant de cette jeune femme est qu'elle voyage régulièrement en ville où elle étudie et comme nous l'avons vu au chapitre 7, c'est elle qui déclare que « *los de Pujlluni por ejemplo otro tono de voz*

⁴²¹ Voir spectrogrammes en Annexes.

⁴²² Dans ce cas, chaque variante compte pour ½ ou 1/3 sans prendre en compte le nombre réel d'occurrences qui biaiserait les résultats en cas de déséquilibre entre une élicitation et une autre.

*tienen. 1 kilómetro debe ser, cerca nomás*⁴²³ » et répond à la question « *quién dice más mikhushkani*⁴²⁴? » : « *ellos, mikhushani decimos nosotros*⁴²⁵ ». Elle ne nie donc pas l'existence d'une forme qu'elle-même emploie mais l'attribue à une communauté située à environ un kilomètre de la sienne. Enfin, HUA_H_58 employé à plus de 80% la forme [fa] et à moins de 20% la forme -fka-. Ce locuteur a la particularité d'être une autorité de la communauté mais de résider la plupart du temps dans la ville de Cochabamba. Ces deux cas particuliers associés à la perception qu'en ont certains locuteurs extérieurs à la communauté de Huayculi semblent indiquer que cette forme, fortement associée à un groupe réduit et uni par une activité unique et commune de production de poteries, est d'une façon ou d'une autre discriminée, ce que perçoivent mieux les deux locuteurs ayant le plus de liens avec d'autres espaces quechuaphones. Il serait d'ailleurs fortement souhaitable de réaliser des entretiens auprès d'hommes jeunes. Cela n'a pas été possible du fait de leur absence dans la communauté lorsque nous nous y sommes rendus.

Il est certes intéressant d'avoir pu localiser cette forme rare et qui constitue de plus une forme vivante conservatrice d'une étape intermédiaire ayant mené à la forme -fa-, la plus répandue à travers le réseau dialectal QSB, mais en réalité -fka- est saillant mais finalement peu important en ce qui nous concerne ici. En effet, le véritable enjeu se situe entre -fa- et sqa/sa. C'est pourquoi les résultats de Huayculi ne seront pas inclus dans les analyses à venir.

9.4.2 Variation intra-locuteur

La première surprise qui ressort des données obtenues est la grande stabilité interne ou, dit autrement, la très faible variation intralocuteur dans la réalisation du morphème progressif contrairement aux observations de Sichra par exemple qui observait que « *en el material recogido apenas aparece [sqa], mientras [ša] y [sa] varían de manera*

⁴²³ « ceux de Pujlluni par exemple ont un autre ton de voix. À un kilomètre environ, tout près d'ici ».

⁴²⁴ « qui dit le plus « mikhushkani » ? », c'est-à-dire [mik^huʃkani].

⁴²⁵ « eux, nous, nous disons « mikhushani » », c'est-à-dire [mik^huʃfani].

*surprenante*⁴²⁶ ». Dans le matériau de première main utilisé dans ce travail, seuls 15 locuteurs présentent de la variation interne sur un total de 63, soit un peu plus de 20% (voir figure 33). Ainsi 26 locuteurs ont systématiquement employé la forme -fa-, 18 la forme -sa- et 4 la forme -sqa-. Ce fait est particulièrement frappant quand on sait qu'aucun individu n'a déclaré percevoir de différence de prononciation sur ce point. Un autre point intéressant concernant la variation intra-locuteur est qu'il existe de la variation fa/sa (9 locuteurs) ainsi que de la variation sa/sqa (6 locuteurs) mais jamais de variation fa/sqa. Cette observation semble appuyer l'hypothèse d'un -sa- comme forme intermédiaire ou une sorte de « compromis ». En réalité, il est pratiquement impossible de déterminer si un locuteur réalisant uniquement des progressifs sous la forme [sa] a dans sa grammaire idiolectale une forme sous-jacente /fa/, /sa/ ou /sqa/.

fa	sa	sqa	fa/sa	sa/sqa	fa/sqa	total
26	18	4	9	6	0	63

Figure 33 Nombre de locuteurs par variantes (sans Huayculi)

9.4.3 Variation inter-locuteurs

Je me propose à présent de regarder de plus près les données en cherchant à déterminer s'il existe des variables indépendantes structurant la répartition des différentes variantes de ce microcosme dialectal. Autrement dit, je cherche à savoir s'il existe des phénomènes de covariation entre des facteurs géographiques et/ou sociaux tels que le sexe, le milieu social ou encore l'âge et les variantes employées par les locuteurs.

Les figure 34 et 35 présentent les différentes variantes du progressif en fonction du sexe des locuteurs. Les différences observées sont trop faibles pour être significatives, ce qui nous permet d'éliminer la catégorie « sexe » des variables indépendantes corrélées.

⁴²⁶ « dans le matériau obtenu, [sqa] n'apparaît qu'à peine, tandis que [ša] et [sa] varient de manière surprenante ».

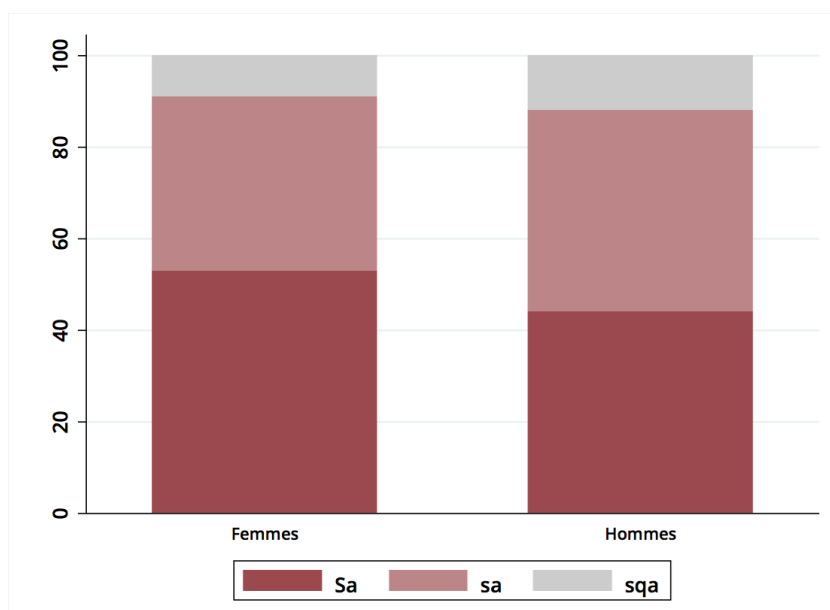


Figure 34 Variantes du progressif CHKA en pourcentage par sexe (graphique)

Sexe	ja	sa	sqa	sa/sqa	n =
Femmes	53,38	37,31	9,31	46,62	32
Hommes	43,68	44,1	12,22	56,32	31

Figure 35 Variantes du progressif CHKA en pourcentage par sexe (tableau)

Les figures 36 et 37 présentent les différentes variantes de CHKA en fonction de la localité. On remarque immédiatement que la variante [sqa] est totalement absente des deux régions d'altitude tandis qu'elle est présente dans toutes les localités de vallée, bien que faiblement représentée. Cela semble confirmer que [sqa] est à l'origine une innovation urbaine de vallée et qu'elle tend aujourd'hui à disparaître. Cela explique également pourquoi cette forme était quasiment absente des données obtenues par Sichra dans les régions plus éloignées de Cocapata et Pojo. Les quatre locuteurs ayant employé exclusivement [sqa] sont âgés de plus de 55 ans tandis qu'une seule locutrice de moins de 25 ans y a eu recours.

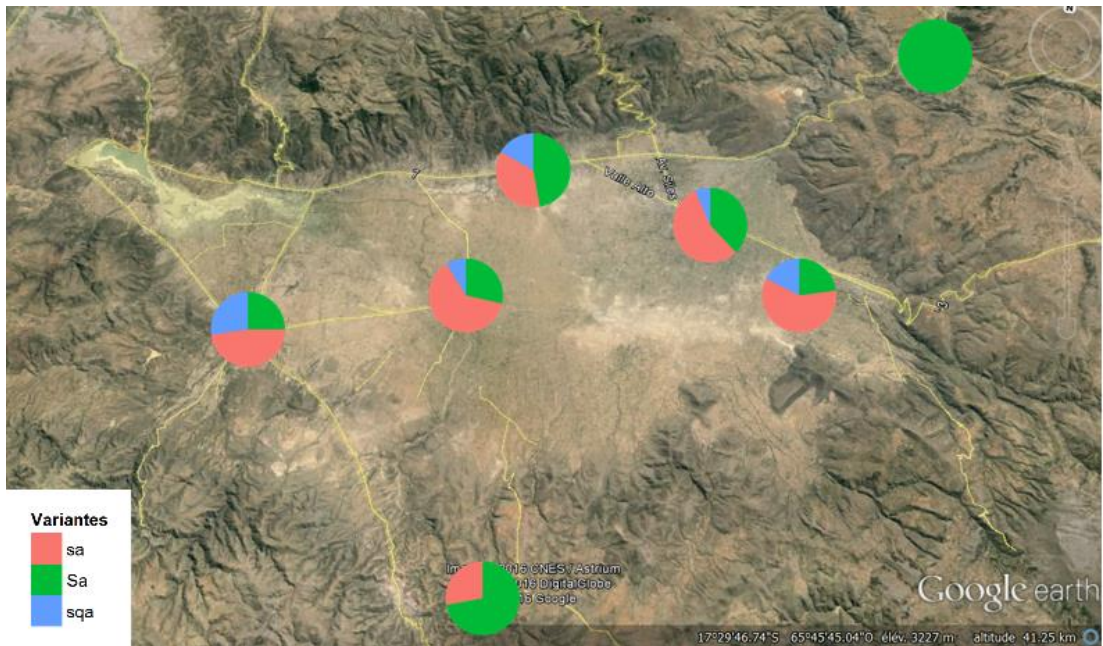


Figure 36 Variantes de CHKA en pourcentage par localité (carte et graphiques)

Localité	ja	sa	sqa	n =
Tiraque	100	0	0	9
Anzaldo	72,1	27,9	0	10
San Benito	47,2	36,2	16,6	6
Punata	37,9	55,4	6,7	10
Cliza	37,5	54,7	7,8	8
Tarata	25	47,7	27,3	10
Villa Rivero	22,9	59,6	17,5	10

Figure 37 Variantes de CHKA en pourcentage par localité (tableau)

Le deuxième point qui attire immédiatement notre attention est l'inexistence de [sa] dans la région de Tiraque où les 9 locuteurs enregistrés ont employé exclusivement la forme

[fa]. Néanmoins, bien que la forme [sa] soit clairement dominante pour les localités de vallée, la forme [fa] est loin d'y être absente avec un minimum de 22,9% pour Villa Rivero et un maximum de 47,2% à San Benito. On peut poser deux hypothèses pour expliquer cette forte présence de [fa] dans la vallée : 1) Nous sommes en présence d'un changement linguistique similaire à celui en cours pour le pluriel inclusif CHIK. 2) L'opposition ne se fait pas tant autour d'un axe vallée/altitude qu'autour d'un axe ruralité/urbanité. Notons d'ailleurs que ces deux hypothèses ne sont pas mutuellement exclusives.

Examinons tout d'abord la deuxième hypothèse qui suppose que [fa] est une forme avant tout rurale et que [sa] est une forme issue de [sqa] et donc plutôt caractéristique d'un parler de bourg. En effet, les hasards du terrain ont fait que l'ensemble des locuteurs interviewés à Tiraque, locuteurs en fa, sont en fait ruraux originaires de et vivant la plupart du temps dans des communautés rurales de la région. On s'attend donc à trouver un fort pourcentage de [fa] pour la catégorie « rural » et inversement pour la catégorie « urbain ».

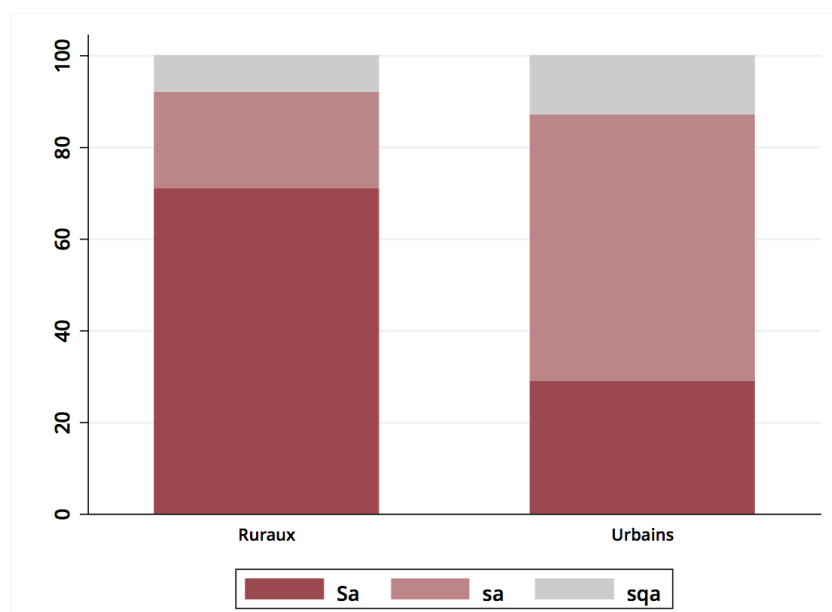


Figure 38 Variantes du progressif CHKA en pourcentage par catégorie urbain/rural (graphique)

	fa	sa	sqa	sa/sqa	n =
Rural	71,1	21,14	7,76	28,9	29
Urbain	29,41	57,3	13,29	70,59	34

Figure 39 Variantes du progressif CHKA en pourcentage par catégorie urbain/rural (tableau)

On observe effectivement dans les figures 38 et 39 que -fa- représente plus de 70% des occurrences réalisées par les locuteurs intégrés à la catégorie « rural » et moins de 30% de ceux intégrés à la catégorie « urbain ». La figure 40 ainsi que l'avant-dernière colonne du tableau (figure 39) montrent ces mêmes résultats avec les variantes sa/sqa réunies en une seule où l'on voit que les proportions de 70-30% sont inversées pour cette catégorie.

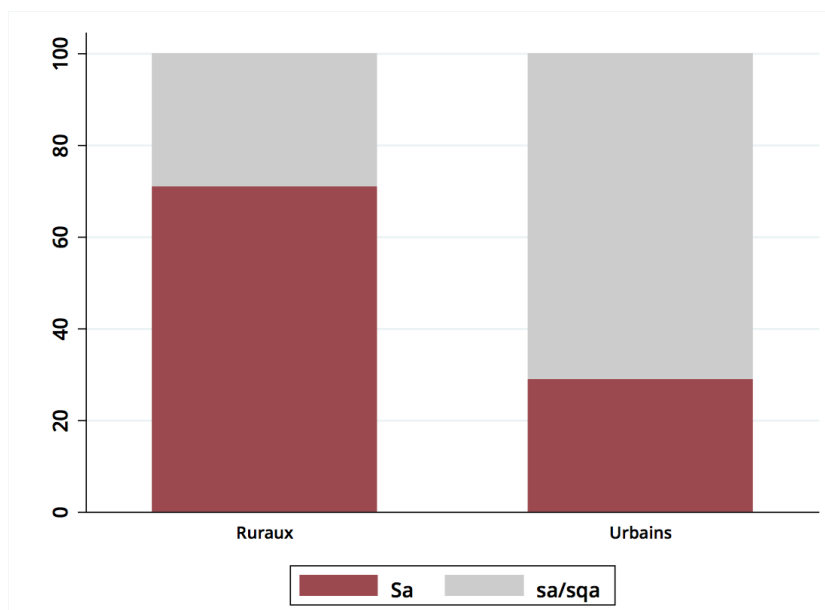


Figure 40 Variantes du progressif CHKA en pourcentage par catégorie urbain/rural avec sa/sqa réunies

S'agissant d'une variable à variantes discrètes, soit -fa-, soit -sa-, soit -sqa-, et donc non continue, les tests de corrélation ne nous permettent pas de dire que ces différences sont statistiquement significatives mais ces résultats semblent néanmoins montrer une corrélation non négligeable en accord avec les recherches antérieures.

Nous savons grâce au travail d'Albó réalisé dans les années 60 (Albó, 1970) que la variante rurale -fa- était à l'époque perçue et discriminée par rapport à la forme -sqa- à tel point que de nombreux locuteurs n'iaient la connaître. On peut donc supposer qu'au moins une partie des locuteurs ruraux les plus âgés perçoit encore la stigmatisation de la variante rurale et emploie donc de préférence, au moins en contexte surveillé, la variante urbaine. Inversement, si la première hypothèse d'un changement en cours allant dans la même direction que celui étudié au chapitre précédent est vraie, on s'attend à ce que les locuteurs urbains employant la variante rurale se trouvent parmi les plus jeunes de cette catégorie.

Mais tout d'abord, observe-t-on un changement en cours en temps apparent ? La figure 41 présente la variante -sa- en pourcentage par classe d'âge. Si l'on considère cette variante isolément, il est impossible d'en déduire qu'un changement est en cours. Aucune courbe régulière n'apparaît et les erreurs-types sont très grands. Il est toutefois plus difficile d'être aussi formel lorsqu'on observe les figures 42 et 43 qui présentent la variante -fa- et les variantes sqa/sa réunies respectivement.

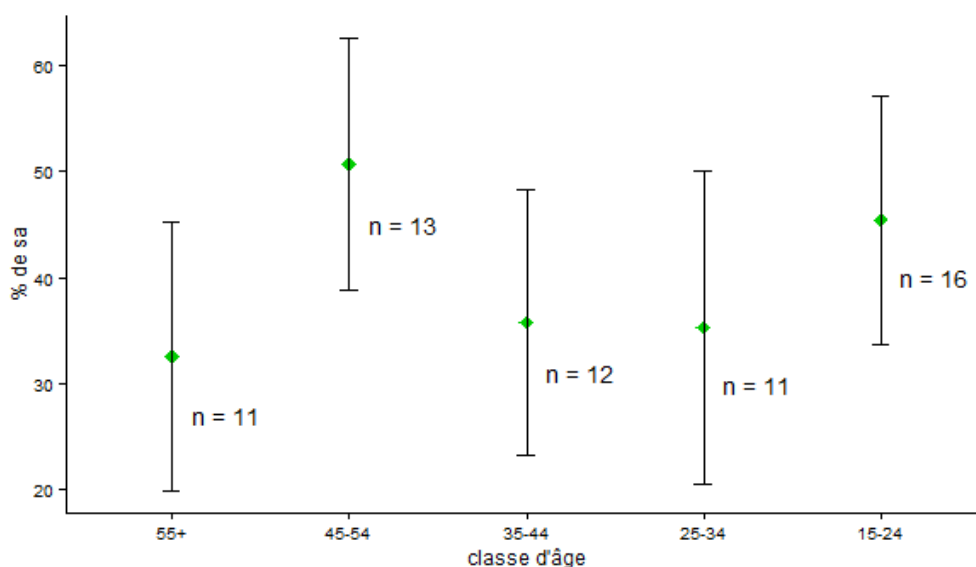


Figure 41 Variante -sa- en pourcentage par classe d'âge

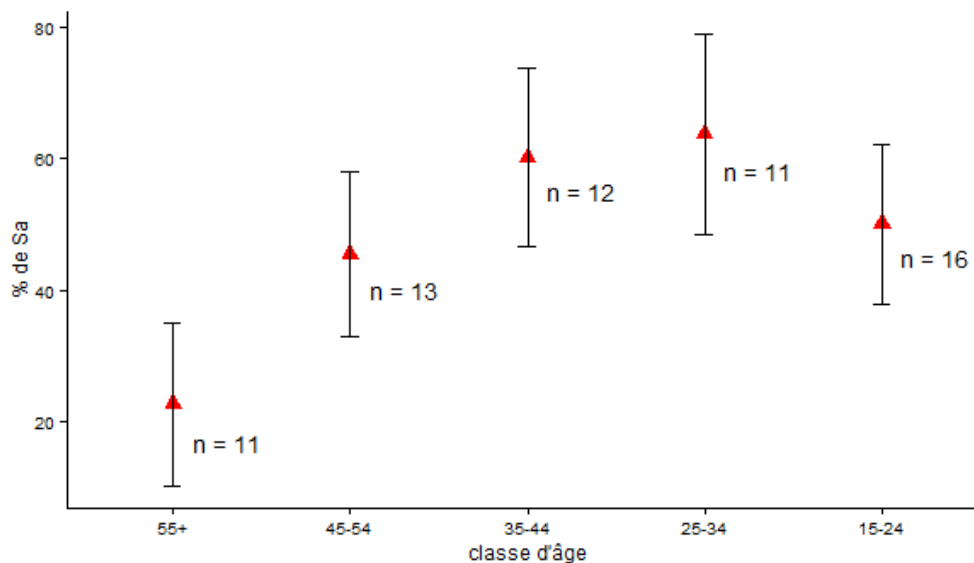


Figure 42 Variante -ja- en pourcentage par classe d'âge

Bien qu'encore une fois les tests statistiques ne permettent pas de rejeter l'hypothèse nulle, on observe une montée progressive de la variante rurale -ja- et inversement une baisse régulière des variantes urbaines sqa/sa. Les résultats obtenus pour le groupe des 15-24 ans est surprenant et ne saurait être interprété en l'état. Ce sursaut des variantes urbaines n'est peut-être qu'apparent et dû à un échantillon trop petit.

9.4.4 Qui sont les ruraux employant [-sqa-] et qui sont les urbains employant [-ja-] ?

Parmi les locuteurs catégorisés comme ruraux (n = 29), seuls 3 ont employé la forme urbaine [sqa], 2 à 100% et un à 25% (les 75% restants correspondent à la variante urbaine courte [sa]). Ces locuteurs sont âgés de 56, 63 et 68 ans et sont tous des ruraux ayant vécu aux alentours des bourgs de vallée de Tarata et Villa Rivero.

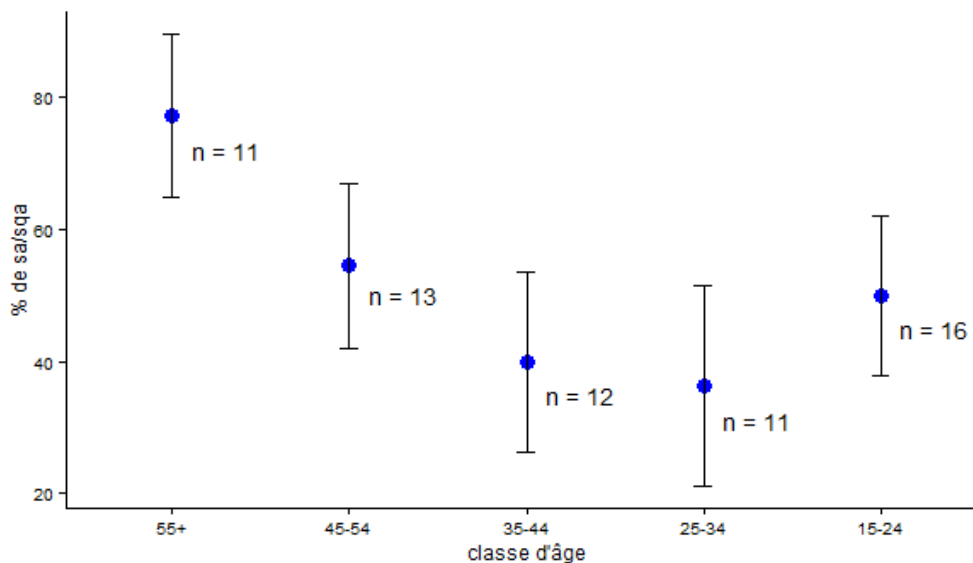


Figure 43 Variantes sa/sqa réunies en pourcentage par classe d'âge

Aucun locuteur rural de moins de 50 ans n'a employé cette forme qui tend, semble-t-il, à disparaître. Quant à la variante courte [sa], bien qu'un seul locuteur rural de moins de 30 ans y ait recours, il n'est pas vraiment possible de tirer de conclusions. Aucune tendance claire n'est non plus décelable lorsqu'on se penche sur les locuteurs urbains ayant recours à la variante rurale [ʃa]. Bien sûr, cela peut être attribué à la taille insuffisante de l'échantillon ou à la difficulté déjà évoquée qu'il y a à catégoriser les locuteurs de façon discrète entre ruraux et urbains et d'éventuelles erreurs de jugement de ma part. L'autre conclusion possible et la plus probable est qu'il n'y a pas de changement en cours pour cette variable ou bien qu'il est trop lent pour être observable avec un échantillon d'une soixantaine de locuteurs.

9.5 Interprétations

Nous avons vu dans ce chapitre que la seule variante clairement perçue est une variante conservatrice [-ʃka-] circonscrite à la communauté de Huayculi et dont les membres les plus intégrés à la ville de Cochabamba semblent éviter l'emploi. Dans le même temps, trois variantes en compétition forment le bassin de traits de l'espace dialectal du Valle

Alto mais semblent à peine remarquées par les locuteurs eux-même. On sait pourtant grâce aux travaux antérieurs que la forme palatalisée -ʃa- était discriminée par le passé et que de nombreux locuteurs en niaient même l'existence. Son emploi est aujourd'hui la norme chez les ruraux d'altitude et nombre de ruraux de vallée et est même employée par des locuteurs que l'on peut qualifier d'urbains. Dans le même temps, certains locuteurs ruraux parmi les plus âgés ont employé de préférence la variante -sqa- lors des enregistrements. Il est difficile de ne pas chercher à faire un parallèle entre ce cas du progressif CHKA et celui vu au chapitre précédent avec le pluriel CHIK.

En effet, dans les deux cas, les locuteurs ruraux les plus âgés semblent percevoir une ancienne opposition sociolectale et se refuser à employer des formes qu'ils jugent discriminées, tandis que les générations suivantes les emploient et ne semblent pas ressentir le poids de cette opposition. Malgré cela, il n'est pas évident du tout que -ʃa- soit en train de s'imposer aux jeunes générations comme cela est le cas de [čis] pour la variable CHIK. Il n'est pas impossible que la variante [-sa-] issue de /-sqa-/ soit aujourd'hui réinterprétée phonologiquement comme /-sa-/ par une partie des locuteurs. Or, nous avons vu que l'opposition entre deux phonèmes sibilants par lieu d'articulation s'est neutralisée en quechua colonial et que le maintien en production de deux phones différents [s, ʃ] était dû à la spirantisation des occlusives sourdes /t, č/ en position coda. Il est néanmoins peu probable que les locuteurs perçoivent toujours ces sons comme des occlusives phonologiques qui sont plus certainement assimilés à la fricative alvéolaire sourde /s/ que l'on trouve en position initiale ou encore à un archiphonème sibilant /S/. [-ʃa-] et [-sa-] formeraient donc une sorte de *near merger* dialectal /Sa/ où des réalisations différentes se maintiennent sans être perçues par les locuteurs eux-mêmes. [-sqa-], ancienne forme urbaine prestigieuse est en très fort recul et c'est la forme courte qui s'est imposée parmi les locuteurs urbains. La forme rurale [-ʃa-] connaît un retour frappant, à l'image de [čis], confirmant la perte de terrain des parlers urbains sans pour autant s'imposer sur la forme [-sa-], probablement équivalente pour nombre de locuteurs.

CONCLUSION

L'un des objectifs de cette recherche était de proposer une fresque aussi complète que possible d'un parent pauvre de la famille des langues quechua : le quechua bolivien méridional. Pourtant parlé aujourd'hui par environ un million et demi de locuteurs (ou peut-être justement à cause de cela) et ayant joué un rôle important dans les transformations profondes de la société coloniale et encore aujourd'hui au cœur de nombreux enjeux identitaires et politiques, le quechua bolivien a sans doute trop peu attiré l'attention des chercheurs. Bien sûr, il était plus urgent et plus stratégique de se focaliser dans un premier temps sur les langues quechua qu'on appelle aujourd'hui quechua central, ou QI, car ces variétés risquaient de disparaître plus vite et étaient nécessaires à la reconstruction du proto-quechua. Néanmoins, les discussions actuelles sur la formation, l'usage et la diffusion des langues QII peuvent redonner sa place à cette variété bolivienne si proche du quechua *cuzqueño* actuel mais dont certains traits spécifiques semblent être bien antérieurs aux indépendances des républiques Sud-Américaines.

C'est pourquoi ce travail, malgré ses inévitables erreurs et incomplétudes, donne à voir et à comprendre le quechua bolivien méridional de la manière la plus large possible en traitant de son passé comme de son présent, de sa diffusion, de sa transmission et de son recul mais également de ses caractéristiques, de sa diversité, de l'usage de la langue et la perception qu'en ont les locuteurs. Pour ce faire, j'ai eu recours à tous types de méthodes et de documents. Le lecteur qui souhaiterait réexaminer les faits y trouvera la bibliographie la plus complète sur le sujet, tant en ce qui concerne les travaux modernes qu'en ce qui concerne les documents plus anciens et difficilement accessibles, notamment

au public bolivien. Une place non négligeable a été faite aux travaux des historiens et des ethnohistoriens de la région, souvent ignorés des linguistes et qui ont été interrogés du point de vue de la langue ou, plutôt, des langues et de leur usage. Enfin, toute la réflexion à l'origine de ce travail et le matériau principal proviennent des données recueillies sur le terrain auprès d'une centaine de locuteurs de l'ensemble du réseau dialectal et plus particulièrement du Valle Alto de Cochabamba et de ses environs.

Une simple fresque, aussi complète soit-elle, resterait certainement trop descriptive et je souhaiterais conclure ici en synthétisant ce que je crois être les avancées ou du moins les propositions fortes défendues dans ce travail. Le premier point important est que rien ne semble aujourd'hui justifier le maintien d'un modèle de diffusion du quechua moderne bolivien antérieure à la colonisation espagnole si ce n'est l'absence de remise en question des idées transmises de génération en génération. Les chercheurs ne peuvent pas se permettre de prendre pour argent comptant les discours sur les langues, que ces derniers proviennent de locuteurs peu scolarisés ou d'intellectuels locaux. Ces discours relèvent le plus souvent de la tradition orale et expliquent certainement plus le présent que le passé. S'il ne fait pratiquement aucun doute que les élites aymarophones et un certain nombre de fonctionnaires et de *mitimaes* parlaient une langue quechua durant la courte période impériale inca, le lien entre celle-ci et la diffusion du quechua bolivien moderne reste plus à démontrer que l'inverse. La région de Charcas reste très largement aymarophone tout au long du 16^{ème} siècle et de nombreux indices incitent à attribuer la diffusion massive du quechua moderne à l'essor de l'économie minière et aux bouleversements sociaux-culturels du Pérou colonial aux 17^{ème} et 18^{ème} siècles. Dans ce modèle, la ville impériale de Potosí apparaît comme le centre de diffusion le plus plausible pour la région de Charcas, mais comme centre relayé par les villes intermédiaires et les bourgs ou tout autre lieu de vie permettant par l'adoption du quechua de s'extraire de la condition la plus servile d'*indio*. La désaymarisation des zones rurales, processus non achevé en certains endroits, a probablement plutôt eu lieu à une échelle locale par diffusion autour de petites localités qu'à une échelle macro régionale via le service du travail obligatoire. L'espace aymarophone actuel était totalement intégré à cette *mit'a* et la désaymarisation n'a pas eu lieu. Quoi qu'il en soit, des recherches futures devraient essayer d'établir une chronologie plus précise de ce phénomène sur l'ensemble du territoire de Charcas. Avec ce modèle de

diffusion récente, l'homogénéité du réseau dialectal du quechua bolivien méridional ne pose pas de questions particulières, pas plus que sa grande proximité avec les dialectes *cuzqueños* modernes. L'une des caractéristiques du quechua bolivien méridional, en revanche, est sa forte hispanisation. Contrairement à ce qui s'est dit bien souvent, cette influence à tous les niveaux de langue de l'espagnol, phonétique, phonologique, morphologique, syntaxique et lexical, remonte au moins au début du 19^{ème} siècle et l'on peut supposer que la langue s'est diffusée dès le début avec un grand nombre d'hispanismes. Ce modèle va donc également à l'encontre de l'idée que la région de Cochabamba serait à l'origine du quechua hispanisé.

Deuxièmement, nous avons vu que vers la fin du 18^{ème} siècle et tout au long du 19^{ème}, le quechua n'est certes pas la langue de prestige mais sans aucun doute la langue la plus répandue et la plus utilisée, et ce même dans les bourgs les plus importants. L'espagnol est alors, dans la pratique, minoritaire, prestigieux mais limité à la sphère public et, jusqu'à l'indépendance, aux échanges avec les administrateurs en provenance de la péninsule. De toute évidence, bien que la connaissance de l'espagnol fût indispensable pour prétendre à un statut élevé dans la société, la pratique du quechua n'était pas en elle-même discriminante et la fameuse opposition entre un monde urbain/occidental/hispanisant d'une part et un monde rural/indigène/quechuisant d'autre part n'est pas soutenue par les témoignages dont nous disposons. En revanche, plusieurs variétés sociolectales ont pu coexister, caractérisant le statut socioéconomique des individus. J'ai essayé de montrer que les discours puristes que l'on trouve dans les textes tout au long du 19^{ème} et du 20^{ème} siècles, ne devaient pas nous faire faire fausse route et qu'il s'agissait avant tout de préoccupations d'un groupe réduit d'intellectuels lettrés et certainement pas d'une langue parlée dans les faits hors des salons de la bonne société.

Bien que, comme nous l'avons vu, le quechua bolivien ait intégré dès le début certains suffixes espagnols tels que le diminutif et le marqueur du pluriel et un nombre non négligeable de racines lexicales rephonémisées, c'est malgré tout sur une échelle de plus ou moins grande hispanisation que semble s'être formée l'opposition entre deux sociolectes. Le sociolecte que l'on pourrait qualifier de rural, paysan ou encore *indio*, est idéalement trivocalique, limite les emprunts à l'espagnol et les rephonémise. Les

variantes de CHKA et de CHIK adoptées par les locuteurs de ce sociolecte sont les mêmes que celles que l'on retrouve en quechua *cuzqueño*, à savoir -fa- et -čis. Le sociolecte que l'on pourrait qualifier d'urbain (ou de bourg), d'artisan, métis ou *cholo*, ou plus simplement non-*indio*, intègre au contraire un grand nombre de racines lexicales espagnoles pas ou peu rephonémisées et oppose catégoriquement cinq voyelles. L'emploi de calques syntaxiques tirés de l'espagnol semble également plus courant mais cette question n'a pas été traitée ici. Ce dialecte a innové avec une variante originale du progressif CHKA dont la forme est -sqa- rajoutant de ce fait de la polysémie à ce morphème. La variante à voyelle moyenne -čex est caractéristique de ce sociolecte, probablement du fait de l'indexicalité véhiculée par le timbre vocalique. La variante à voyelle basse -čax est également fortement marquée comme variante de bourg et semble une innovation exclusivement bolivienne mais pas nécessairement *cochabambina*, bien que cela reste à confirmer. La lénition ou « adoucissement » des occlusives uvulaires et des vélaires postconsonantiques sont peut-être un trait de ce sociolecte mais le traitement systématique des données reste à faire. Un point important de cette opposition sociolectale est que le dialecte urbain fortement hispanisé est antérieur à la généralisation du bilinguisme quechua espagnol qui a précédé et précède encore le monolinguisme espagnol.

Au cours des années 1960, le sociolecte urbain dominait symboliquement le sociolecte rural à tel point que, face au microphone du chercheur, presque aucun locuteur n'employait les formes discriminées. Aujourd'hui encore, les locuteurs ruraux les plus âgés emploient de préférence les variantes urbaines, du moins en discours surveillé. Néanmoins, en 50 ans, les transformations profondes de la société bolivienne, l'hispanisation grandissante des bourgs de vallée et les migrations de longue durée des locuteurs du sociolecte urbain à l'étranger ont permis le retour en force spectaculaire de la variante -čis, hier reléguée aux confins les moins intégrés à l'économie nationale et aujourd'hui employée à plus de 90% par les jeunes générations. Les jeunes urbains qui emploient cette variante ne semblent plus la percevoir comme une variante typiquement rurale. En ce qui concerne la variable CHKA, le phénomène est un peu plus complexe. Tandis que les locuteurs ruraux ont maintenu leur variante -fa-, la variante -sqa- n'apparaît que très peu chez les jeunes urbains qui lui préfèrent la variante -sa-. Des témoignages semblent indiquer que

-sa- peut être interprété par certains locuteurs comme un allophone ou une forme réduite de /sqa/, soit [sa], tandis que d'autres semblent l'interpréter phonologiquement comme /sa/. Le quechua bolivien moderne ne connaissant pas d'opposition entre fricative alvéolaire et post alvéolaire, on peut poser que la réduction de /sqa/ en /sa/ a conduit à une quasi fusion entre les variantes -ja- et -sa-, bloquant de ce fait un éventuel changement en cours. Les réalisations [ja] et [sa] restent corrélées à la variable indépendante rural/urbain mais sont interprétées par une partie des locuteurs comme étant phonologiquement identiques, soit /sa/, soit un archiphonème sibilant /Sa/.

Ainsi, l'opposition sociolectale rural/urbain semble en passe de disparaître au profit, du moins en ce qui concerne ces deux variantes, du sociolecte rural. Cela va dans le sens de la lente déquechuisation de la société bolivienne dans l'espace de l'ancienne Charcas et plus particulièrement de son espace urbain, et peut être mis en relation avec l'association récente du quechua à l'indigénéité et à la ruralité. L'hypothèse soutenue dans ce travail est que la ville de Cochabamba n'est pas le centre premier de diffusion du sociolecte urbain mais qu'elle l'a conservé plus longtemps que les villes de Sucre et de Potosí. Les changements en cours actuels indiquent que les bourgs de vallée eux-mêmes sont en train de céder la place à l'espagnol d'une part et à des formes typiquement rurales d'autre part, finalisant ainsi un processus de longue durée.

Afin de tester cette hypothèse, de nouvelles recherches sur archives avec un questionnement spécifiquement linguistique seraient nécessaires, tout particulièrement à Sucre et Potosí et peut-être dans d'autres grands centres miniers du 17^{ème} siècle. Nous avons vu également que se poser la question de la quechuisation équivaut à se poser la question de la désaymarisation de Charcas et en cela il serait intéressant de s'interroger sur les différences fondamentales entre les espaces et les sociétés quechuisées et ceux qui ont maintenu la langue aymara. Encore une fois, la région de Potosí dans son ensemble pourrait faire l'objet de recherches à venir fructueuses dans cette perspective.

D'un point de vue dialectologique, il faudrait élargir le nombre de points d'investigation et le nombre de variables étudiées. Je pense notamment aux innovations post indépendances dont le ou les centres de diffusion restent inconnus. Un point peut-être non négligeable n'a pas été étudié ici et a peut-être joué un rôle dans la déquechuisation de la

ville de Cochabamba, il s'agit des migrations de populations en provenance d'Europe et du Moyen Orient tout au long du 20^{ème} siècle. Enfin, un gros effort est à fournir quant à la définition de catégories socioprofessionnelles plus fines et pertinentes. Bien sûr l'ampleur de la tâche est telle qu'un chercheur isolé ne saurait y arriver et on ne peut qu'espérer que des projets de recherche collectifs verront le jour en y incluant des étudiants en sociologie et en linguistique des Universités boliviennes, quechuaphones ou non.

ANNEXES

Annexe 1 : Questionnaire utilisé lors des enregistrements dans le Valle Alto

Informations sociolinguistiques	Datos sociolingüísticos	Simimantapis kawsaymantapis taripaykuna
Où êtes-vous né(e) ? Quel âge avez-vous ?	Dónde nació ? Cuántos años tiene ?	Maypi nasikunki ? Maskha watayuj kanki ?
Combien d'années avez-vous vécu dans votre lieu d'origine ? Avez-vous vécu ailleurs ? Où et combien de temps ?	Cuántos años se quedó Ud. en su lugar de origen ? Vivió Ud. fuera ? Dónde y cuánto tiempo ?	Maskha wata quedakurqanki uywakuqayki llajtapi, comunidadniyki? Waj laduspichu tiyakurqanki? Maypi? Maskha unay?
D'où sont/étaient vos parents ? Vos grands-parents ? Parlent-ils quechua ?	De dónde son/eran sus padres ? sus abuelos ? Hablan/hablaban ellos quechua ?	Maymanta ka(rqa)nku tatasniyki? abuelosniyki? Qheshwata parlayta yacharqankuchu?
Où et comment avez-vous appris le quechua ? Avec qui ?	Cómo y dónde aprendió el quechua ? con quién ?	Pitaq yachachisurqanki qhishwata? Maypi?
Avec qui et dans quelles circonstances parlez-vous en quechua ?	Con quién y en qué condiciones habla Ud. en quechua ?	Piwan qhishwapi parlayta yachanki? Maypi? Mayk'aq?
Quelle est votre occupation principale ?	A qué se dedica Ud. ? (profesión, actividad...)	Imamanta trabajachkanki?
Quelle était la profession de vos parents ? Et celle de votre conjoint ?	A qué se dedican/dedicaban sus padres ? Y su espos@/pareja?	Imamanta trabajanku tatasniyki? qusaykiri/warmiykiri?
Avez-vous des enfants, petits-enfants ? En quelle langue leur parlez-vous ?	Tiene hijos, nietos? En qué lengua les habla	Wawas kapusunkichu? Allchhis? Mayqin simipi parlanki paykunawan?
Êtes-vous plus à l'aise pour parler en quechua, en espagnol ou bien cela n'a pas d'importance ?	Se siente más cómodo hablando en quechua o en castellano o es igual ?	Mayqin simipi astawan parlayta munanki?
Production	Producción	Rimay
bercer	arrullar	chhukuy
alcool de maïs	chicha	aqha
cuit	cocido	chayasqa
cœur	corazón	sunqu
cou	cuello	kunka
dix	diez	chunka
il donnera	él dará	pay qunqa
dans cette maison	en esta casa	kay wasipi
feignant	flojo	qhilla

lagune	laguna	qhucha/qucha
feuille (d'arbre)	hoja (de árbol)	laqhi
obscurité	oscuridad	laqha
langue	lengua	qallu
coq	gallo	k'anka/gallu
ramasser	levantar	uqhariy
nez	nariz	sinqa
je sors	salgo	lluqsini
je connais	conozco	riqsini
nous partons (inclusif)	(ya) estamos yendo (inclusivo)	richkanchik(ña)
nous partons (exclusif)	(ya) estamos yendo (exclusivo)	richkayku(ña)
j'ai oublié	he olvidado	qunqarparini
nombril	ombligo	pupu
rectangulaire	rectangular	chhuqu
mon père	mi padre	tatay/papasuy
je me promène, je marche de-ci de-là	paseo, camino por ahí	puriykachani
faire paître, je suis les animaux	pastear, sigo a los animales	animalesta qhatichkani
celui-là	aquél	jaqay
rocher	peñasco	qaqa
enlever	sacar	urqhuy
ils partent/ils sont partis	(ya) se van/ se han ido	ripunku(ña)
j'ai rêvé	he soñado	musqukuni/sueñokuni
tu pars	te vas	ripunki(ña)
je vais te dire	te voy a decir	nisqayki
je vais te donner	te voy a dar	qusqayki
frapper à la porte	tocar la puerta	punkuta takay
puce	pulga	piki
nous partirons	nos iremos	ripusunchik
je mange	estoy comiendo	mikhuchkani
Parole spontanée	Habla espontánea	
Quelles sont les fêtes importantes par chez vous ? Pouvez-vous me raconter comment cela se passe ?	Qué fiestas hay aquí? Me podría contar qué pasa durante esos días?	Ima fiestas tiyan kay chirupi? Imata ruwayta yachankichiq kay fiestapi?
Perception de la variation dialectale	Percepción de la variación dialectal	

<p>Tout le monde parle-t-il le même quechua ? Quelles sont les différences ? Où et qui parle différemment ? Pourquoi est-ce différent ?</p>	<p>Todo el mundo habla el mismo quechua ? Qué diferencias hay ? Dónde o quién habla distinto ? Por qué es distinto ?</p>	<p>Kay Cochabamba departamentoniqpi, tukuy runas kikillantachu parlanku quechuataqa?, Pikunataq kikillantaq parlan, pikunari mana kikillantachu? Imaptin mana kikintachu?</p>
<p>Qui parle bien/mal/le mieux ? Pourquoi ? Exemples</p>	<p>Quién habla bien/mal/mejor ? Por qué ? Ejemplos</p>	<p>Maypi aswan sumaqta parlakun qhichwaqa? Imarayku?</p>

Annexe 2 : Transcriptions de textes en parole spontanée

San Benito, Valle Alto, Cochabamba : Les fêtes à San Benito

Référence locuteur: SNB_F_42	Lieu d'origine: San Benito, Valle Alto	Sexe: Femme	Âge: 42
Lieu d'enregistrement: San Benito, CBBA	Date d'enregistrement: 27/07/2016	Remarques: Locutrice urbaine, maîtresse d'école. Voisement vélaire en contexte /j_u/	

Kay *San Benito* llajtaykupi kapuwayku aska raymis. Kay *religionninchej* ukhupiqá kanman *San Pedro*, *San Pabloj* allin jatun. Chanta kapuwayku *San Benito* llajtanchajmán *santituyku*. Chaymantá kapuwayku kay... *Carnavalestaj* achayqa anchaqa yuyasqa noqaykupaj. Suyayku *casi semanantín* tukukúy má atinchu tukuy... chayta... chajretasninkuta ch'allakunku. Saritasta noqayku q'osnichikamuyku, i? Achay *costumbreyku* kay llajtayku ukhupi. Achaymanta waj *fiestas* niykumán kay *fiestas patrias*, chayqa *aniversarios* yuyarikun mayk'ajchus llajtanchaj... "*Grito de libertad*" nirqanku, achayta, i? Chayqa kay... qayllamusaña, *agosto* killapi kasan chaypis allin yuyasqa kasan. Kay llajtayku ukhupiqá kay *29 de ojtubre* chay... kay... p'unchaykunasqa *igual* noqayku *desfilakuyku* wiphalitastapis sayachikuyku punkusniykupi. *Escuela*... wawitastaj... allin *uniformasqitas vistisqitas pasayku*

Dans notre village de San Benito, nous avons beaucoup de fêtes. En ce qui concerne notre religion, il y a San Pedro, la fête de San Pablo est importante. Ensuite nous avons le Saint Patron de notre village San Benito. Et puis nous avons... le carnaval est très important pour nous autres. On attend presque toute une semaine, ça ne se termine jamais. Tout... Ça... On asperge les champs⁴²⁷ nous faisons fumer les blés, n'est-ce pas? Ce sont les coutumes que nous avons dans notre village. Ensuite, je te dirais qu'il y a d'autres fêtes comme les fêtes patriotiques, on commémore les dates anniversaires de quand notre village a manifesté son "cri de liberté", ces choses-là n'est-ce pas? Au mois d'août on commémore également une fête dans notre village qui s'approche à grands pas maintenant, le 29 octobre. Ces jours-là, nous défilons, nous hissons les drapeaux à nos portes. L'école... et les enfants, bien habillés en uniforme...

⁴²⁷ Aspersion rituelle.

desfilepi. Achay kanman... wajtaj noqaykupaj kay aswan yuyasqallataj *agriculturaman* rich'asqata, i? imaynatachus noqayku puquchikuyku kay... mikhunapaj *duraznota* allin rejsisqa kay *durazno*. Achaytaj sapa *primer...* *última semana de mes de febrerota* chayta kay *municipiokupi organizanku,* *agricultores*taj poqochijkuna kay *frutata* apamunku. Chaymantaj a may chika runas *visitawayku* ja, y... llajta ukhumantaj jamunku, llajtitaykuman, chaypitaj sumaj rantirikuspa misk'icharikuspa ripunku. Achay kanman.

Nous défilons. Voilà... une autre [fête] importante pour nous, semblable à l'agriculture, n'est-ce pas? parce que nous, nous produisons des pêches pour manger, la pêche d'ici est très renommée. Et donc tous les premiers... la dernière semaine de février est organisée [une feria] dans notre municipe, les agriculteurs, les producteurs y apportent des fruits. à cette occasion beaucoup de personnes nous rendent visite, ils viennent dans le village, dans notre petit village, et ils repartent après avoir acheté et mangé de bonnes choses. Et voilà tout.

Anzaldo, Valle Alto, Cochabamba : Les fêtes à Anzaldo

Référence locuteur: ANZ_F_60	Lieu d'origine: Anzaldo, Valle Alto	Sexe: Femme	Âge: 60
Lieu d'enregistrement: Anzaldo, CBBA	Date d'enregistrement: 01/07/2016	Remarques: Locutrice urbaine d'altitude de type « sanchej ». Alternance s/f en parole spontanée	

Bueno, noqa willariykiman *enero* killamanta qallarispapacha. *Enero* killapiqa mosoj wata nispa ch'allarikunku runasqa "mosoj watanchejpi *tomaykurisunchej*" nispa. *Ya? Entonces, febrero* killapitajrí, na... *carnavales a veces pero movable marzo* killapiraj llojsimun *carnavalesqa*. Chaymantaqa kanman *marzo...* *Abrilpi semana santa*, i? "*diusninchaj wañupun*" nispa qorpachanku tata *diusninchejta*. *Mayopitajrí* tiyan *fiesta*, waka *fiesta* nisqa, *San Isidro, santitu* tiyan *San Isidro fiestapi* waka *fiestata*

Bien, je vais te raconter ça en commençant par le mois de janvier. Au mois de janvier les gens font les rituels pour le nouvel an en disant "buvons à cette nouvelle année", n'est-ce pas? Alors, au mois de février, euh... il y a le carnaval mais des fois ça peut bouger et le carnaval tombe au mois de mars. Ensuite ce serait mars... En avril c'est la semaine sainte, n'est-ce pas? On reçoit notre Dieu qui est mort. Ensuite, au mois de mai il y a une fête, la fête des vaches, San Isidro, à la Saint Isidro, c'est la fête des vaches.

ruwarinku. *Entonces, junio* killapitajrí kallantaj uj *fiestita, San Antonio, 13 de junio, 13 de junio* ruwanku. Eeeee... *también 24 de junio, San Juan,* chaypi k'anarinku, tukuy *laduspi* k'anarispá kanku. *Entonces animalitusninkuta* nanku *pintarinku polvowan* tukuy *coloresta.* *Entóns dían animalituspatapis* nispa y... chaymantaqa *juliopitaj* chayamuj watantinmanta jatun *fiestayku* kay Anzaldo llajtapi. *Señor Santiago* sutin. Chayman... tukuy ima *bailecitus* tiyan : diablada, gitanitos, kullakitas, morenada, caporales, chunchus eeee... salay... tukuy ima *bailecitus* tiyan chay *fiestapiqa.* Jatun *fiesta* ninku y *entonces* namantapis *comunidadesmantapis* jamunku, i? "*fiestanchejman*" nispa chaypi, manchayta *fiestata* qhawarispá kanku, tukuy ima vendenaspis chayamun, mikhurikunku, *heladús tomarikunku* tukuy ima. *Ent...* *Jul...* *Agostopitaj fiestas patrias* noqaykupis llojsirispá kayku *desfileman alumnitusniywan.* *Entonces* chaypi *marcharispá* llojsiyku *agosto* killapiqa. *Eee... septiembre* killapitajrí kallantaj *fiestitas 14 de septiembrepí, señor o san Exaltación.* *Entonces* chay *San Exaltaciónpipis* velarikunku, *señoresninku* tiyan wakin *señoraspata* velarikuspa kanku tukuy ima. *Eee... Septiembre* killa tukukuypi kallantaj *San Miguel, 29 de septiembre,* chaypi kallantaj uj *Señor mayjinata* chaypi *festejarillankutaj señoresniyujkuna.* *ojtubrepírí* kay llajtaykujta *dían 20 de ojtubre, aniversario de Anzaldo.* Chay *20 de ojtubrepíqa* jamurinku *como* q'ala *comunidadesmanta gente* may chika *profesorespis alumnosninkuwan,* sojta chunka *comunidades* jamunku kay llajtaman *entonces* chaypi *desfilarispá* kayku. *Enteritu* kaymantapis *profesores* q'ala *alumnoswan* llojsirimunku. Chaypi ruwariyku *ajinata, primerota* ruwariyku *feria educativataraj el 19 de ojtubre.*

Alors, au mois de juin il y a ensuite une petite fête, San Antonio, le 13 juin, ça se fête le 13 juin. Euh... le 24 juin il y a aussi la Saint Jean, où les gens font des feux de partout. à cette occasion les gens peignent leurs animaux avec de la poudre de toutes les couleurs. C'est la fête des animaux et... ensuite au mois de juillet notre grande fête de l'année de notre village d'Anzaldo. Elle s'appelle Señor Santiago. là... il y a tous les types de danse : diablada, gitanitos, kullakitas, morenada, caporales, chunchus euh... salay... Il y a toutes les danses possibles à cette fête. Les gens l'appellent la Grande fête et alors de euh... les gens viennent de toutes les communautés, n'est-ce pas? et ils sont nombreux à regarder la fête, il y a plein de choses à vendre, les gens mangent des glaces et un peu de tout. En août, ces sont les fêtes patriotiques, nous aussi nous défilons avec nos élèves. Alors on défile au mois d'août. Euh... et il y a quelques fêtes au mois de septembre, le 14 septembre, San Exaltación. Alors nous veillons à la Saint Exaltación, Certaines dames ont leurs saints patrons pour lesquels elles font une veillée, des choses comme ça. Euh, à la fin du mois de septembre il y a la fête de San Miguel, le 29 septembre, là il y a un Saint, ceux qui ont un saint patron font la fête je ne sais pas trop comment. Et en octobre, c'est la fête de notre village, le 20 octobre, l'anniversaire d'Anzaldo. Le 20 octobre des gens viennent de toutes les communautés alentours et aussi des professeurs avec leurs élèves. Soixante communautés viennent dans ce village et alors nous défilons. Tous les professeurs d'ici sortent avec tous les élèves. Alors nous faisons comme ça, d'abord nous faisons la feria éducative le 19 octobre. Ensuite, le soir, nous faisons... nous sortons défiler avec tous les enfants, et le jour suivant euh... les gens viennent des

Chaymantaqa chay ch'isinga ruwayku... *desfilepi* yaykumuyku q'ala wawitaswan, q'ayantiraj na... *comunidades* mantá jamunku mayjina junt'ita chay *día*qa. *Entóns* Cochabambamantapis jamunku *gentes*, ashka y *también* banda Taratamanta jamun, *ajinata*, *sumaj fiestallataj* chay *aniversario de Anzaldopiqa*. *Entonces* chaymanta jamuspa kanman *noviembre*, *Todos Santos*, i? *Todos Santos* ninku chaypiqa *panteonman* wasariyku, urpus ruwariyku, t'antawawas ruwariyku chaypi *panteonpi rezarichimuyku almitasta*, chaypi nanku aqhitasta wakín aparillankutaj *armamunku* chaypi mosojniyujkuna, mosojniyuj ninku wañupunku *parientenku* chaymanta *entóns* chaykuna astawan ashka urpusta, aska t'antawawasta tukuy ima ruwarinku chaypiqa. *Entonces diciembre* kanman *navidad*, *25 de diciembre*, i? chaypi *niñitu nasin* kunanqa nispa jinataj Jesusmantañataj chaypi *festejarispa* kallaykutaj tuta *misaspi* karin, noqapis chaypi ruwariyta *yachani pastelitusta misamanta* llojsimunankupaj *apisitutawan venderiyta* yachani. Chay tukukunman.

communautés alentours, il y a beaucoup de monde ce jour-là. Des gens viennent aussi de la ville de Cochabamba, beaucoup, il y a aussi un groupe de cuivres qui vient de Tarata, c'est une belle fête l'anniversaire d'Anzaldo. Alors ensuite arriverait novembre. La Toussaint, n'est-ce pas? A la Toussaint nous montons au cimetière, nous faisons des sortes de figurines, des enfants en pain. Au cimetière, nous faisons dire des prières pour l'âme des défunts, certains apportent de la bière de maïs et préparent... ceux qui ont de nouveaux défunts, on appelle "ceux qui ont des nouveaux" quand des proches parents à eux sont décédés. Alors ceux-là ils préparent encore plus de figurines, d'enfants en pain. Ensuite, en décembre il y a Noël, le 25 décembre, n'est-ce pas? à ce moment-là l'enfant Jésus naît et nous fêtons cela, il y a des messes de nuit. Moi, j'ai également l'habitude de préparer des gâteaux pour quand les gens sortent de l'église, j'ai l'habitude de les vendre avec une boisson chaude de maïs. Et c'est fini.

Tiquipaya, Valle Bajo, Cochabamba : Fiction improvisée

Référence locuteur: TIQ_H_47	Lieu d'origine: Tiquipaya, CBBA	Sexe: Homme	Âge: 47
Lieu d'enregistrement: Tiquipaya, CBBA	Date d'enregistrement: 26/06/2013	Remarques: Forte pluie sur toit de tôle créant un bruit de fond important. Locuteur urbain	

Uj kuti noqa rirqani uj *fiestaman*. Chaypi ashkha aqhata *tomani*. Chaypi machaykukuni. Machakujtiy mana llojsíy atini chaymanta. Urmaspa urmaspa kutimuni wasiyman *pero* mana wasiyman chayasqanichu *sino* orqoman ripusqani, orqopi chaypi *mula* kaspera puñukapusqani pampapi. Pampapi puñukapusqata chiriwan pasachikuni. Paqarinpiña sayarini, inti uyaypi qosawasqa. Chirimanta qharkaspa qharkaspa rich'arini. Mana yacharqanichu *ni* may *ladupis* kasarqanichu. Chaypi *nipimanta* purispa orqolla tukuy *ladopi*, orqota qhawarini, *nipi* runas kanchu chay *ladopi* chanta manchikuni⁴²⁸ chaymanta qharkatitista chiri *pasachikuni* ch'isi entero, sayakuni chaymanta rich'arini⁴²⁹, ñawisniyta makisniywan llimphucha[kuni] aswan allinta qhawarini. *uta* chaymanta yuyarikuspa yuyarikuspa kutimuni. Kutimuspa taripuni uj runawan. Pay apasasqa qhatisasqa *ovejitasninta*. chaymanta nin tapuni maypichus Tiquipaya... may *ladupis* kasqan. *Entonces* Pay niwan kunitan mana Tiquipayapichu kasan *sino* kaypi.. kaypi.. Pata *ladospaña* orqo chay... kay... chay *lugar* kasqa *este*... Ima sutin chay? Chayamusqani chay orqoman Ch'apisirkaman *entonces* chay runa niwan « kay yan⁴³⁰ta jorq'anayki⁴³¹ chaqanta⁴³² ama manchikuspa *pero* chay yan mana chaqanchu. Rina *viborajina* katarijina rina chay yancitút[a] chaymanta chayamunki... rikunki... sach'a, askha sach'as, *eucalipto* sach'as, chaymanta, chay *recién* yaykunqa Montecilloman

Une fois, je suis allé à une fête. Là-bas j'ai bu beaucoup de chicha et je me suis saoulé. Je n'arrivais pas à partir. Je suis rentré chez moi en titubant mais je n'y suis jamais arrivé, j'étais allé jusque dans la montagne! Là j'étais tellement saoul que je me suis endormi à même le sol et j'ai eu très froid. Quand le jour s'est levé, je me suis levé avec le soleil dans la figure. Je me suis réveillé tremblant de froid. Je ne savais même pas de quel côté je me trouvais. Personne ne marchait dans les parages, il n'y avait que des montagnes de toutes parts. Comme il n'y avait personne là où je me trouvais, j'ai commencé à avoir peur. J'avais passé toute la nuit à trembler de froid puis je me suis levé, je me suis frotté les yeux avec les mains et j'y ai alors vu un peu plus clair. Alors tout en réfléchissant j'ai commencé à rentrer. Sur le chemin du retour, j'ai rencontré un homme qui faisait paître ses moutons. Je lui ai alors demandé dans quelle direction se trouvait Tiquipaya et où nous nous trouvions. Il me dit alors que nous n'étions pas du tout à Tiquipaya mais dans les hauteurs, dans la montagne. Ce lieu... comment s'appelle-t-il déjà ? J'étais arrivé à cette montagne appelée Ch'apisirka et alors cet homme me dit : « il faut que tu descendes par ce chemin sans avoir peur mais pas tout droit, il faut descendre ce chemin comme une vipère, comme un serpent et puis tu arriveras, tu verras des arbres, beaucoup d'arbres, des eucalyptus et à ce moment-là le chemin rentrera dans

⁴²⁸ manchikuy = manchakuy

⁴²⁹ rich'ariy = rijch'ariy

⁴³⁰ yan = ñan

⁴³¹ jorq'ay = uraqay = uraykuy

⁴³² chaqan = chiqan

chay *calle*, Montecilloman, *sigue* jorq'anki chay chaymanta *cuenta* qukunkiña ». *Entonces* ajna⁴³³ *indicariwajtin* noqa *entonces* asun⁴³⁴ ya... mañana machasqaymanta *pasakapunña*. *Entonces* yuyajtiy kutirimuni, *entonces* ya... *indicawajtin* chaqanta jor'qani *entonces* ñaq'ayta *pero puta casi las tres de la tarde* chayamuni wasiyman. *Tres de la tarde* wasiyman chayamuni *uta* chaypi warmiy *garrotewan* suyasawarqa maqanawanpaj a! Noqa *pucha* machasqamanta *suplicakuni* ama maqanawanpajchu a! *Entonces* chayrayku *ni jayk'a* mañana riy *tomanichu*, *ni fiestas*man. Kayllapiña wasillapiña *quedakamuni*.

Montecillo. Tu continueras à descendre et puis tu te resitueras. Alors, comme il m'indiquait le chemin, j'ai eu plus de... l'ivresse m'est passée. Et alors je suis rentré tout en me rappelant ce qui s'était passé. Je suis descendu tout droit comme on me l'avait indiqué et, à grand-peine, il était presque trois heures de l'après-midi quand je suis arrivé à la maison. En arrivant à la maison à trois heures de l'après-midi, ma femme m'attendait avec un bâton pour me frapper ! Je l'ai suppliée pour qu'elle ne me frappe pas ! Alors c'est pour ça que je ne sors plus jamais boire et que je ne vais même pas aux fêtes. Je reste ici à la maison.

Santiago K, Nor Lítez, Potosí : Récit de vie

Référence locuteur: SNK_F_42	Lieu d'origine: Santiago K, Nor Lítez	Sexe: Femme	Âge: 49
Lieu d'enregistrement: Santiago K, Nor Lítez	Date d'enregistrement: 28/08/2015	Remarques: Uvulaires et vélaires sourdes solides typiques de l'Altiplano	

Ñuqa... ñuqajta niy⁴³⁵ mamay kajchu. Kinsa watayujta saqirquwarqa mamay. *Nasirqani* chanta mamayqa kinsa watata uywawaspa wañupusqa unquywan. Wañupusqa, tataytaj mamay wañupujtin

Moi, je n'ai pas eu de mère. Ma mère m'a quittée quand j'avais trois ans. Je suis née et après m'avoir élevée pendant trois ans, ma mère est morte d'une maladie. Quand elle est morte mon père est parti, il s'est

⁴³³ ajna = ajina = jina

⁴³⁴ asun = aswan

⁴³⁵ niy = ni

ripun waj warmita tarikun. Chanta ñuqa *abuelitosniywan* kawsani. Chanta *abuelitosniy* wanupullantaj, *abuelitay* wañupullantaj. Chanta, jina *ni escuelaman* churakuwankuchu a, jina iskay watatachá *escuelaman* churawanku, chanta *ni* yaykunichu *escuelaman*. Chanta ña jatunña kani, chaymanta *trabajani*, chaykunaspi yanapani *profesores... profesorespaj empleadan* kani, jina wiñani. Chanta rini Cochabambata, chaymanta Calamaman rini kutimuni. Chaymantá... uj *parejata* tarini chanta kunan wawasniy tiyan. Chanta kaypi tiyani. Jina.

trouvé une autre femme. Alors moi, j'ai vécu avec mes grands-parents. Ensuite mes grands-parents sont morts, ma grand-mère est morte. Alors du coup on ne m'a même pas envoyée à l'école. On m'a mise peut-être deux ans à l'école, je ne suis même pas rentrée à l'école. Puis une fois plus grande j'ai travaillé. J'ai aidé dans ces choses-là, les professeurs... J'ai été l'employée de maison des professeurs, j'ai grandi comme ça. Ensuite je suis allée à Cochabamba et puis je suis allée [travailler] à Calama (Chili) et je suis revenue. Et puis j'ai rencontré quelqu'un et maintenant j'ai des enfants. Alors je vis ici. Voilà.

Annexe 3 : Proclama del mas perseguido Americano (1810)

PROCLAMA
DEL MAS PERSEGUIDO AMERICANO,
Á SUS PAYSANOS
DE LA NOBLE, LEAL, Y VALEROSA CIUDAD
DE COCHABAMBA.

Valerosos compatriotas. La vasta poblacion de nuestra provincia, y la aptitud con que os ha dotado la naturaleza para empresas grandes, os ha acreditado en todas las ciudades del Perú. Vuestro nombre resuena hasta en la Europa, y vuestro patriotismo constante á este vasto imperio, se ha hecho respetar mas de quatro veces. Llegado es el tiempo de dar á este concepto toda la existencia de que no es susceptible una mera opinion. El interés general de la nacion os llama en su auxilio, y por medio de esta generosa capital, provoca vuestro valor para que á toda costa contribuyais á realizar los sagrados planes que se ha propuesto la Excm.

Sinehi caris Llacta masis. Llactamchecpa jatum cascam, y Mamanchac naturaleza asca atilita corca sumqui jatum co-sasta rura napac; yupa yupatam suti chasumqui tucui Perurupá llactasnimpi. Sutiichac Caparinmi tucui Europa caru llactas pipis, y llactenchacta munasciqui tagua cuti manta asquampis manchachicicumqui Chaiamuñan ari cai simi mam untaita cona; maicamachus atipaita atia niscan cullaman. Tucui cai Jallpas pac alliinin guacyasumqui yanápanaiquichacpac, y caicas ca sumac, ucu llactaspa uman simiraicu guaciám allim call paiquita atiscaiquiquam, y imainallamantapis callpachacuspá rurracunam pac cas-

Junta en la instalacion de su gobierno. Un ejército que ya tendréis inmediato se dirige á los mismos fines; no á pelear con sus hermanos, sí á sacudir de nuestros hombros ese pesado yugo que la mano opresora del chapeton mantubo con despotismo mas de trescientos años. Cochabambinos amados, y tiernos hermanos míos, no podia ofrecerse causa mas justa, ni ocasion mas oportuna, para dar un irrefragable testimonio de la lealtad, prudencia y valor, que os caracteriza. Salid pues sin dilacion á recibir con los brazos abiertos esos héroes, esos generosos porteños, que abandonando el dulce regazo que disfrutaban en el seno de su patria esta capital; han expuesto sus vidas por proteger vuestra libertad; estrechadlos cariñosamente en vuestro pecho, y unidos reciprocamente los corazones, digan sola la voz: *viva la patria, viva la union.* La agradable sensacion que ha causado en mi alma este transporte, que me pronostica la realidad de este suceso, tengo por suficiente recompensa de las desafortadas persecuciones, de los grillos y ca-

ca jatun unanchascamnam cai Exma. Junta Provisional raicu jaicacchus camachiita atenca ca cai llactacunamanta. Ascca sol daducuna ña cancumamam cunam hóra caillaña puriscam yrincu cait quiquinta unamchaspá, mana cancuna Guauquesninquam macananampacchu, mas antes chaucric guasenchacmanta casca llasac cargata quinsa pachac guatata y asguancuracta chapeton pucacumca saxra maquinraicu. Munascái Cochabambinos una guauqueicuna, manapunim caina jaicacpis can manchu, ni chaíamunmanchu yacha chinaiquichacpac callpai quichacta, prudenciaiquichacta, lealtad miquichacta recsichicuita. Llocsiichac ari uséa uscáita tincunacue runracunaguam, maquiquichas quichariscaguam chaí héroes porteñocunaguan porquichus saquerispamisquic samacuininta, cai llactampi tiapuscactia munascallan cumanta causainincuta churarpaiaspa yana panampac cancunac libertadniiquichacta. Soncoiquichac ucupi cusii cusिता tantacuichac, y ginamantari uc soncolla uc muñallaguam capariichac causarichun llacta causarichum *viva la patria, viva la union.*

PSJCS

denas, de las afrentas, y vilipendios públicos con que me han hecho caminar mas de dos mil leguas, abatiendo el cuerpo, pero no el ánimo, y la constancia de este vuestro fidelísimo compatriota, que ha expuesto mas de una vez su vida por la misma causa.= *Francisco Xavier Iturri Patiño*. = Buenos-Ayres 9 de agosto de 1810.

Jatun cusiita sien lini soncoi
cuchupi iuiaricus pa jaicac-
chus unanchani cai tucuita
rurranaiquichacta, chaimi no-
ca pacca allim, y ancha allim
paga, tucui casca fierocunata
rurascancu manta, grilloscu-
naguan, cadenasgvan maitus-
cata afrenta afrentaguaspa as-
taguan iscai guaranca leguasta
tupunaanta purichiguascanta
ucuiita mortificascanta; pero
mana almaitaca ni pacienciam-
ta cai fiel llacta maciiquei mas
de ucutimanta asgvan chura-
paiac causai ninta guañuiman
coscan ta cancunaraicu y cai
qui quinta munascanraicu.=
*Francisco Xavier Iturri Pa-
tiño*. = Buenos Airespi giscon
punchai Agosto qui lla gua-
ranca pusac pachac *giscon
chunca guatapi*.

CON SUPERIOR PERMISO:

BUENOS-AYRES:

En la Real Imprenta de Niños Expósitos.

Annexe 4 : Tableau de données

Locuteur	Lieu	Sexe	Âge	Classe	Rurb	Activité perso	Activité familiale
ANZ_F_24	ANZ	F	24	15-24	RUR	Nourrice	Agriculture
ANZ_F_28	ANZ	F	28	25-34	RUR	Nourrice	Agriculture/menuiserie
ANZ_F_36	ANZ	F	36	35-44	RUR	Vente ambulante nourriture	Agriculture
ANZ_F_38	ANZ	F	38	35-44	RUR	Femme au foyer	Agriculture
ANZ_F_60	ANZ	F	60	55-64	URB	Couturière	Famille du village
ANZ_H_20	ANZ	H	20	15-24	URB	Étudiant universitaire	Agriculture/menuiserie
ANZ_H_29	ANZ	H	29	25-34	URB	Aide ONG	Famille d'origine rurale
ANZ_H_35	ANZ	H	35	35-44	URB	Maître d'école	Famille du bourg, artisans
ANZ_H_35_BIS	ANZ	H	35	35-44	URB	Maître d'école	Agriculture
ANZ_H_59	ANZ	H	59	55-64	RUR	Agriculture/menusier	Agriculture
CLI_F_20	CLI	F	20	15-24	URB	Étudiante	Professeurs/ingénieurs
CLI_F_24	CLI	F	24	15-24	RUR	Femme au foyer	Agriculture/menusier
CLI_F_42	CLI	F	42	35-44	RUR	Vendeuse marché	Agriculture
CLI_F_54	CLI	F	54	45-54	URB	Agriculture	Agriculture
CLI_H_20	CLI	H	20	15-24	URB	Étudiant	Boulangerie
CLI_H_25	CLI	H	25	25-34	URB	Électricien	Famille du bourg
CLI_H_37	CLI	H	37	35-44	URB	Maître d'école/Agriculture	Couturier/Coiffeur/Agriculture
CLI_H_54	CLI	H	54	45-54	URB	Intendant mairie	Famille du bourg
HUA_F_20	HUA	F	20	15-24	RUR	Étudiante	Propriétaires débit de boisson
HUA_F_22	HUA	F	22	15-24	RUR	Femme au foyer + Céramiste	Céramiste
HUA_F_34	HUA	F	34	25-34	RUR	Céramiste	Céramiste
HUA_F_40	HUA	F	40	35-44	RUR	Céramiste	Céramiste
HUA_H_44	HUA	H	44	35-44	RUR	Céramiste	Céramiste
HUA_H_58	HUA	H	58	55-64	URB	Autorité locale/chauffeur	Céramiste
PUN_F_16	PUN	F	16	15-24	URB	Étudiante	Menuiserie
PUN_F_20	PUN	F	20	15-24	RUR	Vendeuse ambulante en ville	Agriculture
PUN_F_37	PUN	F	37	35-44	URB	Rouleuse de cigarettes	Information manquante
PUN_F_40	PUN	F	40	35-44	URB	Vendeuse de soupe	Famille d'origine rurale
PUN_F_52	PUN	F	52	45-54	RUR	Vendeuse ambulante de pain	Agriculture
PUN_H_17	PUN	H	17	15-24	URB	Étudiant	Famille du bourg
PUN_H_30	PUN	H	30	25-34	RUR	Artisan	Famille d'origine rurale
PUN_H_40	PUN	H	40	35-44	URB	Information manquante	Famille du bourg
PUN_H_47	PUN	H	47	45-54	URB	Jardinier	Famille d'origine rurale
PUN_H_58	PUN	H	58	55-64	URB	Coiffeur	Cordonnerie

Locuteur	n CHIK	tSis	tSix	tSex	tSax	n CHKA	Ska	Sa	sa	sq
ANZ_F_24	8	75	25	0	0	3	0	100	0	0
ANZ_F_28	8	100	0	0	0	7	0	100	0	0
ANZ_F_36	4	100	0	0	0	8	0	100	0	0
ANZ_F_38	4	0	100	0	0	3	0	100	0	0
ANZ_F_60	12	0	0	100	0	8	0	0	100	0
ANZ_H_20	7	100	0	0	0	5	0	0	100	0
ANZ_H_29	14	79	21	0	0	7	0	100	0	0
ANZ_H_35	5	0	0	100	0	8	0	71	29	0
ANZ_H_35_BIS	7	14	72	14	0	6	0	100	0	0
ANZ_H_59	6	0	0	17	83	9	0	50	50	0
CLI_F_20	6	100	0	0	0	5	0	0	100	0
CLI_F_24	3	0	100	0	0	5	0	100	0	0
CLI_F_42	10	100	0	0	0	6	0	100	0	0
CLI_F_54	5	0	0	40	60	3	0	0	100	0
CLI_H_20	11	100	0	0	0	4	0	100	0	0
CLI_H_25	10	80	20	0	0	9	0	0	88	12
CLI_H_37	7	0	0	0	100	7	0	0	50	50
CLI_H_54	15	0	0	0	100	12	0	0	100	0
HUA_F_20	10	0	100	0	0	10	50	50	0	0
HUA_F_22	3	0	0	0	100	12	100	0	0	0
HUA_F_34	7	0	0	100	0	12	100	0	0	0
HUA_F_40	3	0	100	0	0	9	0	100	0	0
HUA_H_44	5	0	0	100	0	12	100	0	0	0
HUA_H_58	3	0	0	100	0	11	17	83	0	0
PUN_F_16	10	100	0	0	0	7	0	100	0	0
PUN_F_20	9	100	0	0	0	9	0	50	50	0
PUN_F_37	5	0	0	0	100	3	0	0	100	0
PUN_F_40	6	0	0	0	100	6	0	100	0	0
PUN_F_52	7	100	0	0	0	8	0	29	71	0
PUN_H_17	6	100	0	0	0	3	0	0	100	0
PUN_H_30	15	80	7	13	0	9	0	0	100	0
PUN_H_40	12	0	25	0	75	6	0	100	0	0
PUN_H_47	6	0	17	33	50	3	0	0	100	0
PUN_H_58	8	12	0	25	63	6	0	0	33	67

Locuteur	Lieu	Sexe	Âge	Classe	Rurb	Activité perso	Activité familiale
RIV_F_26	RIV	F	26	25-34	RUR	Agent de propreté à la mairie	Agriculture
RIV_F_30	RIV	F	30	25-34	URB	Professeure de quechua	Famille du bourg
RIV_F_46	RIV	F	46	45-54	URB	Femme au foyer	Mari maître d'école
RIV_F_55	RIV	F	55	55-64	URB	Maîtresse d'école	Famille du bourg
RIV_F_68	RIV	F	68	65+	RUR	Agriculture	Agriculture
RIV_H_22	RIV	H	22	15-24	URB	Étudiant en droit à Punata	Famille du bourg
RIV_H_22_BIS	RIV	H	22	15-24	URB	Étudiant en gestion d'entreprise	Famille du bourg
RIV_H_36	RIV	H	36	35-44	RUR	Sans emploi, accident de travail	Agriculture
RIV_H_48	RIV	H	48	45-54	URB	Maître d'école rural	Famille du bourg
RIV_H_63	RIV	H	63	55-64	RUR	Agriculture et poste à la mairie	Agriculture
SNB_F_26	SNB	F	26	25-34	URB	Vente nourriture	Famille du bourg
SNB_F_42	SNB	F	42	35-44	URB	Maîtresse d'école	Famille du bourg
SNB_F_70	SNB	F	70	65+	URB	Vendeuse marché	Famille du bourg
SNB_H_18	SNB	H	18	15-24	URB	Lycéen	Famille du bourg
SNB_H_49	SNB	H	49	45-54	RUR	Cireur de chaussures	Agriculture
SNB_H_67	SNB	H	67	65+	URB	Menuisier	Famille d'origine rurale
TAR_F_21	TAR	F	21	15-24	URB	Étudiante	D'origine rurale
TAR_F_26	TAR	F	26	25-34	RUR	Cadre à la mairie	Agriculture
TAR_F_35	TAR	F	35	35-44	URB	Kiosque sur la place	Famille du bourg
TAR_F_48	TAR	F	48	45-54	RUR	Propriétaire restaurant	Famille du bourg
TAR_F_56	TAR	F	56	55-64	RUR	Femme au foyer	Agriculture
TAR_H_24	TAR	H	24	15-24	RUR	Ingénieur civil, poste à la mairie	Agriculture
TAR_H_33	TAR	H	33	25-34	URB	Peintre en bâtiment	Famille d'origine rurale
TAR_H_47	TAR	H	47	45-54	URB	Menuisier/électricien	Agriculture
TAR_H_48	TAR	H	48	45-54	RUR	Menuisier/chauffeur de taxi	Agriculture
TAR_H_58	TAR	H	58	55-64	URB	Maître d'école rural à la retraite	Famille du bourg
TIR_F_20	TIR	F	20	15-24	RUR	Agriculture	Agriculture
TIR_F_27	TIR	F	27	25-34	RUR	Agent de propreté dans une école	Agriculture
TIR_F_30	TIR	F	30	25-34	RUR	Agriculture/Aide à l'école	Agriculture
TIR_F_45	TIR	F	45	45-54	RUR	Aide centre	Agriculture
TIR_F_74	TIR	F	74	65+	RUR	Agriculture/kiosque	Agriculture
TIR_H_20	TIR	H	20	15-24	RUR	Lycéen	Agriculture/Femme au foyer
TIR_H_20_BIS	TIR	H	20	15-24	RUR	Agriculture	Agriculture
TIR_H_48	TIR	H	48	45-54	RUR	Menuisier	Agriculture
TIR_H_53	TIR	H	53	45-54	RUR	Agriculture	Agriculture

Locuteur	n CHIK	tSis	tSix	tSex	tSax	n CHKA	Ska	Sa	sa	sqa
RIV_F_26	4	100	0	0	0	4	0	100	0	0
RIV_F_30	6	0	0	100	0	3	0	0	100	0
RIV_F_46	3	0	0	100	0	14	0	29	71	0
RIV_F_55	15	0	0	27	73	7	0	0	100	0
RIV_F_68	3	0	0	100	0	4	0	0	75	25
RIV_H_22	12	50	25	25	0	8	0	50	50	0
RIV_H_22_BIS	3	100	0	0	0	9	0	0	100	0
RIV_H_36	7	43	0	57	0	6	0	50	50	0
RIV_H_48	5	0	0	100	0	6	0	0	50	50
RIV_H_63	3	0	0	0	100	3	0	0	0	100
SNB_F_26	4	100	0	0	0	3	0	100	0	0
SNB_F_42	10	0	60	0	40	3	0	0	100	0
SNB_F_70	6	0	0	83	17	3	0	0	0	100
SNB_H_18	3	100	0	0	0	3	0	0	100	0
SNB_H_49	4	0	0	100	0	11	0	83	17	0
SNB_H_67	4	100	0	0	0	6	0	100	0	0
TAR_F_21	11	91	0	9	0	11	0	0	27	73
TAR_F_26	15	80	0	20	0	8	0	100	0	0
TAR_F_35	7	100	0	0	0	4	0	0	100	0
TAR_F_48	6	0	0	83	17	6	0	0	100	0
TAR_F_56	5	0	0	100	0	3	0	0	0	100
TAR_H_24	10	70	30	0	0	3	0	0	100	0
TAR_H_33	11	82	18	0	0	6	0	0	100	0
TAR_H_47	9	100	0	0	0	9	0	50	50	0
TAR_H_48	4	100	0	0	0	9	0	100	0	0
TAR_H_58	8	0	0	0	100	7	0	0	0	100
TIR_F_20	8	100	0	0	0	5	0	100	0	0
TIR_F_27	4	100	0	0	0	3	0	100	0	0
TIR_F_30	6	100	0	0	0	3	0	100	0	0
TIR_F_45	3	100	0	0	0	3	0	100	0	0
TIR_F_74	3	100	0	0	0	5	0	100	0	0
TIR_H_20	8	100	0	0	0	7	0	100	0	0
TIR_H_20_BIS	4	100	0	0	0	6	0	100	0	0
TIR_H_48	9	78	0	22	0	5	0	100	0	0
TIR_H_53	4	0	0	100	0	6	0	100	0	0

Annexe 5 : Exemples de spectrogrammes de variantes de CHIK et de CHKA

Réalisations de l'occlusive uvulaire /q/

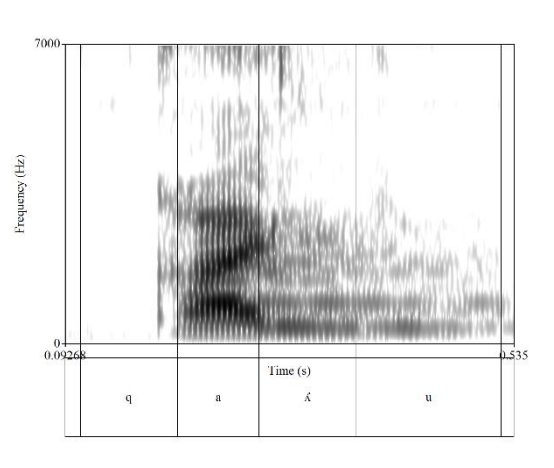


Figure 44 Occlusive uvulaire sourde à l'initiale absolue dans <qallu>, « langue », locutrice urbaine de la vallée basse de Cochabamba, 55 ans

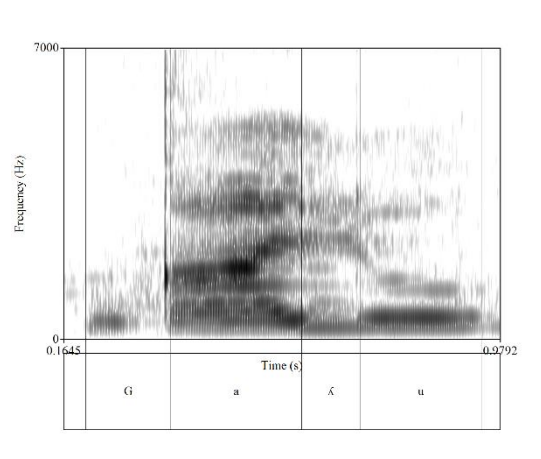


Figure 45 Occlusive uvulaire sonore à l'initiale absolue dans <qallu>, « langue », locutrice SNB_F_26

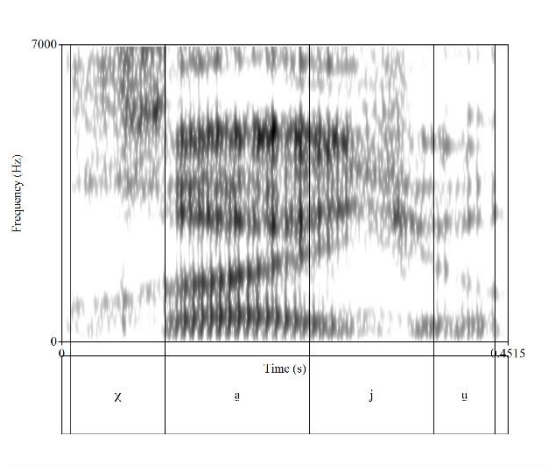


Figure 46 Fricative uvulaire sourde à l'initiale absolue dans <qallu>, « langue », locuteur RIV_H_36

Réalisations du morphème de pluriel inclusif CHIK, variation inter-locuteurs

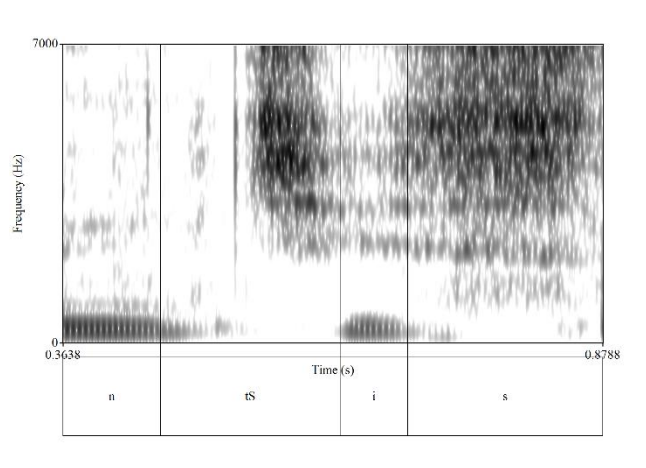


Figure 47 Variante [čis], dans <richkanchik>, « nous y allons » par ANZ_F_36

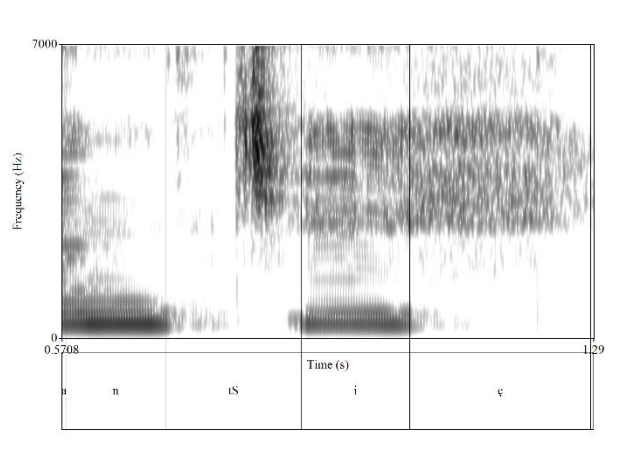


Figure 48 Variante [čix], dans <ñuqanchik>, « nous » (Inclusif) par ANZ_F_38

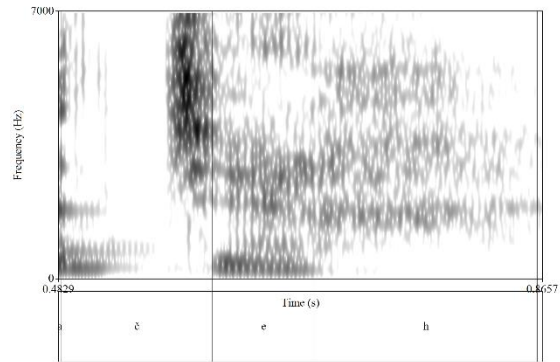


Figure 49 Variante [čeX], dans <urqhunachik>, « ramassons » par ANZ_H_35

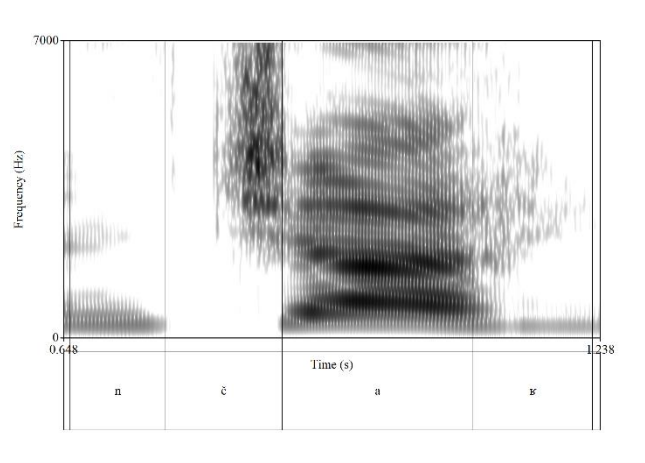


Figure 50 Variante [čaX], dans <richkanchikña>, « nous partons » (inclusif) par HUA_F_22

Réalisations du morphème de pluriel inclusif CHIK, variation inter-locuteurs

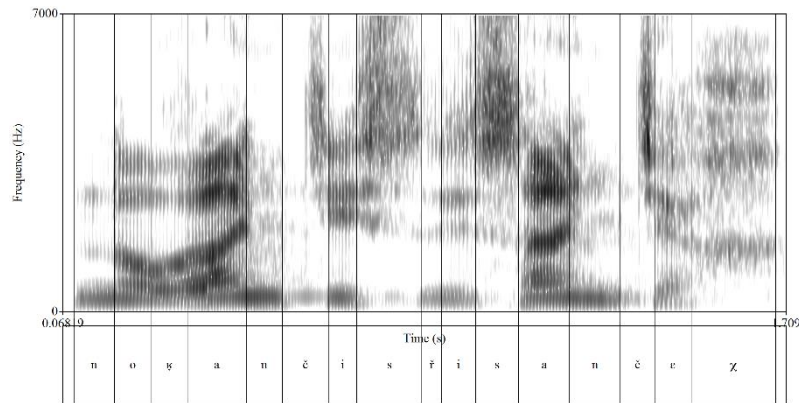


Figure 51 <ñuqanchik richkanchik>, « nous y allons », variantes [čis] et [čeX] par PUN_H_58

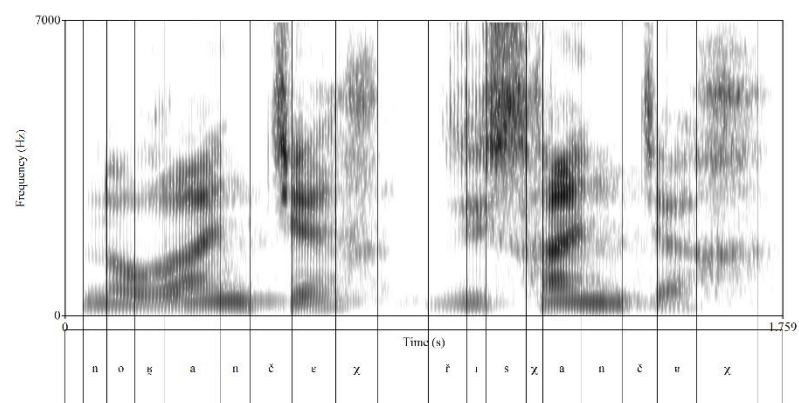


Figure 52 <ñuqanchik richkanchik>, « nous y allons », variantes [čeX] et [čaX] par PUN_H_58

Réalisations du morphème du progressif CHKA

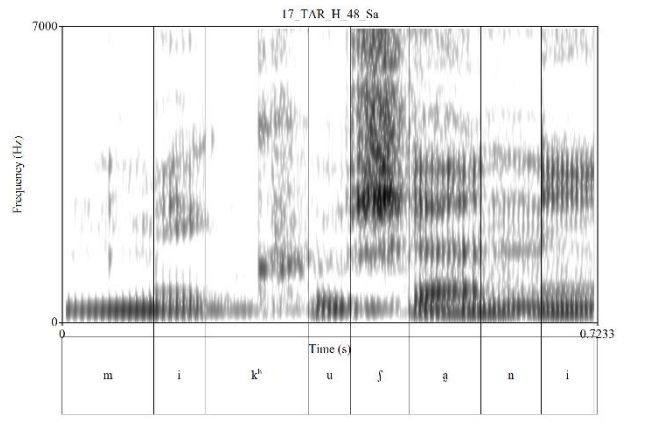


Figure 53 Variante [Sa] dans <mikhuchkani>, « je suis en train de manger » par TAR_H_48

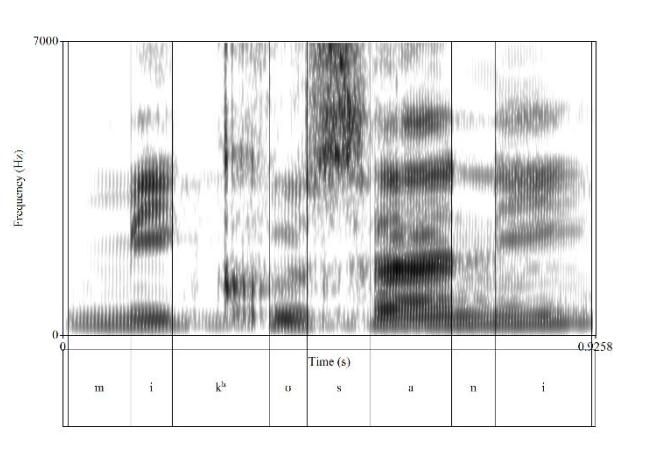


Figure 54 Variante [sa] dans <mikhuchkani>, « je suis en train de manger » par TAR_H_33

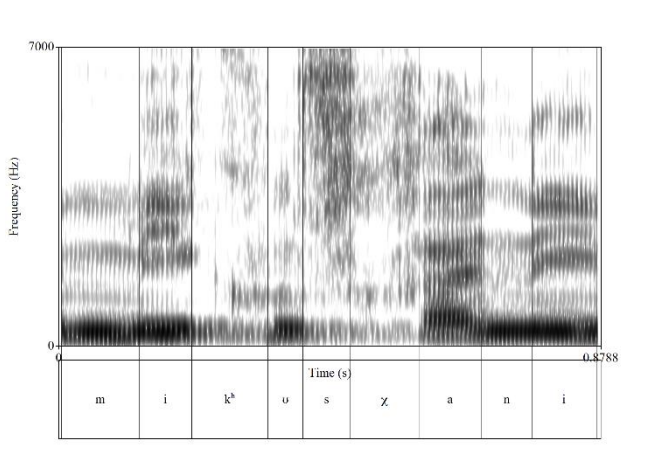


Figure 55 Variante [sqɑ] dans <mikhuchkani>, « je suis en train de manger » par TAR_H_58

GLOSSAIRE

Acrolecte : Variété haute ou plutôt considérée comme telle sur un continuum dialectale socialement hiérarchisé. Voir également **basilecte** et **mésolecte**.

Actuation problem : Voir **Déclenchement du changement linguistique**.

Alternance codique : Phénomène d'alternance entre deux codes linguistiques ou deux langues dans un même énoncé ou une même situation de communication chez un individu ou un groupe d'individus bilingues.

Basilecte : Variété basse ou plutôt considérée comme telle sur un continuum dialectale socialement hiérarchisé. Voir également **acrolecte** et **mésolecte**.

Bassin de traits : Ensemble des variantes disponibles pour une même fonction accessibles aux locuteurs d'un réseau dialectal et donc en compétition.

Bilinguisme : Fait référence à l'utilisation par un individu de deux codes linguistiques différents (on parle de plurilinguisme en présence de plus de deux codes). Dans une société où plusieurs langues sont parlées (voir **diglossie**), certains groupes dans la population sont massivement bilingues. On peut alors parler de communauté bilingue mais sans oublier qu'elle ne se confond pas exactement avec d'autres critères socioculturels. Une même famille peut être composée d'individus monolingues en langue A (par exemple les grands-parents), d'autres en langue B (par exemple les enfants) et d'individus bilingues (par exemple les parents). L'individu bilingue est le locus privilégié de l'**interférence** linguistique.

Code switching : Voir **alternance codique**.

Contact de langues : Deux ou plusieurs langues sont en contact lorsqu'elles sont connues et employées par un même individu. La situation de contact est à l'origine des phénomènes d'**interférence**.

Continuum dialectal : Ensemble de lectes formant un ensemble cohérent en termes de proximité structurale sur un espace social et/ou géographique. Un continuum dialectal est

généralement traversé par des **isoglosses** n'entravant pas de proche en proche l'**intercompréhension** entre les locuteurs. La notion de continuum n'implique pas nécessairement celle de communication : voir **réseau dialectal**.

Créole: Le terme « créole » n'est pas employé dans le même sens qu'en français courant concernant l'Amérique hispanique. Il fait généralement référence à une classe sociale plus ou moins privilégiée composée d'individus descendant de familles espagnoles (ou se considérant comme tel) mais nés en Amérique. Le terme espagnol **criollo** n'a généralement pas le sens de « mélange » de son équivalent français.

Criollo : Voir **créole**.

Déclenchement du changement linguistique : Moment clé où une variante phonétique commence à se propager dans la production d'un individu. La question du déclenchement ou **actuation problem** cherche à comprendre pourquoi un changement, spirantisation des occlusives en position coda par exemple, se déclenche en un lieu et un moment précis. On distinguera le déclenchement de la diffusion car dès lors qu'une variante est apparue, elle intègre un bassin de traits et entre en compétition avec d'autres variantes, celle dont elle est issue mais pas uniquement.

Déplacement linguistique : Phénomène d'abandon progressif d'une langue par une communauté linguistique au profit d'une autre. Le processus débute généralement par la perte de transmission des adultes aux enfants et passe par une période plus ou moins longue de **bilinguisme** de la communauté. Les causes ou motivations du déplacement sont multiples et peuvent varier fortement selon les situations. La stigmatisation de la langue ou son association à une culture ou un groupe social stigmatisés, la relégation à la sphère privée, le frein aux opportunités d'ascension économiques et sociales, sont des causes fréquentes de déplacement linguistique. Elles peuvent bien entendu changer dans le temps avec le changement de statut de la langue.

Diachronie : Étude du changement linguistique et de la transformation des systèmes linguistiques dans le temps.

Diasystème : Système composé de l'ensemble des sous-systèmes d'un **réseau dialectal**. Par exemple, un système trivocalique et un système pentavocalique coexistant dans un même réseau dialectal forment ensemble un diasystème.

Diffusion : On parle de diffusion lorsqu'une **variante** baignant dans un **bassin de traits** gagne du terrain en étant adoptée de plus en plus fréquemment par un nombre de plus en plus grand de locuteurs dans un espace géographique et/ou social.

Diglossie : On parle de diglossie lorsque plusieurs langues ou variétés linguistiques se trouvent en situation de complémentarité fonctionnelle et qu'il existe une hiérarchisation symbolique des langues ou variétés en présence.

Distance interlinguistique : Plus ou moins grande proximité structurale, typologique ou phylogénétique, et/ou lexicale entre différents dialectes ou langues. La distance est minimale entre **sociolectes** ou **géolectes** appartenant à un même **diasystème**, plus grande entre langues de même origine telles que l'espagnol et l'italien, et maximale entre langues issues de phyla différents (chinois/ouïghour par exemple).

Éducation bilingue interculturelle (EBI) : Modèle éducatif visant à contrecarrer les effets de l'assimilation culturelle et linguistique en intégrant dans l'enseignement les savoirs et la langue propres à une minorité. L'enseignement dans et sur la langue maternelle des apprenants doivent permettre de revaloriser le statut de cette dernière et d'élargir ses fonctions et les espaces dans lesquels elle est utilisée.

Émique : L'approche émique s'intéresse aux catégorisations du réel produit par les membres d'un groupe social donnée. Par opposition à **étique**.

Encomienda : Figure juridique donnant le droit à un colon appelé *encomendero* de d'exiger un tribut à une communauté indigène. Désigne également la communauté elle-même.

Étique : L'approche étique utilise les catégories, explications et interprétations produites par le chercheur. Par opposition à **émique**.

Évidentialité : L'évidentialité fait référence au fait de préciser dans le discours l'origine de l'information donnée par l'énonciateur. Les langues quechua distinguent généralement

entre information de première main (assertif) marqué par la particule *-mi* (ou équivalents) et information obtenue par une tierce personne (citatif) marqué par la particule *-si* (ou équivalents). L'assertif ne semble plus productif en quechua bolivien et n'apparaît que rarement dans des formes figées. Le citatif est dégrammaticalisé et l'équivalent de la particule *-si* est l'ajout en fin de phrase du verbe conjugué à la troisième personne du pluriel <*ninku*>, « ils disent ».

Géolecte : Dialecte défini en termes géographiques par contraste avec d'autres géolectes. On parle également de variation **diatopique**, voir **variation**.

Glottonyme : Nom donnée à un ensemble linguistique considéré comme cohérent. Le fait de nommer un ensemble aux contours souvent difficilement définissables participe de l'individuation de cet ensemble.

Glottopolitique : Action ou intervention d'une société sur une ou des langues visant à les valoriser ou au contraire à leur nuire, à leur donner un statut légal ou inversement (politiques linguistiques), à les inclure ou les exclure d'un système d'enseignement ou toute autre action ayant une incidence sur le statut d'une langue et sa pratique.

Hypercorrection : Phénomène de surgénéralisation d'une règle issue d'un sociolecte prestigieux par un locuteur n'en ayant pas la maîtrise parfaite. On pensera en français à la surgénéralisation de l'accord du participe passé avec l'auxiliaire avoir lorsque le COD est placé avant le verbe par exemple dans le cas où le participe passé est suivi d'un verbe à l'infinitif comme dans : « celle que j'ai faite faire ». Forme que l'on entend de plus en plus dans les médias français. à terme rien n'empêche cette hypercorrection « erronée » de devenir la norme et de s'imposer.

Idiolecte : Ensemble des usages propre à un individu. L'idiolecte inclut la possibilité de variation intra-locuteur ou ses différents répertoires verbaux qu'il actualisera en fonction des différentes situations de communication.

Intercompréhension : En apparence simple, la notion d'intercompréhension est en réalité complexe. En effet, le fait de comprendre ou non un message émis par quelqu'un d'autre dépend fortement de la **distance interlinguistique** mais pas seulement. Tout d'abord, la compréhension n'est pas binaire mais va de la compréhension totale du

message à l'incompréhension totale en passant par divers degrés. Parmi les facteurs jouant sur le degré d'intercompréhension, hormis la distance interlinguistique, signalons la prédisposition de l'allocutaire, le type de média - oral ou écrit- et la directionnalité : Les locuteurs de A comprennent mieux les locuteurs de B que l'inverse. Au sein d'un **continuum linguistique**, l'intercompréhension peut être effective de proche en proche et ne plus l'être entre des locuteurs issus de deux extrémités opposées.

Interférence : Le phénomène d'interférence se réfère à tous les types d'emprunts ou de calques grammaticaux entre deux codes linguistiques en contact (**contact de langues**) chez l'individu bilingue impliquant une restructuration du système.

Isoglosse : frontière entre deux variantes géolectales ou diatopiques, voir **variation** et **géolecte**.

Koinè : **Langue véhiculaire** ou commune, de grande diffusion, on parle également de *Lingua Franca*.

Langue polynomique : Ensemble linguistique dont les variations dialectales sont considérées comme équivalentes en terme de légitimité par les locuteurs et caractérisé par la volonté de ces derniers de lui donner un nom et une unité abstraite (voir **glottonyme**).

Langue véhiculaire : Langue servant de façon stable et régulière à la communication entre groupes et individus de langues vernaculaires différentes . Une langue véhiculaire peut être en même temps la **langue vernaculaire** d'un groupe particulier.

Langue vernaculaire : Langue servant à la communication quotidienne au sein d'une communauté linguistique locale ou réduite. Celle-ci s'oppose généralement à la notion de **langue véhiculaire**.

Locuteur natif (typologie des locuteurs natifs cf grinevald & michel bert)

Métathèse : Permutation entre deux unités segmentales (ou suprasegmentales) contiguës ou proches comme dans les variantes métathétiques suivantes : /č'uʎu/ et /ʎuč'u/, « bonnet à oreillettes ».

Mita : Service de travail obligatoire rotatif imposé aux hommes adultes ayant le statut d'Indios.

Mitayo : Indigène de la catégorie fiscale *Indio* soumis à la *mita*.

Modèle arborescent : Modèle de représentation « vertical » de la fragmentation linguistique dans le temps en passant d'une langue « mère » à une langue « fille ». Un exemple typique de ce modèle est de présenter les langues romanes contemporaines comme le roumain, l'italien, le catalan, etc. comme « descendantes » du latin vulgaire lui-même issu du proto-indoeuropéen. Ce modèle se focalise principalement sur la divergence linguistique. On l'oppose souvent au **modèle des vagues de diffusion**.

Modèle de chaînage linguistique : Modèle cherchant à concilier les phénomènes de divergence et de convergence. Lorsque dans un continuum dialectal, l'accumulation d'innovations polycentriques finit par rendre l'intercompréhension impossible entre différentes communautés linguistiques, le continuum devient un chaînage de langues séparées, liées historiquement mais dont la généalogie ne peut être représentée de façon arborescente.

Modèle de diffusion hiérarchique urbaine : Modèle de diffusion centrifuge dans lequel les innovations se diffusent depuis un centre urbain majeur vers des villes et des bourgs intermédiaires de plus en plus petits avant d'atteindre les périphéries rurales.

Modèle des vagues de diffusion (ou théorie des ondes): Modèle de changement linguistique selon lequel une innovation se diffuse dans l'espace à partir d'un centre d'innovation sous forme concentrique. Ce modèle « horizontal » permet notamment d'expliquer la non superposition des **isoglosses** qui marquent en quelque sorte la limite de diffusion de différentes innovation dont les centres peuvent être multiples (polycentrisme). Ce modèle se focalise principalement sur la convergence linguistique. On l'oppose souvent au **modèle arborescent**.

Motosidad : La *motosidad* (sans équivalent en français) est une catégorie émique propre aux sociétés postcoloniales de l'Equateur, du Pérou et de la Bolivie et qui préjuge de l'inversion entre les voyelles hautes /i, u/ et les voyelles moyennes /e, o/ de la part des paysans andins de langue maternelle quechua ou aymara. Extrêmement stigmatisée, elle est sans aucun doute liée à la stigmatisation du trivocalisme dans ces langues.

Near merger : Voir **quasi fusion**.

Paroxyton : On parle de paroxyton lorsque l'accent tonique est associé à l'avant-dernière syllabe d'un mot ou d'un syntagme.

Polycentrisme : Pluralité des centres de diffusion d'innovations linguistiques.

Quasi fusion : On parle de quasi fusion (*near merger*) lorsque deux catégories phonémiques fusionnent au point que les locuteurs ne distinguent plus en perception de différence tandis qu'une partie au moins de la population maintient une différence en production. Le maintien de différences articulatoires rend possible à terme une nouvelle fusion.

Reducciones : Bourgs formés sur la base du regroupement forcé de populations indigènes éparses permettant un meilleur contrôle desdites populations.

Réseau dialectal : Continuum dialectal au sein duquel existent tous types d'échanges culturels, économiques et communicationnels.

Sociolecte : Dialecte défini en termes de classes sociales par contraste avec d'autres sociolectes. On parle également de variation **diastratique**, voir **variation**.

Synchronie : Étude d'un système linguistique à un moment particulier. Il n'y a véritablement de **variation** qu'en synchronie. En **diachronie**, on parlera plutôt de changement ou d'évolution suite à la diffusion et à l'imposition de certaines variantes particulières.

Technolecte : Variété dialectale définie en termes de corps de métier.

Temps apparent : La méthode d'observation en temps apparent a pour objectif de déceler un changement en cours en comparant l'usage d'une **variante** par classe d'âge. La méthode du temps apparent est un substitut relativement fiable à la méthode en temps réel, difficile, longue et coûteuse.

Variable linguistique : Ensemble constitué par l'ensemble des **variantes** remplissant une même fonction. Les morphèmes du pluriel inclusif <chik> et du progressif <chka> constituent deux variables linguistiques du quechua bolivien, CHIK et CHKA respectivement.

Variable indépendante : Une variable indépendante est un paramètre exogène, dans notre cas non linguistique, en fonction duquel une variable dépendante, linguistique dans notre cas, varie. En sociolinguistique, les variables indépendantes testées seront typiquement des catégories sociales, ethniques, de sexe, de genre ou d'âge, etc.

Variante : Chacune des façons de remplir une même fonction formant ensemble une variable linguistique.

Variation : Désigne l'existence de plusieurs **variantes** remplissant une même fonction, l'ensemble des variantes formant une **variable linguistique**. Elle peut-être lexicale, syntaxique, morphologique, phonologique ou phonétique. On parlera de variation diatopique, diastratique, diaphasique et diamésique selon qu'elle est structurée selon des critères géographiques, sociaux, situationnels ou médiatiques (oral ou écrit) respectivement.

Xénolexique : Lexique de langue étrangère incorporé par emprunt ou interférence. Les nombreux termes d'origine espagnole intégrés au quechua bolivien (l'inverse étant également vrai dans une moindre mesure) sont, à l'origine, du xénolexique.

RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES

- Absi, P. (2003). Démobilisation de classe et folklorisation rituelle dans les mines de Bolivie. *Journal Des Anthropologues. Association Française Des Anthropologues*, 92–93, 175–187.
- Adelaar, W. (2010). Trayectoria histórica de la familia lingüística quechua y sus relaciones con la familia lingüística aimara. *Boletín de Arqueología PUCP*, 14, 239–254
- Adelaar, W. F., & Muysken, P. (2004). *The .Languages of the Andes*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- Adelaar, W., & van de Kerke, S. (2009). Puquina. In M. Crevels & P. Muysken (Eds.), *Lenguas de Bolivia. Tomo I: Ambito andino* (pp. 125–146). La Paz, Bolivia: MUSEF & Plural.
- Aguirre Achá, J. (1902). *De los Andes al Amazonas: Recuerdos de la campana del Acre*. La Paz, Bolivia: Tipografía Artística Velarde, Aldazosa y Co.
- Aguirre, N. (2005). *Juan de la Rosa: memorias del último soldado de la independencia*. (A. M. Paz Soldán, Ed.). Caracas: Biblioteca Ayacucho.
- Ajens, A. (2016). César contra Jesús O donde marra Cesar Itier en sus acusaciones contra Jesús Lara. *Estudios Bolivianos*, 24, 139–155.
- Albó, X. (1964). *El quechua a su alcance* (Vols. 1–2). La Paz, Bolivia: Alianza para el Progreso.
- Albó, X. (1970). *Social Constraints on Cochabamba Quechua*. New York: Cornell University.
- Albó, X. (1971). Review of Cochabamba Quechua Syntax. *International Journal of American Linguistics*, 37(1), 55–61.
- Albó, X. (1974). *Los mil rostros del quechua. Sociolingüística de Cochabamba* Lima: Instituto de Estudios Peruanos.
- Albó, X. (1977). *Idiomas, escuelas y radios en Bolivia* (Vol. 3). Lima: Universidad Nacional Mayor de San Marcos, Centro de Investigación de Lingüística Aplicada.
- Albó, X. (1987). Problemática lingüística y metalingüística de un alfabeto quechua: Una reciente experiencia boliviana. *Allpanchis*, 19, 29–30.

- Albó, X. (1995). Bolivia plurilingüe. *Guía Para Planificadores y Educadores*. La Paz: UNICEF-CIPCA.
- Alderetes, J. R. (2001). *El quichua de Santiago del Estero: Gramática y vocabulario*. Tucumán: Facultad de Filosofía y Letras, Universidad Nacional de Tucumán.
- Allan, G., Turner, C. M. de., Salazar, A. & Orruel, M. (1907). *Señorninchak Jesucristok evangelion San Juanpa escribisccan: Quechuaman Castellanomanta thikrasccan*. Nueva York: Sociedad Biblica Americana.
- Allen, J., Massey, D., Cochrane, A., Charlesworth, J., Gourt, G., Henry, N. & Sarre, P. (2012). *Rethinking the region: Spaces of neo-liberalism*. New York and London: Routledge.
- Anchorena, J. D. (1874). *Gramática quechua ó del idioma del Imperio de los Incas*. Lima: Impr. del estado.
- Anonyme. (1892). *Monografía del Departamento de Potosí (Bolivia)*. Potosí: El Tiempo.
- Ardila, A. (2005). Spanglish: an anglicized Spanish dialect. *Hispanic Journal of Behavioral Sciences*, 27(1), 60–81.
- Bailey, G., Wikle, T., Tillery, J., & Sand, L. (1991). The apparent time construct. *Language Variation and Change*, 3(03), 241–264.
- Baptista Gumucio, M. (Ed.). (2012). *Cochabamba: vista por viajeros y autores nacionales, siglos XVI al XXI* (Primera edición). Cochabamba: Grupo Editorial Kipus.
- Barragán, R. (2007). L'ordre social des classifications au XIXème siècle: Indiens, Métis et Espagnols/Blancs. In Lavaud, J.-P. & Daillant, I. (Eds.). *La catégorisation ethnique en Bolivie: labellisation officielle et sentiment d'appartenance* (pp. 69–94). Paris: L'Harmattan.
- Bayo, C. (1912). *Chuquisaca, ó La Plata perulera: cuadros históricos, tipos y costumbres del Alto Perú (Bolivia)*. Madrid: Librería general Victoriano Suárez.
- Beltrán, C. F. (1872). *Doctrina cristiana en castellano y quichua: Muy mejorada ampliada en la versión, con licencia de s. s. ilustrisma el gobernador eclesiastico, y dedicada a s. e. el presidente de la república d. Augustin Morales*. Oruro: Imprenta Boliviana.
- Beltrán, F. (1891). *Civilización del indio: Antología quichua dividida en dos partes, profana y sagrada, recogida aumentada y enriquecida con varias composiciones*. Oruro: El Progreso.

- Bennett, W. G. (2013). *Dissimilation, consonant harmony, and surface correspondance*. (Unpublished PhD Dissertation, State University of New Jersey).
- Beresford-Jones, D. G., & Heggarty, P. (2010). Broadening Our Horizons: Towards An Interdisciplinary Prehistory Of The Andes. *Boletín de Arqueología PUCP*, 14, 61–84.
- Berrendonner, A., Le Guern, M., & Puech, G. (1983). *Principes de grammaire polylectale*. Lyon: Presses universitaires de Lyon.
- Berríos, J. D. ([1904] 2011). *Elementos de Gramática de la Lengua Qheshua* (Transliteración, edición y estudio introductorio de, F. Garcés V.). Cochabamba, Bolivia: INIAM - UMSS.
- Bills, G. D., Vallejo, B., & Troike, R. (1969). *An Introduction to Spoken Bolivian Quechua*. Austin: University of Texas Press.
- Blanco, F., Blanco, P. A., & Ballivián, M. V. (1901). *Diccionario geográfico de la Republica de Bolivia, Departamento de Cochabamba* (Vol. 2). La Paz: Taller Tipo-Litográfico.
- Boberg, C. (2004). Real and apparent time in language change: Late adoption of changes in Montreal English. *American Speech*, 79(3), 250–269.
- Boeck von Bannwarth, E. von. (2007). *El (das) quichua: 1881* (1. ed. bilingüe). Cochabamba, Bolivia: Centro Cultural "Eugen von Boeck von Bannwarth"
- Boersma, P., & Weenink, D. (2011). Praat: doing phonetics by computer (Version 5.2.40). Consulté le 12 octobre 2013 depuis <http://www.praat.org/>
- Bouysse-Cassagne, T. (1975). Pertenencia étnica, status económico y lenguas en Charcas a fines del siglo XVI. In Cook, N. D. (Ed.), *Tasa de la Visita General de Francisco de Toledo (introducción y versión paleográfica de N. D. Cook y estudios de A. Málaga)* (pp. 312–328). Lima: Dirección Universitaria de Biblioteca y Publicaciones, Universidad Mayor de San Marcos.
- Bouysse-Cassagne, T. (2010). Apuntes para la historia de los puquinahablantes. *Boletín de Arqueología PUCP*, (14), 283–307.
- Britain, D. (2010). Language and space: The variationist approach. In P. Auer & J. E. Schmidt (Eds.), *Language and space: an international handbook of linguistic variation, Vol.1: Theories and Method*, (pp. 142–162). Berlin: Mouton de Gruyter.

- Brun-Trigaud, G., Le Berre, Y., & Le Dû, J. (2005). *Lecture de l'Atlas linguistique de la France de Gilliéron et Edmont. Du temps dans l'espace*. Paris: Comité des travaux historiques et scientifiques.
- Calvet, L.-J. (1999). *Pour une écologie des langues du monde*. Paris: Plon.
- Carenko, E. I. (1975). On laryngealization in Quechua. *Linguistics*, 13(146), 5–14.
- Catalán, R., Lucy. (2006). *Encuentros y desencuentros: Luchando por una educación propia y participativa en una comunidad quechua de Bolivia*. Cochabamba, Bolivia: UMSS.
- Cavalli, M. (2005). *Éducation bilingue et plurilinguisme des langues: le cas du Val d'Aoste*. Paris: Didier.
- Cerrón Palomino, R. (1990). *Castellano andino: aspectos sociolingüísticos, pedagógicos y gramaticales*. Lima; Pontificia Universidad Católica del Perú.
- Cerrón Palomino, R. (1987). *Lingüística Quechua* (1ra éd.). Cuzco: Centro Bartolomé de las Casas.
- Cerrón Palomino, R. (1994). *Quechumara: estructuras paralelas de las lenguas quechua y aimara*. La Paz: Centro de Investigación y Promoción del Campesinado (CIPCA).
- Cerrón Palomino, R. (2006). *El chipaya o la lengua de los hombres del agua*. Lima: Pontificia Universidad Católica del Perú.
- Cerrón Palomino, R. (2010). Contactos y desplazamientos lingüísticos en los Andes centro-sureños: el puquina, el aimara y el quechua. *Boletín de Arqueología PUCP*, (14), 255–282.
- Cerrón Palomino, R. (2014). En pos del puquina: la tercera lengua general del antiguo Perú. *III Encuentro de Lenguas Indígenas Americanas: Libro de Actas*, 143–157.
- Chambers, J. K., & Trudgill, P. (1980). *Dialectology*. Cambridge, MA: Cambridge University Press.
- Chamoreau, C. (2005). Dialectología y dinámica: reflexiones a partir del purépecha. *Trace*, 47, 61–81.
- Chávez Rivadeneyra, D. (2004). *Aproximación a la dialectología de la lengua purépecha*. México: CIESAS.
- Chiorboli, J. (1990). *Corti 90: actes du Colloque international des langues polynomiques*. Corti: Université de Corse.

- Choque, C. (2005). *La EIB entre los quechuas: testimonio de parte (1990-1994)*. La Paz, Bolivia: Plural.
- Coaguila Calvimontes, C. A. (2017). *Rebeliões heterônomas. Cochabamba na era do Túpac Amaru, 1780-1782* (Tesis não publicada de pós-graduação em Historia, Universidade Federal Fluminense, Niterói).
- Cole, J. A. (1985). *The Potosí Mita, 1573-1700. Compulsory Indian Labor in the Andes*. Manlord: Stanford University Press.
- Contreras, M. (2003). A Comparative Perspective on Education reforms in Bolivia, 1950-2000. In Grindle M. & Domingo, P. (Eds.), *Proclaiming revolution. Bolivia in comparative perspective* (pp. 259–283). Cambridge MA: David Rockefeller Center for Latin American Studies .
- Cortes, G. (1995). Migrations temporaires au Chaparé (Bolivie) et stratégies alimentaires. *Cahiers Des Sciences Humaines*, 4(31), 951–967.
- Cortes, G. (1998). Migrations, systèmes de mobilité, espaces de vie: à la recherche de modèles. *Espace Géographique*, 27(3), 265–275.
- Cortes, G. (2002). Migrations et mobilités circulatoires dans les Andes boliviennes. La face cachée d'une ruralité «en résistance». *Caravelle*, (79), 93–115.
- Cortés, M. J. (1861). *Ensayo sobre la historia de Bolivia*. Sucre, Bolivia: Beeche.
- Coseriu, E. (1967). *Teoría del lenguaje y lingüística general*. Madrid: Gredos.
- Coseriu, E. (1977). *El hombre y su lenguaje. Estudio de teoría y metodología lingüística*. Madrid: Gredos.
- Cukor-Avila, P., & Bailey, G. (2013). Real time and apparent time. In Chambers, J.K. & Schilling, N. (Eds.) *The Handbook of Language Variation and Change*, 2d ed., 237–262. Chichester: Wiley-Blackwell.
- d'Orbigny, A. (1839a). *L'homme américain: De l'Amérique Méridionale*. Paris: Pitois-Levrault.
- d'Orbigny, A. (1839b). *L'homme américain (de l'Amérique méridionale) considéré sous ses rapports physiologiques et moraux*. Paris: Pitois-Levrault.
- d'Orbigny, A. (1972). *Voyage dans l'Amérique Méridionale (le Brésil, la République Orientale de l'Uruguay, la République Argentine, la Patagonie, la République du Chili, la République de Bolivia, la République du Pérou), exécuté pendant les années 1826-1833*. Paris: Pitois-Levrault.

- Dalence, J. M. (1851). *Bosquejo estadístico de Bolivia*. Chuquisaca, Bolivia: Imprenta de Sucre.
- D'Altroy, T. (2005). Remaking the Social Landscape: Colonization in the Inca Empire. In Stein, G. & The Archaeology of Colonial Encounters. Stein, Gil, ed. Santa Fe, NM: School of American Research Press.
- Danesi, M. (1985). A glossary of lectal terms for the description of language variation. *Language Problems and Language Planning*, 9(2), 115–124.
- Dávila Morales, J. A. (1739). *Practica de la doctrina christiana: Obra utilissima para los curas, y confesores de indios, y de rusticos*. Lima: Francisco Sobrino.
- De la Cadena, M. (2006). ¿ Son los mestizos híbridos? Las políticas conceptuales de las identidades andinas. *Universitas Humanística*, (61), 51–84.
- De la Torre Ávila, L. (2015). *No llores, prenda, pronto volveré: migración, movilidad social, herida familiar y desarrollo*. Lima: Institut français d'études andines; La Paz, Bolivia: PIEB, Universidad católica boliviana San Pablo.
- De la Torre Ávila, L., & Aramayo, Y. A. (2007). *La cheqanchada: caminos y sendas de desarrollo en los municipios migrantes de Arbieta y Toco*. Cochabamba: CESU-UMSS, DICYT-UMSS ; La Paz, Bolivia: Fundación PIEB, 2007
- de Matienzo, J. ([1567] 1967). *Gobierno del Perú*. (G. Lhomann Villena, Ed.). Lima - Paris: IFEA.
- De Saussure, F. (1989). *Cours de linguistique générale: Édition critique* (Vol. 1). Wiesbaden: Harrassowitz.
- Delforge, A. M. (2011). Vowel devoicing in Cusco Collao Quechua. *Proceedings of the 17th International Congress of Phonetic Sciences (ICPhS XVII): August 17-21, 2011* (pp. 556-559). Hong Kong: University of Hong Kong.
- Djordjević, K., & Garin, V. (Eds.). (2016). *Contacts (ou conflits) de langues en contexte postcommuniste ou postcolonial*. Montpellier: Presses universitaires de la Méditerranée.
- Dubois, J., Giacomo, M., Guespin, L., Marcellesi, C., Marcellesi, J.-B., & Mével, Jean-Pierre. (2002). *Dictionnaire de linguistique*. Paris: Larousse-Bordas/VUEF.
- Durston, A. (2007). *Pastoral Quechua: The History of Christian Translation in Colonial Peru, 1550-1654*. Notre Dame, IND.: University of Notre Dame Press.

- Durston, A. (2014). Standard colonial quechua. In Muwene, S. (Ed.) *Iberian Imperialism and Language Evolution in Latin America* (pp. 225–243). Chicago: University of Chicago Press.
- Encrevé, P. (1972). Dialectes et patois. *Encyclopaedia Universalis. Paris*.
- Escobari de Querejazu, L. (1990). Conformación urbana y étnica en las ciudades de La Paz y Potosí durante la colonia. *Historia y Cultura*, 18, 43–78.
- Estudio Rivera Ltda. (1980). *Social Soundness Analysis*. La Paz, Bolivia: USAID Bolivia.
- Fabian, P. (2011). *Vowel Alternation in Cuzco Quechua*. (Honors thesis, Rutgers University, Undergraduate unpublished tesis)
- Falkert, A. (2012). *La dialectologie perceptuelle: problèmes et perspectives*. *Dialectologia et Geolinguistica*, 20(1), 108–129.
- Ferguson, C. A. (1959). Diglossia. *Word-Journal of the International Linguistic Association*, 15(2), 325–340.
- Fernández J. C., (1902). *Recuerdos de la Patria*. Paraná: Imp. Y Taller de Enc. De R. Florenza Y Ca.
- Ferragne, E. (2008). Étude phonétique des dialectes modernes de l'Anglais des Iles britanniques: Vers l'identification automatique du dialecte. (*Thèse de doctorat non publiée, Université Lyon 2*)
- Fifer, J. V. (1982). The search for a series of small successes: frontiers of settlement in eastern Bolivia. *Journal of Latin American Studies*, 14(02), 407–432.
- Fifer, V. (1967). Bolivia's Pioneer Fringe. *Geographical Review*, 57(1), 1–23.
- Filimonova, E. (Ed.). (2005). *Clusivity: Typology and case studies of the inclusive exclusive distinction* (Vol. 63). Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins.
- Fishman, J. A. (1965). Who speaks what language to whom and when? *La Linguistique*, 2, 67–88.
- Fishman, J. A. (1967). Bilingualism with and without diglossia; diglossia with and without bilingualism. *Journal of Social Issues*, 23(2), 29–38.
- Flores Farfán, J. A. (2009). *Variación, ideologías y purismo lingüístico: El caso del mexicano o náhuatl*. México: Centro de Investigaciones y Estudios Superiores en Antropología Social.

- François, A. (2017). Méthode comparative et chaînages linguistiques: Pour un modèle diffusionniste en généalogie des langues. In J.-L. Léonard (Éd.), *Diffusion : implantation, affinités, convergence*, Vol. XXIV (pp. 43–82). Paris: Peeters.
- Friedrich, P. (1975). *Dialectal variation. A Phonology of Tarascan*. Chicago: University of Chicago Press.
- Galindo Paredes, E. A. (2009). *La ilegalidad en la mazateca poblana: identidades política y opresión conjugada* (Tesis de Licenciatura, Puebla, BUAP, Colegio de Antropología social).
- Gallagher, G. (2011). Acoustic and articulatory features in phonology—the case for [long VOT]. *The Linguistic Review*, 28(3), 281–313.
- Gallagher, G. (2016). Vowel height allophony and dorsal place contrasts in Cochabamba Quechua. *Phonetica*, 73(2), 101–119.
- Garcilaso de la Vega & Quesada, A. M. ([1609] 1991). *Comentarios reales de los Incas. Tomo 2*. Caracas: Biblioteca Ayacucho.
- Garcilaso de la Vega & Bataillon, M. ([1609] 2000). *Commentaires royaux sur le Pérou des Incas. tome II*. (Trad. R. L. F. Durand; Intro. M. Bataillon). Paris: La Découverte.
- Gauchat, L. (1905). *L'unité phonétique dans le patois d'une commune*. Halle: Niemeyer.
- Goins, J. F. (1954). *Huayculi: The Quichua of Cochabamba Valley, Bolivia*. Berkeley: University of California,.
- Goins, J. F. (1967). *Huayculi: los indios quichua del valle de cochamba Bolivia*. México: Instituto Indigenista Interamericano.
- Gold, D. L. (1981). Lect: a new productive suffix and free form. *Leuvense Bijdragen Louvain*, 70(1), 49–52.
- Goldsmith, J. A. (1976). *Autosegmental phonology* (Vol. 159). Bloomington: Indiana University Linguistics Club.
- Gómez Rendón, J. (2005). La media lengua de Imbabura. In Olbertz, H. & Pieter Muysken, P. (Eds.) *Encuentros y Conflictos: Bilingüismo y Contacto de Lenguas En El Mundo Andino* (pp. 39–58). Frankfurt: Vervuert.
- Gómez Rendón, J., & Jarrín Paredes, G. (2018). Una nueva mirada al mestizaje lingüístico en los Andes septentrionales. *Letras*, 58(94).

- Gordillo, J. M., & Del Río, M. (1993). *La visita de Tiquipaya (1573): análisis etno-demográfico de un padrón toledano*. Cochabamba, Bolivia: UMSS -CERES-ODEC/FRE.
- Grondin, M. (1980). *Runa simi. Método de quechua: Runa simi*. Cochabamba, Bolivie: Los amigos del libro.
- Grootaers, W. A. ([1959] 2000). Origin and nature of the subjective boundaries of dialects. *The Japanese Journal of Language in Society*, 2(2), 58–77.
- Gumperz, J. J. (1989). *Engager la conversation: introduction à la sociolinguistique interactionnelle*. Paris: Éditions de minuit.
- Gumucio, R. B. (1880). Etnología filológica americana: apuntes de don Rafael B. Gumucio sobre el idioma quichua. *Anales de La Universidad de Chile*, LVII, 627–658. s
- Guzmán, S. (2006). “Lo que a mí me gusta es que no me escucha la gente del campo nomás. Potencialidades educativas de la programación radial quechua en la ciudad de Cochabamba.” Cochabamba: PROEIB Andes,
- Hansen, A. B. (2001). Les changements actuels des voyelles nasales du français parisien: confusions ou changement en chaîne? *La Linguistique*, 37(2), 33–48.
- Harrington, J., Palethorpe, S., & Watson, C. I. (2000). Does the Queen speak the Queen’s English? *Nature*, 408, 927.
- Haugen, E. (1971). The ecology of language. *The Linguistic Reporter, Supplement 25*, 19–26.
- Hay, J., & Drager, K. (2010). Stuffed toys and speech perception. *Linguistics*, 48, 865–892.
- Heggarty, P., & Pearce, A. J. (Eds.). (2011). *History and Language in the Andes*. New York: Palgrave Macmillan.
- Heinsalu, E., Patriarca, M., & Léonard, J. L. (2014). The role of bilinguals in language competition. *Advances in Complex Systems*, 17(01), 1450003.X
- Hentschel, J. (2016). “En mí ya termina el quechua”. Aproximaciones al uso lingüístico de hablantes bilingües (quechua-castellano) en el área urbana de Cochabamba, Bolivia. *Indiana*, 33(1), 109–131
- Herrero, J., & de Lozada, F. S. (1983). *Diccionario quechua: estructura semántica del quechua cochabambino contemporáneo* (Vol. 1). Cochabamba, Bolivia; CEFCO.

- Hockett, C. F. (1958). *A course in modern linguistics*. New York,: The Macmillan company.
- Holliday, N. (2014). Acoustic properties of the vowel systems of Bolivian Quechua/Spanish bilinguals. *The Journal of the Acoustical Society of America*, 136(4), 2173–2173.
- Hosokawa, K. (1980). *Diagnóstico sociolingüístico de la región norte de Potosí*. La Paz, Bolivia: INEL.
- Howard R. (2011) The Quechua Today: Between Statistics, the State, and Daily Life. In Heggarty, P. & Pearce, A.J. (Eds) *History and Language in the Andes* (pp. 185-213). New York: Palgrave Macmillan.
- Howard-Malverde, R. (1995). “ Pachamama is a Spanish word”: Linguistic Tension between Aymara, Quechua, and Spanish in Northern Potosí (Bolivia). *Anthropological Linguistics*, 37(2), 141–168.
- Howard-Malverde, R., & Canessa, A. (1995). The school in the Quechua and Aymara communities of highland Bolivia. *International Journal of Educational Development*, 15(3), 231–243.
- Itier, César. (1991). Lengua general y comunicación escrita: cinco cartas en quechua de Cotahuasi-1616. *Revista Andina*, 9(1), 65–107.
- Itier, César. (1992). Lengua, ideología y poder en el Cuzco: 1885-1930. *Godenzi, Juan Carlos (Comp. y Ed.), El Quechua En Debate. Ideología, Modernización y Enseñanza*, Lima: CBC.
- Itier, César. (1995a). Les textes quechuas coloniaux: une source privilégiée pour l’histoire culturelle andine. *Histoire et Sociétés de l’Amérique Latine*, (3), 19-35.
- Itier, César. (1995b). Quechua y cultura en el Cuzco del siglo XVIII: De la ‘lengua general’ al ‘idioma del imperio de los Incas.’ In Itier, C. (Ed.) *Del Siglo de Oro Al Siglo de Las Luces. Lenguaje y Sociedad En Los Andes Del Siglo XVIII*, (pp. 89–111). Cuzco: Centro de Estudios Regionales Andinos " Bartolomé de Las Casas".
- Itier, César. (1997). *Parlons quechua: la langue du Cuzco*. Paris: L’Harmattan.
- Itier, César. (2000). Lengua general y quechua cuzqueño en los siglos XVI y XVII. In L. Millones, H. Tomoeda & T. Fujii (Ed.) *Desde Afuera y Desde Adentro: Ensayos de Etnografía e Historia Del Cuzco y Apurímac* (pp. 47–59). Osaka: National Museum of Ethnology

- Itier, César. (2001). ¿ Visión de los vencidos o falsificación? Datación y autoría de la Tragedia de la muerte de Atahualpa. *Bulletin de l'Institut Français d'études Andines*, (30 (1)), 103–121.
- Itier, Cesar. (2009). La Tragedia de la muerte de Atahualpa de Jesús Lara, historia de una superchería literaria. *Anuario de Estudios Bolivianos, Archivísticos y Bibliográficos*, 15, 215–229.
- Itier, César. (2011). What was the Lengua general of Colonial Peru? In P. Heggarty & A. J. Pearce (Ed.), *History and Language in the Andes* (p. 63–85). New York: Palgrave Macmillan.
- Itier, César. (2013). Las bases geográficas de la lengua vehicular del imperio inca. *Bulletin de l'Institut français d'études andines*, 42(2), 237–260.
- Itier, César. (2016). La formación del quechua ayacuchano, un proceso inca y colonial. *Bulletin de l'Institut Français d'études Andines*, 45 (2), 307–326.
- Jackson, R. (1996). Naissance et métamorphoses du savoir démographique: le mestizaje des communautés indigènes de la Valle Bajo de Cochabamba, en Bolivie. *Cahiers Québécois de Démographie*, 25(1), 69–99.
- Jackson, R. H. (1999). *Race, caste, and status: Indians in colonial Spanish America*. Albuquerque: University of New Mexico Press.
- Jacques, G. & List, J.-M. (à paraître). Save the Trees : Why We Need Tree Models in Linguistic Reconstruction (and When We Should Apply Them). *Journal of Historical Linguistics*, 8.
- Klein, H. (2011). *Historia de Bolivia : de los orígenes al 2010*. La Paz, Bolivia: Librería Editorial G.U.M.
- Kuiper, L. (1999). Parisian Perceptions of Regional French. In Preston, D. R. (Ed.). *Handbook of perceptual dialectology. Vol.1* (pp. 243-262) . Amsterdam: John Benjamins.
- Kwon, S. (2014). Vowel change across Noam Chomsky's lifespan. *University of Pennsylvania Working Papers in Linguistics*, 20(2), 91–100.
- Labov, W. (1963). The social motivation of a sound change. *Word*, 19(3), 273–309.
- Labov, W. (1966). *The Social Stratification of English in New York City*. Washington DC: Center for applied linguistics.
- Labov, W. (1972). *Sociolinguistic patterns*. Philadelphia: University of Pennsylvania Press.

- Labov, W. (1976). *Sociolinguistique*. Paris: Éditions de Minuit.
- Labov, W. (1994). *Principles of Linguistic Change. Volume I: Internal Factors*. Oxford: Blackwell.
- Labov, W. (2001). *Principles of Linguistic Change. Volume II: Social Factors*. Oxford: Blackwell.
- Labov, W. (2006). A sociolinguistic perspective on sociophonetic research. *Journal of Phonetics*, 34(4), 500–515.
- Labov, W., Yaeger, M., & Steiner, R. (1972). *A quantitative study of sound change in progress* (Vol. 1). Philadelphia: US Regional Survey.
- Lalanne, T. (1949). *L'indépendance des aires linguistiques en Gascogne maritime: (Vol 1–2)*. Saint-Vincent-de-Paul, France: chez l'auteur.
- Lara, J. (1959). *Volksdichtung der Ketschua: ketschua und deutsch ; in den Tälern von Cochabamba gesammelt*. Berlin: Dietrich Reimer.
- Lara, J. (1971). *Diccionario qhëshwa-castellano castellano-qhëshwa*. La Paz - Cochabamba: Los amigos del Libro.
- Lara, J. (1980). *Entrevistas Tapuy Jayniy*. Cochabamba, Bolivia: Los Amigos del Libro.
- Lara, J. (2014). *Sasañán (Difícil camino) Relato íntimo*. La Paz, Bolivia: Librería Editorial G.U.M.
- Larson, B. (1988). *Colonialism and agrarian transformation in Bolivia: Cochabamba, 1550-1900*. Princeton, N.J: Princeton University Press.
- Larson, B. (1998). *Cochabamba, 1550-1900: colonialism and agrarian transformation in Bolivia* (Expanded ed). Durham: Duke University Press.
- Larson, B. (2017). *Colonialismo y transformación agraria en Bolivia: Cochabamba 1550-1990*. La Paz: Biblioteca del Bicentenario de Bolivia.
- Lastra, Y. (1968). *Cochabamba Quechua Syntax*. The Hague, Paris: Mouton.
- Leben, W. R. (1978). The representation of tone. In *Tone: A Linguistic Survey*. New York: Academic Press.
- Ledo, C. (1999). Urbanización, pobreza y redistribución espacial de la población boliviana. *Scripta Nova: Revista Electrónica de Geografía y Ciencias Sociales*, (3), 32.

- Léonard, J. L. (2002). Microcosmic Perceptual Dialectology and the Consequences of Extended Linguistic Awareness: a Case Study of Noirmoutier Island (France). In D. Long & D. R. Preston, (Ed.). *Handbook of perceptual dialectology*. Vol.2 (pp. 219–248). Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins.
- Léonard, J. L. (2012). *Eléments de dialectologie générale*. Paris: Michel Houdiard.
- Léonard, J. L. (2014). An xo'boo (mazatec de Puebla): un fil d'Ariane écolinguistique dans le labyrinthe dialectal mazatec. In K. Djordjević (Ed.) *Les minorités invisibles: diversité et complexité (ethno) sociolinguistiques* (pp. 290–304). Paris: Michel Houdiard.
- Léonard, J. L. (2016). Flux de variation, auto-organisation, émergence : éléments d'écologie diasystémique. Paper presented at the IVème Congrès International de Dialectologie et de Sociolinguistique, CIDS 2016 Paris-Sorbonne.
- Léonard, J. L. (2017). Écologie (socio) linguistique: évolution, élaboration et variation. *Langage et Société*, (2), 267–282.
- Lipski, J. (2006). Too close for comfort? the genesis of “portuñol/portunhol.” In *Selected proceedings of the 8th Hispanic Linguistics Symposium* (Vol. 1, pp. 1–22). Somerville: Cascadilla press.
- Lipski, J. M. (2011). Contacto y conflicto: el vocalismo del castellano andino (Imbabura, Ecuador). *Inédit: En Ligne*. Retrieved from <http://www.personal.psu.edu/jml34/vocalismo.pdf>
- Long, D., & Preston, D. R. (Eds.). (2002). *Handbook of perceptual dialectology*, Vol. 2. Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins.
- López, L. E. (2005). *De resquicios a boquerones: La educación intercultural bilingüe en Bolivia*. La Paz, Bolivia : PROEIB Andes, Plural.
- Lüdi, G., Py, B., de Pietro, J.-F., Franceschini, R., Matthey, M., Oesch-Serra, C., & Quiroga, C. (1995). *Changement de langage et langage du changement*. Lausanne: L'âge d'homme.
- Malmkjær, K. (2009). *The Routledge linguistics encyclopedia*. London, New York: Routledge.
- Mannheim, B. (1991). *The Language of the Inka Since the European Invasion*. Austin: University of Texas Press.
- Martinez, F. (2010). “ Régénérer la race”. Politique éducative en Bolivie (1898-1920). Paris: IHEAL.

- McCarthy, J. (1986). OCP effects: Gemination and antigemination. *Linguistic Inquiry*, 17, 207–263.
- Mendoza Pizarro, J. (2001). *La duda fecunda: historia, lógica y psicología en la fundación de la Villa de Plata*. La Paz: Plural editores.
- Michenot, E. (1983). *Parler-pouvoir: étude des caractéristiques du quechua et des conséquences de la situation de contact avec la langue officielle: Cochabamba, Bolivie*. (Thèse de 3e cycle en Linguiste. Université Paris V).
- Molina, R., & Albó, X. (2006). *Gama étnica y lingüística de la población boliviana*. La Paz, Bolivia: Sistema de Las Naciones Unidas En Bolivia.
- Molina-Vital, C. (n.d.). Reconsidering Cuzco-Quechua Vowels. An acoustic Study on the Influence of Spanish in the Categorical Properties of Vowels Lowering. Non publié. Accessible en ligne: https://www.academia.edu/5994608/Reconsidering_Cuzco_Quechua_Vowels.
- Montaño, M. M. (1854). *Esplicación de las cuatro partes de la doctrina cristiana en el idioma quichua, para la instrucción de los fieles en las parroquias rurales*. Cochabamba, Bolivia: Imprenta de la unión.
- Montaño, M. M. (1864). *Compendio de la gramática quichua comparada con la latina*. Cochabamba, Bolivia: Imprenta del Siglo.
- Montenegro, C. ([1943] 2016). *Nacionalismo y coloniaje: Su expresión histórica en la prensa de Bolivia*. La Paz, Bolivia: Plural editores.
- Montero, J. M. (1878). *Cartilla ilustrada en quichua : con doctrina Cristiana y otras oraciones utiles al Indio*. Sucre, Bolivia: Tipografía de Pedro España.
- Moreau, M.-L. (1997). *Sociolinguistique: les concepts de base*. Bruxelles: Mardaga.
- Mufwene, S. S. (2001). *The ecology of language evolution*. Cambridge, UK: Cambridge University Press.
- Mufwene, S. S. (2008). *Language evolution: contact, competition and change*. London ; New York: Continuum Press.
- Muñoz, W. O. (1986). La realidad boliviana en la narrativa de Jesús Lara. *Revista Iberoamericana*, 52(134), 225–241.
- Murúa, M. de. ([1613] 1987). *Historia general del Perú*. (M. B. Gaibrois, Ed., Crónistas de América n°35). Madrid: Historia 16.

- Muysken, P. (1997). Media lengua. *Contact Languages: A Wider Perspective*, 17, 365–426.
- Muysken, P. (2017). Multilingüismo y lenguaje mezclado en las minas de potosí (Bolivia). *Lingüística*, 33(2), 97–124.
- Niedzielski, N. (1999). The effect of social information on the perception of sociolinguistic variables. *Journal of Language and Social Psychology*, 18(1), 62–85.
- Nordenskiöld, E. (1924). *Forschungen und abenteuer in Südamerika*. Stuttgart: Strecker und Schröder.X
- Ocaña, P. de. (2010). *Viaje por el nuevo mundo: de Guadalupe a Potosí, 1599-1605*. (B. López de Mariscal & A. Madroñal, Eds.) (Vol. 22). Madrid: Iberoamericana.
- Odden, D. (1986). On the role of the Obligatory Contour Principle in phonological theory. *Language*, 62(2), 353–383.
- Ogburn, D. E. (2012). Reconceiving the chronology of Inca imperial expansion. *Radiocarbon*, 54(2), 219–237.
- O'Rourke, E. (2010). Dialect differences and the bilingual vowel space in Peruvian Spanish. In *Selected Proceedings of the 4th Conference on Laboratory Approaches to Spanish Phonology* (pp. 20–30).
- Orr, C., & Longacre, R. (1968). Proto-Quechumaran. *Linguistics*, 44, 528–555.
- Parker, G. (1963). La clasificación genética de los dialectos quechuas. *Revista Del Museo Nacional*, XXXII, 241–252.
- Parker, G. (1969). Comparative Quechua Phonology and Grammar IV: The Evolution of Quechua A. *University of Haway Working Papers in Linguistics 1*, 149–204.
- Parker, S., & Weber, D. (1996). Glottalized and aspirated stops in Cuzco Quechua. *International Journal of American Linguistics*, 62(1), 70–85.
- Pasquale, M. (2001). *Quechua and Spanish Language Contact: Influence on the Quechua phonological system*. Chicago: Michigan State University.
- Pasquale, M. (2009). Phonological variation in a Peruvian Quechua speech community. In Stanford, J. & Preston, D. (Eds.) *Variation in Indigenous Minority Languages* (pp. 245–258). Amsterdam, Philadelphia: John Benjamins.

- Pearce, A. J., & Heggarty, P. (2011a). "Mining the data" on the Huancayo-Huancavelica Quechua frontier. In Heggarty, P. & Pearce, A.J. (Eds) *History and Language in the Andes* (pp. 87–109). New York: Palgrave Macmillan.
- Pearce, A. J., & Heggarty, P. (2011b). Introduction History, Linguistics, and the Andean Past: A Much-Needed Conversation. In Heggarty, P. & Pearce, A.J. (Eds) *History and Language in the Andes* (pp. 1–16). New York: Palgrave Macmillan.
- Pérez-Silva, J. I., Palma, J. A., & Araujo, R. B. (2008). *Contra el prejuicio lingüístico de la motosidad: un estudio de las vocales del castellano andino desde la fonética acústica*. Lima : Pontificia Universidad Católica del Perú, Instituto Riva-Agüero
- Pfänder, S. (2009). *Gramática mestiza. Con referencia al castellano de Cochabamba*. La Paz: Instituto Boliviano de Lexicografía y otros Estudios Lingüísticos.
- Pierrard, A. (2014). *Caractéristiques acoustiques et phonologiques des éjectives et des aspirées du quechua de Cochabamba* (Mémoire de Master 2, Université Paris 3 Sorbonne-Nouvelle)
- Pierrard, A. (2016). Contexte sociolinguistique du quechua sud bolivien. In K. Djordjevic & V. Garin (Eds.), *Contacts (ou Conflits) de Langues en Contexte Postcommuniste et Postcolonial* (pp. 275–301). Montpellier: Presses Universitaires de la Méditerranée.
- Pinget, A.-F. (2015). *The actuation of sound change*. Oxford: Oxford University Press.
- Platt, T. (2016). *Estado boliviano y ayllu andino: tierra y tributo en el Norte de Potosí* (Primera edición en esta colección). La Paz, Bolivia: Vicepresidencia del Estado, Presidencia de la Asamblea Legislativa Plurinacional Bolivia.
- Platt, T., Bouysse-Cassagne, T., & Harris, O. (2006). *Qaraqara-Charka. Mallku, Inka y Rey en la provincia de Charcas (siglos XV-XVII). Historia antropológica de una confederación aymara*. Lima: Institut FRançais d'Études Andines (IFEA).
- Plaza, P. (2009). Quechua. In M. Crevels & P. Muysken (Eds.), *Lenguas de Bolivia. Tomo I: Ambito andino* (pp. 215–284). La Paz, Bolivia: MUSEF & Plural.
- Plichta, B., & Preston, D. R. (2005). The/ay/s have It the perception of/ay/as a north-south stereotype in United States English. *Acta Linguistica Hafniensia*, 37(1), 107–130.
- Pop, S. (1950). *La dialectologie: aperçu historique et méthodes d'enquêtes linguistiques*. Louvain: Publications Universitaires de Louvain.
- Preston, D. R. (1996). Whaddayaknow?: The modes of folk linguistic awareness 1. *Language Awareness*, 5(1), 40–74.

- Preston, D. R. (1999). *Handbook of perceptual dialectology* (Vol. 1). John Benjamins Publishing.
- Preston, D. R. (2010). Language, people, salience, space: Perceptual dialectology and language regard. *Dialectologia: Revista Electrònica*, 5, 87–131.
- Preston, D. R., & Howe, G. M. (1987). Computerized studies of mental dialect maps. In *Variation in language: NWA V-XV at Stanford (Proceedings of the fifteenth annual conference on new ways of analyzing variation)* (pp. 361–378).
- Pustka, E. (2007). *Phonologie et variétés en contact: Aveyronnais et Guadeloupéens à Paris*. Tübingen: Günter Narr.
- Ramos, G. (2011). Language and society in early colonial Peru. In Heggarty, P. & Pearce, A.J. (Eds) *History and Language in the Andes* (pp. 185-213). (pp. 19–38). New York: Palgrave Macmillan.
- Raurich, S. (1901). *Elementos de gramática quechua, ó del idioma de los Incas*. Sucre: Impr. “La Glorieta.”
- Rensink, W. G. ([1955] 1999). Informant Classification of Dialects. In Preston, D. R. (Ed.). *Handbook of perceptual dialectology. Vol.1* (pp. 3-7). Amsterdam: John Benjamins.
- Rivet, P., & Créqui-Montfort, G. (1951). *Bibliographie des langues aymará et kičua* (Vol. 51). Paris: Institut d’ethnologie.
- Rocha, J. A. (1999). *Con el ojo de adelante y con el ojo de atrás: ideología étnica, el poder y lo político entre los quechua de los valles y serranías de Cochabamba (1935-1952)*. Cochabamba: Universidad Católica Boliviana San Pablo.
- Rodríguez García, H. (2011). Mestizaje y conflictos sociales. El caso de la construcción nacional boliviana. *Cuadernos Inter.c.a.Ambio*, (9), 145–182.
- Rodríguez Márquez, M. del R. (2009). *De mestizajes, indigenismos, neoindigenismos y otros: la tercera orilla (sobre la literatura escrita en castellano en bolivia)*. (PhD in Hispanic Languages and Literatures University of Pittsburgh).
- Rowe, J. H. (1945). Absolute chronology in the Andean area. *American Antiquity*, 10(3), 265–284.
- Rowe, J. H. (1950). Sound patterns in three Inca dialects. *International Journal of American Linguistics*, 16, 137–148.

- Salazar-Soler, C. (2002). La Villa Imperial de Potosí Cuna del Mestizaje (Siglos XVI y XVII). In G. Boccara (Ed.), *Colonización, resistencia y mestizaje en las Américas (Siglos XVI-XX)* (p. 139-162). Quito: Abya Yala.
- Sánchez C., W. (2011). Redes viales y entramados relacionales entre los valles, la puna y los yungas de Cochabamba. In Núñez A., L. & Nielsen, A. E. (Eds.), *En ruta. Arqueología, historia y etnografía del tráfico sur andino* (pp. 177–197). Argentina: Encuentro Grupo.
- Sánchez-Albornoz, N. (1978). *Indios y tributos en el Alto Perú*. Lima: Instituto de estudios peruanos.
- Sankoff, G. (2006). Age: Apparent time and real time. In K. Brown (Ed.) *Encyclopedia of Language and Linguistics II*, (pp. 110–116). Oxford: Elsevier.
- Santo Tomás, F. D. de. ([1560] 1995). *Grammatica por el maestro Fray Domingo de Santo Tomás*. Estudio introductorio y notas de Rodolfo Cerrón-Palomino. Cuzco: Centro Bartolomé de las Casas.
- Schramm, R. (1990). Mosaicos etnohistóricos del valle de Cliza (valle alto cochabambino), Siglo XVI. *Historia y Cultura*, 18, 3–42.
- Schuller, R. (1936). Algunos impresos hoy ya muy raros sobre lenguas indígenas americanas. *Anthropos*, 5/6, 943–948.
- Sempat Assadourian, C. (1982). *El sistema de la economía colonial: mercado interno, regiones y espacio económico*. Lima: Centro de estudios peruanos.
- Shedd, L. M., & Nida, E. A. (1952). *A Pedagogical Grammar of the Quechua Tongue*. Cochabamba: Bolivian Indian Mission.
- Sibata, T. (1959). Hôgen kyôkai no ishiki. *Gengo Kenkyû*, 36, 1–30.
- Sichra, I. (2003). *La vitalidad del quechua*. La Paz, Bolivia: Plural.
- Sichra, I. (2006). El quechua. La lengua mayoritaria entre las lenguas indígenas. In L. E. López (Ed.) *Diversidad y Ecología Del Lenguaje En Bolivia. La Paz: PROEIB Andes/Plural Editores*, (pp. 171–199). En: López, Luis Enrique (ed.): *Diversidad y ecología del lenguaje en Bolivia*. La Paz: PROEIB Andes; Plural
- Sichra, I. (2007). *La realidad de la práctica escolar y el deseo de interculturalidad La enseñanza de quechua en colegios particulares en Cochabamba, Bolivia*. Presented at the IV Foro latinoamericano de educación intercultural, migración y vida escolar, Puebla.

- Sichra, I. (2008). Cultura escrita quechua en Bolivia: contradicción en los tiempos del poder. *Página y Signos*, 3, 133–158.
- Sichra, I. (2014). Políticas públicas de lenguas indígenas en Bolivia en la encrucijada. In *Libro de actas* (Vol. 2, pp. 509–526). Bariloche, Argentina: Universidad Nacional de Río Negro.
- Soutet, O. (1990). Compte-rendu de Alain Berrendonner, Michel Le Guern, G. Puech, Principes de Grammaire Polylectale, Lyon, PUL, 1983. *L'information Grammaticale*, 44(1), 45–46.
- Tabouret-Keller, A. (2006). à propos de la notion de diglossie. La malencontreuse opposition entre « haute » et « basse »: ses sources et ses effets. *Langage et Société*, (4), 109–128.
- Tarica, E. (2008). El indigenismo de Jesús Lara: entre el campo y la ciudad letrada. *Revista de Crítica Literaria Latinoamericana*, 34(67), 237–254.
- Taylor, G. (1984). Yauyos, un microcosmo dialectal quechua. *Revista Andina*, 3, 121–146.
- Taylor, G. (1985). Un documento quechua de Huarochirí-1607. *Revista Andina*, 5(1), 157–185.
- Taylor, G. (1987). Algunos datos nuevos sobre el quechua de Yauyos (Vitis y Huancaya). *Revista Andina*, 9, 253–265.
- Taylor, G. (2001). *Introducción a la lengua general*. Lima: IFEA, Lluvia Editores.
- Timm, L. A. (1981). Diglossia old and new: A critique. *Anthropological Linguistics*, 23(8), 356–367.
- Torero, A. (1964). Los dialectos quechuas. *Anales Científicos de La Universidad Agraria*, 2, 446–476.
- Torero, A. (1992). Acerca de la familia lingüística uruquilla (Uru-Chipaya). *Revista Andina*, 10(1), 171–189.
- Torero, A. (2002). *Idiomas de los Andes: lingüística e historia* (1era ed). Lima: Instituto Francés de Estudios Andinos (IFEA), Editorial Horizonte.
- Torero, A. ([1974] 2007). *El quechua y la historia social andina*. Lima: Fondo Ed. del Pedagógico San Marcos.
- Viscarra, E. (1882). *Apuntes para la Historia de Cochabamba*. Cochabamba: Imprenta de El Heraldo'.

- Wachtel, N. (1980). Les “mitimas” de la vallée de Cochabamba : la politique de colonisation de Huayna Capac. *Journal de La Société Des Américanistes*, 67(1), 297–324.
- Weddell, H. A. (1853). *Voyage dans le nord de la Bolivie et dans les parties voisines du Pérou: ou, Visite au district aurifère de Tipuani*. Paris: P. Bertrand.
- Weijnen, A. A. (1946). De grenzen tussen de oost-noord-Brabantse dialecten onderling. In *Oost-Noord-Brabantse dialectproblemen. Lezingen gehouden voor de Dialectencommissie der Koninklijke Nederlandse Akademie van Wetenschappen op 12 april 1944. Bijdragen en Mededelingen van de Dialectencommissie*, 8. Amsterdam: Noord- Hollandsche Uitgeverij Maatschappij, (pp. 1-17).
- Weinreich, U. (1954). Is a structural dialectology possible? *Word*, 10(2–3), 388–400.
- Weinreich, U. (1979). *Languages in contact: findings and problems* (9. print). The Hague: Mouton.
- Weinreich, U., Labov, W., & Herzog, M. I. (1968). *Empirical foundations for a theory of language change*. Austin: University of Texas Press.
- Wenker, G. (1881). *Sprach-Atlas von Nord-und Mitteldeutschland*. Strassburg: Trübner.
- Whitehead, L. (2002). Bolivia, 1930-c. 1990. In Leslie Bethell (Ed.), *Historia de América Latina, T.16: Los países andinos desde 1930*, (pp. 105- 169). Barcelona: Crítica.
- Winteler, J. (1876). *Die Kerenzer Mundart des Kantons Glarus in ihren Grundzügen dargestellt*. Leipzig: Winter.
- Yu, A. C. L. (2007). Understanding near mergers: The case of morphological tone in Cantonese. *Phonology*, 24(1), 187–214.

TABLE DES FIGURES

Figure 1 Charte API de la International Phonetic Association.....	16
Figure 2 Principales branches des différentes langues quechua (d'après Cerrón-Palomino, 1987)	72
Figure 3 Répartition géographique des langues quechua	72
Figure 4 Inventaire phonologique restreint du QSB.....	76
Figure 5 Inventaire phonologique étendu du QSB	81
Figure 6 Système vocalique de type lax	83
Figure 7 Principales « isoglosses » entre quechua bolivien méridional et quechua cuzqueño.....	90
Figure 8 Reliefs de Bolivie (source: Creative Commons CC0 1.0 (Auteur : Urutseg))	101
Figure 9 Territoires avec plus de 30% de locuteurs ayant déclaré avoir le quechua ou l'aymara comme langue principale (élaboration personnelle sur la base du recensement de 2012)	102
Figure 10 Urbanisation de la Bolivie depuis 1950 en % de la population totale (Source: INE)	106
Figure 11 Répartition de la population bolivienne entre trois zones géographiques (d'après Ledo (1999) et ajouts personnels sur la base des recensements de 2001 et 2012)	110
Figure 12 Locuteurs de quechua langue principale en valeurs relative et absolue (élaboration personnelle sur le base du recensement de 2012).....	111
Figure 13 Pourcentage d'individus déclarant avoir le quechua comme première langue par rapport à la population globale par tranches d'âge (d'après INE)	123

Figure 14 Tableau des différentes formes employées dans les textes du 19 ^{ème} siècle et du début du 20 ^{ème} siècle.....	157
Figure 15 Les cinq vallées principales de Cochabamba.....	178
Figure 16 Vue du Valle Alto de Cochabamba, extension et bourgs principaux.....	181
Figure 17 Population de dix ans ou plus dont l'activité économique principale est de type élevage ou agriculture (d'après INE Recensement 2012).....	181
Figure 18 Lieux d'origine des locuteurs enregistrés lors de la première série d'enquêtes de terrain sur l'ensemble du réseau dialectal bolivien méridional (2015).....	186
Figure 19 Récapitulatif des variables et des contextes.....	188
Figure 20 Lieux d'enquêtes dans la région du Valle Alto.....	190
Figure 21 Locuteurs enregistrés par localité, sexe et classe d'âge.....	192
Figure 22 Formes contemporaines attestées en QSB et évolution depuis *čik.....	233
Figure 23 Processus diachroniques menant de *chik aux formes contemporaines.....	233
Figure 24 Pourcentage des différentes formes de CHIK par tranche d'âge (tableau)...	238
Figure 25 Pourcentage des différentes formes de CHIK par tranche d'âge (graphique)	239
Figure 26 Pourcentages de la variante haute [čis] par tranche d'âge.....	240
Figure 27 Pourcentages des variantes basses [čex]/ [čax] par tranche d'âge.....	242
Figure 28 Pourcentage de la variante [čix] par tranche d'âge.....	243
Figure 29 Variantes hautes versus variantes basses en % par classe d'âge (tableau) ...	244
Figure 30 Variantes hautes versus variantes basses en % par classe d'âge (graphique)	244
Figure 31 Variantes hautes et basses en % par types rural et urbain (tableau).....	245
Figure 32 Variantes hautes et basses en % par types rural et urbain (graphique).....	246
Figure 33 Nombre de locuteurs par variantes (sans Huayculi).....	265

Figure 34 Variantes du progressif CHKA en pourcentage par sexe (graphique)	266
Figure 35 Variantes du progressif CHKA en pourcentage par sexe (tableau)	266
Figure 36 Variantes de CHKA en pourcentage par localité (carte et graphiques)	267
Figure 37 Variantes de CHKA en pourcentage par localité (tableau)	267
Figure 38 Variantes du progressif CHKA en pourcentage par catégorie urbain/rural (graphique).....	268
Figure 39 Variantes du progressif CHKA en pourcentage par catégorie urbain/rural (tableau)	269
Figure 40 Variantes du progressif CHKA en pourcentage par catégorie urbain/rural avec sa/sqa réunies	269
Figure 41 Variante -sa- en pourcentage par classe d'âge	270
Figure 42 Variante -ja- en pourcentage par classe d'âge	271
Figure 43 Variantes sa/sqa réunies en pourcentage par classe d'âge	272
Figure 44 Occlusive uvulaire sourde à l'initiale absolue dans <qallu>, « langue », locutrice urbaine de la vallée basse de Cochabamba, 55 ans.....	301
Figure 45 Occlusive uvulaire sonore à l'initiale absolue dans <qallu>, « langue », locutrice SNB_F_26	301
Figure 46 Fricative uvulaire sourde à l'initiale absolue dans <qallu>, « langue », locuteur RIV_H_36.....	302
Figure 47 Variante [čis], dans <richkanchik>, « nous y allons » par ANZ_F_36.....	302
Figure 48 Variante [čix], dans <ñuqanchik>, « nous » (Inclusif) par ANZ_F_38	302
Figure 49 Variante [čeX], dans <urqhunachik>, « ramassons» par ANZ_H_35	303
Figure 50 Variante [čaX], dans <richkanchikña>, « nous partons» (inclusif) par HUA_F_22.....	303

Figure 51 <ñuqanchik richkanchik>, « nous y allons », variantes [čis] et [čeX] par PUN_H_58.....	304
Figure 52 <ñuqanchik richkanchik>, « nous y allons », variantes [čeX] et [čaX] par PUN_H_58.....	304
Figure 53 Variante [Sa] dans <mikhuchkani>, « je suis en train de manger » par TAR_H_48.....	305
Figure 54 Variante [sa] dans <mikhuchkani>, « je suis en train de manger » par TAR_H_33.....	305
Figure 55 Variante [sqa] dans <mikhuchkani>, « je suis en train de manger » par TAR_H_58.....	305

TABLE DES MATIÈRES

RÉSUMÉ	5
ABSTRACT	7
RESUMEN	9
REMERCIEMENTS	11
CONVENTIONS D'ÉCRITURE	15
SOMMAIRE	19
INTRODUCTION	21
PREMIÈRE PARTIE : THÉORIES ET MÉTHODES.....	29
CHAPITRE 1 : THÉORIES ET MÉTHODES EN DIALECTOLOGIE	31
1.1 Continuum dialectal, réseau dialectal, diasystème et bassin de traits.....	33
1.1.1 Continuum dialectal vs. réseau dialectal.....	33
1.1.2 Dialectologie structurale et diasystème	35
1.1.3 Écologie linguistique et bassin de traits.....	36
1.2 Variation et lectes : Idiolectes, géolectes et sociolectes	38
1.2.1 Idiolectes, géolectes et sociolectes.....	38
1.2.2 Indicateurs, marqueurs et stéréotypes	40
1.3 Variation et synchronie dynamique : observation du changement linguistique en temps apparent	41
1.4 Dialectologie perceptive	44
Chapitre 2 : Théories et méthodes en sociolinguistique	49
2.1 La notion de bilinguisme	51
2.1.1 L'individu bilingue	51

2.1.2 La communauté bilingue	54
2.2 La notion de diglossie	55
2.2.1 Pluralité des situations diglossiques	56
2.2.2 Diglossies enchâssées	60
2.2.3 Éducation bilingue, assimilation et intégration.....	60
2.3 Contact de langues et grammaires polylectales	61
2.3.1 La notion de contact de langues.....	61
2.3.2 Grammaire polylectale.....	62
2.3.3 La notion de norme en sociolinguistique	63
2.3.4 Interférences et langues en voie de miscégenation	63
2.4 Les langues polynomiques.....	64
DEUXIÈME PARTIE : LANGUE(S) & SOCIÉTÉ(S)	67
CHAPITRE 3 : CARACTÉRISTIQUES TYPOLOGIQUES, PHYLOGÉNÉTIQUES ET DIALECTOLOGIQUES DU QUECHUA SUD BOLIVIEN	69
3.1 Le quechua sud bolivien dans l'ensemble des langues quechua	70
3.2 Caractéristiques typologiques du quechua sud bolivien.....	74
3.2.1 Remarques générales	74
3.2.2 Consonantisme.....	76
a) Occlusives en position coda.....	77
b) Triple série d'occlusives.....	77
c) Occlusive laryngale	78
d) Fricative laryngale	79
e) Vibrantes.....	79

f) Sibilantes	80
g) Emprunts consonantiques à l'espagnol	80
3.2.3 Vocalisme	81
3.3 Variation dialectale dans la littérature	84
3.3.1 Les sources anciennes	84
3.3.2 Les textes récents	88
3.3.3 Homogénéité du réseau dialectal sud bolivien	89
3.3.4 Influence espagnole sur la langue	91
3.3.5 Variation interne	93
a) Pluriel inclusif CHIK et progressif CHKA	94
b) Variantes phonétiques, allophonies	95
3.4 Conclusion	97
CHAPITRE 4 : SITUATION SOCIOLINGUISTIQUE MODERNE DU QUECHUA EN BOLIVIE....	99
4.1 Géographie et distribution actuelle du quechua et de l'aymara en Bolivie ...	101
4.2 Dynamiques sociolinguistiques du quechua sud bolivien	102
4.2.1 Le quechua sud bolivien au 20 ^{ème} siècle : recensements officiels	102
4.2.2 Décloisonnement géographique : migrations économiques et urbanisation	104
4.2.3 Politiques de colonisation et mouvement de descente du quechua vers les basses terres	107
4.2.4 Migrations temporaires	111
4.3 Politiques linguistiques et éducatives	113
4.4 Perceptions multiples : subjectivités et affect.....	120

4.5 Transmission et perspectives d'avenir du quechua sud bolivien.....	122
CHAPITRE 5 : LE QUECHUA SUD BOLIVIEN COMME LANGUE COLONIALE.....	127
5.1 Idées générales sur le quechua bolivien.....	128
5.1.1 D'où vient le quechua bolivien ?.....	128
5.1.2 Qui parle le quechua ? Qui parle le castillan ?	131
a) Structure sociolinguistique avant la réforme agraire	131
b) Structure après la réforme agraire	132
5.1.3 Le quechua de Cochabamba est-il une langue indigène ?	134
5.1.4 Limites et problèmes posés par cette version de l'histoire	135
5.2 Redimensionnement de la problématique.....	137
5.2.1 La région de Cochabamba pré-quechua.....	137
a) Langues et populations avant les Incas.....	137
b) La domination inca	138
c) Guerre espagnols-charcas et abandon de Cochabamba	139
d) Les premières décennies de la colonisation de Cochabamba.....	140
e) Langues parlées à la fin du XVIème siècle	141
f) Quel quechua ?.....	144
g) La mauvaise oreille des espagnols : de Garcilaso à nos jours.....	145
5.2.2 Usage du quechua de la fin du 18ème au début du 20ème siècle.....	146
a) Le quechua durant les dernières décennies de la colonie et les débuts de la république	146
b) Quel quechua ?.....	154
5.2.3 Le quechua à Cochabamba dans la première moitié du 20 ^{ème} siècle.....	158

5.2.4 Langues et catégories socio- raciales dans le roman Yanakuna de Jesús Lara	160
5.2.5 Transition	162
5.3 Diffusion du quechua de Cochabamba	163
5.3.1 Diffusion d'une variété de quechua prestigieuse autour des centres urbains	164
5.3.2 Rayonnement de Potosí	165
5.3.3 Bouleversements socio-économiques dans la région de Cochabamba	167
5.3.4 Quechua versus aymara	169
5.4 Conclusion	170
TROISIÈME PARTIE : VARIATION & PERCEPTION	174
CHAPITRE 6 : ENQUÊTES DE TERRAIN DANS LE VALLE ALTO DE COCHABAMBA.....	176
6.1 Aspects géographiques et historiques de la région du Valle Alto	177
6.1.1 Description géographique de Cochabamba et de la région du Valle Alto	177
6.1.2 Aspects historiques de la région du Valle Alto.....	182
6.2 Pourquoi le Valle Alto est-il un cas d'étude idoine ?	183
6.3 Élaboration du questionnaire	185
6.3.1 Enquêtes préliminaires.....	185
6.3.2 Elaboration du questionnaire	187
6.4 Échantillonnage et conditions d'enquête	189
6.4.1 Échantillonnage et description des lieux d'enquête.....	189
6.4.2 Conditions d'enquête	190
6.5 Limites et difficultés	192

CHAPITRE 7 : DIALECTOLOGIE PERCEPTIVE : LA PAROLE EST AUX LOCUTEURS.....	195
7.1 Unité de la langue quechua	198
7.2 Imprécision dans les différences : « autre ton », « accent », prosodie.....	200
7.2.1 Différences lexicales	200
7.2.2 Différences de « ton » ou d'accent	201
7.3 Explication de la variation : l'eau salée	203
7.4 Quechua <i>fermé</i> versus quechua <i>ouvert</i>	204
7.4.1 Qui parle quechuañol ?	206
7.4.2 Qui parle quechua <i>puro</i> ?.....	208
7.5 Différences de prononciation perçues.....	212
7.5.1 Perceptions fortes : le vocalisme et le pluriel inclusif CHIK.....	212
7.5.2 Perceptions faibles ou nulles.....	215
a) Progressif CHKA.....	215
b) Voisement des occlusives vélares	217
7.6 Le quechua est-il une langue polynomique ?.....	218
7.7 Conclusion	223
CHAPITRE 8 : CHANGEMENT EN COURS ET REcul D'UNE ANCIENNE VARIANTE PRESTIGIEUSE : LE PLURIEL INCLUSIF CHIK.....	227
8.1 Le morphème CHIK en diachronie et en synchronie	229
8.1.1 Variante [čis].....	230
8.1.2 Variante [čex].....	231
8.1.3 Variante [čax].....	231
8.1.4 Variante [čix]	232

8.2 CHIK dans la littérature.....	233
8.2.1 Vision d'ensemble	233
8.2.2 CHIK dans la région du Valle Alto	234
8.3 Traitement des données	236
8.4 Résultats et analyses	238
8.4.1 Variante haute [čis].....	240
8.4.2 Variantes basses [čex] et [čax]	241
8.4.3 Variante [čix]	242
8.4.4 Variantes hautes vs variantes basses.....	243
8.4.5 Variation intra-locuteur, nombre d'occurrences et biais diaphasiques....	246
8.5 Discussion.....	247
CHAPITRE 9 : MAINTIEN DE VARIATION SOCIOLECTALE FAIBLEMENT PERÇUE : LE PROGRESSIF CHKA	253
9.1 Le progressif CHKA dans la littérature.....	255
9.2 Présentation des différentes variantes de la variable étudiée.....	256
9.2.1 Variante [-jka-]	257
9.2.2 Variante [-fa-]	257
9.2.3 Variante [-sqa-]	258
9.2.4 Variante [-sa-]	260
9.3 Obtention des données	262
9.4 Résultats.....	263
9.4.1 Variante [-jka-]	263
9.4.2 Variation intra-locuteur.....	264

9.4.3 Variation inter-locuteurs	265
9.4.4 Qui sont les ruraux employant [-sqa-] et qui sont les urbains employant [-ʃa-] ?	271
9.5 Interprétations	272
CONCLUSION	275
ANNEXES	283
Annexe 1 : Questionnaire utilisé lors des enregistrements dans le Valle Alto	284
Annexe 2 : Transcriptions de textes en parole spontanée	287
San Benito, Valle Alto, Cochabamba : Les fêtes à San Benito	287
Anzaldo, Valle Alto, Cochabamba : Les fêtes à Anzaldo	288
Tiquipaya, Valle Bajo, Cochabamba : Fiction improvisée	290
Santiago K, Nor Lípez, Potosí : Récit de vie	292
Annexe 3 : Proclama del mas perseguido Americano (1810)	294
Annexe 4 : Tableau de données	297
Annexe 5 : Exemples de spectrogrammes de variantes de CHIK et de CHKA.....	301
Réalizations de l’occlusive uvulaire /q/	301
Réalizations du morphème de pluriel inclusif CHIK, variation inter-locuteurs .	302
Réalizations du morphème de pluriel inclusif CHIK, variation inter-locuteurs .	304
Réalizations du morphème du progressif CHKA	305
GLOSSAIRE	307
RÉFÉRENCES BIBLIOGRAPHIQUES.....	317
TABLE DES FIGURES	337
TABLE DES MATIÈRES	342

Dialectologie sociale quechua : approche variationnelle du réseau dialectal sud bolivien
focus sur le Valle Alto de Cochabamba

Cette thèse porte sur le quechua bolivien méridional et ses aspects linguistiques, historiques et sociolinguistiques. Au niveau historique, j'y défends un modèle de diffusion centrifuge hiérarchique urbaine relativement tardive (17^{ème} et 18^{ème} siècles) et d'une hispanisation précoce de cette variété de quechua 2C, avec pour centre principal de diffusion la ville impériale minière de Potosí. L'articulation entre une approche émique (dialectologie perceptive) et étique (sociolinguistique variationniste) m'a par ailleurs mené à proposer une hiérarchisation sociolectale entre deux variétés de quechua bolivien reposant largement sur la perception d'une plus ou moins grande hispanisation. Deux variables linguistiques particulièrement saillantes de cette structuration ont été retenues pour l'étude de la région du Valle Alto de Cochabamba. Les variantes à voyelles basses du morphème du pluriel inclusif Chik, [čex], [čax], autrefois prestigieuses et en passe de s'imposer sur la variante haute [čis], associée à la ruralité, connaissent aujourd'hui un fort recul suite aux bouleversements socioéconomiques et migratoires des 80 dernières années. Dans le même temps, en production, la distribution des variantes rurales [ja] et des variantes urbaines [sqa], [sa] du morphème du progressif Chka, demeure globalement stable. L'interprétation proposée est le manque de saillance de la variable dû à l'absence d'opposition entre sibilantes alvéolaire et post-alvéolaire en quechua 2C et à un phénomène de quasi fusion des allomorphes en perception.

Mots-clés : quechua - Bolivie - dialectologie - sociolinguistique - changement linguistique

Quechua Social Dialectology: Variational Approach to the South Bolivian Dialectal Network with a focus on the
Valle Alto, Cochabamba

This dissertation deals with southern Bolivian Quechua and its linguistic, historical, and sociolinguistic aspects. At a historical level, I advance a model of relatively late (17th and 18th centuries) urban hierarchical centrifugal diffusion and an early Castilianization of the 2C Quechua variety, holding as the main center of diffusion the imperial mining city of Potosí. At the same time, the intersection between an emic (perceptive dialectology) and etic (variational sociolinguistic) approach results in the proposal of a sociolectal hierarchy between two varieties of Bolivian Quechua based largely on the perceived strength of Castilianization. As a result, this study of the Cochabamba *Valle Alto* involves two linguistic variables that are of particular relevance to the proposed structuring. The variants with low vowels from the plural inclusive morpheme Chik, [čex], [čax], formerly considered prestigious and once on the verge of imposing themselves on the high vowel variant [čis], traditionally linked to rurality, are now experiencing a strong setback as a result of the profound socioeconomic and migratory transformation of the last eighty years. At the same time, in production, the distribution of the rural [ja] and urban [sqa], [sa] variants of the morpheme of the progressive Chka remains globally stable. The proposed interpretation is that the lack of prominence of the variable stems from the lack of opposition between the alveolar and post-alveolar sibilants in Quechua 2C, as well as a phenomenon of near merger between the allomorphs in perception.

Keywords : Quechua - Bolivia - dialectology - sociolinguistics - linguistic change

Sciences du langage

École doctorale 268 : « Langage et langues : description, théorisation, transmission » Université Sorbonne Nouvelle,
Maison de la recherche. Bureau A006. 4, rue des irlandais 75005 PARIS